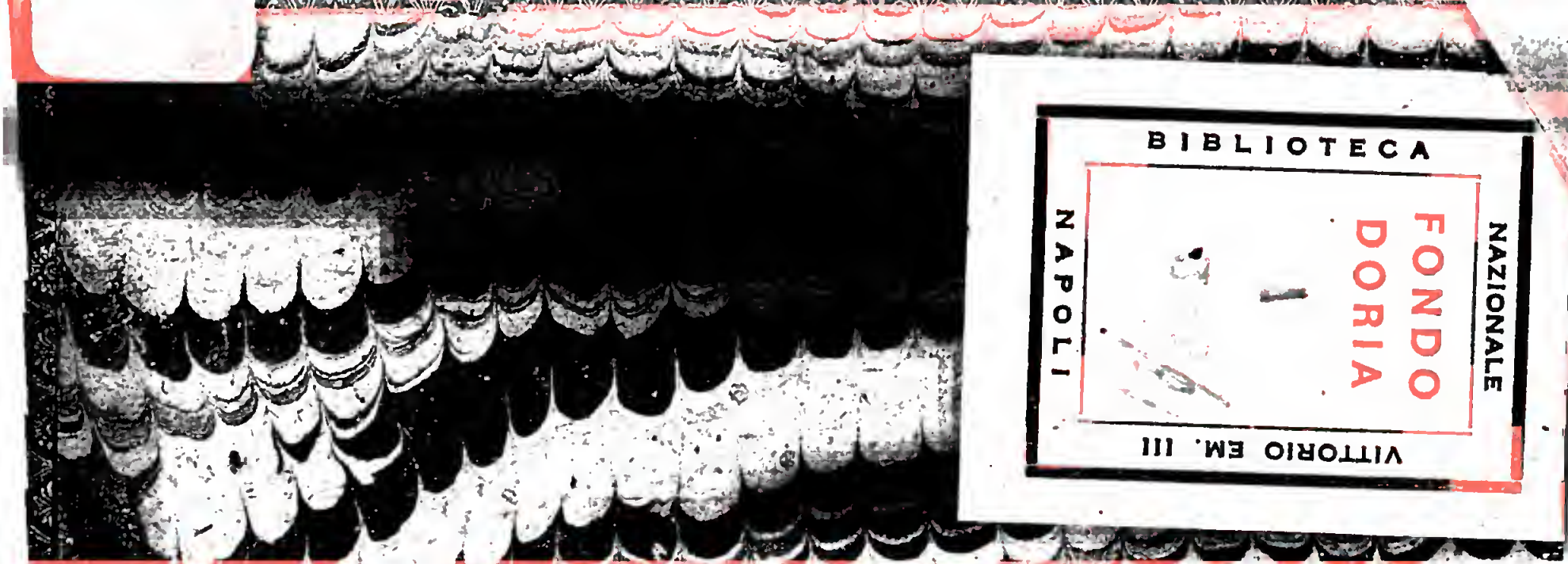
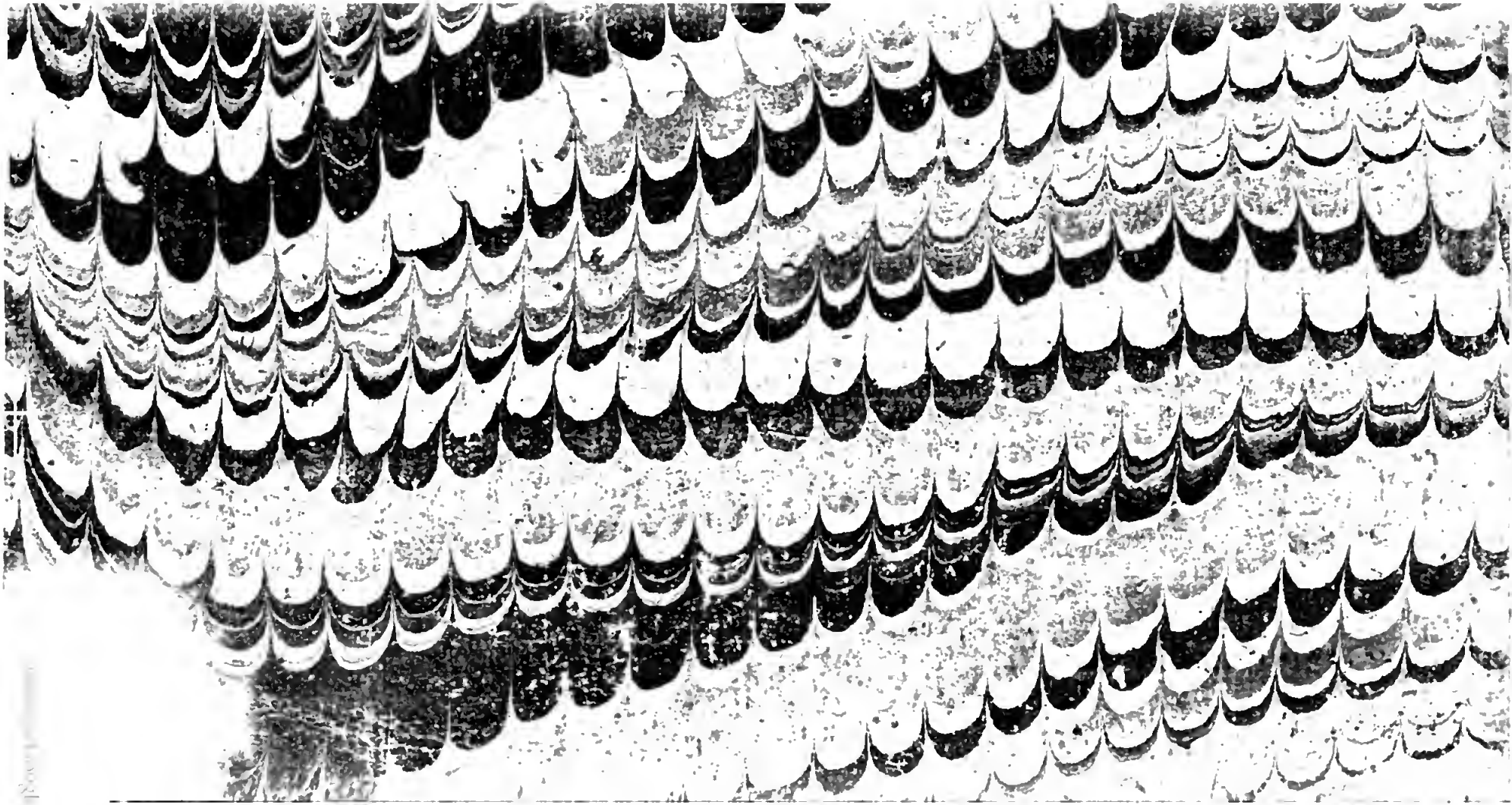


BIBLIOTECA
NAZIONALE
VITTORIO EM. III
NAPOLI
FONDO
DORIA



FONDO DORIA

FACECIEUSES NUICTS DU SEIGNEUR STRAPAROLE.

TOME II.

M. DCC. XXVI.

FONDO DORIA I. 3012 960481

PIERRE DE LARIVEY,

AU LECTEUR.

MESNAGEANT *quelques heures de loiſir, Amy Lecteur, j'ay fait François ce ſecond & dernier volume des facecieuſes Nuicts du Seigneur* STRAPAROLE; *lequel je te preſente, comme premieres arres de mes bonnes volontez envers toy. Et jaçoit que la phraſe, diction & liaiſon des ſentences, qui ſont aſſez mal couſuës, n'ayent la grace, facilité*

& gravité requiſe : ſi me ſuis-je toutesfois perſuadé, que ne le recevras de moindre affection, que jadis Jupiter receut la petite offrande, que la pauvre vieille Bauce luy preſenta couronnant ſon chef d'un chapellet fait des premieres fueilles & fleurs qui ſe trouverent devant ſes doigts. Auſſi ſerois-tu ingrat, & de mauvaiſe nature, ſi en recompenſe des peines que j'ay prinſes pour te donner plaiſir, tu me payois d'un meſcontentement, attendu que je n'y ſuis tenu, & que ce que j'en fais, procede du ſeul deſir que j'ay

te faire oublier par quelque plaiſante raillerie l'ennuyeux chagrin, auquel juſques icy, la frequence des guerres civiles t'a tousjours entretenu. Tu liras donc aux heures de recréation ce mien premier labeur : te promettant que où la pitié de quelque Fable ouvrira tes yeux & poictrine aux larmes & ſanglots, la gayeté des Enigmes qui y ſont meſlez, ſçaura tant bien temperer ce deüil que de joye & allegreſſe elle eſſuyera & appaiſera ces pleurs & ſouſpirs. Je n'ay exprimé de mot à mot la diction Italienne, mais bien

me ſuis-je eſtudié t'expliquer les ſentences & conceptions de l'Autheur. Et où en ceſt endroict j'auray fait choſe qui te ſoit de plaiſir, je penſeray avoir bien employé ma peine, qu'icy je te conſacre & vouë, comme au Dieu tutelaire de mes eſcrits, t'aſſeurant, que ſi tant tu ès abuſé, que ce commencement de mes labeurs te plaiſe, je te feray en brief jouyr de quelque choſe de meilleur & plus ſerieux. Adieu.

AUX GRACIEUSES ET AMOUREUSES DAMES

Jean-François Straparole, de Caravagge : Salut.

PLusieurs ſont (Amoureuſes Dames) qui pouſſez ou d'envie, ou de haine, cherchent avec une dent menaſſante me mordre & deſchirer mes pauvres membres de tous coſtez : m'impoſant que les plaiſantes Fables que j'ay eſcrites & recueillies en ce volume, & en l'autre ne ſont miennes, mais larronnement dérobées de ceſtuy-cy & de ceſtuy-là. A dire vray, je confeſſe qu'elles ne ſont miennes, & ſi je diſois autrement, je mentirois ; mais bien les ay-je fidellement

eſcrites, comme & en la façon qu'en certaine aſſemblée elles furent racontées par dix Damoiſelles. Et ſi maintenant je leur fais voir le jour, ce n'eſt afin de m'enorgueillir, ny acquerir honneur & reputation, ains ſeulement pour vous complaire, meſme à celles qui me peuvent commander, & auſquelles je ſuis perpetuellement tenu & obligé. Recevez donc (Gracieuſes Dames) avec un viſage allaigre le petit preſent que vous fait voſtre ſerviteur, & ne croyez ces aboyeurs; leſquels avec une rage canine, & dents dévorantes, s'attachent à moy : mais liſez le par fois, y prenant plaiſir en temps & lieu, ſans toutesfois laiſſer celuy duquel procede tout noſtre bien. Soyez heureuſes, memoratives de ceux qui vous tiennent engravées en leur cœur, entre leſquels je ne penſe eſtre le moindre.

SONNET.

LES diſcours amoureux de ces plaiſantes Fables,
Où tu as meſlangé tant & tant de beaux vers,
Dont le ſens ambigu, caché ſoubs mots couverts,
En les aſſaiſonnant les rend plus delectables;

Reſſemblent le ruby, & tels joyaux ſemblables,
Qu'un Orphevre ſçavant entre les plus experts,
Enchaſſe dedans l'or, que d'un eſmail divers,
Il orne en cent façons à ſon gré ſortiſſables.

Car tout ainſi qu'on voit que l'art induſtrieux
De ce brave artiſan, rend l'or plus précieux,
Et le fait eſtimer mille fois d'avantage:

Ainſi tes doctes vers, & ce doux plaiſant fruit,
Qu'aujourd'huy (Larivey) ta muſe nous produit,
Honorant ton Autheur, font priſer ton ouvrage.

LOYS LE JARS.

A V I S.

LES noms de quelques-unes des Dames, qui content les Fables de la huitiéme Nuit, étant extrémement broüillez dans la traduction, en cela trop conforme à l'original Italien, doivent être ainſi rétablis :

Pag. 122. lig. 3. & 4. Au lieu de, *le quatrieſme d'Alterie, & le cinquieſme de Laurette ;* liſez, *le quatrieſme de Laurette, & le cinquieſme d'Alterie.*

Pag. 159. lig. 28. & 29. Au lieu de, *puis ſe tournant vers Alterie ;* liſez, *puis ſe tournant vers Laurette.*

Pag. 163. lig. 4. Au lieu de, *la Fable recitée par Ariane ;* liſez, *la Fable recitée par Laurette.*

Pag. 164. lig. 14. Au lieu de, *Laurette ſe levant debout ;* liſez, *Alterie ſe levant debout.*

Une choſe encore à remarquer touchant cette huitiéme Nuit, c'eſt qu'elle contient ſix Fables dans l'Italien, & que dans toutes les éditions Françoiſes la ſixiéme Fable, comme ſurnuméraire, & d'ailleurs courte & inſipide, a été ſupprimée.

LA

LA SIXIESME NUICT

DES FABLES ET ENIGMES du Seigneur Jean-François Straparole.

LES tenebres de la nuict ſombre & obſcure s'eſtendoient desja de toutes parts, chaſſant par leur brune eſpaiſſeur le troupe dorée des eſtoilles brillantes; & Æole razant les ondes ſalées, avec un long ſifflement, ne faiſoit ſeulement enfler la mer, ains par le redoublement de ſa furie, tourmentoit ſans ceſſe les paſles & craintifs navigeans; quand ceſte belle & fidelle compagnie, ſe ſouciant peu de la rage des vents eſmeuz, de la fureur des flots courroucez, & de la violence de l'aſpre froidure, s'aſſembla au lieu accouſtumé, où chacun prit place & s'aſſit en ſon rang: après avoir premierement & de bonne grace ſalué & fait la reverence à Madame, qui lors commanda

le vaſe d'or luy eſtre apporté, dans lequel elle jetta les noms de cinq Damoiſelles, roulez ſeparement chacun en un petit buletin, leſquels (elle ayant quelque peu remué le vaiſſeau) elle retira les uns après les autres. Dont le premier fut celuy d'Alterie, le ſecond d'Ariane, le troiſiéme de Catharuze, le quatriéme de Laurette, & le dernier d'Eritrée. Ce fait, ordonna que toutes enſemble diſſent une chanſon, leſquelles (obeyſſantes à ſes commandemens) d'une voix douce & melodieuſes, commencerent à chanter en ceſte ſorte :

Si de ton beau commencement,
Armé de foy & de jeuneſſe,
O amour ! l'accompliſſement,
S'accordoit avec ma Déeſſe :

Ton ſainct nom & ton nom divin,
Ta gloire & ſa grace feconde,
Ne prendroient ça bas jamais fin,
Que premier ne priſt fin le monde.

Mais, las ! je croy que ta valeur
N'a ſur elle tant de puiſſance,
Que de brider ſon chaſte cœur
D'autre frein que de continence.

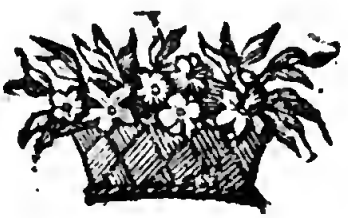
Car à ſes penſers vertueux,
Elle attache ſi fortes aiſles,
Quelle les fait voler ès cieux,
Au rang des troupes eternelles.

Si qu'elle me fait deſirer
Trop plus qu'aſſez ſa bonne grace,
Laquelle je n'oſe eſperer,
Tant mon eſpoir à l'aiſle baſſe.

Auſſi en ſes façons je voy,
Et en ſa beauté naturelle,
Apparoiſtre je ne ſçay quoy,
Qui nous la rend toute immortelle,

Et qui fait que ſon ſainct renom
Guidé de fortune meilleure,
Vit eternel; & que ton nom
Captif ſoubs ſon pouvoir demeure.

Ceſte belle & delectable chanſon parachevée, Alterie à laquelle eſtoit eſcheu le premier lieu pour diſcourir, quittant viole & archet, donna à ſa Fable tel commencement :



FABLE I.

Deux comperes s'aymans infiniment, ſe deçoivent l'un l'autre, & enfin font leurs femmes communes entr'eux.

GRANDES ſont les aſtuces & tromperieres qui ſe pratiquent aujourd'huy entre les miſerables mortels; mais beaucoup plus celles qui ſe commettent entre deux vrais & fidels amis. M'eſtant donc eſcheu donner commencement par une plaiſante Fable, aux gracieux diſcours de ceſte nuict, je me ſuis adviſée pour raconter la fineſſe, tromperie & trahiſon, dont un compere uſa envers ſon autre compere : lequel combien qu'il les executaſt avec une merveilleuſe induſtrie, ſi ſe peut-il tant bien faire que l'autre avec non moindre aſtuce & gentilleſſe d'eſprit, ne luy rendit la pareille, le payant en ſemblable monnoye, ainſi que je delibere vous declarer, s'il vous plaiſt me preſter quelque benigne audience.

En l'ancienne & celebre cité de Gennes furent jadis deux comperes, l'un deſquels eſtoit nommé le Seigneur Liberal Spinogle, homme fort riche & bien aiſé, mais

trop adonné à ſes plaiſirs, & l'autre qui s'eſtoit du tout dedié à la marchandiſe, s'appelloit Artile Sara. Ces deux-cy dont je vous parle, ſe portoient une ſi grande & ſincere amitié, que ſi l'un avoit beſoin de choſe qui fuſt en la puiſſance de l'autre, il s'en prevaloit comme de ſon propre : auſſi tant grand eſtoit l'effect de ceſte amitié, qui de jour en jour croiſſoit en toute perfection, qu'ils ne pouvoient vivre ſeparez. Advint que pour ce (comme nous avons dit cy-deſſus) Artile eſtoit marchand groſſier, & faiſoit grand trafic de toutes ſortes de marchandiſes, tant pour luy que pour autres ſes amis, deſquels il ſe rendoit facteur; il delibera de faire un voyage en Surie, dont il voulut bien advertir ſon compere & bon amy Liberal : parquoy un matin s'eſtans rencontrez en la place, & deviſans de leurs affaires, print occaſion luy declarer ſon entrepriſe, & luy dit : Compere, vous ſçavez (comme il eſt tout notoire) combien grande eſt l'amitié que nous nous portons, & en quelle eſtime je vous ay tousjours eu, comme j'auray toute ma vie : au moyen dequoy, ayant reſolu en moy-meſme aller en Surie pour quelques affaires qui m'y appellent, & n'ayant parent ny amy en qui je me puiſſe mieux fier qu'en vous, je m'adreſſe à voſtre courtoiſie pour la ſupplier me faire un plaiſir, lequel encore que je ſçache vous pouvoir deſtourner de vos plus privez af-

faires, ſi ay-je telle eſperance en voſtre bonté, que ne m'en retourneray eſconduit. Liberal, qui ſur tout deſiroit luy gratifier comme à ſon amy, luy reſpondit: que l'amitié & fidelité qui eſtoit entr'eux, ne requeroit une tant longue ſuite de vaines paroles: C'eſt pourquoy, diſoit-il, je vous ſupplie me dire en deux mots & librement ce qu'il vous plaiſt de moy, & me commander comme à un qui eſt voſtre, & toute ſa vie vous veut obeyr en ce qui luy ſera poſſible. Adonc Artile en le remerciant, pourſuivit: Je voudrois volontiers vous prier, que durant mon abſence il vous pleuſt prendre la charge de ma maiſon & de ma femme, la ſecourant en toutes ſes neceſſitez: & ou employerez quelque choſe pour elle, je jure en vos mains vous rembourſer ſi-toſt que je ſeray de retour. Falloit-il tant haranguer pour me dire cela? dit Liberal: hé vray Dieu! ignorez-vous que je ſuis plus voſtre que jamais je ne ſeray mien, & que vos prieres ont plus de puiſſance envers moy, que n'auront jamais tous les commandemens des plus grands Monarques du monde? comme par ce peu je deſire en faire telle preuve que en demeurerez content & ſatisfait; vous aſſeurant au ſurplus, que je m'oublieray pluſtoſt moy-meſme, que la moindre choſe de ce dont il vous plaiſt me donner charge. Sur ce propos, s'entre-accollans, prindrent congé l'un de l'autre. Le jour venu

qu'il falloit partir, Artile chargea un puiſſant vaiſſeau de toutes marchandiſes; & ayant derechef recommandé à ſon compere ſa femme Darie, laquelle eſtoit groſſe de trois mois, s'embarqua, & faiſant voile, ſingla en pleine mer. Ainſi ce bon homme party, Liberal alla trouver ſa commere, à laquelle il declara comme Artile avant ſon partement l'avoit prié avec grande inſtance, avoir l'œil à ſes affaires, & ſoigner qu'elle n'euſt beſoin de choſe qui fuſt en ſa puiſſance, qui eſtoit l'occaſion qui le menoit vers elle, pour la prier l'employer comme celuy qui luy eſtoit amy très-affectionné. Darie qui de ſa nature eſtoit toute bonne, humblement le remercie, le ſuppliant toutesfois s'en ſouvenir, ce que luy promit Liberal: lequel deſlors ſe fiſt tant familier en la maiſon de ſa commere, qu'il n'en bougeoit; de ſorte que par ceſte continuelle frequentation, il s'apperçeut finablement qu'elle commençoit à eſtre trop preſſée en ſes accouſtremens, & feignant n'en voir rien, luy dit: Mais comment vous ſentez-vous, commere? il ſemble que vous ſoyez devenuë toute triſte & melancolique, depuis l'abſence de voſtre mary: que veut dire cecy, avez-vous faute de quelque choſe? A quoy elle reſpond que non, neantmoins qu'elle avoit bien occaſion s'atriſtrer, & pour beaucoup de reſpects, principalement ſe trouvant comme elle faiſoit. Et

comme vous trouvez-vous ? dit Liberal. Groſſe de trois mois, reſpond Darie, & ſens ma groſſeſſe ſi eſtrange, que jamais je n'en eus une telle. Ainſi deviſans enſemble, & tousjours tombans de fil en aiguille, Liberal, qui la voyoit belle femme & freſche, s'eſchauffa tellement en ſon amour, qu'il ne ſongeoit plus à autre choſe, ſinon comme il pourroit executer ſon ſale & deſhonneſte deſir. A quoy reſiſtoit aucunement la grande amitié qu'il portoit à ſon compere ; mais la rage de ce nouveau feu qui le conſommoit petit à petit, l'aiguillonnoit de telle ſorte, que preſſé par ſa violence, fut contraint chercher ſon remede en ſa bleſſeure. Tellement qu'après une longue ſuite de menus propos, luy dit, comme en ſouſpirant : Ah ! ma commere, m'amie, que je ſuis marry qu'Artile vous a ainſi laiſſée ſeule, encore ſur le commencement de voſtre groſſeſſe : car je m'aſſeure que par ſon trop ſoudain depart, il a laiſſé manque & imparfaict de ſes membres, le petit enfançon qu'il a engendré en vous : & voilà d'où procede tout le mal & tourment qu'ores endurez. Mon Dieu, mon compere, dit la pauvre Darie toute eſperduë ? helas ! que dites-vous, auriez-vous bien opinion qu'à ceſte petite creature que je porte en mes coſtez defaillíſt quelque choſe, & qu'à ceſte occaſion je ſouffre toutes ces tranchées qui me grevent ainſi ? Ouy vrayement (dit

Liberal) & qu'eſt-ce autre choſe qui fait accoucher tant de femmes avant leur terme, & que tant de petits enfans naiſſent les uns borgnes, les autres boiteux, ceſtuy d'une façon, & ceſt autre d'une autre, ſinon un tel deffault d'entiere perfection? Helas! Liberal, que vos paroles me ſont cruelles (replique Darie) mais quel remede y pourroit-on faire pour amender ceſte faulte? Quel? dit Liberal; le meilleur du monde, pourveu que preniez courage & ne vous tourmentiez ainſi, car à toutes choſes (comme l'on dit) y a remede, fors qu'à la mort. Je vous prie donc, reſpond la Dame, par l'amitié que portez à voſtre compere, m'enſeigner ce remede: & d'autant que plus diligemment m'ayderez de voſtre faveur en ce beſoin, d'autant plus vous en demeureray-je redevable à l'advenir; avec ce que ſerez cauſe que l'enfant ne naiſtra tortu, boiteux, ny contrefait. Liberal qui voyoit avoir mis ceſte femme aux ambles, adjouſta: Commere, ce ſeroit une grande & reprochable honte à jamais à un homme, ſi voyant perir ſon amy, ne luy preſtoit quelque amiable ſecours: eſtant donc en ma puiſſance pouvoir former en l'enfant ce qui y deffaut pour ſa perfection, je ſerois malheureux, indigne du nom d'amy, & vous ferois grand tort, ſi ne vous ſubvenois en ceſte tant urgente neceſſité. Ha! mon compere & meilleur amy, dit Darie, je vous

prie donc vous haſter, & ne tardez plus, afin que ceſte pauvre creature ne demeure empeſchée : car outre le grand dommage qui reüſſiroit d'une telle perte, le peché n'en ſeroit moindre. Ne vous ſouciez que de bien danſſer, replique Liberal, & me laiſſez faire, & vous verrez comme je me veux employer pour vous : commandez ſeulement à voſtre ſervante qu'elle mette la nappe, car cela eſt un merveilleux preparatif pour noſtre reformation : à quoy la Dame obeyt. Ainſi tandis que la chambriere donnoit ordre que le diſner fuſt preſt, ce venerable reformateur entra en une chambre avec ſa commere ; & ayant très-bien fermé l'huys ſur eux, commença l'embraſſer, baiſer, accoler & faire toutes les plus grandes careſſes qu'il fiſt onc à femme, dont Madame Darie eſtoit bien eſtonnée ; laquelle ne s'en pouvant taire, fut contrainte luy dire : Et quoy, que veut dire cecy ? les comperes ſe jouent-ils ainſi avec leurs commeres ? Enenda, c'eſt un trop grand peché, n'eſtoit cela, je vous jure, mon compere, que m'efforcerois vous complaire en tous vos deſirs. Adonc, dit Liberal, que vous eſtes ſimple ; mais venez ça, quel eſt plus grand peché, ou coucher avec ſa commere, ou eſtre cauſe qu'un enfant ne vienne à ſa perfection. Il me ſemble, reſpond Darie, que c'eſt celuy, quand par la faute des parens, l'enfant naiſt imparfait. Ha, je ſuis

bien aiſe que le confeſſez, replique Liberal, car par là vous voyez à ceſte heure, combien grandement vous faillez, ſi ne me laiſſez ſuppléer au deffaut de voſtre mary. Elle qui deſiroit voir ſon enfant accomply en tous ſes membres, & ſe laiſſant gaigner par ſes bonnes raiſons, donna foy aux paroles de ſon compere; qui ſur le champ, nonobſtant le comperage, luy monſtra comme on achevoit les enfans. Ceſte nouvelle reformation pleut tant à la Dame, qu'elle prioit inceſſamment ceſt ouvrier, ſe donner garde de faillir comme avoit fait ſon mary. A quoy s'efforçant la gratifier, il prenoit tant de peine que jour & nuict ne ceſſoit d'y beſongner. Et continua ſes coups juſqu'au temps que le terme de l'enfantement venu, la bonne Darie accoucha d'un beau fils, lequel reſſembloit entierement à Artile: & eſtoit tant beau & bien formé en tous ſes membrés, qu'il ne luy manquoit choſe qui appartint à ſa perfection, dont la mere eſtoit fort contente, remerciant infiniment ſon compere d'avoir tant bien beſongné. Quelque temps après Artile retourna à Gennes, & arrivé en ſa maiſon, trouva ſa femme ſaine & gaillarde; laquelle joyeuſe à merveille, luy courut au devant, tenant ſon petit poupon entre ſes bras, que le pere embraſſa & baiſa mille fois. Liberal ayant ſenty le vent de la venuë de ſon compère, ne faillit à l'aller trouver, & luy

donnant mille accollades, remercioit Dieu de ſon heureux retour & bon portement, ſans luy rendre autre compte de ce qui luy avoit eſté commis. Advint un jour entre les autres, qu'Artile eſtant à table avec ſa femme, & careſſant le petit mignon, dit: Mais, Darie, que ceſt enfant eſt beau & gentil, viſtes-vous oncques petite creature mieux accomplie? voyez quel mignard viſage? regardez quelle gentille bouche? conſiderez quels beaux yeux qui reluiſent comme deux eſtoilles? & ainſi de part en part le recommandoit en tous ſes membres, quand Darie reſpondit: Certes mon amy, rien ne luy manque voirement; mais ce n'eſt pas Dieu mercy & vous, beau-ſire, parce que quand partiſtes d'icy comme ſçavez, vous me laiſſates groſſe de trois mois, & l'enfant imparfaict, dont j'ay porté beaucoup d'ennuy pendant ma groſſeſſe, de façon qu'avons bien à remercier noſtre compere Liberal, qui ſoigneux & diligent, a de ſa grace ſurvenu à l'imperfection de l'enfant, ſuppleant en tout ce où aviez failly. Artile ayant ouy & bien gouſté les propos de ſa femme, qui luy furent un eſtoc pointu planté au milieu de ſon cœur, demeura tout eſtonné, ſe doutant incontinent de ce qui eſtoit, & que Liberal l'avoit trahy, deceu ſa femme, & ſoüillé ſon honneur; toutesfois, comme homme ſage & adviſé qu'il eſtoit, n'en dit mot, ains feignant n'avoir entendu ce

qu'elle diſoit, ſe teut. & tournant la truye au foing, commença à deviſer d'autre choſe. Eſtans levez de table, Artile ſe mit à conſiderer l'eſtrange & vergongneux acte de ſon compere, qu'il aymoit comme un autre ſoy-meſme, & penſer comme il ſe pourroit venger du tour qu'il luy avoit fait. Ainſi s'eſgarant, le pauvre paſſionné en longs & fantaſtiques diſcours; & ne ſçachant quel chemin tenir, s'adviſa enfin luy jouer un tour qui reüſſit à ſon intention & ſelon ſon deſir. Parquoy appella ſa femme, & luy diſt: Darie, parce que demain je veux donner à diſner à mon compere Liberal & ſa femme, faites que nous ayons quelque choſe de friant. Au ſurplus gardez-vous ſur voſtre vie ſonner un ſeul mot pour choſe que puiſſiez voir ou entendre. Ce dit, s'en alla en la place commune, où ayant fait deux ou trois tours, rencontra Liberal, lequel (après nouvelles accollades) il pria aller le lendemain diſner en ſon logis, & y mener ſa femme, ce que le compere luy promit faire. Le jour aſſigné venu, Liberal & ſa femme ne faillirent à aller trouver Artile, lequel les ayant gracieuſement receuz, print par la main Dame Propercie (car tel eſtoit le nom de la femme de Liberal) & luy dit: Et bien que dites-vous, commere? je penſe que n'avez encores desjeuné, s'il eſt ainſi, je ſerois d'advis que tandis que le diſner s'appreſtera vous prin-

fiez un peu de vin. Lors la menant en une chambre, luy versa un grand verre plein de certaines mixtions dormitoires, & luy presenta, lequel la bonne Dame print; & ayant trempé une rostie dedans, la mangea, & jetta sur sa conscience tout ce qui estoit au verre. Ce fait, retournerent en la salle, où l'on commençoit desja à couvrir, & se mirent à table: mais à peine avoient-ils le dessert, que Madame Propercie se sentit tellement abbatuë de sommeil, qu'elle ne pouvoit plus ouvrir les yeux; quoy voyant Artile, luy dit qu'elle feroit bien de s'aller reposer, ou que peut estre la nuict passée on ne l'avoit laissé assez dormir: & la conduisant en une chambre, la fit coucher sur un lict, où elle ne fut pas plustost, qu'elle s'endormit. Artile craignant que la vertu de son breuvage ne fust assez forte, & qu'ainsi n'eust trop peu de temps pour faire ce qu'il tenoit secret en soy-mesme; les nappes levées, appella Liberal, & fit tant qu'il le mena proumener en la place, où après quelques menus propos le laissa, feignant avoir quelques affaires pressées. Ainsi prenant congé de luy retourna en sa maison, & entrant secrettement en la chambre où reposoit Propercie, tira le plus dextrement qu'il luy fut possible tous les anneaux qu'elle avoit aux doigts, & les chaines de son col, puis se retira. Le breuvage en dormant avoit fait son operation

quand Propercie ſe reſveilla, laquelle ſe voulant lever, apperceut qu'elle n'avoit plus ſes anneaux ny autres bagues : parquoy ſe jettant ſur pieds, ſe mit à les chercher de tous coſtez, & ayant preſque tout renverſé s'en-deſſus deſſous, ne peut jamais rien trouver. Au moyen dequoy, toute troublée, ſortit de la chambre, & s'alla plaindre à Madame Darie, luy demandant ſi ſans y penſer elle avoit point ſerré ſes bagues & joyaux precieux, laquelle luy dit que non; dont la pauvrette demeura tellement eſperduë, qu'elle ne ſçavoit à quel Sainct ſe voüer, quand le ſire Artile arriva, qui la voyant toute faſchée, luy demanda qu'elle avoit. A donc elle commença luy raconter le tout, dont il fit aſſez l'eſtonné; enfin il luy dit qu'elle cherchaſt bien, & penſaſt qu'elle en avoit fait; car il ſe peut faire (diſoit-il) que les ayez miſes en lieu dont peut-eſtre ne vous pouvez ſouvenir à ceſte heure; neantmoins où ne les pourrez recouvrer, je vous promets foy de compere, d'en faire ſi ſoigneuſe recherche, que malheureux ſera celuy qui les retiendra ; & devant que rien bouger, je vous prie me faire ce bien, chercher encore de tous coſtez, ce que fit la pauvre femme, aydée de ſa commere & ſes ſervantes, leſquelles ſe travaillerent en vain, ne pouvans rien trouver. Quoy voyant Artile, commença à tempeſter par le logis, faiſant le diable de vau-vert, me-

naſſant tantoſt l'un, tantoſt l'autre, & jurant comme un enragé; enfin ſe tournant vers Madame Propercie, luy dit: Commere, je vous prie prendre courage, & ne vous tourmenter ainſi, d'autant que je ſuis deliberé voir la fin de tout cecy, & deſcouvrir le larron: car, Dieu mercy, je ſçay un tel ſecret, que j'eſpere vous en dire nouvelles certaines devant que je dorme. Quoy entendant la bonne Dame, toute tranſportée de joye, luy dit: Helas! mon meilleur amy, je vous ſupplie de grace, faire ceſte experience pour l'amour de moy, afin d'oſter la mauvaiſe opinion que mon mary pourroit avoir conceuë. Artile voyant le temps propre à ſe venger de l'injure reçeuë, appelle ſa femme, & tous ſes ſerviteurs & ſervantes, leur commande de ſortir de la chambre, & qu'aucun ne fuſt tant hardy s'en approcher, que premierement ne fuſt appellé. Tout ce train party, le compagnon ferme l'huis ſur luy; puis prenant un charbon, fait un cerne contre terre, & quelques ſignes, avec certains caracteres à ſa mode. Ce faict, entre en iceluy, diſant à Madame Propercie: Commere, ſi deſirez que le tout ſe porte bien, il eſt neceſſaire que demeuriez coye ſur ce lict, ſans vous bouger en façon du monde, ny avoir peur de choſe que puiſſiez voir ou entendre, autrement nous ne ferions rien. Que cela ne vous detourne point, dit la Dame, car

je

je ſuis deliberée me gouverner en cecy par voſtre conſeil & bon advis. Adonc Artile s'eſtant tourné devers Orient, fit quelques ſignes contre terre, puis ſe retournant vers Occident en fit d'autres en l'air : & feignant parler avec beaucoup d'Eſprits, contrefaiſoit pluſieurs & diverſes voix enſemble, de façon que la pauvre Propercie ſuoit ſang & eau de frayeur ; quoy cognoiſſant ce nouveau nigromancien, l'aſſeuroit à ſon poſſible, luy criant tousjours qu'elle print courage, & n'euſt point peur. Ce faict, & ayant demeuré en ce cerne environ un bon demy quart d'heure, d'une voix gronmelante & farouche, commença à chanter ces vers en ceſte ſorte :

Ce que trouver ne puis, & que cherchant tu vas,
Eſt dans le plus profond de la foſſe peluë,
Car cachée elle y eſt par cil qui l'a perduë ;
Mais peſche en diligence, & tu l'y trouveras.

Ainſi ceſt enchantement finy, Artile dit à ſa commere, à ceſte heure avez-vous ouy le tout, ſi que pouvez maintenant cognoiſtre que les bagues que cherchez & penſez eſtre perdues, ſont ores dedans vous : vivez doncques joyeuſe & contente, car Dieu aydant nous les trouverons ; mais il faut que ce ſoit moy qui les cherche au lieu que l'eſprit m'a enſeigné. La

commere qui desiroit ravoir ses joyaux ; luy respondit d'assez bonne façon, que veritablement elle avoit tout entendu, au moyen dequoy le prioit affectueusement pescher en toute diligence, suivant la voix de l'oracle. Alors Artile sortant du cerne, va droit vers le lict, se couche près sa commere, qui ne se remuë tant soit peu ; luy leve sa cotte & sa chemise, tire son hameçon, & commence à pescher en la fosse peluë ; & au premier coup de ligne qu'il jetta, ayant secrettement tiré de son sein un anneau, luy bailla, disant : Voyez, commere, comment j'ay bien peschè, quand du premier coup j'ay prins ce diamant. La bonne Dame voyant son anneau luy dit toute joyeuse : Helas ! mon compere, je vous prie recommencer, car par adventure vous pourrez trouver les autres. A donc le pescheur jettant derechef sa ligne en la fosse, & poursuivant sa pesche, tiroit tantost une bague, tantost une autre : tellement qu'à la fin il retira avecques son haim tout ce qu'elle avoit perdu, dont elle demeura la plus contente du monde ; & voyant toutes ses bagues, disoit au pescheur : Vray Dieu, mon compere, que m'avez grandement obligée à vous, ayant tant faict par vostre soing & bonne diligence que j'ay recouvré tous mes joyaux ; mais vous accroistriez de beaucoup ceste obligation, si me vouliez encore faire ce bien & faveur, d'essayer si

d'adventure pourriez repeſcher un petit chaudron que j'aymois infiniment, lequel ces jours paſſez me fut deſrobé. Très-volontiers, reſpond Artile, & jettant ſon engin dans la foſſe, travailla tant qu'il toucha le chaudron, mais ne luy fut jamais poſſible l'accrocher : parquoy voyant qu'il ſe tourmentoit en vain, dit à la Dame : Commere, j'ay ſenty voſtre chaudron, mais parce qu'il eſt renverſé le cul en haut, mon inſtrument ne la peu peſcher. La bonne Dame qui deſiroit recouvrer ſes pieces, & à qui le jeu plaiſoit, le perſuadoit peſcher encores une fois; mais le compere qui ne pouvoit plus faire bruſler ſa lampe, à cauſe que l'huile y deffailloit, luy dit frachement : Ma foy, m'amie, je ne puis pour ceſte heure, d'autant que l'inſtrument avec lequel je peſchois, a la pointe rompuë; parquoy je vous prie prendre patience pour ce coup, & demain j'envoyeray mon engin à l'eſmouleur, afin qu'il le reface, puis nous peſcherons le chaudron tout à loiſir; à quoy elle s'accorda, & prenant congé de luy & de ſa femme, retourna toute gaye & joyeuſe en ſa maiſon. Advint que la nuict d'après, ceſte bonne Dame eſtant couchée avec ſon mary, qui lors peſchoit en ceſte foſſe, luy dit : Mon amy, je vous prie eſſayer ſi en peſchant vous pourrez point par hazard tirer noſtre petite chaudiere que perdiſmes ces jours paſſez; pour ce qu'hyer ayant adiré

mes bagues & joyaux, le ſire Artile noſtre compere, peſchant en ceſte vallée, retrouva le tout ; & l'ayant prié peſcher encores noſtre petit chaudron, me dit l'avoir touché, mais qu'il ne l'avoit jamais peu prendre, pour ce qu'il eſtoit renverſé, ayant le cul en haut & l'anſe en bas, & auſſi que pour avoir tant peſché, ſon inſtrument avoit la pointe rompuë ; ainſi je vous ſupplie regarder ſi le pourrez reprendre. Liberal s'appercevant de la trouſſe que luy donnoit ſon compere, en prenant ſa revanche du bon tour qu'auparavant il luy avoit joüé, demeura muet, avalant cela doux comme laict. Le lendemain matin, les deux comperes ſe trouverent en la place, leſquels s'entre-regardans ſeulement, ne s'oſoient acoſter l'un de l'autre ; ains joüans à l'esbahy, baiſſans la teſte, ſe ſaluoient de loin du bonnet. A la fin taiſans le tout, ſe rapointerent, ſans toutesfois en jamais dire un ſeul mot à leurs femmes, leſquelles deſlors il firent communes entr'eux.

Ceſte Fable racontée par Alterie pleut merveilleuſement à la compagnie, qui toute ceſte ſerée ne fit autre choſe que diſcourir ſur l'evenement de ces joyeuſes tromperies, penſant avecques quelle fineſſe & aſtuce ces galands comperes s'eſtoient tant gentiment revangez l'un de l'autre. Mais Madame qui voyoit la riſée & les diſcours prendre trop long trait,

commanda faire ſilence, & qu'Alterie ſuiviſt l'ordre, en racontant ſon Enigme, laquelle ſans trop ſonger, dit ainſi:

Mon nerf eſt roide, blanc, dur & de taille forte,
Et d'un petit pertuis percé à l'un des bouts,
De l'autre il eſt couvert d'un poil molet & doux;
Qu'on coupe, s'il empeſche, ou nuiſt en quelque ſorte.

Si dans un large trou une ardeur le tranſporte;
Blanc & ſec il s'y met; mais, ô aſtres jaloux!
Y ayant fureté ne ſçay combien de coups,
Tout ſale & tout moüillé, il convient qu'il en ſorte.

Toutefois pour cela il ne perd point le cœur,
Ains reprenant vertu, & puiſſance & vigueur;
A un chacun, s'il peut, il ayde de ſa peine:

Et de le contenter onc ne ſe monſtre las,
Pourveu que ceſtuy là qui le guide & le meine;
Soit touſjours ſon eſcorte, & adreſſe ſes pas.

Ceſt Enigme recité par Alterie, ne donna moins de plaiſir que la Fable de contentement, & pour ce qu'en apparence il ſembloit aucunement deshonneſte, les Damoiſelles s'en teurent, encores qu'autresfois elles l'euſſent ouy raconter. A la fin, Laurette qui feignoit ne l'entendre, pria la Damoiſelle leur declarer, laquelle en ſouſriant, luy dit: Mademoiſelle, c'eſt

choſe ſuperfluë porter des crocodilles en Egypte, des vaiſſeaux en Samos, & des chouettes à Athenes : toutesfois pour vous faire plaiſir je l'expliqueray, vous declarant en deux mots que le nerf percé à l'un des bouts & velu par l'autre, n'eſt autre choſe qu'une plume à eſcrire, & le trou ouvert, le cornet à l'encre ; auquel devant que la plume ſoit miſe, elle eſt blanche & ſeiche ; mais après qu'elle y a entré, elle en eſt retirée ſale & moüillée, & ſert à l'eſcrivain qui la guide, tant qu'il luy plaiſt. Ceſte interpretation donnée, Ariane qui eſtoit aſſiſe auprès d'elle, ſe leva debout, donnant tel commencement à ſa Fable :

FABLE II.

Caſtor ſe fait chaſtrer par Sandrin, afin de devenir gras, dont il penſa mourir ; toutesfois avec une plaiſante tromperie, il eſt finablement appaiſé par la femme dudit Sandrin.

LA gentille Fable pourſuivie par Alterie, non avec moindre grace que prudence, m'a fait ſouvenir d'une autre, autant plaiſante que la ſienne, laquelle n'a pas long-temps me fut briefvement recitée par une gaillarde Damoiſelle. Et ſi en vous la racontant, je ne garde ceſte grace & gentilleſſe dont elle uſa me la deduiſant, vous m'excuſerez, s'il vous plaiſt, comme celle à qui la nature a denié, ce dont elle a fait tant riche part à l'autre.

Près de Fane, cité de la Marche, aſſiſe au rivage de la mer Adriatique, eſt un village appellé Carignan, fort peuplé de beaux jeunes hommes & belles femmes : là entre les autres demeuroit un payſan, nommé Sandrin, homme autant plaiſant & facecieux qu'on viſt oncques, lequel

pource qu'il ne se soucioit de chose qui advint, fust bien ou mal, estoit devenu si gras & enflambé, qu'il ressembloit un droict Roger bon-temps. Cestuy ayant desja atteint l'aage de quarante ans, se voulut marier, & prit pour sa femme une grosse desgoustée, laquelle en gayetez, en bon point, grandeur, grosseur & façons, luy estoit du tout semblable; & n'eust ceste bonne Dame passé une sepmaine qu'elle n'eust faict razer la barbe à son Sandrin, pensant par ce moyen le rendre plus beau & joly. Advint qu'un jeune gentilhomme de Fane, nommé Castor, lequel estoit fort riche en biens, mais assez pauvre d'esprit, acheta en ce village de Carignan quelques heritages, avec un petit corps de logis, où pour s'esbattre & passer le temps, il alloit demeurer la plus grande partie de l'esté, accompagné seulement de deux de ses serviteurs & une femme. Un jour après vespres, ce gentilhomme se pourmenant à l'entour de ses terres, adviſa Sandrin qui labouroit, & le voyant beau, refait, enluminé & d'une chere joyeuse, luy dit: Compagnon, je sçaurois volontiers de toy d'où procede que je suis tant maigre & descharné comme tu vois, & que tu es si gras & en bon point, que les jouës te passent le nez; veu que jamais je ne mange que viandes delicates, ne boy que du meilleur & plus friant vin que l'on puisse trouver, sejourne au

lict

lict tant qu'il me plaiſt, fais ce que je veux, bref ay tout ce que je deſire, ſi j'eſtois gras, comme je ſouhaitte ; mais plus je m'efforce de le devenir, tant plus je ſeiche & deviens maigre : & toy qui en hyver ne te repais que de lard & groſſes viandes, ne t'abreuves que de deſpenſe, ou bien d'eau toute pure, te leves à minuict pour aller à la charruë, & ne repoſes en eſté une ſeule bonne heure, neantmoins tu es ſi rouge & tant gras que c'eſt un plaiſir de te voir : c'eſt pourquoy deſireux d'un pareil embonpoint, je te prie m'enſeigner le moyen que tu as tenu pour devenir tel que je te voy : & outre cinquante florins d'or que je te donneray, je te promets ſi bien recompenſer, que tout le temps de ta vie tu te loüeras de moy, de façon qu'auras occaſion de t'en contenter. Sandrin qui avoit du fin & malicieux, comme un de qui le poil eſtoit roux, ne luy voulut enſeigner ſa recepte du premier coup ; ains pour luy faire trouver bon, luy dit pour toute reſponſe, que cela ne s'apprenoit pas ainſi. Enfin gaigné par les longues prieres de Caſtor, & par la bonne odeur des cinquante florins, s'y accorda : & laiſſant les manches de ſa charruë, ſe tourna vers le gentilhomme, diſant : Monſieur, vous eſtes eſmerveillé, dites-vous, de mon embonpoint & de voſtre maigreté, & penſez les viandes eſtre ce qui nous fait gras ou maigres ; mais ceſte opinion vous de-

çoit grandement, d'autant qu'on voit beaucoup de grands mangeurs & buveurs, leſquels ne mangent ſeulement, ains devorent, qui neantmoins ſont plus maigres que harans ſorets. Toutesfois ſi voulez uſer du remede que j'ay tenu, & faire comme j'ay fait, je vous promets qu'obtiendrez voſtre ſouhait, deviendrez plus gras qu'un moine. Et qu'as-tu fait? dit Caſtor. Il y a un an que je me fis chaſtrer, reſpondit Sandrin, & deſlors, de maigre que j'eſtois, je ſuis devenu refait comme me voyez. Je ſuis eſmerveillé (adjouſte Caſtor) que tu n'en es mort. Comment mort? dit Sandrin, le maiſtre qui me chaſtra, me tira les deux compagnons ſi ſubtilement, & d'une telle adreſſe, que je n'en ſenty preſque rien: & depuis ce temps mon teint eſt devenu frais comme d'une jeune pucelle, & mes jouës rebondies ainſi que celles d'un petit enfant, & ne me trouvay oncques tant joyeux, gaillard, ny content que je fais ores. Adonc Caſtor dit; Et qui fut celuy qui ſans te faire mal, te tira ſi dextrement les deux plombets? Il eſt mort, dit Sandrin. Comment ferons-nous donc, reſpond Caſtor, puiſqu'il eſt mort. Ho? replique Sandrin, ceſt homme de bien avant ſon treſpas, me monſtra ceſte ſcience, laquelle depuis ce temps juſques aujourd'huy, j'ay tousjours pratiquée, tant envers jeunes veaux, poulets, qu'autres animaux, leſquels ſi-toſt qu'ils

ont paſſé par mes mains deviennent gras à merveilles : & ſi voulez vous en repoſer en moy, je feray ſi bien qu'aurez occaſion vous en contenter. Ouy, mais, dit Caſtor, je crains d'en mourir. Comment mourir, reſpond Sandrin, les veaux, les jeunes cocqs & autres que j'ay ſennez, en ſont-ils morts ? nenny vrayement, ains ſont devenus plus gras que n'eſt le lard. Ainſi Caſtor, qui plus qu'homme du monde, deſiroit eſtre gras, ſe laiſſa conſeiller. Et Sandrin le voyant arreſté en ceſte opinion, luy dit, qu'il s'eſtendiſt en la place plat comme une grenoüille, & eſcarquillaſt les jambes, & qu'après il verroit beau jeu. Ce fiſt Caſtor. Alors Sandrin tirant de ſa gibeciere un petit couſteau qui coupoit comme un raſoir, & prenant d'une main la châſſe où repoſent les compagnons de l'image de la brayette, après l'avoir un peu frotté, afin de l'eſchauffer, y fit avec la pointe de ſon couſteau une petite ouverture, dans laquelle ayant mis les deux doigts, en tira les deux pelerins, avec telle dexterité & gentilleſſe, que l'autre n'en ſentit quaſi rien ; puis fit un leger emplaſtre des premieres herbes qu'il rencontra à ſes pieds (ayant premierement diſtillé le jus ſur la playe) & l'appliqua deſſus. Après fit lever le pauvre Caſtor, qui eſtant devenu chapon, mit la main à la bourſe, & luy donna cinquante florins qu'il luy avoit promis, & prenant congé de ce gentil Chi-

rurgien, s'en retourna en ſon logis, où il ne fut pluſtoſt arrivé, qu'il commença à ſouffrir la plus cruelle & angoiſſeuſe paſſion que jamais homme ſentiſt, ne pouvant repoſer en façon quelconque; auſſi la douleur s'augmentoit de jour en jour, à cauſe que ſa playe ſe pourriſſoit de chancre, & rendoit une ſi grande puanteur, quelle empoiſonnoit preſque ceux qui s'en approchoient. Ce que venu aux oreilles de Sandrin, commença à friſſonner de peur, ſe repentant de bien bon cœur d'avoir fait ceſte faute, craignant que la mort n'en enſuiviſt. Caſtor ſe voyant reduit à ceſte langueur, monta en telle colere, qu'il delibera tuer Sandrin, ſi qu'au mieux qu'il luy fuſt poſſible, accompagné de ſes deux ſerviteurs, l'alla trouver, comme il ſoupoit; auquel tout tranſporté de fureur, il dit en entrant: Sandrin tu t'es joüé de ma vie, & as pris plaiſir me mettre au hazard d'une langoureuſe mort; mais je te proteſte que devant que je meure je te feray payer la peine de ta meſchanceté. Et vouloit pourſuivre, quand Sandrin ſe levant le chapeau au poing, luy rompt ſon propos par ces paroles: Monſieur, ſi vous endurez quelque mal, vous en eſtes cauſe, pour ce que par vos prieres m'avez induit à faire ce, à quoy je ne voulois entendre; toutesfois afin qu'il ne vous ſemble qu'il y ait de ma faute, ou que je ſois trouvé ingrat du bien que m'avez fait, & demeu-

ter coulpable de voſtre mort, je vous prie que demain de grand matin me veniez trouver aux champs où j'eſtois hier, & là vous monſtreray que je ſçay faire, donnant ſi bon ordre à voſtre mal, que m'en ſçaurez gré tout le temps de voſtre vie. Ainſi Caſtor oubliant ſa colere s'en retourna, laiſſant Sandrin en deliberation de s'enfuyr en quelque pays eſtrange, penſant tousjours ſe voir entre les mains des bourreaux. Ce que voyant ſa femme, & ne ſçachant la cauſe de ceſte frayeur, luy en demanda l'occaſion, à laquelle il declara de poinct en poinct tout le ſecret. Quoy entendu par elle, & conſiderant la ſottiſe de Caſtor, & le peril auquel il eſtoit, demeura aucunement eſtonnée. Après remonſtrant à ſon mary le danger auquel il s'eſtoit plongé par ſa faute, doucement le reconforta, l'admoneſtant prendre courage, & qu'elle y pourvoiroit ſi ſagement que tout ſe porteroit bien. Venuë l'heure du jour ſuivant, ceſte femme ſe veſtit des accouſtremens de Sandrin ſon mary, ſe coiffa de ſon chapeau, accoupla ſes bœufs, & s'en alla au labourage; où elle n'avoit encore tourné trois fois la charruë, que Caſtor arriva, lequel la penſant eſtre Sandrin qui labouraſt, luy diſt: Sandrin, je meurs ſi ne prens pitié de moy, car la playe que m'as faite n'eſt encore refermée; joinct que la chair en eſt toute pourrie, & rend telle puanteur, que je doute

de mon ſalut : & ſi en brief ne me donnes le remede neceſſaire, tu me verras mourir à tes pieds. La femme deſguiſée en Sandrin, luy demanda à voir ſa playe, & qu'elle y pourvoiroit. Adonc Caſtor deſtachant ſa brayette, & hauſſant le devant de ſa chemiſe, luy monſtra l'ouverture que le chancre avoit desja toute gaſtée. Ce que voyant ceſte femme, luy dit en ſouſriant : Monſieur, vous avez monſtré bien que n'avez point de cœur, & encore moins de courage, de craindre la mort pour ſi peu de choſe, que penſez neantmoins eſtre irreparable, mais vous eſtes trompé ſi le croyez ainſi. Et quoy, ſi vous eſtiez comme moy, que ſeroit-ce ? Il y a un an entier que ma playe me fut faite beaucoup plus grande que la voſtre, toutesfois elle n'eſt encore conſolidée, & eſt tant puante, que c'eſt pitié ; neantmoins vous voyez comme je ſuis gras, potelé & frais comme un œillet. Et afin que ne doutiez de ce que je vous dis, je vous en veux bien monſtrer l'experience. Ce diſant, s'affermit d'une jambe contre terre, & levant l'autre ſur les manches de la charruë, hauſſa ſes accouſtremens, & laſchant une puante veſſe, luy fit baiſſer la teſte pour regarder ſa playe. Caſtor voyant ceſte grande ouverture, laquelle eſtoit beaucoup plus large que la ſienne, n'eſtre encore fermée depuis le temps, ſentant auſſi la grande puanteur qui luy montoit au nez : & conſiderant qu'il n'a-

voit ſeulement les genitoires oſtez, mais encores le membre viril, ſe resjoüit en ſoy-meſme, deliberant de là en avant endurer patiemment & la douleur & la puanteur qui provenoit de ceſte enciſure: tellement que prenant courage, au bout de quelque temps, le pauvret commença à ſe guarir, & devenir ſi gras & refait, qu'il donnoit plaiſir à qui le regardoit.

Les Dames rirent aſſez de Caſtor, lequel eſtoit demeuré ſans teſmoins; mais la riſée des hommes fut beaucoup plus grande, quand ils virent la femme à Sandrin luy monſtrer ſa nature, & deſguiſée en ſon mary, luy faire croire qu'avec les teſmoins on luy avoit coupé le membre. Et pour ce qu'aucun de la troupe ne ſe pouvoit abſtenir de rire, Madame frappant les mains l'une contre l'autre, fit ſigne qu'on ſe teuſt, & qu'Ariane ſuiviſt l'ordre, en recitant ſon Enigme; laquelle pour ne ſembler moins propre & gentille que les autres, dit ainſi:

Je veux que mon amy ſur le ventre ſe couche,
Et pour le ſaouler voicy ce que je fais,
Je prens à belles mains la choſe, & puis la mets
Dedans le trou ouvert, ſi bien que je le bouche.

Après en œilladant, d'un regard comme louche,
Pouſſant & repouſſant, ſans jamais avoir paix,
Je laiſſe cheoir dedans je ne ſçay quoy d'eſpais,
Dont le tiede degouſt le rend morne & farouche.

Il ſe plaint ſur la fin, mais pour l'encourager,
Et ſes triſtes penſées de ſon cœur eſtranger :
Tousjours je l'entretien de toute ma puiſſance.

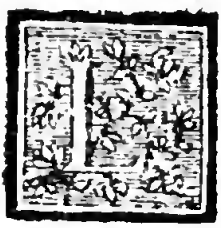
Tellement que jamais il n'eſt de moy laiſſé,
Que l'un tout eſtonné n'en ait plaine la pance,
Et l'autre ne s'en aille & recreu & laſſé.

L'Enigme raconté par Ariane, bleſſa un peu les oreilles des auditeurs, leſquels le trouverent aucunement vergongneux : au moyen dequoy, Madame la reprenant avec aigres paroles, luy monſtra qu'elle n'en eſtoit contente. Mais la gentille Damoiſelle qui eſtoit toute plaiſante & gaillarde, d'un viſage ouvert & joyeux, s'excuſa, diſant : Soubs voſtre reverence, Madame, vous n'avez juſte occaſion vous faſcher à l'encontre de moy, d'autant que mon Enigme, qui porte ſeulement avec ſoy un ridicule effect, n'eſt deshonneſte, comme le penſez; & voicy la raiſon. Quand on veut bailler un cliſtere à un malade, ne le fait-on pas le plus ſouvent coucher ſur le ventre ? après ne prend-t'on pas à belles mains la choſe, c'eſt-à-dire la ſeringue, & la met-on pas dedans le trou ? Et pour ce que le malade prend le cliſtere contre ſon gré, ſe plaignant ordinairement, ne luy dit-on pas qu'il ne ſe faſche, ains prenne courage ? D'avantage, celle qui luy donne, en pouſſant & repouſſant, ne luy emplit-elle pas la pance de la decoc-

tion ? Cela fait, s'en retourne-t'elle pas quaſi toute laſſe de la peine qu'elle a prinſe à l'entour du malade. Ainſi, voyez-vous, notable aſſiſtance, mon Enigme n'eſtre tant ſale & vicieux que le faiſiez du commencement. Adonc Madame ayant ouy & bien entendu la ſubtile interpretation de ce gentil Enigme, s'appaiſa ; ordonnant que de là en avant chacune peuſt librement dire ce que plus luy viendroit à gré, ſans crainte d'en eſtre reprinſe. Ce qu'entendu par Catharuze, à laquelle eſtoit eſcheu le troiſiéme lieu pour diſcourir, & qu'ample liberté luy eſtoit donnée de dire ce qu'il luy viendroit à la bouche, donna tel commencement à ſa Fable.

FABLE III.

Polixene, jeune vefve, ayme pluſieurs amoureux ; Pamphile ſon fils la reprend, elle luy promet ſe retirer de cet amour, moyennant qu'il ne ſe gratte plus, ce qu'il luy accorde ; ſa mere le trompe : enfin chacun retourne à ſon meſtier.



LA femme qui eſt accouſtumée à quelque choſe que ce ſoit, ou bonne, ou mauvaiſe, ne s'en peut ayſément retirer comme l'on voudroit, d'autant qu'elle perſevere tousjours juſqu'à la fin en ceſte vieille peau, en laquelle elle a prins ſa premiere nourriture. Et à ce propos je delibere ores vous raconter un cas advenu à une jeune vefve ; laquelle abandonnée à toute luxure & lubricité, ne s'en peut jamais retirer pour choſe quelconque ; mais par ſubtil moyen, trompant ſon propre fils, qui amiablement la reprenoit, pourſuivit tousjours les premieres arres de ſon train commençé, ainſi que plus à plain vous entendrez par le diſcours de ma Fable.

Peu de jours ſont paſſez, gracieuſes Dames, qu'en la pompeuſe & magnifique cité de Veniſe, y eut une vefve, nommée Polixene, femme à la verité ſans faire tort aux autres, autant belle & jeune qu'on veit de long-temps, mais d'aſſez baſſe condition : laquelle eſtant encores avec ſon mary, eut de luy un fils, appellé Pamphile, jeune homme autant recommandé pour la gentilleſſe de ſon eſprit, bonne vie & loüables couſtumes, qu'autres de l'eſtat dont il ſe meſloit, qui eſtoit d'orfevrerie. Or pour ce que (comme nous diſons cy deſſus) ceſte jeune vefve eſtoit belle, plaiſante & gaillarde, elle eſtoit ſollicitée de pluſieurs perſonnes, & meſme les premiers & plus apparens de la cité luy faiſoient l'amour, ce qu'elle enduroit patiemment : & comme celle qui avoit desja eſprouvé les plaiſirs du monde, & gouſté la douceur des embraſſemens amoureux, condeſcendoit ayſément à leur volonté, ſe donnant à eux en corps & en ame. Ainſi ceſte bonne Dame, qui eſtoit toute de feu, ne ſe proſtituoit pas ſeulement à un ou deux (faute qui euſt eſté aucunement excuſable à une jeune vefve, comme elle eſtoit) mais abandonnoit ſon corps à quiconque eſtoit deſireux de ſes embraſſemens, n'ayant reſpect ny à ſon honneur, ny à celuy de ſon feu mary ; dont Pamphile, qui s'en eſtoit aſſez ſouvent apperceu, mouroit ſur ſes pieds, ſentant un

tel creve-cœur & dure paſſion en ſon ame, que tout homme peut penſer. Demeurant donc ce pauvre jeune homme en ce tourment d'eſprit, & ne pouvant ſouffrir une telle honte & grande meſchanceté, propoſa pluſieurs fois en ſoy-meſme faire mourir ſa mere ; mais conſiderant après qu'il eſtoit ſon fils, & avoit prins vie d'elle, oubliant ce cruel & pernicieux deſſein, changea d'opinion, & voulut eſſayer, ſi par belles paroles il la pourroit gaigner, la retirant de ceſte erreur. Au moyen dequoy, prenant un jour l'opportunité du temps, & s'eſtant aſſis auprès d'elle, luy uſa de tels propos : Ma mere, que j'ay tousjours avmée & honorée comme mon devoir me le commande, Dieu ſçait avecques quelle douleur & extreme paſſion j'ay tant qu'il m'a eſté poſſible, tenu couvert & enſevely au plus ſecret de mon cœur, ce que ne pouvant plus ſupporter, je ſuis ores forcé le vomir en voſtre ſein, me perſuadant que ne le trouverez mauvais de moy, qui ſuis voſtre enfant. Je vous oſe donc dire (pardonnez moy, s'il vous plaiſt) que d'autant que par le paſſé, je vous ay tousjours cogneuë ſage, prudente & adviſée, d'autant vous monſtrez-vous à ceſte heure vollage, impudente & eshontée, tant vous vous eſtes eſtrangée de vous meſme. Si que je deſire maintenant eſtre autant eſloigné de vous que j'en ſuis près ; puiſque, comme je voy, vous menez un

train ſi malheureux, que je ne puis penſer, ſinon que cherchez d'obſcurcir à jamais voſtre renommée, ſouiller le nom de feu mon pere, & me rendre heritier d'un ſcandale eternel. Helas! ſi ne voulez avoir quelque eſgard à voſtre honneur, ayez pour le moins quelque reſpect à moy, qui vous ſuis enfant unique, donné de Dieu, comme pour baſton de voſtre vieilleſſe. Ceſte mauvaiſe femme l'oyant ainſi parler, ſe leva de ſon ſiege, & ſecouant la teſte, ſe print à rire, ſans luy reſpondre un ſeul mot. Quoy voyant le pauvre Pamphile, & qu'elle ne tenoit conte de toutes ſes remonſtrances & admonitions, delibera ne luy en parler jamais, & la laiſſer faire ce qu'elle voudroit. Quelque temps après, Pamphile devint ſi galeux, qu'il reſſembloit à un vray ladre, à quoy de malheur, pour ce que c'eſtoit au temps des froidures, il n'y pouvoit remedier; & qui pis eſtoit, n'oſoit ſe chauffer, parce que quand il s'approchoit tant ſoit peu du feu, ſon ſang qui s'eſmouvoit, luy cauſoit une ſi cruelle demangeaiſon, qu'il ſe deſchiroit de tous coſtez. Un ſoir entre les autres que ce pauvre jeune homme eſtoit aſſis entre les tyzons, il vit entrer un des amoureux de ſa mere, lequel en ſa preſence ſe mit à la baiſer, accoller & careſſer, deviſant aſſez longuement avec elle, dequoy le pauvret ſentoit un tel ennuy en ſon cœur, qu'il euſt voulu eſtre mort. A la fin voyant le

compagnon ſorti, diſt en ſe grattant à ceſte femme eshontée : Ma mere, je vous ay quelquefois exhortée & priée inſtamment qu'euſſiez à reformer vos appetits trop deſreglez, qui ne vous peuvent engendrer qu'une vergongne perpetuelle, & à moy un eternel deshonneur; mais comme femme desbordée, avez fait la ſourde oreille à mes ſaintes admonitions, voulant pluſtoſt contenter voſtre ſale & deshonneſte deſir, qu'eſcouter mes conſeils. Or maintenant ſi jamais je fis quelque choſe pour vous, je vous ſupplie encore ceſte fois, par ce que plus vous aymez, & par moy, ſi de moy avez quelque ſoucy, que laiſſiez ceſte vie ignominieuſe, donniez fin à ces meſchancetez, abandonniez ce fol amour, & aymiez voſtre honneur, autrement ſerez cauſe de ma ruyne. Et quoy, voyez-vous point que la mort vous va talonnant pas à pas? n'entendez-vous que chacun tient ſes contes de vous? que l'on vous fait la fable du commun? & que par les ruës les petits enfans meſmes en vont à la mouſtarde? Ce diſant, le pauvre hõmme ſe grattoit à toute puiſſance. Polixene oyant les plaintes de ſon fils, propoſa y mettre fin, par le moyen d'une certaine tromperie, qu'elle executa depuis ſi dextrement, qu'elle ſucceda ſelon ſon deſir & intention. Et pour y donner commencement, ſe tournant vers ſon fils, luy dit : Pamphile, tu te plains

tousjours de moy, pour ce que je fais l'amour, & veritablement je t'en ſçay gré, d'autant que tu fais en cela ce qu'un bon enfant doit faire; mais ſi tu es autant ſoigneux de mon honneur, comme tu t'en vantes, tu m'accorderas une ſeule choſe; & ſi tu le fais, je te promets en recompenſe me mettre en ta diſcretion, & donner congé à tous mes amoureux, & vivre deſormais ſainctement & chaſtement: mais auſſi, où tu ne feras ce dont je te veux requerir, je te jure au contraire que je feray encore pis que jamais je n'ay fait. Le fils qui ne ſouhaittoit en ce monde que l'honneur de ſa mere, luy reſpondit: Commandez hardiment, ma mere, & je vous obeyray, fuſt-ce à me jetter en un feu pour l'amour de vous, moyennant que renonciez à ceſte deteſtable impudicité, en laquelle vous vous eſtes tousjours veautrée juſques icy. Prens bien garde, dit la mere, & conſidere ce que je te diray, car ſi tu y faux, je te failliray auſſi. Je m'oblige ſur ma vie, dit Pamphile, d'accomplir de poinct en poinct ce qu'il vous plaira m'ordonner. Mon enfant, je ne veux autre choſe de toy (replique lors Polixene) ſinon que par trois ſoirs conſecutifs, tu ne te grattes en façon quelconque; & ſi tu fais cela pour moy, je te promets de ſatisfaire à ton deſir. Le jeune homme ayant entendu la volonté de ſa mere, demeura aucunement eſtonné, tant ceſte demande

luy ſembloit eſtrange & difficile, neantmoins il eſtoit tant amy de l'honneur de ſa mere, qu'il s'y accorda, & en ſigne de ce ſe toucherent les mains. Le premier ſoir venu, Pamphile ferma ſa boutique, & ſe retira au logis, où attendant que le ſouper fuſt preſt, ſe pourmena quelques tours; à la fin gaigné par la froidure, s'approcha du feu, devant lequel ne fut pluſtoſt aſſis, qu'il luy print une telle & ſi grande affection de ſe gratter, qu'il ne ſçavoit quelle contenance tenir. Sa fine mere, qui expreſſément avoit fait ce grand feu, afin que par la chaleur d'iceluy, le pauvret ſe eſchauffaſt en ſon harnois; & le voyant s'eſtendre & froncer le nez, comme un qui a trop mangé de mouſtarde, luy diſt: Pamphile, que fais-tu? regarde bien que tu me tiennes ta promeſſe, autrement je te manqueray de la mienne. Ha! reſpond Pamphile, n'ayez peur de rien, je vous prie, car je n'ay garde. Cependant, & l'un & l'autre enrageoient, l'un de ſe gratter, & l'autre de ſe retourner avec ſes amoureux. Ceſte premiere ſerée ainſi paſſée, en grande angoiſſe & amertume, l'autre arriva: adonc la mere fit bon feu, attendant ſon fils à ſouper, lequel venu, en grinſſant les dents, & ſe contraignant le mieux qui luy fut poſſible, paſſa encore ceſte ſeconde ſerée ſans ſe gratter. Polixene voyant la conſtance de Pamphile, qui avoit desja paſſé deux ſoirs, eut peur

de

de perdre, dont elle ſe tourmentoit aſſez en elle-meſme. Enfin, eſguillonnée de tant d'amour, delibera ſi bien beſongner, que ſon fils auroit occaſion de ſe gratter, & elle de joüir de ſes amours. Au moyen dequoy, ayant delicatement appreſté à ſouper, & fait proviſion de bon vin, ſe mit à faire plus grand feu que de couſtume, attendant Pamphile, lequel arrive; & voyant ce brave appareil, demeura tout eſtonné, ſi que ſe tournant vers ſa mere, luy dit: Ma mere, que veut dire ceci, il ſemble que vueillez faire noces, auriez-vous bien changé de volonté? A quoy elle reſpond: Certes, mon enfant, nenny, ains ſuis plus conſtante que devant; mais conſiderant que tant que le jour dure juſques à la nuict toute noire, tu ne bouges de l'ouvroüer à travailler; voyant auſſi que ceſte meſchante galle t'a tellement rongé, que tu n'as plus que les os couzus en la peau; meuë de compaſſion je t'ay appreſté ces menuës viandes, afin que tu puiſſes ſubvenir à nature, & plus gaillardement reſiſter au cruel tourment que tu ſouffres. Pamphile, qui eſtoit tout bon & ſimple, ne s'appercevant de l'aſtuce maternelle, & que le ſerpent eſtoit caché entre les belles fleurs, la creut, & ſe mit comme l'on dit, le dos au feu, le ventre à la table, commençant à manger de toutes ſes dents. Cependant la fine femme attiſoit tantoſt le feu, & tantoſt preſentoit à ſon fils de la viande ſallée, & trempée en

une saulce faite de sucre & fortes espices, afin qu'eschauffé, & du feu & de la viande, il fust incité à se gratter. Estant donc Pamphile retourné devers le feu, après avoir suffisamment soupé, luy print si grande envie de se gratter, qu'il ne pouvoit durer. Au moyen dequoy, desboutonnant son pourpoint, desliant ses chausses & les avallant jusques à la cheville des pieds, & troussant les manches de sa chemise par dessus ses couldes, se print tellement à gratter, qu'il suoit sang de toutes parts: lors se tournant vers sa mere, qui rioit soubs son chaperon de le voir faire, luy escria à haute voix: Que chacun retourne à son mestier, chacun retourne à son mestier. La bonne Dame se voyant avoir gaigné sans joüer, feignant estre fascheé, luy dit: Comment, Pamphile, quelle folie te tient? que penses-tu faire? est-ce là ceste belle promesse que tu m'as faite? à ceste heure ne te pourras-tu plus plaindre de moy, que je ne t'aye gardé ma foy jurée. Pamphile se grattant tousjours de plus fort en plus fort, luy respond, comme d'un esprit troublé: Ma mere, que chacun retourne à son mestier, vous ferez vos affaires, & je feray les miennes. Et deslors le fils n'eut plus la hardiesse de reprendre sa mere, qui retournant en son vomissement, se mit à tenir boutique ouverte plus que jamais.

Toute l'assemblée demeura fort con-

tente & ſatisfaite de la Fable recitée par Catharuze ; à laquelle, chacun ayant mis fin à la riſée, Madame commanda propoſer ſon Enigme ; & la Damoiſelle pour ne troubler l'ordre accouſtumé, en ſouſriant, dit ainſi :

Quelle choſe avons-nous, ô gentes Damoiſelles,
Qui n'a ny plus ny moins que cinq doigts en largeur,
Et qui cache au dedans ſa ſombre profondeur :
Des deſtours, des recoings, des chambres aſſez belles.

De qui l'entrée eſt bonne, & ſes cachettes telles,
Qu'elles n'ont point d'yſſuë en leur vague rondeur ;
Et qui pour n'eſtre encor d'aſſez large grandeur,
Fait du commencement regarder les eſtoilles.

Mais qui ayant ſouffert ce premier aſſaut,
Se fait long, large, eſtroit, & tel comme il le faut,
Se formant au vouloir de cil qui le manie.

Et tousjours eſtant preſt à recevoir celuy,
Soit long, gros, ou menu qui premier a envie ;
Gaillard, de l'employer & ſe ſervir de luy.

L'obſcur Enigme recité par Catharuze, donna à la compagnie ample matiere pour en chercher l'interpretation ; mais les uns & les autres y ayant longuement ſongé,

demeurerent enfin muets, ne ſe trouvant aucun qui ſceut deſnouer le ſecret de ſa vraye expoſition. Au moyen dequoy, la prudente Catharuze les voyant ſans langue, leur diſt: Mes Dames, afin de ne tenir ces Seigneurs en ſuſpens, j'en diray mon advis, ſoubs condition toutesfois de me ſubmettre au jugement de qui l'entendra & interpretera mieux que moy. Sçachez donc que mon Enigme ne demonſtre autre choſe que le gand qui nous garde & conſerve la main, lequel en l'eſſayant eſt d'aſſez difficile entrée; mais y ayant une fois mis la main, faites après ce que voulez. La prompte declaration de ceſt Enigme ainſi donnée, pleut infiniment à la compagnie. Ce fait, Madame appella Laurette, qui eſtoit aſſiſe près Vincende, & luy commanda qu'elle ſuiviſt l'ordre; laquelle tournant d'une douce hardieſſe ſon beau viſage devers le Bembe, luy dit: Seigneur Antoine, ce ſeroit une grande honte à vous, qui eſtes tout plaiſant & tout amoureux, ſi ne nous recitez quelque joyeuſe Fable, aſſaiſonnée avec autant de gaillardiſe & bonne grace qu'avez accouſtumé: quant à moy je jure que j'en raconterois volontiers, s'il me ſouvenoit de quelqu'une qui fuſt ſuffiſante pour contenter ceſte noble compagnie; mais mananda j'ay tout oublié? c'eſt pourquoy je vous ſupplie faire ceſt office en mon lieu, & ſi me faites ce bien, je vous

en demeureray obligée à tousjours. Le Bembe qui ce ſoir ne penſoit faire des contes, reſpondit: Madamoiſelle, combien que ne me ſente capable à ſi grande entreprinſe, neantmoins pour ce que je repute toutes vos prieres à commandement, j'accepteray ceſte charge, & m'efforceray, ſinon en tout, au moins en ce qui me ſera poſſible, ſatisfaire à vos deſirs. Ainſi ayant prins la permiſſion de Madame, commença ſa Fable en ceſte ſorte:

FABLE IV.

Grande contention ſe meut entre trois Religieuſes, à ſçavoir laquelle doit eſtre Abbeſſe. Le grand Vicaire de l'Eveſque ordonne, que ce ſera celle qui fera la plus digne preuve de ſa vertu.

COMBIEN que (gracieuſes Dames) la modeſtie ſoit grandement recommandable envers un chacun, neantmoins je la juge beaucoup plus loüable, quand elle ſe trouve en un homme qui ſe cognoiſt ſoy-meſme; c'eſt pourquoy, moyennant voſtre faveur, je deli-

bere raconter une Fable, non moins ingenieuſe que belle; laquelle encore qu'elle ſoit aucunement ridicule & peu honneſte, ſi m'efforceray-je vous la reciter avec toute ſobrieté, reverence & honneſteté deuë & requiſe. Et ſi d'adventure quelque partie de mon diſcours offenſe vos chaſtes & delicates oreilles, dès maintenant je vous en demande pardon, vous priant humblement m'en remettre la peine à une autre fois.

En la noble cité de Florence, eſt un Monaſtere de femmes très-renommé pour ſa ſainčteté & religion (le tiltre duquel, pour ce coup, je veux paſſer ſous ſilence, afin de ne ſoüiller d'une tache tant noire ſon nom glorieux) duquel eſtoit jadis Abbeſſe une bonne Dame toute devote; laquelle aggravée de vieilleſſe, & attenuée d'une longue & langoureuſe maladie, paya quelques ans ſont paſſez le tribut à nature, rendant ſon eſprit à Dieu ſon Createur. Eſtant donc ceſte bonne Dame decedée, & ſes obſeques & funerailles ſolemnellement parfaites & accomplies, les Religieuſes qui ne vouloient demeurer ſans chef, afin d'en eſlire un, firent ſonner le chapitre, auquel toutes celles qui y avoient voix, s'aſſemblerent en la preſence du grand Vicaire de l'Eveſque leur ſuperieur, homme prudent & adviſé; lequel deſirant ſur toutes choſes que ſans brigues, faveurs, ny autres telles voix illicites, qui

ſe practiquent ordinairement en choſes ſemblables ; mais que ſelon le droict & raiſon, l'on procedaſt à l'election de la nouvelle Abbeſſe, ayant fait ſeoir toutes les Religieuſes, leur voulut bien recommander par tels propos : Mes Dames, je penſe qu'aucune de vous n'eſt tant ignorante, qu'elle ne ſçache bien que ceſte honorable Congregation, ne ſe faict à autre intention que pour eſlire une d'entre vous qui ſoit voſtre chef, & puiſſe ſainctement & religieuſement vous gouverner, ſoubs l'obeyſſance des reigles de ce Convent, comme une bonne mere ſes humbles enfans. S'il eſt ainſi, je croy qu'en vos conſciences y beſongnerez ſi ſagement, que Dieu en ſera ſervy, le peuple ſatisfaict, & vous honorées à jamais : choſe que je deſire le plus du monde, & laquelle je vous recommande de tout mon cœur ; vous ſuppliant autant que je puis, y avoir tel eſgard que devez, ſans vous laiſſer tranſporter à paſſion. Ce qu'elles luy promirent faire. Advint qu'en ce conſiſtoire & ſolemnelle aſſemblée, ſe trouverent trois Religieuſes, entre leſquelles, à cauſe de la croſſe s'émeut un très-grand different : car chacune d'elles ſe ſentant beaucoup favoriſée des autres Religieuſes, preſumoit tant de ſa perſonne, qu'elle penſoit eſtre quelque choſe d'avantage que ſes compagnes, & vouloit honorer ſon nom du tiltre Abbatial : au moyen de-

quoy, l'une des trois, nommée ſœur Venerande, ſe levant de ſon ſiege, ſe tourne vers la compagnie, & dit ainſi: Mes ſœurs & filles bien aymées, vous pouvés icy clairement comprendre de quelle affectionnée amitié j'ay tousjours faict actuel ſervice à ceſtuy noſtre Convent: ſi que je n'y ay ſeulement vieilly, ains ſuis devenuë tant caduque, qu'à peine me puis-je porter ſans un baſton. Au moyen dequoy, ayant quelque eſgard à mes vieux ans & long ſervice, me ſemble raiſonnable que je dois par vous eſtre eſleuë pour voſtre chef; & où mes paſſez travaux, & tant de longues veilles que j'ay faites en ma jeuneſſe, ne vous pourroient eſmouvoir à cela; au moins ayez quelque reſpect à ma vieilleſſe, laquelle ſur toutes choſes doit eſtre recommandée & honorée. Et d'autant que je n'ay plus gueres à vivre, d'autant pluſtoſt feray-je place à une autre qui viendra après moy. Ainſi mes filles, vous me donnerez, s'il vous plaiſt, ceſte courte joye, reduiſant en voſtre memoire les bons conſeils dont je vous ay autrefois conſolées. Ce dit, mit fin à ſes paroles en pleurant. Adonc ſœur Modeſtie qui eſtoit de moyen aage, ſe leva & dit: Mes meres & ſœurs, vous avez ouy & clairement entendu la propoſition de ſœur Venerande, laquelle, combien qu'elle ſoit plus aagée qu'aucune de nous, ne doit toutesfois, ſelon mon advis, eſtre par

vous

vous appellée à la dignité Abbatiale ; d'autant qu'elle eſt deſormais ſi vieille & caduque, qu'il y a plus de ſimpleſſe en elle que de ſageſſe, ſi qu'elle a doreſnavant plus beſoin d'eſtre gouvernée par autruy, que de gouverner les autres. Mais ſi avec un meur jugement, venez à conſiderer ma grandeur, & de quels parens je ſuis née, certes, pour le devoir de vos conſciences, n'eſlirez pour voſtre Abbeſſe autre que moy. Vous ſçavez toutes, que noſtre Monaſtere eſt vexé d'un nombre infiny de procez, & a beſoin de ſupport & faveurs, & quels plus grands en pourroit-il avoir en ſes occurrences que de mes parens ? qui me voyans voſtre chef, n'employeront ſeulement leurs biens & facultez pour nous, mais leurs vies propres, s'il en eſt beſoin. A peine ſœur Modeſtie fut-elle aſſiſe, que ſœur Pacifique ſe leva ſur ſes pieds, & avec toute reverence, parla en ceſte ſorte : Je m'aſſeure, venerables ſœurs, que comme Dames prudentes & ſages, vous vous émerveillerez aucunement de ce que demeurant en ce Convent, ſeulement depuis trois ans, je me vueille eſgaler, ains marcher devant ces deux nos honorables ſœurs, leſquelles me devancent de beaucoup en aage & nobleſſe de ſang ; mais ſi avec les yeux de l'entendement venez à ſagement conſiderer qui je ſuis, & qu'elles ſont mes conditions, ſans doute vous eſtimerez beaucoup plus ma verte

jeuneſſe, que l'aage decrepit de l'une, & la nobleſſe de parens de l'autre. Quand je fus renduë ceans, j'apportay, comme il vous eſt manifeſte, un ſi grand & riche doüaire, qu'il a eſté ſuffiſant pour faire rebaſtir de fonds en comble ce Monaſtere, qui pour ſon ancienneté tomboit tout en ruine. Je tais les heritages, maiſons & metairies, qui ont encores eſté achetées de mes deniers, & dont tout les ans on retire un grand profit & revenu. Pour ces cauſes doncques, & autres mes merites, en recompenſe auſſi de tant de biens-faicts que avez receuz de moy, vous ne me devez, ce me ſemble, refuſer ceſte faveur, que de me nommer & eſlire pour voſtre Abbeſſe; attendu encore que voſtre vie & vos veſtemens ne vous ſont eſlargis (après Dieu) d'autre que de moy. Ce dit, s'alla remettre en ſa place. Ainſi ces trois Dames ayant mis fin à leur plaidoyé, le grand Vicaire fit venir devant luy toutes les Religieuſes l'une après l'autre, & fit eſcrire le nom de celle que chaçune d'elles en ſa conſcience vouloit qui fuſt Abbeſſe. Ce faict, & elles toutes ayans donné leurs voix, advint de fortune, que les trois eſtrivantes eurent autant de voix l'une comme l'autre, qui fut cauſe qu'il s'eſleva grand' contention entre toutes les autres moineſſes; car les unes vouloient que Venerande fuſt Abbeſſe, ceſtes cy que ce fuſt Modeſtie, & ces autres demandoient Pa-

cifique ; tellement qu'elles ne ſe pouvoient aucunement appaiſer. Quand le grand Vicaire, voyant leur dure & opiniaſtre obſtination, & conſiderant que chacune des trois ſœurs, par ſes bonnes conditions meritoit quelque choſe d'avantage qu'une Abbaye, penſa trouver moyen que l'une des trois demeuraſt Abbeſſe, ſans donner matiere aux autres d'en eſtre faſchée ; & les faiſant venir toutes devant luy, leur dit : Mes Dames, je ſuis ſuffiſamment informé de vos vertus & bonnes conditions, qui ſont telles, que chacune de vous merite mille fois plus que la piece que debattez ; mais parce que les voix ſont pareilles, & en avez l'une autant que l'autre, ces Dames ſont en ſi grande controverſe, à raiſon de l'election, que c'eſt pitié. A ceſte cauſe, afin de vous conſerver en amitié & tranquille paix, je vous veux donner un moyen ſur ceſte affaire, qui ſera tel, qu'enfin vous demeurerez toutes contentes : & voicy comment. Chacune de vous, mes Dames, qui aſpirez à ceſt honorable degré, s'eſtudiera dedans trois jours faire en la preſence de ces vertueuſes Dames & nous, quelque loüable preuve de ſa vertu & digne d'éternelle memoire, & celle de vous trois qui ſera jugée avoir mieux faict que les deux autres, demeurera Abbeſſe ſur toutes les Religieuſes, qui deſlors luy preſteront toute obeyſſance. Ceſte ordonnance de Monſieur le grand

Vicaire, pleut aux trois Religieuſes, leſquelles d'une voix, promirent entierement l'entretenir. Le jour aſſigné venu, & eſtans toutes aſſemblées au chapitre, le grand Vicaire fit venir les trois qui aſpiroient à la croſſe, & leur demanda ſi elles avoient penſé à leurs affaires, leſquelles luy reſpondirent qu'ouy. Après eſtans toutes aſſiſes, ſœur Venerande qui eſtoit la plus aagée de toutes, ſe mit au milieu de la place, & tirant de ſa cuculle une petite eſguille de Damas, laquelle y eſtoit attachée, leva ſes robbes & ſa chemiſe par devant, puis hauſſant une cuiſſe en la preſence de tous les aſſiſtans, piſſa ſi delicatement au travers du trou de l'eſguille, qu'une ſeule petite goute ne tomba à terre, que premier elle n'euſt paſſé par le trou. Quoy voyant le grand Vicaire & les Religieuſes, penſerent indubitablement que Venerande deuſt eſtre Abbeſſe, jugeans eſtre impoſſible pouvoir faire choſe plus ſubtile que ceſte là. Ce faict, ſœur Modeſtie qui n'eſtoit de beaucoup ſi vieille que l'autre, ſe leva, & s'eſtant miſe en place marchande, tira de ſon ſein un dez dont on jouë, & le mit ſur un banc les cinq points deſſus; après print cinq petits grains de millet, & mit chacun d'iceux en l'un des cinq points du dez, puis deſcouvrant ſon derriere, & approchant ſes feſſes du banc ſur lequel eſtoient le dez, fit un pet ſi gros & terrible, qu'il fit quaſi

évanoüir de peur le grand Vicaire & toutes les Religieuſes, & encore que ce pet ſortiſt avec un bruict violent & ſifflement horrible, ſi fut-il neantmoins tiré d'une telle addreſſe & dexterité, que le grain qui eſtoit au trou du milieu demeura en ſa place, & les quatre autres diſparurent, & ne furent jamais veus depuis. Toute l'aſſemblée ne trouva ceſte eſpreuve moindre que l'autre, cependant demeuroit coye, attendant ce que feroit ſœur Pacifique; laquelle ſe mettant en jeu comme les autres, fit un tour, non d'une vieille, mais d'une jeune hommaſſe, pour ce que ayant tiré de ſa pochette un noyau de peſche, le jetta en l'air, puis ſoudain ſe retrouſſa par derriere, levant le cul en haut, & recevant le noyau au tomber avec les feſſes, l'eſtraignit ſi fort, qu'elle le grugea plus menu que n'eſt menuë la pouſſiere. Ce faict ſe remit en ſa place. Le grand Vicaire & toutes les Religieuſes aſſemblant leurs teſtes, commencerent à opiner ſur la vertu de ces trois Dames, & voyant qu'ils ne pouvoient rien deffinir ſur le champ, le bon Seigneur demanda delay pour en deliberer. Et parce qu'en feüilletant tous ſes livres, il ne peut jamais trouver la deciſion de ceſte cauſe, il la laiſſa en ſuſpend; tellement que juſqu'aujourd'huy le procez en eſt pendu au croc. Ainſi (mes Dames) donnerez, s'il vous plaiſt, la ſentence; laquelle, pour la gran-

deur de la matiere, il n'a osé prononcer.

La Fable recitée par le Bembe, appresta plus à rire aux hommes qu'aux femmes, pour ce que de honte les pauvrettes baissant leurs testes en leur giron, n'osoient lever les yeux : mais les hommes discourans sur ceste nouvelle, disoient tantost une chose, tantost une autre, y prenans le plus grand plaisir du monde : quand Madame les voyant tant opiniastres en leurs risées, & les pauvres Damoiselles muettes comme statues de marbre, commanda faire silence, & que le Bembe en recitant son Enigme, suivist l'ordre ; mais luy qui en avoit desja assez conté, se tournant vers la gentille Laurette, luy dit : Mademoiselle, c'est ores à vous à reciter l'Enigme, car si j'ay faict quelque chose pour vous en une sorte, je n'en feray pas autant pour l'autre. Adonc la Damoiselle, ne voulant contester là dessus, dit ainsi :

Ma compagne m'attend au milieu de la place ;
Ses deux cuisses ouvrant, & estendant les bras ;
Lors je monte dessus, & agenceant mon cas,
Je fais qu'aucun de nous point ou peu se desplace.

Après entre mes mains un long chose j'embrasse,
Lequel ayant frotté, & en haut & en bas,
Devient en peu de temps si gluant & gras,
Qu'il me le faut coucher au creux d'une fendasse.

Adonc l'un d'un coſté, haletant & ſuant,
Et l'autre de ſa part tousjours ſe remuant;
Travaillons ſans ceſſer juſqu'à l'œuvre accomplie;

Laquelle pourſuivant, joignons ſi bien nos coups,
Qu'il faut que le deſſus, nonobſtant ſa furie,
Le quitte à la parfin à celuy de deſſous.

Toute la compagnie affirma l'Enigme redit par Laurette, n'eſtre moins beau & plaiſant que la Fable de Bembe; mais pour ce que peu l'entendoient, Madame commanda l'interpreter. Lors Laurette ſans trop ſonger, dit ainſi: Deux hommes vouloient ſier une groſſe poultre, l'un demeura attendant en la place, l'autre monta deſſus le bois; où eſtant, prins la ſie qui eſt longue, & la frotta en haut & en bas d'un peu d'huile, puis la mit en la fente du bois. Ce fait, commencerent à travailler, ſe remuans tousjours, juſques à l'œuvre accomplie, qu'il fallut que celuy qui eſtoit deſſus deſcendiſt, le quittant à celuy de deſſous. La ſubtile interpretation de ce plaiſant Enigme fut trouvée fort ingenieuſe, & chacun preſtant bonne audiance, Madame commanda à Eritrée raconter ſa Fable; laquelle ſans trop ſe faire tirer l'oreille, diſt ainſi:

FABLE V.

Maiſtre Zephire Preſtre, conjure un jeune homme qui mangeoit les figues de ſon jardin.

ON dit ordinairement (mes Dames) que la vertu conſiſte aux paroles, aux herbes & aux pierres; mais quant à moy je croy la puiſſance des pierres exceder celle des herbes & des paroles, comme je deſire vous faire entendre par le diſcours de ceſte petite Fable.

En la ville de Bergame, demeuroit jadis un vieil Preſtre avaricieux, lequel avoit le bruit d'eſtre autant riche & pecunieux que homme de ſa robbe. Ceſtuy entre ſes autres facultez, avoit aux fauxbourgs de la ville, près la porte nommée Penta, un fort beau & plaiſant jardin; lequel outre ſes autres & plus recommandables ſingularitez, eſtoit peuplé de toutes ſortes d'arbres fruictiers, entre lequels ſe monſtroit un grand & ſpacieux figuier, qui tous les ans en ſa ſaiſon, produiſoit de très-belles figues, de couleur meſlée, entre blanc & violet, rendans une gomme & larme jaune & douce comme miel; au

ſurplus, groſſes ainſi qu'un eſteuf, dont il eſtoit ſi jaloux, que pour empeſcher quelles ne luy fuſſent prinſes & deſrobées, avoit fait fermer ſon jardin de hautes murailles, environnées de longs & profonds foſſez. Et non content encores de cela, envoyoit tous les ſoirs quelqu'un à la garde des figues, leſquelles il reſervoit pour faire des preſens aux g ntilshommes & principaux de la ville, ſuivant ſa bonne couſtume. Or une nuict, que de fortnne il avoit oublié à envoyer faire la ſentinelle en ſon jardin, un jeune homme trouva moyen d'y entrer, & monter ſur l'arbre, où choiſiſſant les figues plus meures d'entre les vertes, prenoit peine les luy garder fidellement dans le cabinet de ſon ventre. En ces entrefaites, Maiſtre Zephire (ainſi ſe nommoit ce Preſtre) ſe ſouvenant n'avoir le ſoir envoyé perſonne à la garde de ſon figuier, y voulut aller luy-meſme; mais il n'eut pluſtoſt retiré la clef de la ſerrure, & entré au jardin, qu'il apperceut le compagnon, lequel à ſon beau loiſir mangeoit ſes figues, dont il penſa deſeſperer. Parquoy faſché à merveilles, pria le galand qu'il deſcendiſt & ſe contentaſt de ce qu'il avoit fait; mais le mignon qui trouvoit les figues bonnes, en ſecouant la teſte, faiſoit la ſourde oreille à ſes prieres: au moyen dequoy le bon Preſtre ſe jettant à genoux, ſe mit à le conjurer, luy commandant par le ciel,

par la terre, par les planettes, par les elemens, brief par toutes les ſainctes paroles qui ſe trouvent eſcrites en ſon breviaire, qu'il euſt à deſcendre de deſſus l'arbre, mais le jeune homme en faiſoit pis, & mangeoit tousjours plus fort. Quoy voyant maiſtre Zephire, & que tous ſes propos ſe perdoient en l'air, s'adviſa d'un autre moyen, & cueillant une groſſe poignée de toutes les herbes du jardin, bonnes & mauvaiſes, le conjura qu'en la vertu d'icelles il deſcendiſt de deſſus ſon figuier; mais au lieu d'obeyr à ſes conjurations, en s'accommodant, montoit tousjours plus haut. Adonc le Preſtre tout boüillant de colere & maltalent, prononça ces mots: Il eſt eſcrit, que la vertu conſiſte aux paroles, aux herbes & aux pierres. Je t'ay conjuré par les deux premieres, & n'en as tenu conte: Or maintenant je te conjure en la vertu de ces pierres, que tu ayes à deſcendre de deſſus mon figuier. Ce diſant, commença à luy ruer tant de pierres, & de ſi cruelle façon, qu'ores le frappant au bras, tantoſt en la jambe, & maintenant par le dos, il le meurtrit de tous coſtez: tellement que le pauvre jeune homme fut contraint ſe jetter à bas; & s'enfuyant, laiſſer cheoir toutes les figues, dont il avoit emply ſon ſein. Ainſi les pierres eurent plus grande vertu & puiſſance que les herbes & les paroles.

Desja Eritrée avoit mis fin à ſa courte nouvelle, quand Madame luy fit ſigne qu'elle ſuiviſt, recitant ſon Enigme, & elle ſans trop ſe faire prier, dit ainſi :

Meſſieurs, reſpondez-moy à ce que je demande,
Vous, mes Dames, auſſi dites-m'en voſtre advis ;
Mais ne ſongez long-temps, pour autant que je ſuis,
A ceſte occaſion en une peine grande.

Trois s'en viennent à vous, l'une eſt jeune & friande,
Eſtroitte & bien ſerrée en ſes nouveaux habits ;
L'autre eſt ſi chatoüilleuſe & chaude, que les nuicts
Elle ne veut ſouffrir qu'au combat l'on ſe rende.

La troiſieſme eſt ſi gaye & prompte, que jamais,
Soit de nuict, ſoit de jour, ne vous delaiſſe en paix,
Ains vous contraint quitter bien ſouvent voſtre couche.

Or à voſtre ſouhait pour vous rendre joyeux,
Laquelle de ces trois aimeriez-vous mieux,
Ou l'eſtroitte, ou la gaye, ou l'autre un peu farouche ?

L'ambiguité de ceſt Enigme recité par

Eritrée, desroba la voix & la parole à toute l'assemblée, qui ne pouvant que respondre, ne sçavoit aussi à laquelle des trois s'arrester. A la fin (Madame ayant contraint un chacun de dire son advis) l'un disoit aymer mieux l'estroitte & bien serrée, l'autre la gaye & prompte, & les autres la chatoüilleuse, sans toutesfois qu'ils entendissent aucunement la signification. Au moyen dequoy, Eritrée pour les mettre d'accord, dit: Il ne me semble bon que ceste noble compagnie demeure plus longuement en suspens; parquoy je luy veux dire que l'estroite & bien liée, n'est autre chose que la teigne; laquelle pour la guarir, il faut medeciner, & estroittement lier de bandelettes. La gaye & prompte signifie la foire, qui contraint l'homme se relever du lict à toutes heures, afin de descharger son ventre. Et la chaude & chatoüilleuse s'attribuë à l'importune galle, laquelle sur le soir & durant la nuict eschauffe l'homme d'une telle rage, qu'il se mangeroit volontiers à belles dents, comme fit le fils de la vefve en la nouvelle, non moins doctement que elegamment recitée par Catharuze. La gentille exposition de ce douteux Enigme, pleut generalement à toute la compagnie; qui pour ce qu'il estoit desja tard, prenant congé de Madame, se retira, sous condition de se retrouver au mesme lieu le soir ensuivant.

LA SEPTIESME NUICT

DES FABLES ET ENIGMES du Seigneur Jean-François Straparole.

DESJA toutes les parties de l'extreſme & froid Occident commençoient à s'ombrager d'un nuage obſcur, & la bien aymée compagne de Pluton eſtendoit les tenebres de toutes parts, quand ceſte honneſte & gentille compagnie ſe rendit au palais de la Dame, où de main en main chacun print place & s'aſſit en ſon lieu accouſtumé, ne faiſans ny plus ny moins ceſte ſerée icy que l'autre precedente. Lors du Moulin par le commandement de Madame, ordonna le vaſe luy eſtre apporté, auquel ayant mis la main, en tira premierement le nom de Vincende, après celuy de Fleurdiane, puis celuy de Loyſe; reſervant le quatriéme rang à Leonor, & le cinquiéme à Iſa-

belle. Ce fait, Madame commanda que Laurette diſt une chanſon; laquelle obeyſſant ſans autrement s'excuſer, commença à dire ainſi:

Je bruſle en friſſonnant, & dedans ceſte flame
Qui m'eſchauffe le cœur,
Je ſens encore, helas! ma pauvre amoureuſe ame
Se geler de froideur.

Si que mon chaud deſir, qui ardent ne ſouſpire
Qu'un amour vertueux,
Or de çà, or de là inceſſamment me tire,
Tardif & ſoupçonneux.

J'euſſe ja plus qu'aſſez deſcouvert ma penſée,
Afin de ſoulager
La grande paſſion, dont mon ame offenſée
Ne ſe peut deſcharger.

Mais la rouge vergongne & la craintive honte
D'offenſer voſtre honneur,
Guerroyent mon deſir d'une addreſſe ſi prompte,
Qu'ils m'ont tranſy de peur.

Tellement qu'au malheur qui ores me bourelle,
Et ronge ſans ceſſer,
Ils preſtent tel ſecours, que ma peine cruelle
Ne me veut point laiſſer.

Ainſi, helas! i'apprends que d'amitié tant forte,
Le fruict le plus certain

Eſt de vivre trompé d'une eſperance morte,
Ou de mourir ſoudain.

Ceſte douce & harmonieuſe chanſon finie, Vincende qui par ſort devoit donner commencement aux plaiſans diſcours de ceſte nuict, quitta ſon ſiege, & faiſant la reverence deuë, dit en ceſte façon :

FABLE I.

Orthodoſe Symeon, marchand Florentin, s'achemine en Flandres, où devenu amoureux d'Argentine courtiſane, oublie ſa propre femme ; laquelle par enchantement le va trouver ; puis eſtant engroſſie par luy, retourne à Florence.

LE diſcours ſeroit long, qui voudroit raconter quelle & combien grande eſt l'amitié que la femme porte à ſon mary, principalement quand elle trouve homme ſelon ſon deſir ; comme au contraire, combien eſt mortelle la hayne & inimitié, quand elle ſe void aſſujettie au pouvoir d'un qui ne luy eſt agrea-

ble. D'autant que ſelon l'opinion des ſages, la femme eſt toute haine ou tout amour. Ce que aiſément pourrez comprendre, ſi à la Fable que j'entends ores vous reciter, il vous plaiſt preſter quelque benigne audiance.

Sçachez donc, mes Dames, qu'en la noble cité de Florence, y eut jadis un riche marchand, nommé Orthodoſe Symeon; lequel avoit eſpouſé une jeune Dame, belle, ſage, bien appriſe & de vie toute religieuſe & ſaincte, le nom de laquelle eſtoit Yſabeau. Ceſtuy, las de garder ſa boutique, & deſireux de faire profiter ſa marchandiſe, voulut tenter la fortune, & eſprouver s'il feroit mieux ſon profit aux champs qu'en ſa maiſon. Si qu'un beau matin, ayant prins congé de ſes parens & amis, partit de Florence, au grand regret de ſa chere femme, qu'il laiſſa tant eſplorée, que la bouche ne luy peut ouvrir pour luy dire adieu, & print la route de Flandres: où eſtant arrivé, advint que de bonne, ains pluſtoſt de mauvaiſe fortune, il print à louage une maiſon joignant celle d'une courtiſane, nommée Argentine; de laquelle il devint ſi eſperduëment amoureux, qu'il n'oublia ſeulement la memoire de ſon Yſabeau, mais qui plus eſt ne ſe pouvoit quaſi ſouvenir de ſoymeſme. Desja cinq ans eſtoient paſſez, que ceſte pauvre femme eſtoit demeurée en ce veſvage contraint, ſans durant ce

long

long temps, avoir oncques ouy ny vent, ny voix de ſon mary, dont elle mouroit de regret, menant le plus eſploré dueil que jamais femme ſçauroit faire : tellement qu'ayant mis à part tous les plaiſirs qui ſont couſtumiers d'accompagner la jeuneſſe, ne ſe ſoucioit plus que de ſe retirer ſeule à part en un coing de quelque Chapelle de l'Egliſe de l'Annonciade, où elle alloit tous les jours faire ſes devotions. Et là les genoux en terre, les larmes aux yeux, & l'eſtomach remply d'un monde infiny de ſanglots & pitoyables ſouſpirs, prioit inceſſamment à Dieu qu'il luy pleuſt luy renvoyer ſon mary ſain & ſauve ; mais ſes humbles prieres, longs jeuſnes & larges aumoſnes ne luy ſervirent de beaucoup en ceſt endroit : au moyen dequoy, voyant que pour tous ſes bienfaits elle n'eſtoit exaucée, impatiente en ſa pourſuite, delibera changer de façon, & prendre le party contraire : tellement que de devote qu'elle eſtoit au commencement, & fervente en l'amour de Dieu, elle s'addonna & eut recours aux enchantemens & ſors magiques, eſperant par ceſte malheureuſe & damnable voye, ſes affaires devoir mieux ſucceder. Ainſi un beau matin, dès l'aube du jour, elle s'en alla trouver une vieille ſorciere, nommée Gabrine Furette, laquelle avoit le renom d'eſtre tant experimentée en la magie, qu'elle faiſoit des choſes contre tout ordre natu-

rel, ſi que c'eſtoit merveilles, non ſeulement à les voir, mais encore à en ouyr le recit; à laquelle de premiere abordée elle deſcouvrit entierement ce qu'elle cachoit au plus ſecret de ſes penſées, la ſuppliant autant humblement qu'elle pouvoit, luy vouloir eſtre aydant en ceſte tant extreme neceſſité; & où elle recevroit d'elle ceſte faveur, que luy apprendre quelques nouvelles de ſon mary, outre que ſa vie luy en demeuroit obligée à jamais, elle luy feroit paroiſtre qu'elle ne ſe ſeroit employée pour une ingrate. Ce diſant, tira de ſa bourſe dix beaux eſcus, qu'elle mit pour avance ès mains de ceſte vieille, qui ſerrant les doigts, joyeuſe au poſſible d'une ſi bonne rencontre, luy promit que dès le ſoir meſme elle luy monſtreroit un tour de ſon meſtier; & que devant que le troiſieſme jour fuſt paſſé, elle luy feroit voir ſon mary, & jouyr de ſes embraſſemens deſirez, dont la jeune Dame demeura la plus contente femme du monde. Cependant, le ſoir eſtant venu, ceſte vieille ſorciere print un petit livret, dans lequel elle marmonna quelques paroles ſecrettes, fit contre terre un cerne d'aſſez moyenne grandeur, qu'elle environna de certaines figures & caracteres magiques: après tira de ſon ſein une petite phiole pleine de je ne ſçay quelle delicate liqueur, dont elle beut une goutte; puis en ayant autant fait prendre à Yſabeau, luy dit: Ma

fille, tu ſçais que nous ne ſommes icy aſſemblées pour enfiler des perles, mais bien pour tirer les eſprits du plus creux des abyſmes infernaux : & en la vertu de mes paroles les contraindre & forcer à faire ce, où la puiſſance des hommes ne peut atteindre, choſe qui n'eſt de peu de peine, ny d'aiſée execution. Parquoy, m'amie, il eſt icy neceſſaire que tu t'armes d'une grande & aſſeurée conſtance, ſans t'effrayer aucunement de choſe que puiſſes voir ou entendre, pour eſpouventable qu'elle ſoit ; & ſur tout garde-toy bien qu'il ne te prenne envie d'invoquer le nom de Dieu, ny de ſes ſaincts, ny faire ſeulement le ſigne de la Croix : pour ce que faiſant aucune de ces choſes, tu te mettrois en grand danger de mort. Non, non, ma mere, dit Yſabeau, n'ayez peur de moy ; mais tenez-vous toute aſſeurée que quand je verrois deſchainez tous les diables qui habitent le centre de la terre, ils ne me ſçauroient faire peur. Deſpoüille-toy donc (diſt la ſorciere) & entre en ce cerne avecques moy. A quoy obeyt Yſabeau. Après Gabrine ouvrant derechef ſon livret, grommela tout bas je ne ſçay quoy, puis heriſſant ſon poil griſon, roüillant les yeux en la teſte, & fremiſſante de fureur, prononça ſes mots à haute voix : Par la puiſſante vertu qui m'a eſté donnée ſur vous, ô Princes infernaux, je vous adjure, que preſentement ayez à compa-

roiſtre devant moy, pour recevoir mes commandemens. Lors Aſtarot, Farfarel, & les autres Princes des demons, eſtans contrains par la puiſſance des paroles de Gabrine, ſe preſenterent incontinent à elle; faiſans le plus grand bruit & tintamare dont on ouyt jamais parler. Adonc Gabrine dit: Je vous conjure & commande, que preſentement ſans fraude, vous ayez à me declarer où eſt ores Orthodoſe Symeon, mary d'Yſabeau cy preſente, & s'il eſt vif ou mort. Sçachez Gabrine, reſpond Aſtarot, qu'Orthodoſe vit, mais d'une vie que je n'oſe appeller vie, d'autant qu'il eſt ſi eſperduëment affolé de l'amour d'Argentine courtiſane Flamande, qu'il en a perdu le ſens & la raiſon, ſi qu'il ne ſe ſouvient plus aujourd'huy de ſa femme. Quoy entendu par l'enchantereſſe, commanda ſoudain à Farfarel ſe transformer en cheval, & porter Yſabeau au lieu où eſtoit Orthodoſe, ce qui fut à l'inſtant executé par l'eſprit; lequel ayant prins la forme d'un beau courſier, & chargé ſur ſon eſchigne ceſte jeune femme, s'eſleva en l'air, & ſans luy faire aucun mal, ne deſplaiſir, poſta d'une telle viteſſe & diligence, que le lendemain avant que le Soleil fuſt levé, il la deſchargea inviſiblement en la maiſon d'Argentine; des beaux, attraits, bonne grace & façons de laquelle il farda ſi bien Yſabeau, que les plus clairs voyans y euſſent eſté trompez:

& n'y euſt eu homme qui ne l'euſt priſe pour ceſte garce, le viſage de laquelle par meſme moyen, en ſes principaulx traits & lineamens, il ſillonna en contr'eſchange de tant de rides, bordant ſes beaux yeux d'une vive & rouge eſcarlatte, qui rendoit inceſſamment la cire épaiſſe d'un doigt, & changeant l'or de ſes cheveux en argent, ou pour mieux dire, en couleur pareille aux blanches cordes d'un ciſtre, qu'elle retenoit la grace d'un ſinge de cent ans; toutesfois cecy eſtoit pour elle qu'elle ne pouvoit eſtre veuë de perſonne en ceſt eſtat, non plus qu'elle ne pouvoit voir aucun. L'heure de ſouper venuë, ainſi maſquée, ſoupa avecques ſon mary; lequel après quelque leger devis, la nappe eſtant oſtée, la print par la main, & luy demandant s'il n'eſtoit pas temps de s'aller repoſer, la mena en la chambre, où ils ſe coucherent enſemble, penſant Orthodoſe eſtre avec ſon Argentine. Les ſecrets & eſtrois embraſſemens, aſſaiſonnez de mille ſavoureux baiſers & tendres careſſes, furent de telle force, qu'en ceſte meſme nuict Yſabeau conceut & devint groſſe. Cependant Farfarel qui meſnageoit d'un autre coſté, ayant crocheté le cabinet, ſe ſaiſit gentiment d'un riche manteau tout couvert de belle broderie, ſemée de groſſes perles & pierres precieuſes, avec un beau magnifique carcan, qu'autresfois Orthodoſe avoit donné à Argentine. Ce

fait, & la nuict du lendemain venuë, l'eſprit ayant à chacun rendu ſa premiere forme reprit la ſienne cavaline, & chargée Yſabeau ſur ſa croupe, golloppa d'une telle vivacité & promptitude, que le lendemain devant la pointe du jour, il la rendit en Florence, en la chambre de Gabrine, à laquelle il donna la robbe & le carcan qu'il avoit deſrobez; leſquels à l'inſtant elle rendit à Yſabeau, diſant: Ma fille, tu garderas cecy cher comme les yeux de la teſte, pour ce qu'en temps & lieu, ils doivent eſtre teſmoins de ta loyauté. Yſabeau les ayant prins, & remercié bien humblement la magicienne de tant de bien qu'elle luy avoit moyenné par ſa caballe & ſecrette ſcience, print congé d'elle & s'en retourna en ſa maiſon. Quatre mois n'eſtoient encore paſſez, que le ventre commença à enfler à ceſte jeune femme; quoy venu aux oreilles de ſes parens, demeurerent plus eſtonnez que ſi le ciel fuſt tombé, veu meſme qu'ils la tenoient pour toute Religieuſe & Saincte: au moyen dequoy, ils luy demanderent ſi elle avoit quelque maladie interieure qui cauſaſt ceſte enfleure, ou ſi elle eſtoit groſſe d'enfant, & s'il eſtoit ainſi, qui en eſtoit le pere. A quoy, d'un viſage riant & ouvert, elle diſt, que veritablement elle eſtoit groſſe du fait de ſon mary, choſe qu'ils diſoient eſtre impoſſible, de toute impoſſibilité, d'autant qu'ils ſçavoient à

la verité, qu'il y avoit plus de cinq ans qu'Orthodoſe eſtoit abſent & eſloigné d'elle : & que depuis ce temps il n'eſtoit retourné ; ainſi qu'il eſtoit incroyable que ce fuſt de ſon fait. A ceſte occaſion, faſchez à merveilles, craignans que ceſte groſſeſſe ne leur engendraſt une vergongne perpetuelle, delibererent entre eux la faire mourir ; mais la crainte de Dieu qu'ils avoient pourtraicte devant les yeux, la perte d'un petit enfant innocent, le murmure du monde, & la honte du mary, les retirant de ceſte perverſe & malheureuſe volonté, les fit attendre que l'enfant fuſt né. Le terme venu que les femmes ſont faites meres, Yſabeau accoucha d'un beau petit fils. Quoy entendu par les parens, enragez d'un deſpit creve-cœur, en manderent incontinent les nouvelles à Orthodoſe, luy eſcrivant ainſi : La grande & fraternelle amitié que nous vous portons (Orthodoſe) eſt ſi extreme, qu'elle ne veut permettre que ſouffrions un tel & ſi grand malheur advenu en voſtre maiſon, vous eſtre celé ; encores qu'il nous ſoit impoſſible en reveiller la memoire ſans rougir, pour eſtre voſtre honte, jointe à noſtre ignominie. Sçachez donc qu'Yſabeau, voſtre femme & noſtre ſœur, depuis quelques jours en ça à noſtre commun ſcandale, eſt accouchée d'un fils, le pere duquel nous eſt incognu : & n'euſt eſté voſtre tant longue abſence, nous l'euſſions

jugé voſtre, tant il vous reſſemble bien. Il y a ja long-temps que nous euſſions fait mourir la mere & l'enfant, n'euſt eſté la crainte que nous avons d'offenſer Dieu, qui nous en a tousjours gardez juſqu'icy, comme ne voulant que ſouillaſſions nos mains homicides en noſtre propre ſang. A ceſte cauſe, vous pourvoirez à vos affaires & à la conſervation de voſtre honneur, n'endurant une telle & ſi lourde offenſe demeurer impunie. Orthodoſe ayant receu ces lettres, & entendu ſi triſtes nouvelles, ſe contriſta fort en ſoy-meſme; & ayant appellé Argentine, luy dit: M'amie, il me faut neceſſairement retourner à Florence, pour l'expedition de quelques affaires qui m'importent de beaucoup, leſquelles deſpechées, je ne failliray à vous venir retrouver, le pluſtoſt qu'il me ſera poſſible. Cependant je vous recommande voſtre ſanté, & le peu qu'il a pleu à Dieu me donner, dont aurez ſoin comme de voſtre choſe propre: au ſurplus vivez contente & vous ſouvenez de moy, qui ne puis vivre ſans la memoire de vous. Orthodoſe eſtant ainſi party de Flandres, ſingla tant avecques vents propres, qu'en peu de jours il aborda à Florence, & arrivé en ſa maiſon, fut joyeuſement & avec une infinité de douces careſſes receu de ſa femme, qu'il ne pouvoit voir d'un bon œil, propoſa en ſon ame homicide, la tuer, puis ſe retirer ſecrettement en quelque

pays

pays incogneu ; mais conſiderant après le danger & deshonneur qu'à ceſte occaſion il pourroit encourir, il reſerva ce chaſtiment à une autre fois. Adonc fit entendre ſa venuë à ſes parens, les priant que le lendemain ils luy fiſſent ceſt honneur venir diſner en ſon logis. Les invitez venus à l'heure promiſe, furent bien reçeus par Orthodoſe & ſa femme, qui les firent ſeoir à table. Graces dictes & la nappe levée, Orthodoſe commença à dire ainſi : Mes freres & bons amis, je penſe que n'ignorez pourquoy je vous ay tous aſſemblez icy ; au moyen dequoy je ne m'eſtendray d'avantage en longs diſcours & paroles ſuperfluës, ains viendray au fait qui nous touche. Et hauſſant le viſage contre ſa femme, qui eſtoit aſſiſe de l'autre coſté, luy dit : Yſabeau, parle à moy, qui t'a fait ceſt enfant que tu nourris ceans? Vous (dit-elle) & moy ? Et comment moy, reſpond Orthodoſe, veu que j'ay eſté cinq ans abſent ; pendant lequel temps je ne t'ay jamais veuë ? comme donc oſes-tu dire que ç'a eſté moy ? Je vous dis (replique Yſabeau) que l'enfant eſt voſtre, & l'avez engendré en moy eſtanten Flandres. Alors Orthodoſe allumé de colere, dit : Ah ! femme ruzée, qui as beu toute honte, quand jamais fus-tu en Flandres? Quand je couchay avecques vous (reſpondit Yſabeau) & lors commençant à un bout, luy conta de fil en aiguille comme le tout eſtoit

allé, en quel lieu ce fut, en quel temps, les propos qu'ils eurent enſemble la nuict eſtant au lict : bref juſques aux choſes plus ſecrettes, & qu'une femme ne peult honneſtement repeter ſans rougir : & combien que par ſon diſcours, elle raviſt d'admiration & esbahiſſement Orthodoſe & ſes beaux-freres, neantmoins ils n'en pouvoient rien croire. Au moyen dequoy, Iſabeau voyant l'endurcie obſtination de ſon mary, & le cognoiſſant eſtre incredule, quitta ſa place, & entrée en ſa chambre, tira de ſon cabinet le precieux manteau & carcan ; puis retournée trouver la compagnie, diſt à ſon mary : Puiſque ne voulez recognoiſtre mes paroles ſans bonnes enſeignes, peut-eſtre recognoiſtrez-vous ceſtes cy ? Lors monſtrant le manteau: Et bien, mon amy, cognoiſſez-vous ceſt accouſtrement tant bien & richement étoffé ? A quoy Orthodoſe, comme tout tranſporté d'esbahiſſement, reſpondit : Je ſçay bien qu'un tout ſemblable & de meſme façon me deffaut, & que dès le jour qu'il me fut derobé, je n'en ay oncques ouy nouvelles. Sçachez, dit Yſabeau, que c'eſt celuy meſme qu'avez perdu. Ce fait, la bonne Dame mit la main en ſon ſein, & en ayant tiré le carcan, dit : Et de ce carcan, qu'en dites-vous ? le viſtes-vous jamais autre part qu'entre mes mains ? Adonc le mary ne pouvant contredire, fut contraint reſpondre que ouy, adjouſtant

que le carcan & le manteau luy avoient eſté prins en un meſme temps. Or afin, dit-elle, de vous faire plus ample preuve de ma fidelité & loyauté, que je deſire vous eſtre cogneuë & à tout le monde, je vous veux clairement monſtrer qu'ignorамment, afin que je ne diſe follement, avez mauvaiſe opinion de moy. Lors ſe faiſant apporter l'enfant que la nourrice tenoit entre ſes bras, le developpa de ſes langes, & le tenant nud, dit : Orça, mon amy, cognoiſſez-vous point ce petit poupon ? Et luy monſtrant le pied gauche, où le petit doigt defailloit, comme auſſi à Orthodoſe, voyez, dit-elle, ſi ces enſeignes ſont pas valables & ſuffiſantes preuves de ma loyauté. Ce que voyant Orthodoſe, devenu plus muet qu'un poiſſon, ne ſceut que reſpondre : & prenant le petit mignon entre ſes bras, le baiſa plus de cent mille fois, l'advoüant pour ſon fils. Adonc Yſabeau devenuë un peu plus hardie, dit : Sçachez, Orthodoſe, que mes longs jeuſnes, mes frequentes oraiſons & prieres continuës, & autres bonnes œuvres que j'ay faites en voſtre faveur, m'ont fait obtenir ce qu'entendez. Eſtant donc un matin en l'Egliſe de l'Annonciade, les genoux courbez devant le Crucifix, priant Dieu qu'il luy pleuſt me faire ceſte grace, que je peuſſe une fois entendre de vos nouvelles, je fus exaucée ; car à l'inſtant, je fus par un Ange inviſiblement tranſpor-

tée en Flandres, où eſtant couchée avec vous, tels & ſi ardens furent nos embraſſemens, que je demouray groſſe. Ce fait, la nuict d'après avec le manteau & le carcan que je vous ay monſtrez, je me retrouvay icy où nous ſommes. Orthodoſe & les freres & parens ayant veu ces ſignes évidens, & entendu ce qu'Yſabeau avoit fidellement recité, s'embraſſerent l'un l'autre, & ravis de grande joye, baiſerent tous ceſte bonne Dame d'une tant admirable affection, & douceur fraternelle, que c'eſtoit plaiſir. Quelques jours après, Orthodoſe retourna en Flandres, où il ne demeura long-temps, qu'il maria honnorablement Argentine, puis ayant fait charger un gros vaiſſeau de tout ce qu'il avoit en ce pays là, retourna à Florence, où avec ſon Yſabeau & ſon petit enfant, il veſquit depuis long-temps, en joyeuſe paix & douce tranquillité.

Vincende ayant mis fin à ſa pitoyable nouvelle, qui fut grandement loüée d'un chacun, Madame qui pleuroit de grand ayſe, luy commanda qu'elle propoſaſt ſon Enigme; laquelle ſans chercher longues excuſes, promptement dit ainſi:

Je ſuis gros, bien poly & de bonne rondeur;
J'ay des yeux aſſez grands, & ſi je ne voy
goutte:

Tousjours la gayeté me ſuit où je me boute,
Et les Dames ſouvent deſirent ma faveur.

Quand je ſuis plus gaillard & boüillant de chaleur,
Et qu'à mon premier feu, nouveau feu on adjouſte,
Entre deux choſes blancz, dans une noire voulte,
On me met à tous coups pour dompter ma fureur.

Là par le prompt effort de ma puiſſance roide,
Tous les plus morfondus & de nature froide,
J'eſchauffe tellement, qu'enfin j'en refroidy.

Auſſi deçà, delà ſi ſouvent on m'agite,
Que d'ardant que j'eſtois, j'en reſte moins hardy,
Tant ma puiſſance adonc devient foible & petite.

Le ſubtil & ingenieux Enigme propoſé par Vincende, pleut merveilleuſement à la compagnie, en laquelle aucun ne ſe trouva, tant fuſt-il docte, qui le peuſt expliquer : au moyen dequoy, la Damoiſelle voyant chacun devenu muet, & ſon Enigme demeurer ſans eſtre reſoult, ſe leva debout, & ayant premierement demandé congé, l'expoſa en ceſte ſorte : Meſſieurs & Dames, mon Enigme ne veut ſignifier autre choſe qu'une baſſinoire, la-

quelle ayant le ventre plein de braiſe, eſt mis entre deux linceux blancs; elle a des yeux, c'eſt à dire des trous, dont elle ne voit goutte, & eſt mis en œuvre quand il fait plus froid. Fleurdiane à qui eſcheoit le ſecond lieu pour diſcourir, ſans attendre le commandement de Madame, dit ainſi :

FABLE II.

Marguerite Spolatine, devenuë amoureuſe de Theodore Hermite, le va trouver à nage; ſes freres s'en apperçoivent : enfin trompée par une fauſſe clarté, miſerablement ſe noye en la mer.

AMOUR, ſelon la diffinition des ſages, n'eſt autre choſe, ſinon une irraiſonnable volonté, cauſée d'une paſſion qui s'engendre au cœur, par une affection deſordonnée & penſer impudic, les malheureux effects duquel ſont la perte des richeſſes terriennes, la debilité des forces corporelles, le deſvoyement de l'eſprit, & la privation de la liberté, & ſe monſtre ce traiſtre, tel en ſon inconſtance, qu'il ne ſçait que c'eſt de raiſon,

d'ordre ny d'aucun arreſt. Il eſt pere des vices, ennemy de la jeuneſſe, & la mort des vieillards; & peu ſouvent, ou pluſtoſt jamais triomphe-t'il d'une heureuſe fin, comme la preuve s'eſt veuë en une jeune Dame de la famille des Spolatins; laquelle s'eſtant ſouſmiſe à ſa diſcretion, finit miſerablement ſa vie.

Entre Raguſe, qui eſt une cité des plus recommandées & fameuſes de Dalmatie, ſituée au giron de la mer, & une petite Iſle communément appellée l'Iſle du milieu, laquelle luy eſt voiſine & adjacente & où eſt aſſis un fort beau chaſteau, bien & magnifiquement baſty, eſt un petit eſcueil deſert & inhabité tant pour l'intemperature & corruption de l'air, que pour l'infertilité & ſterilité du lieu, ſur lequel on ne peut remarquer autre baſtiment qu'une bien petite Chapelle, accompagnée d'une meſchante maiſonnette demy couverte d'herbes ſeiches, de mouſſe & de legeres buſchettes de bois; en laquelle un pauvre Hermite, nommé Theodore, s'eſtoit confiné, pour le reſte de ſes jours y ſervir Dieu en la deſcharge de ſes pechez. Ceſtuy n'ayant aucun moyen de ſubſtanter ſa vie, que des aumoſnes & bienfaicts du peuple devot, l'alloit tous les jours mandiant, tantoſt à Raguſe & tantoſt en l'Iſle du milieu. Or advint qu'eſtant un jour en ceſte Iſle, amaſſant des bribes ſelon ſa couſtume, trouva ce que

jamais ne luy eſtoit tombé en la fantaiſie : ce fut une belle & jeune maiſtreſſe nommée Marguerite ; laquelle le voyant beau, & d'un viſage doux & affable, conſidera en elle-meſme qu'il eſtoit homme pour pluſtoſt s'addonner à l'amour & plaiſirs humains, que ſe confiner en une ſolitude perpetuelle : au moyen dequoy la pauvrette devint tellement amoureuſes de ſes bones graces que jour & nuict ne ſongeoit à autre choſe qu'en luy, qui ne penſant rien moins qu'à ceſte nouvelle conqueſte, continuoit tousjours ſon meſtier de beliſtre, allant de maiſon en maiſon, comme le pourceau ſainct Anthoine, & ſpecialement en celle de Marguerite, qui pour l'entiere & parfaite amitié qu'elle luy portoit, luy donnoit tousjours l'aumoſne de la meilleure volonté du monde, ſans toutesfois luy oſer deceler le ſecret de ſon affection. Mais amour qui eſt la targue de laquelle ſe couvrent ceux qui marchent ſous ſes eſtandars, & ne ſe monſtre jamais pareſſeux d'enſeigner les moyens de parvenir au poinct deſiré, donna quelque hardieſſe à ceſte fille de deſcouvrir ſes penſées au frater ; ſi qu'un jour s'en eſtant accoſtée, feignant luy donner l'aumoſne, avec une voix tremblante & peu aſſeurée, luy dit ainſi : Theodore, qui m'eſtes ſeul amy, & entier refrigere de mon ame, la paſſion demeſurée qui me tourmente à voſtre occaſion, eſt ſi exceſſivement gran-

de, que ſi n'avez pitié de moy en me preſtant voſtre favorable ſecours, vous me verrez en bref finir ceſte triſte & langoureuſe vie, que je ne deſire me conſerver, ſinon en voſtre faveur & pour l'amour de vous, de qui les perfections allument en moy un tel & ſi violent brazier, que je ne puis plus reſiſter à la cruauté des flammes qui me conſomment: & voulant continuer, fut empeſchée pour l'abondance des ſanglots qu'elle ſouſpiroit, accompagnez d'un long ruiſſeau de larmes qui luy tomboient des yeux. L'Hermite qui juſques adonc, ne s'eſtoit encore apperceu des bonnes volontez qu'elle luy portoit, demeura comme tout tranſporté & hors de ſoy; enfin ramaſſant ſes eſprits, & s'aſſeurant petit à petit, ſe mit à la reconforter. Et tels furent leurs diſcours, que laiſſant à part les choſes celeſtes, ſe fonderent bien avant ſur l'amour, qu'ils demenerent ſi dextrement, qu'il ne reſtoit ſinon la commodité ſe trouver enſemble en privé pour l'accompliſſement de ce qu'ils ſouhaittoient le plus: quand la jeune fille qui eſtoit fort accorte, luy dit: Mon cœur, vous me ferez plaiſir ne vous ſoucier de rien, & je vous en prie, parce que j'ay trouvé le moyen qu'il faudra tenir en ceſte affaire, qui eſt tel, qu'à ce ſoir, environ les quatre heures de nuict, vous mettrez un flambeau allumé aux feneſtres de voſtre petite loge, & du ſurplus laiſſez m'en fai-

re, car ſi-toſt que je l'auray veu, je ne failliray vous aller trouver. Alors Theodore : Helas ! m'amour, comment paſſerez-vous la mer ? veu que vous ny moy n'avons aucun vaiſſeau pour ce faire ; & de nous commettre à la diſcretion d'autruy, le hazard ſeroit trop perilleux pour le ſalut de noſtre honneur & de nos vies. Non, reſpond la jeune fille, je vous dis encore une fois pour toutes, que ne vous ſouciez de rien, ains vous repoſiez du tout ſur moy, faiſant ſeulement ce dont je vous prie ; car par là, je trouveray façon de vous aller voir, ſans encourir au danger de mort, ny que noſtre honneur y ſoit en rien offenſé, pour ce qu'ayant veu la lumiere, j'iray ſi ſecrettement à nage vers vous, qu'aucun ne pourra rien apprendre de noſtre fait. A laquelle Theodore diſt : Helas ! il y a danger, ma ſœur ; que ne vous noyez en paſſant la mer, parce que vous eſtes jeune, & de ſi petite & foible haleine, puis avec cela le voyage eſt long. Je n'ay pas peur que l'haleine me faille, reſpond Marguerite, car je ſçay nager comme un poiſſon. Quoy entendu par l'Hermitte qui la voyoit opiniaſtre en ſa ferme volonté, s'y accorda ; tellement que la nuict veneuë, ſuivant leur aſſignation, il alluma le flambeau, attendant en grande devotion ſa bien aymée Dame : laquelle voyant la clarté, meſſagere de leurs amours, ſe resjoüit fort en elle-meſme. Et s'eſtant

deſpoüillée toute nuë, fors de ſa chemiſe, dont elle s'enveloppa la teſte, ſe jetta incontinent en la mer, que, nageant, elle fendit des pieds & des mains avec une telle & prompte dexterité, qu'en moins d'un quart d'heure elle aborda à la maiſonnette de l'Hermite : lequel l'ayant receuë entre ſes bras, & miſe en ſon petit logis, l'eſſuye mollement avec un beau linge plus blanc que n'eſt la neige. Après la baiſant amoureuſement, la coucha en ſon petit lict, & luy auprès d'elle ; de laquelle il receut mille amoureux embraſſemens & douces careſſes, cueillant les premiers fruicts de ſon amour. Le lendemain avant l'aube du jour, la jeune Dame toute gaye & contente, s'en retourna le meſme chemin, & en la façon qu'elle eſtoit venuë, en bonne deliberation de retourner ſouvent voir les reliques du frere, comme elle fit à toutes les occaſions qui ſe preſenterent, & qu'elle voyoit le flambeau allumé : mais la maudite & aveugle fortune, ennemy du repos des humains, ne voulut ſouffrir que ceſte jeune fille jouiſt long-temps des doux embraſſemens de ſon amy ; ains comme envieuſe du bien d'autruy s'y oppoſa, rompant en un coup tous ſes deſſeins. Pour ce que le ciel eſtant de toutes parts couvert d'une noire & obſcure nuée, Marguerite qui avoit veu le flambeau, ſe jetta en mer comme de couſtume, où nageant, elle fut veuë par au-

cuns pescheurs qui jettoient leurs filets, non trop loing de là ; lesquels l'entendant fendre les vagues qui grommeloient à l'encontre de ses costez, & pensans que ce fust quelque gros poisson, se mirent ententivement à regarder que ce pouuvoit estre ; enfin approchez plus près, virent que c'estoit une femme, qui ayant pris terre, s'alla droict rendre au logis de l'Hermite, dont ils furent assez esmerveillez ; & battans incontinent l'eau avecques leurs avirons, firent tant qu'ils aborderent la petite case, à l'entour de laquelle se mirent en embusche, faisans si songneuse sentinelle, qu'au bout de quelque temps ils virent sortir la pauvre Marguerite, & se remettre à nage vers l'Isle du milieu ; mais la pauvrette ne se peut si bien cacher, qu'elle ne fust recogneuë par ces pescheurs ; lesquels ayant descouvert qui elle estoit, consideré en eux-mesmes le danger où elle se precipitoit, & diligemment remarqué le signal du flambeau, par plusieurs fois delibererent entr'eux tenir le fait secret : Toutesfois pensant après au grand scandale qui en pourroit advenir, & l'honneste famille dont elle estoit yssuë, & le peril de mort où elle se hazardoit, soudain changerent d'opinion, concluans en advertir les freres, comme ils firent le jour ensuivant, leur racontant de poinct en poinct tout ce qu'ils avoient veu. Quoy entendu par eux, demeurerent transis com-

me une ſtatuë, ne pouvans penſer qu'une telle meſchanceté peuſt tomber en la fantaſie de leur ſœur : finablement contrains par la verité du fait à le croire, prindrent reſolution la faire mourir, ce que depuis ils executerent en la façon que je vous declareray cy-après. Le ſoir de la nuict ſuivante venu, le plus jeune des freres, eſtant monté ſur un petit bachot, rama ſecrettement vers la maiſon de l'Hermite ; lequel ayant humblement ſalué, il pria bien fort luy vouloir faire ceſte faveur de le retirer pour ceſte nuict en ſon hermitage, d'autant qu'il luy eſtoit advenu une fortune pour laquelle il ſeroit en danger de ſa perſonne, s'il tomboit une fois ès mains de la juſtice, & où il luy feroit ceſte grace de le ſauver, il luy en demeureroit obligé tout le temps de ſa vie, qu'il reputeroit tenir de luy, comme de celuy qui la luy auroit conſervée par ſa charité & bonté paternelle : & diſoit le traiſtre toutes ces choſes, afin de faire oublier à ce pauvre Moyne ſa ſouvenance d'allumer ſon flambeau, ſecretaire de ſes penſées ; lequel le cognoiſſant eſtre frere à Marguerite, le receut benignement, & le conſolant au mieux qu'il luy eſtoit poſſible, luy remonſtroit quelles ſont les miſeres mondaines, & les graves pechez qui mortifient l'ame, la rendant ſervile au diable, & mille tels autres propos, eſquels ils paſſerent la plus grande part de

la nuict. Cependant les autres freres qui eſtoient ſecrettement ſortis de leur logis avec une grande perche & une lanterne, ayans monté ſur un vaiſſeau, ramerent droit vers la maiſonnette de l'Hermite: arrivez au pied de laquelle, ils lierent leur flambeau allumé au bout de ce long bois, qu'ils dreſſerent, attendans ce qui en adviendroit. La jeune fille ne vit pluſtoſt le feu, qu'elle ſe mit en mer, ſelon ſa couſtume, nageant courageuſement vers la clarté d'iceluy. Les freres qui eſtoient au guet, oyans le bruit que Marguerite faiſoit en nageant, prindrent leurs avirons, & ramans le plus doucement qui leur fuſt poſſible, ſans qu'elle s'en s'apperceuſt s'eſloignerent de l'hermitage. La pauvrette, qui à cauſe de la grande obſcurité de la nuict, ne voyoit rien que par la clarté du triſte & mortel flambeau, le ſuivoit à toute puiſſance; mais les mauvais freres s'eſloignans tousjours petit à petit, & l'ayant fait entrer bien avant en pleine mer, abaiſſans leurs bois, eſteignirent leur chandelle, ſi que l'infortunée amante ne voyant plus goutte, & ne cognoiſſant où elle eſtoit, laſſe & recreuë du trop long nager, s'eſtonna: & ſe voyant privée de tout ſecours humain, recommandant ſon ame à Dieu, abandonna ſon corps aux vagues cruelles, qui comme un vaiſſeau rompu l'engloutirent. Les freres voyans qu'il n'y avoit plus de remede, ſe retire-

rent en leur maiſon, où le plus jeune ſe rendit le lendemain matin, après avoir bien humblement remercié l'Hermite qui l'avoit logé la nuict precedente. Desja la triſte nouvelle de la perte de Marguerite eſtoit publiée par tout le chaſteau, dont les freres parricides, qui en rioient en leur felon & homicide cœur, feignoient en eſtre grandement faſchez. Quand le troiſiéme jour enſuivant ſon corps mort fut par les ondes de la mer pouſſé au rivage proche de la maiſonnette de l'Hermite; qui voyant & cognoiſſant mort ce qui l'entretenoit en vie, à peine qu'il ne treſpaſſaſt de regret, & plorant un long ruiſſeau de larmes, tira de l'eau ce corps amoureux, jadis tout ſon bien & contentement, & le porta en ſa chambre: & ſe jettant ſur le viſage mort, y demeura longtemps en regrets, couvrant de nouvelles larmes la blanche poictrine de celle qu'il reclamoit en vain. Enfin, s'eſtant aucunement appaiſé, delibera l'enſevelir honorablement, & ſoulager ſon ame par prieres, jeuſnes & autres bien-faicts; & prenant la beſche avec laquelle il avoit accouſtumé labourer ſon jardin, fit une foſſe en la Chapelle, puis ayant fermé les yeux & la bouche au corps mort, le couronna d'une guirlande de roſes & freſches violettes. Ce fait, en la baiſant plus de mille fois, luy donnant ſa benediction, le mit en la foſſe qu'il couvrit de terre, & la terre

de fleurs ainſi par la deplorable mort de Marguerite, ſon honneur & celuy de ſes freres fut conſervé, ſans que jamais perſonne ſceuſt rien des amours dont nous avons parlé cy-deſſus.

Ceſte pitoyable nouvelle emplit abondamment de larmes les yeux de toutes les Damoiſelles, leſquelles avec leurs mouchoirs ne pouvoient fournir à les eſſuyer, quand Madame qui ne pouvoit auſſi contenir ſes pleurs, pour avoir veu à ceſte infortunée amante prendre ſi miſerable fin, commanda à du Moulin propoſer quelque gentil & plaiſant Enigme; afin que par la douceur & gayeté d'iceluy, la douleur qu'elles avoient toutes receuë, eſcoutant la nouvelle de Leonor, fut aucunement temperée; lequel ſans ſe faire tirer l'oreille, dit ainſi:

Deſſus le tendre ſein d'une jeune pucelle,
Et entre ſes teſtins qui s'enflent doucement,
Je prens ma nourriture & mon accroiſſement;
Me paiſſant à ſouhait des douceurs de la belle.

Et pour ne demeurer trop ingrat envers elle,
Sans la recompenſer de ſon bon traictement,
Je luy donne mes biens, le cher esbattement,
De ſa ſongneuſe main qui touſjours m'apaſtelle:

Mais les cieux trop jaloux de mon aiſe & repos,
Me preſſent de ſi près, que contraint je m'enclo,
Dedans

Dedans un petit nid, où je vis ſolitaire.

Finalement, moy-meſme ayant de moy pitié,
Je ſors de ce cachot avecques ma moitié,
Et pour vivre je cours à la mort volontaire.

De bien peu, ains de pas un de la compagnie, fut entendu le docte Enigme propoſé par du Moulin, qui les voyant tous perplex & ſans parole, leur dit : La vraye intelligence de mon Enigme eſt telle. Au mois de May, la jeune fille met en ſon ſein les œufs du ver qui file la ſoye, leſquels finalement s'y couvent, le ver y prenant vie : lequel en recompenſe d'un tel benefice luy donne la ſoye qu'il file, s'enfermant dans le peloton, duquel eſtant après ſorty, ſe conjoint avec ſa femelle qui fait les œufs, puis court volontairement à la mort. L'expoſition de ce douteux Enigme, qui fut loüé d'un chacun, ne fut trouvée moins docte que belle. Adonc Loyſe, à laquelle eſcheoit l'ordre de diſcourir, ſe leva debout, & faiſant une longue reverence à Madame, ſous ſa permiſſion, dit ainſi :

FABLE III.

Cimaroſte bouffon, va à Rome, où ayant declaré un ſien ſecret au Pape, fait donner les eſtrivieres a deux des archers de ſes gardes.

POUR ce que ce lieu, mes Dames, me ſemble pluſtoſt dedié au ris & à la gayeté, qu'au chagrin & triſteſſe; & que je voy que la piteuſe Fable, tant ingenieuſement bien pourſuivie par Fleurdiane, a ouvert vos yeux & vos poictrines aux larmes & ſanglots; j'ay deliberé vous faire un petit diſcours, au recit duquel j'eſpere que prendrez quelque plaiſir, pour ce que par iceluy je vous feray entendre les plaiſantes bouffonneries d'un Breſſien; lequel eſtant allé à Rome en intention de s'y enrichir, y finit pauvrement & miſerablement ſa vie.

En la cité de Breſſe, aſſiſe en la province de Lombardie, fut jadis un bouffon, ou plaiſant, nommé Cimaroſte, homme ruſé & malicieux, & peu agreable aux Breſſiens, ſoit pour ce qu'il eſtoit du tout addonné à l'avarice (monſtre qui devore toutes choſes) ou pour ce qu'il eſtoit de

Breſſe, & que perſonne n'eſt receu Prophete en ſon pays. Voyant donc Cimaroſte ſes facecies n'eſtre recompenſées au poids de leur merite, comme il luy ſembloit, ſe deſpita tant en ſoy-meſme, que ſans advertir aucun de ſon entreprinſe, partit de Breſſe, & s'en alla à Rome, penſant y acquerir en moins de rien grande quantité de deniers, choſe qui ne luy ſucceda ſelon ſon deſir, d'autant que ceſte grande cité de Rome ne veut point de beſtes ſans laine. En ce temps eſtoit Pape & ſouverain Pontife Leon, Allemand de nation; lequel combien qu'il fuſt bien verſé en toutes ſciences, ſi eſt-ce qu'à la façon des grands Seigneurs, mettant à part les choſes ſerieuſes, ſe delectoit ſouvent en bouffonneries & autres ſemblables recreations, ſans toutesfois aucunement recompenſer ceux qui luy donnoient ce plaiſir. Or Cimaroſte, qui pour n'avoir encore acquis beaucoup de cognoiſſance à Rome, ne ſçavoit comme ſe faire cognoiſtre au Pape, delibera eſtre ſoy-meſme ſon ambaſſadeur, ſe preſenter à ſa Saincteté, & luy monſtrer ce qu'il ſçavoit faire. Si qu'un beau matin que ſa quinte le print, il s'en alla droit au Palais ſainct Pierre, où lors le Pape faiſoit ſa reſidence ordinaire; & arriyé devant la premiere porte, ſe vouloit couler parmy la preſſe, quand par un Archer des gardes, homme robuſte & puiſſant, il fut arreſté; lequel en luy de-

mandant où il alloit, luy mit quand & quand la main contre l'eſtomach, le repouſſant ſi doucement, qu'il luy fit faire trois pas & un ſault en arriere, dont le pauvre Cimaroſte ſe trouva tout ſcandaliſé : toutesfois voyant qu'il falloit filer doux, avala cela comme miel, & feignant eſtre tout tranſporté d'un deſir d'entrer leans, ſe preſenta derechef à la porte, diſant à ceſt Archer : Vous devez croire, frere & amy, que ſi je n'avois neceſſairement affaire avec ſa Saincteté, vous ne me verriez ainſi vous importuner, tant je ſuis mauvais courtiſan, toutesfois puiſque les affaires me contraignent à cela, vous me ferez plaiſir, je vous en prie me laiſſer entrer. Et vous me ferez plaiſir, & je vous en prie, dit l'Archer, de vous retirer d'icy pour voſtre profit, autrement vous y trouverez ce que ne cherchez : mais plus ceſt Archer ſe monſtroit faſcheux, plus Cimaroſte ſe rendoit importun, voulant tousjours entrer à toute force, affermant inceſſamment vouloir advertir le Pape de choſe qui luy importoit de beaucoup. Quoy entendant ceſt Archer qui ſe voyoit ainſi importuné, penſa incontinent en ſoy-meſme, que ce compagnon pourroit eſtre bien recompenſé par le Pape, attendu qu'il l'alloit advertir de ſon profit : au moyen de quoy il s'accorda avec luy du paſſage, moyennant qu'à ſon retour luy donneroit la moitié de ce que le Pape luy

auroit accordé, ce que Cimaroſte promit faire; lequel paſſant outre, entra juſques en l'anti-chambre, où il fut arreſté par un jeune homme, qui eſtoit commis à la garde de la chambre du Pape, lequel luy dit: Que demandez-vous, compagnon? Auquel Cimaroſte dit: Je voudrois volontiers parler à ſa Sainɛteté. Adonc le jeune homme dit: Vous ne pouvez pour ceſte heure, d'autant qu'il eſt empeſché. Lors Cimaroſte dit: Je vous prie, frere mon amy, ne me faire icy ſonger d'avantage, pour ce que les choſes que j'entens luy declarer ſont de trop grande importance, & requierent celerité. Le jeune homme eſcoutant ces paroles, ſe fantaſia ſoudain ce que le premier Archer s'eſtoit imaginé, parquoy dit à Cimaroſte: Compagnon, ſi vous voulez entrer, je veux que me donniez à voſtre retour la moitié de tout ce que le Pape vous donnera: à quoy s'accorda librement Cimaroſte; lequel eſtant entré en la ſomptueuſe chambre du Pape, vit derriere ſa chaire en un coin, un Eveſque Allemand, duquel il s'accoſta, ſe mettant à deviſer avec luy. L'Eveſque qui n'entendoit la langue Italienne, parloit tantoſt Allemand, tantoſt Latin, & Cimaroſte feignant de parler Allemand (comme font ordinairement les bouffons) luy reſpondoit ce qui luy venoit en la bouche, eſtant leur devis ſi eſtranges, qu'ils ne s'entendoient l'un l'autre: Quoy entendant

le Pape, dit à un Cardinal qui deviſoit avec luy : Mais, Monſieur, entendez-vous point ces plaiſans diſcours ? A quoy le Cardinal reſpondit : Pere ſainct, je n'y entens rien, & ne ſçay qu'ils veulent dire. Dont le Pape qui entendoit toutes langues, & s'eſtoit bien apperceu de la plaiſante raillerie de Cimaroſte, rioit à bouche deſcouſuë, y prenant le plus grand plaiſir du monde ; & afin que le jeu print plus long train, tourna le dos vers l'Eveſque & Cimaroſte ; leſquels après avoir long-temps jargonné, ſans eſtre entendus d'une ſeule parole, Cimaroſte qui parloit quelque peu Latin, dit enfin à l'Eveſque : Mais, Monſieur, d'où eſtes vous ? Je ſuis de la cité de None, reſpond l'Eveſque. Vrayement, dit Cimaroſte, je ne m'eſtonne donc plus ſi vous n'entendez mon langage, ny moy le voſtre, d'autant que vous eſtes de None, & je ſuis de Complie. Alors le Pape ayant entendu ceſte prompte & ſubtile reſponſe, ſe mit tellement à rire, qu'il en ploroit ; & ayant fait venir Cimaroſte, luy demanda qui il eſtoit, d'où il venoit, & où il alloit ; lequel eſtant proſterné en terre, & baiſé les pieds de ſa Sainctеté, luy reſpondit qu'il eſtoit de Breſſe, s'appelloit Cimaroſte, & eſtoit venu à Rome pour obtenir une grace de ſa Sainctеté. Adonc le Pape luy dit : Et bien, dy donc ce que tu veux. Je ſupplie voſtre beatitude humblement, reſpondit

Cimaroſte, de me vouloir faire preſentement bailler vingt-cinq bons coups d'eſtrivieres, & des meilleures & plus roides que l'on donne. Le Pape demeura fort eſmerveillé, & ſe print aſſez à rire, de ſi ſotte demande, à laquelle Cimaroſte, nonobſtant toutes remonſtrances, inſiſtoit tousjours, dont le Pape le voyant perſeverer en ſon opiniaſtre volonté, & qu'il parloit à bon eſcient, ne le voulut eſconduire, ains fit appeller un puiſſant jeune homme, auquel il commanda donner en ſa preſence, & pour l'amour de luy, vingt-cinq bons coups d'eſtrivieres à Cimaroſte; lequel le jeune homme, obeyſſant aux commandemens du Pape, fit à l'inſtant deſpoüiller nud comme quand il ſortit du ventre de ſa mere; & ayant prins bonnes & fortes eſtrivieres, vouloit executer ce qui luy eſtoit commandé, quand Cimaroſte s'eſcria, diſant: Tout beau, compagnon, ne me frappez pas, que je n'aye encore dit un mot à ſa Saincteté. Le Pape voyant la ſottiſe de ceſt homme, & ignorant pourquoy il faiſoit ces choſes, crevoit de rire, commandant neantmoins au jeune homme de s'arreſter. Alors Cimaroſte ſe jetta à genoux aux pieds du Pape, diſant comme en pleurant: Pere ſainct, j'ay tousjours ouy preſcher rien n'eſtre plus odieux & deſplaiſant à Dieu, que la foy violée, & non gardée, c'eſt pourquoy je veux, s'il vous plaiſt, tenir la mienne à

ceux entre les mains desquels je l'ay jurée & enchargée, puisqu'il vous a pleu m'octroyer ma demande. Vostre Saincteté entendra doncques, que pour entrer ceans, j'ay contre ma volonté, promis à deux de vos gardes, à chacun la moitié de ce qu'il vous plairoit m'octroyer: or je vous ay supplié me faire donner vingt-cinq coups d'estrivieres, que m'avez accordez; je vous supplie encore à ceste heure, me faire bailler en mon nom, douze bons coups & demy à l'un, & autant à l'autre; quoy faisant vous m'octroyerez ma demande, tiendrez vostre promesse, & moy je garderay ma foy jurée. Lors le Pape qui n'entendoit la fin de toute ceste menée, luy dit: Et bien que veux-tu dire par cecy. Adonc Cimaroste dit: Pere très-sainct, quand j'ay voulu entrer ceans pour me presenter à vostre Saincteté, j'ay esté contraint contre mon gré, partager avec les deux Archers de vos gardes, qui sont ores de service, & leur promettre avec longs juremens, bailler à chacun d'eux la moitié de ce qu'il vous plairoit m'octroyer: voilà pourquoy je suis aujourd'huy contraint, pour m'acquiter de ma foy promise, que je ne voudrois violer pour tous les biens du monde, donner la part à chacun d'eux; & ainsi demeurer privé de l'octroy de vos bien-faicts. Quoy entendu par le Pape, se fascha bien fort de la malice de ses gens, si que les ayant fait venir devant luy, leur commanda

commanda ſe deſpoüiller pour recevoir ce que leur avoit promis Cimaroſte; ce qui fut incontinent executé : & le jeune homme ayant baillé à chacun douze grands coups d'eſtrivieres, en demeuroit encore un pour faire le vingt-cinquiéme que le Pape ordonna eſtre donné au dernier : mais Cimaroſte s'y oppoſa, diſant qu'il n'eſtoit raiſonnable, pour ce qu'il en auroit plus qu'il ne luy en avoit promis. Comment ferons-nous donc, dit le Pape. Reſpond Cimaroſte : Il les faut faire lier ſur une table, les reins en haut, & l'un près de l'autre, puis que ce jeune homme leur donnaſt un bon coup qui portaſt ſur tous deux, ainſi chacun aura eſgalement ſa part, & je demeureray quitte : ce qui fut fait. Ces choſes ainſi paſſées, Cimaroſte eſtant ſorty de la chambre du Pape, fut incontinent, pour la ſubtilité de ſes promptes reſponſes, environné d'un monde de perſonnes, où de fortune ſe trouva un Abbé bon compagnon; lequel voyant ceſte foule, demandoit qu'il avoit de nouveau, quand il luy fut reſpondu par Cimaroſte, qu'il n'y avoit autre choſe de nouveau, ſinon que le lendemain on oiroit crier la paix. Tu te mocques, dit l'Abbé, car comment ſeroit-il poſſible, attendu que la guerre eſt ouverte à toute outrance, à feu & à ſang, entre le Pape & le Roy de France? Si eſt-ce, dit Cimaroſte, que demain on oyra crier la paix. Je gage

que non, dit l'Abbé. Je gage que ſi, dit Cimaroſte. Enfin, après avoir long-temps conteſté là deſſus, Cimaroſte dit à l'Abbé: Monſieur, toutes ces diſputes ne ſervent de rien; mais ſi vous oſez gager le banquet de demain, que l'on entendra en ceſte ville crier la paix, je le gage. Vrayment j'en ſuis content, dit l'Abbé. Et lors en preſence de teſmoings conſignerent chacun dix eſcus en main tierce, pour les dix du perdant eſtre employez aux frais du banquet. Ce fait, l'Abbé partit en intention de faire le lendemain bonne chere aux deſpens de Cimaroſte, qui ne dormant lors, s'en alla en ſon logis, où il trouva ſon hoſte, lequel il ſupplia luy faire un bien & faveur, qui diſoit-il vous ſera de profit & de plaiſir. Que voulez-vous que je faſſe, dit l'hoſte? ne ſçavez-vous que je ſuis à voſtre commandement? Grand mercy, dit Cimaroſte, je ne veux autre choſe, ſinon que des vieilles armes qui ſont en voſtre grenier, vous faſſiez demain armer voſtre femme (or ceſte femme avoit nom la Paix) après laiſſez-moy faire, vous aſſeurant que pour cela, elle ne recevra mal ny deſplaiſir. L'hoſte qui eſtoit gaillard, fort plaiſant & recreatif, cognoiſſant Cimaroſte eſtre plein de railleries, luy voulut bien complaire: parquoy le lendemain venu, fit veſtir à ſa femme ces vieilles armes, qui eſtoient ſi lourdes & roüillées, qu'un homme veſtu d'icelles & couché par terre, ne

ſe fuſt peu relever, tant brave il euſt eſté; puis l'ayant couchée au milieu de la chambre, luy commanda qu'elle ſe relevaſt, ce que par pluſieurs fois elle s'efforça faire, mais ne fut jamais en ſa puiſſance. Quoy voyant Cimaroſte, & que la choſe ſuccedoit ſelon ſon deſir, dit à ſon hoſte: Sortons d'icy, je vous prie; & fermant l'huys de la chambre, s'en allerent. Ceſte femme ſe voyant ainſi ſeule & enfermée, & ne ſe pouvans mouvoir, eut peur qu'on ne luy vouluſt joüer quelque mauvais tour; parquoy ſe print ſi fort à crier, que les voiſins entendans & le cry & le cliquetis des armes, y coururent incontinent. Cimaroſte oyant le tumulte du peuple, dit à ſon hoſte qu'il ne bougeaſt, & ne ſonnaſt mot, ains le laiſſaſt faire, & il verroit beau jeu; & deſcendu en la ruë, demandoit tantoſt à l'un, tantoſt à l'autre, qui crioit ainſi: auquel tous d'une voix reſpondirent que c'eſtoit la Paix. Et l'ayant fait repeter dix ou douze fois, print des teſmoings comme ils avoient ouy crier la Paix. L'heure de Complie paſſée, voicy venir Monſieur l'Abbé, lequel dit à Cimaroſte: Et bien, compagnon, as-tu maintenant perdu le banquet? que veux-tu dire? as-tu ouy crier la paix? Ouy, j'ay ouy crier la Paix, dit Cimaroſte, & ay gaigné. Et là deſſus entrerent en telles diſputes, qu'il fallut un mediateur pour les accorder; lequel ayant entendu les raiſons des deux parties, &

ouy les teſmoings qui depoſoient, tout le voiſinage avoir ouy crier la Paix, condamna l'Abbé à payer le banquet. Quelques jours après Cimaroſte ſe promenant par la ville, rencontra une Dame Romaine fort riche & ſomptueuſement veſtuë, mais laide comme un beau diable; laquelle pour ſes richeſſes & grands biens, avoit puis n'agueres eſté mariée à un beau jeune homme, dont tout le monde s'eſmerveilloit. Advint de fortune, que comme ceſte Dame paſſoit, paſſoit auſſi une aſneſſe, vers laquelle ſe tournant Cimaroſte, dit: O pauvrette, ſi tu eſtois auſſi riche que ceſte là, tu ſerois mariée. Ce qu'entendant un gentilhomme, parent de ceſte laide femme, print un baſton, & en donna tel coup ſur la teſte au pauvre Cimaroſte, qu'il le fallut porter en ſon logis par les pieds & par les bras; où eſtant, le barbier fut mandé; lequel pour panſer & appareiller les playes du patient, le fit raire. Ses amis qui le venoient voir, luy diſoient: Cimaroſte, comme vous va, vous eſtes rez? Auſquels il reſpondoit: Hé! je vous ſupplie vous taire, & ne me rompre point la teſte que j'ay aſſez rompuë? car ſi j'eſtois raz ou damaſquin, je vaudrois pour le moins un florin l'aulne, & je ne vaux plus rien. Finalement venu à l'extremité, le Preſtre vint pour luy bailler l'onction; & eſtant venu aux pieds, Cimaroſte luy dit: Helas! Monſieur, ne m'oignez plus;

s'il vous plaiſt, voyez-vous pas comme je vas legerement & cours ſi bien à la mort? Les aſſiſtans l'oyans ainſi parler, ſe prindrent à rire, & Cimaroſte à rendre les derniers ſouſpirs de ſa vie, qui ainſi bouffonnant print une miſerable fin.

Loyſe avoit desja mis fin à la Fable, quand Madame luy commanda, propoſant ſon Enigme, ſuivre l'ordre commencé; laquelle avec un viſage riant & chere joyeuſe, dit ainſi:

Jeune j'ay eſté vieil, & quand je prins naiſſance,
Enfant maſle je fus par ma mere enfanté;
Et eſtant parvenu en ma maturité,
Comme femme ay porté le fruict de ma ſemence.

Quand petit à petit j'ay eu prins ma croiſſance,
On m'a couppé les pieds; ce faict on m'a jetté
Dedans une riviere, où long-temps j'ay eſté:
Puis en eſtant tiré, on me bat à outrance,

Après on me roſtit: enfin ayant ſoufferts
Tant de cruels tourmens & martyrs divers,
Avec un fer meurtrier, menu on me deſchire.

Ainſi ayant paſſé par tant de long travaux,
Chacun me veut avoir; mais nul ne me deſire,
Que je n'aye premier enduré tous ces maux.

Ce ſubtil Enigme mit en grande admiration toute ceſte noble aſſiſtance, aucun de laquelle ne le peut jamais interpreter. Quoy voyant la prudente Loyſe, leur dit en ſouſriant : Non que je me vueille meſler d'enſeigner autruy, mais bien afin de ne tenir plus long-temps en ſuſpens ceſte docte compagnie, j'expoſeray mon Enigme; lequel (ſi je ne me trompe) ne ſignifie autre choſe que le Lin, qui eſtant creé maſle par ſa mere, c'eſt à dire par la terre, porte le fruict de ſa ſemence, comme une femme ; après on le met en l'eau pour l'amolir, puis eſtant cuit au Soleil on le bat en l'auge, où il eſt rompu avec un maillet : ce faict, on le paſſe par le fer, pour en oſter les petites buſchettes qui y demeurent. Ceſte tant docte expoſition pleuſt merveilleuſement à la compagnie, qui en fit grand cas. Adonc Leonor qui eſtoit aſſiſe auprès d'elle, ſe leva debout ; & ayant fait une longue reverence, donna à ſa Fable tel commencement :

FABLE IV.

Deux freres s'ayment uniquement : l'un d'eux demande partage, l'autre l'accorde, pourveu qu'on luy baille ſa part de la femme, & des enfans de celuy qui veut la diviſion.

LA tendre amitié du pere envers ſon enfant eſt bien grande, mes Dames, comme auſſi eſt l'eſtroite benevolence d'un fidel amy envers l'autre, & encore l'amour qu'un honorable citoyen porte à ſa chere & bien aymée patrie: mais à mon jugement je ne penſe l'amiable dilection de deux freres bien unis par l'indiſſoluble lien d'une vraye, parfaite & ſincere amitié, eſtre moins affectionnée que celle dont j'ay parlé cy-deſſus ; d'autant que de là encore qu'aſſez ſouvent advienne le contraire, reuſſiſſent de joyeux & merveilleux effects, leſquels contre toute eſperance conduiſent l'homme à une fin deſirée; & de cecy vous amenerois infinis exemples, ſi ne craignois par le long diſcours vous ennuyer, me contentant à ceſte heure (afin de m'acquiter de ma pro-

meſſe) vous raconter ce que depuis peu de jours advint à deux freres, dont j'eſpere que ne recueillirez moins de profit que de contentement.

En Naples, cité veritablement celebre, & bien renommée pour ſa gentilleſſe, abondante en belles & gracieuſes Dames, & foiſonnante en tout ce qui ſe peut imaginer, demeuroient deux freres, l'un deſquels ſe nommoit Hermacore, & l'autre Andolphe, jeunes hommes iſſus de noble & ancienne maiſon, à ſçavoir de la famille des Carafes, doüez d'un eſprit eſveillé, & qui entendoient ſi bien le trafic de marchandiſe, qu'au maniement d'icelle ils avoient acquis de grands biens : & ſe portoient ces deux freres une ſi grande & fraternelle amitié, que l'un ne faiſoit choſe que l'autre n'y print plaiſir, ne pouvans vivre ſeparez ; auſſi ne faiſoient-ils qu'une deſpenſe commune & un ſeul meſnage. Advint qu'Andolphe, qui eſtoit le plus jeune d'entr'eux, ſe maria par l'advis & du conſentement de ſon aiſné ; & print pour ſa femme une jeune Dame nommée Caſtorie, belle, ſage & bien adviſée ; laquelle ne portoit moins honneſte amitié à ſon beau-frere qu'à ſon propre mary, qui fut cauſe que leur maiſon ſembloit eſtre un petit paradis, tant la paix, l'amitié & la concorde y eſtoit grande : auſſi en ces trois corps n'eſtoit enchaſſée qu'une meſme ame & meſme volonté. Quelques anneés après

la conſommation de ce tant heureux mariage, Caſtorie, comme Dieu voulut, eut pluſieurs beaux petits enfans, leſquels comme ils croiſſoient en aage & perfection, auſſi s'augmentoit de plus en plus l'amitié entre leurs parens : de façon que ceſte petite famille ſe pouvoit vanter eſtre la plus heureuſe & paiſible de toute la cité, ſi l'aveugle fortune n'euſt voulu eſtre de la partie ; laquelle jalouſe de leur bien, monſtra qu'à bon droict l'inconſtance luy eſt attribuée, d'autant qu'en un inſtant, où eſtoit la paix & union, elle chercha y mettre la guerre & la diſcorde ; & voicy comment. Andolphe mené d'un jeune & deſreiglé appetit, ſe voulut ſeparer d'avec ſon frere, ſçavoir ce qui luy appartenoit, & tenir ſon meſnage à part ; ſi qu'un jour il dit à Hermacore : Mon frere, il y a long-temps que tenons un meſnage commun, & demeurons enſemble, ſans que jamais il y ait eu entre nous une mauvaiſe parole ; & afin que fortune legere & muable comme la fueille au vent, ne ſeme entre nous quelque zizanie, mettant diſcorde & debat où eſt paix & toute union, j'ay deliberé faire partage, afin que chacun de nous cognoiſſe ce qui luy appartient, proteſtant ne faire cecy pour en rien alterer noſtre amitié, ny pour injure que j'aye jamais receuë de vous ; mais bien en intention de pouvoir deſormais, librement & à ma volonté diſpoſer du mien. Hermacore

oyant les faſcheux propos de ſon frere, ne peut tant ſe commander, qu'il ne ſe contriſtaſt aucunement en ſoy-meſme, principalement ne voyant occaſion qui le deuſt mouvoir à ſi legerement & à la volée ſe ſeparer de luy: ſi que avecques douces paroles il commença l'admoneſter, le priant affectueuſement oublier ces triſtes penſées, & ſe retirer des mauvaiſes affections: mais Andolphe plus obſtiné que jamais, perſiſtoit tousjours en ſa premiere volonté, ne conſiderant le dommage qui en pouvoit advenir; de façon qu'avec une parole rude, il dit à ſon frere: Hermacore, on dit en commun proverbe, qu'il n'eſt beſoing de conſeil où la reſolution eſt prinſe: parquoy je n'ay que faire qu'avec vos douces paroles, me veniez flatter, pour me faire oublier ce que j'ay ſi fermement conclu & arreſté en mon entendement, ne voulant auſſi que me contraigniez à vous rendre autre compte pourquoy je me veux ſeparer d'avecques vous, ſinon qu'il me plaiſt; & vous contentez, que d'autant pluſtoſt nous ferons nos partages, d'autant me ferez vous plus grand plaiſir. Hermacore voyant ſon frere eſtre arreſté en ceſte opinion, & qu'il ne le pouvoit gaigner par belles paroles, luy dit: Puis donc qu'il vous plaiſt que faſſions nos partages, & nous ſeparions l'un de l'autre, il me plaiſt bien, encore que ce ſoit à mon grand grand regret; toutesfois devant que commencer, je vous

prie me faire un plaiſir & ne me le refuſer; autrement me feriez mourir. A quoy Andolphe: Demandez ce qu'il vous plaira, mon frere, & je jure que vous ſerez par moy obey en toutes choſes, fors qu'en ceſte-cy. Adonc Hermacore: Mon frere, il eſt juſte & plus que raiſonnable que nous nous ſeparions & de corps & de biens, puiſqu'il vous plaiſt, & qu'ainſi le voulez: c'eſt pourquoy je vous prie faire vous-meſme les lots, & y beſongner ſi bien & juſtement, que chacun de nous ait occaſion s'en contenter. A quoy s'excuſant Andolphe, remonſtroit que ce n'eſtoit à luy qui eſtoit le plus jeune de faire la part à l'aiſné: toutesfois deſireux d'accomplir ſon vouloir, & ne voyant autre moyen d'en venir à bout que par le partage, diviſa le tout en deux eſgales portions, donnant le choix à ſon frere; lequel combien qu'il vit les lots bien faits, faignoit neantmoins ne les trouver juſtes, ains eſtre manquez en quelque choſe; parquoy luy dit: Andolphe, je ne me puis contenter des lots qu'avez faits, pour ce qu'ils ne me ſemblent égaux & raiſonnables: à ceſte cauſe je vous prie affectueuſement y prendre garde, & faire en ſorte que chacun de nous demeure ſatisfaict & content. Quoy entendant Andolphe, & ne ſongeant à ce que ſon frere penſoit, oſta quelque choſe d'une des parts, & l'adjouſta à l'autre, puis luy demanda ſi le tout eſtoit bien ainſi. A

quoy Hermacore fit reſponſe que non, encore que les portions fuſſent les mieux faites & plus eſgales du monde : dequoy Andolphe commença à ſe faſcher d'une telle façon, qu'ayant prins le papier des lots le deſchira de colere en cinq cens mille pieces ; & ſe tournant vers ſon frere, luy dit avec un geſte tout furieux : Or allez, & vous-meſmes faites les parts à voſtre fantaiſie : car quoy qu'il en ſoit, j'en veux voir la fin, & en advienne ce qui en pourra advenir. Hermacore qui voyoit ſon frere tout bouffé d'un enragé deſpit, luy dit aſſez gracieuſement : Mon frere, retournez à vous, & ne permettez que la colere ſe faſſe maiſtreſſe ſur voſtre raiſon; reffrenez ceſte ire, temperez ceſte fureur, & vous cognoiſſez vous-meſmes : puis, comme homme prudent & ſage, conſiderez ſi les lots ſont bien faits, & s'ils ne le ſont, beſongnez-y juſtement qu'aucun ne s'en puiſſe plaindre : adoncques je m'appaiſeray, & ſans plus diſputer, prendray ce qui m'appartient. Andolphe qui encore n'entendoit la ſage conception de ſon frere, ne prenoit garde au filet artificiel qu'il luy tendoit, afin de le ſurprendre : au moyen dequoy, redoublant ſa colere, & ſa faſchant plus que devant, luy dit : Hermacore, vous ay-je pas dit que comme aiſné vous fiſſiez les parts, que ne les avez-vous faites ? ne m'avez-vous pas promis de vous contenter de ce que j'en ferois ? pour-

quoy eſtrivez-vous donc ? Quoy ! reſpond Hermacore, mon frere, ſi vous avez diviſé les biens, & ſi ma part n'eſt pareille à la voſtre, pourquoy ne me plaindray-je pas ? Eh ! replique Andolphe, & qu'y a-t'il en la maiſon dont n'ayez voſtre part ? Hermacore dit qu'il ne l'avoit pas euë de beaucoup de choſes. Andolphe dit que ſi. Hermacore ſouſtient que non. Alors Andolphe : Mais je voudrois bien ſçavoir en quoy les deux lots ne ſont pareils, & où j'ay failly ? Au plus, dit Hermacore : mais pour ce qu'il voyoit, que ſi leur diſpute euſt prins plus long traict, elle euſt peu engendrer quelque ſcandale, tant en leur honneur, qu'en leur vie ; tirant un grand ſouſpir du profond de ſa poictrine, luy dit : Vous dites, mon frere bien aymé, m'avoir donné entierement la part qui juſtement m'appartient, & je le nie, & preuve mon dire avec ſi bonnes & vives raiſons, que je vous feray voir à l'œil & toucher au doigt voſtre tort. Dites-moy un peu, toute colere miſe à part, vivions-nous pas en union & fraternelle concorde, quand vous amenaſtes en la maiſon Caſtorie, voſtre femme & ma ſœur ? Ouy. Ne s'eſt-elle pas employée avec toute peine, ſollicitude & travail au gouvernement de noſtre meſnage ? Ouy. N'a-t'elle pas engendré tous ces beaux petits enfans que vous voyez aujourd'huy ? n'ont-ils pas eſté nez en la maiſon ? Elle & ſes enfans n'ont-ils pas

eſté nourris aux deſpens communs ? Andolphe eſtoit tout eſtonné, voyant les ſages propos de ſon bon frere, ne pouvant comprendre à qu'elle fin il les diſoit. Vous avez, mon frere, pourſuivoit Hermacore, diviſé les biens ; mais vous n'avez diviſé la femme & les enfans, m'en donnant ma juſte portion. Et quoy ? que penſez-vous que je faſſe, ſans ce qui m'eſt acquis de droict en ma douce ſœur & mes aymez nepveux, que je ne puis abandonner ? Doncques, mon frere, ſi vous voulez me contenter, baillez-m'en ma part, & puis vous en allez en paix, autrement je ne conſentiray jamais aux lots : & ſi de fortune (ce que Dieu ne vueille) vous n'y voulez entendre, je jure vous faire convenir en juſtice pour en avoir la raiſon ; & où il adviendroit que les hommes ne me fiſſent droict, je proteſte d'en appeller devant le Sainct & Sacré throſne de Dieu, juſte Juge, qui voit & cognoiſt toutes choſes. Andolphe demeura tout eſtonné des propos que luy tenoit ſon frere, conſiderant de quelle amoureuſe affection il les prononçoit : tellement qu'il ne pouvoit quaſi reprendre ſes eſprits pour luy reſpondre. A la fin, adouciſſant l'aigreur de ſon cœur endurcy, & s'eſtant proſterné à ſes pieds, luy dit : Mon frere, l'ignorance de mon erreur a eſté grande ; mais voſtre gentilleſſe & humanité l'a eſté d'avantage : je cognois maintenant ma faute, je voy

mon ignorance, & comprends l'espais nuage de mon lourd & grossier entendement, qu'il n'y a langue qui puisse dire, combien je suis digne d'une rigoureuse penitence, ny peine si aspre & cruelle, que je n'aye justement meritée : mais pour ce que vostre bonté & clemence est si grande envers moy, comme m'avez tousjours fait paroistre, j'ay recours à vous, comme à une vive fontaine de grace, & vous requiers pardon de toutes mes fautes, vous promettant jamais ne me separer d'avec vous tant que ma compagnie vous sera agreable, mais de demeurer vostre à jamais, ensemble ma femme & mes enfans, desquels je veux que disposiez comme de vostre chose propre. Alors les deux freres ayans les joues toutes trempées de larmes, s'embrasserent amiablement, & se reconcilierent de telle façon, que ce ne fust depuis qu'un des deux, vivans avec leur famille en toute paix & tranquillité.

Le piteux cas advenu à ces deux amoureux freres pleut merveilleusement à toute la compagnie, qui en eut si grande pitié, qu'il esmeut, non seulement les femmes, mais aussi les hommes à larmoyer & jetter quelques souspirs ; pensans combien grande avoit esté l'amitié que Hermacore portoit à Andolphe son frere, & avec quelle humanité & douceur il avoit appaisé son cœur obstiné. Mais pour ce que Madame voyoit que les hommes & les femmes

avoient eſſuyé leurs pleurs, elle fiſt ſigne que chacun ſe teuſt, & commanda à la gentille Leonor reciter ſon Enigme; laquelle humble & obeyſſante, dit ainſi:

Je ſuis encore jeune en la fleur de mes ans,
Toutesfois je ſuis mere à qui ma donné vie,
A mon pere griſon, dont la teſte envieillie
Trebuſche à chaſque pas ſur mes genoux tremblans.

Et du laict nourriſſier qui de mes tetins blancs,
Enflant mollettement la voulture arondie,
Je nourris un enfant, qui jeune m'a nourrie;
Et eſpouſa ma mere, il y a ja long-temps,

Donc trois & quatre fois, heureuſe & fortunée,
Soit l'heure & le moment, & l'heureuſe journée,
Que premiere je vy la lumiere des cieux.

Puiſqu'il falloit qu'ainſi je fuſſe fille & mere,
Et que de ma mammelle (ô grand' bonté des dieux)
J'allaictaſſe l'enfant qui vieillard eſt mon pere.

Leonor ayant propoſé ſon Enigme, qui fut loüé de toute l'aſſiſtance, un de la troupe ſe leva, penſant bien l'entendre, mais ſon expoſition fut vaine, & plus qu'aſſez eſloignée de la verité: parquoy la Damoiſelle ſe prenant à rire, l'interpreta en ceſte

ſorte : Il eſtoit un bon vieillard innocent, qui contre tout droit & equité, avoit eſté condamné à une perpetuelle priſon, où l'on ne luy diſtribuoit aucuns vivres, afin qu'il mouruſt de faim. Sa fille ſçachant ce jugement, alloit tous les jours viſiter ce bon homme; lequel elle nourriſſoit du laict de ſa mammelle, l'allaictant comme un petit enfant : ainſi eſtant fille, elle devint mere, nourriſſant celuy qui l'avoit engendrée. Ceſte interpretation ne fut trouvée moins belle que le recit de la piteuſe nouvelle par elle fait cy deſſus; & afin que les autres peuſſent pourſuivre l'ordre commencé, elle ſe remit en ſon ſiege, où elle ne fut pluſtoſt, qu'Iſabelle, qui par une autre nouvelle devoit mettre fin à ceſte ſerée, ſe leva de ſa place, & faiſant la reverence, commença en ceſte façon :

FABLE V.

Trois pauvres freres vont par le monde cherchans leur vie ; enfin retournent en leur maiſon riches & opulens en biens.

J'AY tousjours ouy dire qu'engin vaut mieux que force, & qu'il n'y a choſe au monde, tant ſoit elle arduë & difficile, que l'homme de bon eſprit ne mette à execution ; ce que par ceſte brave Fable vous pourrez aiſément comprendre, s'il vous plaiſt m'eſcouter.

Jadis en ceſte cité demeuroit un pauvre homme qui avoit trois fils, auſquels pour ſa trop grande pauvreté, il ne pouvoit quaſi donner un morceau de pain ; qui fut cauſe que ces enfans preſſez par la neceſſité, voyans l'extreme indigence de leur pere, & conſiderans ſes foibles & caduques forces, delibererent le ſoulager de la charge & ſoin qu'il avoit de les entretenir, & s'en aller par le monde avec le baſton & le biſac, chercher leur adventure, & s'ils pourroient gaigner quelque choſe, pour les nourrir un temps qui viendroit. Si qu'ayans pris congé de leur bon homme

de pere, ſoubs condition toutesfois de retourner au bout de dix ans, ils partirent, & s'en allerent de compagnie juſques en un certain endroit qu'ils avoient adviſé, où avec grandes accollades & triſtes adieux, ſe ſeparerent, tenant chacun le chemin qui plus luy venoit à gré. Advint de fortune, que le plus grand ayant rencontré des ſoldats qui alloient à la guerre, les ſuivit, & arrivé au camp, ſe donna à un Capitaine de l'armée, à la ſuite duquel il ſe façonna ſi bien aux combats & aſſauts, qu'en peu de temps ſe fit ſi ruſé en l'art militaire, ſi hardy ſoldat & vaillant champion, qu'il tenoit le premier rang entre les plus courageux & vaillans: & outre cela, eſtoit tant adroit & agile, qu'avec deux poignards, il euſt monté ſur les plus hautes tours qu'on euſt ſceu voir. Le ſecond arriva en un certain port de mer, où l'on charpentoit des vaiſſeaux; & s'eſtant fait ſerviteur d'un des principaux ouvriers, excellent maiſtre en ſon art, profita tellement, qu'en moins de rien il ſe fit ſi bon ouvrier, qu'il eſtoit renommé le premier de tout le pays: auſſi n'avoit-il ſon pareil. Et le dernier ſe delectant au chant du Roſſignol & autres oyſeaux, ſe mit à les ſuivre par l'obſcurité des vallées, l'eſpaiſſeur des bois, la ſolitude des boſcages, l'horreur des deſerts ſolitaires & inhabitez, & s'eſgara ſi bien en ceſte pourſuite, qu'il ne peut retrou-

ver ſon chemin, ſi qu'il fut contraint demeurer habitant des foreſts. Pour la continuelle demeure qu'il y fit par l'eſpace de dix ans, devint comme un homme ſauvage : & pour l'aſſiduité & longue accouſtumance de ces lieux farouches & deſerts, apprint le langage des oyſeaux, qu'il prenoit plaiſir d'eſcouter, ſi qu'il eſtoit plus cogneu entr'eux, que le Dieu Pan parmy les Faunes. Or le jour venu qu'il falloit retourner au pays, les deux premiers ſe rendirent au lieu deſtiné, où ils attendirent le troiſieſme; lequel voyant venir nud & couvert de poil comme un Ours, pour la grande amitié qu'ils luy portoient, luy coururent au devant, & fondans en larmes, l'embraſſerent & baiſerent plus de mille fois; & l'ayant fait veſtir de quelques veſtemens qu'ils luy donnerent, s'acheminerent vers la premiere hoſtellerie; où s'eſtans mis à table pour diſner, furent étonnez qu'ils virent un petit oyſeau ſe percher ſur un arbre; lequel chantant melodieuſement, diſoit :

Vous qui eſtes leans mangeans & banquetans,
Sçachez qu'à coſté droict de ceſte hoſtellerie
Eſt caché un threſor de richeſſe infinie,
Que le ciel vous reſerve, il y a ja long-temps

L'oyſeau ayant chanté ces paroles, s'envolla. Adonc le frere dernier venu, raconta à ſes freres de point en point tout ce

que l'oyſeau avoit dit, de mode qu'ayant ſouy le lieu & endroit qu'il leur avoit enſeigné, ils trouverent le threſor, lequel ils emporterent; & s'en eſtans faicts riches, retournerent vers leur vieil pere, qui les receut fort amoureuſement. Or quelque temps après, ce dernier venu entendit un autre oyſeau qui chantoit ces vers:

Dedans la mer Egée eſt une Iſle fort belle;
Que la Nimphe Chione honora de ſon nom;
En laquelle jadis la fille d'Apollon,
Fiſt baſtir un chaſteau que Chio l'on appelle.

Un ſerpent contrefaict, dont la gueulle fumeuſe,
La flamme & le poiſon vomit de toutes parts:
Et un ord Baſilic aux venimeux regards,
Gardent de ce palais l'entrée adventureuſe.

Tous les plus grands threſors, les biens & la richeſſe,
Qu'en eſpargne on gardoit paſſez ſont cinq cens ans,
Et cinq cens ans encor ſont enfermez leans,
Avec la Nimphe Agla des belles la princeſſe.

Or quiconques armé d'une force nouvelle;
Aura la hardieſſe entrer en ce beau lieu,
Et monter au deſſus de la tour du milieu,
Les threſors ſeront ſiens avecques la pucelle.

L'oyſeau ayant chanté ces vers, s'envola; le chant duquel ayant eſté interpreté

par le dernier frere aux deux autres, deliberent aller tous trois de compagnie en ce lieu. Le premier promit monter ſur la tour avec deux poignards. Le ſecond dit, qu'il feroit un vaiſſeau ſi leger, que jamais n'en fut un ſemblable : ce qu'il fit. Et un jour par bonaſſe ayans monté, deſſus, donnerent les voiles au vent qu'ils eurent tant favorable, qu'en moins de rien, ils arriverent une nuict ſur le point du jour en l'Iſle de Chios; en laquelle ayant prins terre, le ſoldat armé de ſes deux poignards, d'un courage aſſeuré, monta ſur la tour, print Agla, qu'il lia avec une corde, & la deſcendit à ſes freres. Ce fait, & s'eſtant ſaiſi des rubis, perles, diamans & autres joyaux; enſemble d'un mont d'or qui eſtoit leans, deſcendit gentiment, & laiſſant le pays vuide qu'ils avoient ſaccagé, s'en retournerent tous ſains & ſauves. Mais à raiſon de la pucelle qui ne pouvoit eſtre diviſée, ſourdit un grand eſtrif entr'eux, à ſçavoir à qui elle devoit demeurer, & lequel des trois meritoit mieux la poſſeder : enfin ayant longuement diſputé, les raiſons des uns & des autres furent trouvées ſi bonnes, que l'on ne la peut adjuger à l'un ſans faire tort aux autres : au moyen dequoy, la cauſe eſt demeurée indeciſe, & le procès pendu au croc.

Iſabelle avoit desja mis fin à ſa brefve nouvelle, quand mettant la main en ſa po-

chette, elle en tira un papier, où eſtoit eſcrit ſon Enigme, qui eſt tel :

Un fort & grand courſier qui n'a rien blanc
que l'aiſle,
Vole d'une ſi prompte & grande agilité,
Que jamais il n'eſt veu ſur la terre arreſté :
Tant ſes pas ſont ſubtils & ſon allure iſnelle.

En ſes larges coſtez bien ſouvent il recelle
Des richeſſes, des biens & threſors a planté,
Son frein eſt à ſa queuë inconſtamment planté ;
Et ſon dos heriſſé d'une façon nouvelle.

Soit qu'on faſſe la guerre ou que ſoyons en
paix,
Ses aiſles esbranlant il n'arreſte jamais,
Ains fuit legerement d'une courſe ſoudaine.

Il porte ſur le front deux grands & larges
yeux,
Deſquels il ne voit rien ; c'eſt pourquoy en mainte
lieux,
Souvent contre ſon gré, ſon eſcuyer il meine.

L'Enigme ingenieuſement recité par Iſabelle, fut preſque entendu d'un chacun : car il ne ſignifie autre choſe, que la puiſſante & ſuperbe navire ; laquelle pour ce qu'elle eſt toute noire de poix & tac, n'a rien blanc que les voiles. Elle hante la mer & fuit la terre ; elle a ſon timon derriere, duquel elle eſt gouvernée. En temps

de paix elle eſt employée pour marchandiſe, & durant la guerre pour combattre. D'avantage elle a deux yeux au front, dont elle ne voit goute, qui eſt cauſe que ſouvent, courant fortune, elle conduit l'homme entre les eſcueils & lieux eſtranges où il ne voudroit aller. Et pour ce qu'il eſtoit tard, Madame commanda allumer les flambeaux, & que chacun ſe retiraſt, ſous condition toutesfois ſe trouver le ſoir enſuivant en ſa meſme place, ce qu'ils promirent faire.

LA HUICTIESME NUICT

DES FABLES ET ENIGMES du Seigneur Jean-François Straparole.

LE blond & lumineux Apollon, fils du foudroyant Jupiter & de Latone, s'eſtoit desja retiré de nous; & les petits moucherons luiſans qui volent ſur le ſoir, ayans quitté les aveugles & tenebreuſes cavernes, ſe recreoyent, bavolans par l'eſpaiſſeur de l'obſcurité de la nuict qui s'eſtendoit de toutes parts, quand Madame arrivée en la ſpacieuſe ſale, accompagnée de ſes Damoiſelles, receut gracieuſement la noble & honorable compagnie, qui peu auparavant s'y eſtoit rangée chacun en ſon lieu accouſtumé. Adonc commanda venir les inſtrumens; & ayans quelque temps danſé, un ſerviteur ſe preſenta avec le vaſe d'or, dans lequel un petit enfant ayant mis la main,

en tira cinq noms, dont le premier eſtoit celuy de Eritrée, l'autre de Catharuze, le troiſieſme d'Ariane, le quatrieſme d'Alterie, & le cinquieſme de Laurette. Mais devant que la plaiſante Eritrée donnaſt commencement à ſa Fable, Madame voulut que toutes cinq enſemble, marians la voix aux inſtrumens, dient une chanſon; leſquelles d'un angelique ſemblant, & chere gaye & joyeuſe, commencerent à chanter ainſi :

La belle, qui en ſes yeux
Loge mon pire & mon mieux,
Ma triſte mort & ma vie :
Et qui tient la cruauté,
Ordinairement unie
Avecques ſa grand' beauté.

Ne ſe plaiſt qu'en ſa rigueur,
N'ayme rien que ma langueur,
Mon tourment & mon martyre :
Et ignorant mon émoy,
Helas ! ne ſe faict que rire,
De mon ſervice & de moy.

Auſſi tant plus à mes pleurs,
Les teſmoings de mes douleurs,
Et de mes cruelles peines,
Chetif je laſche les eaux,
Qui ainſi que deux fontaines,
S'eſcoulent en longs ruiſſeaux.

Non afin d'avoir mercy,
Ny que ſon cœur endurcy,

Mon merite recompenſe ;
Mais qu'elle preme pitié
De ma longue patience
Et de ma ferme amitié.

D'autant plus elle me fuit,
Et ſa fierté me pourſuit,
En milles façons cruelles :
Me livrant plus de treſpas,
Qu'aux ames plus criminelles,
On ne faict ſouffrir là bas.

Après pour combler mon cœur
D'un perpetuel malheur,
Je voy peint en ſon viſage,
Et deſſus ſes levres d'or
Le portraict de mon dommage
Et de ma miſere encor.

Et apperçoy que les cieux
Cruels, me ſont odieux ;
Et que l'enfant d'Ericine,
Et la rigueur de mon ſort,
Se plaiſant en ma ruine,
Sont conjurez à ma mort.

Ce doux & celeſte chant pleut merveilleuſement à toute la compagie, ſpecialement au Bembe, à qui il touchoit de plus près qu'à pas un autre ; mais afin de ne deſcouvrir ce qu'il tenoit caché en ſon cœur, ſe garda de rire ; & ſe tournant vers la gracieuſe Eritrée, luy dit : Madamoiſelle, il eſt tantoſt temps, que par une nouvelle Fable, vous donniez commence-

ment aux plaiſans diſcours de ceſte nuict. Laquelle ſans attendre autre commandement de Madame, commença joyeuſement à dire ainſi :

FABLE I.

Trois faineans vont de compagnie à Rome, trouvent en chemin une bague, à raiſon de laquelle ils entrent en grand' contention : un Gentilhomme ſurvient qui ordonne qu'elle ſera au plus poltron : enfin ſe trouvent tous trois ſi poltrons, que la cauſe demeure indeciſe.

CONSIDERANT en moymeſme, vertueuſes Dames la grande diverſité des eſtats eſquels vivent aujourd'huy les miſerables mortels, je penſe n'y avoir rien pire, plus infortuné, ny malheureux, que la vie poltrone : d'autant que le poltron & cagnardier eſt blaſmé d'un chacun, monſtré au doigt & chaſſé de toute honneſte compagnie, tant ſa pareſſe, laſcheté & faineantiſe le rendent odieux ; & toutesfois il ayme mieux

trainer ſes miſerables jours en toute langueur & pauvreté, que renoncer à ſon meſtier de beliſtre & coquine poltronnerie. Comme il advint à trois grands faineans, la nature & vie deſquels vous ſera à plein declarée, par le progrez de ceſtuy mien diſcours.

Sçachez donc qu'au territoire de Sienne, ſe trouverent n'y a pas encore deux ans, trois galans, jeunes d'aage, mais vieils & excellens en toute ſorte de poltronnerie qui ſe puiſſe dire ou imaginer: deſquels l'un pour eſtre plus que les deux autres dedié à la gueule & toute gourmandiſe, eſtoit appellé Gourdin; l'autre, pour ce qu'il ne valoit rien du tout, eſtoit d'un chacun nommé Fentuſe; & le troiſieſme, d'autant qu'il n'avoit pas beaucoup de cervelle en ſa caboche, ſe nommoit Sennuce. Un jour ces galans ſe trouvans tous trois de fortune ſur le grand chemin, & deviſans enſemble, Fentuſe dit aux autres: Mes freres, où allez-vous ainſi? Je vais à Rome, reſpond Gourdin. Et que faire? dit Fentuſe. Chercher quelque bonne adventure, replique Gourdin, afin que je puiſſe vivre ſans rien faire. Nous y allons auſſi, dirent les deux autres. Si vous le trouviez bon, dit Gourdin, je vous ferois volontiers compagnie; ce que les autres accepterent: & deſlors ſe donnerent la foy, ne ſe ſeparer d'enſemble qu'ils ne fuſſent dans Rome. Or ces ruſtres con-

tinuans leur chemin, & deviſans de pluſieurs choſes, advint que Gourdin jetta la veuë en bas, & regardant contre terre, vit reluire parmy les cailloux une bagüe d'or, dans laquelle eſtoit enchaſſée une fort belle & riche pierre precieuſe, qui rendoit une clarté ſi grande, qu'elle luy esbloüiſſoit les yeux; mais Fentuſe l'avoit premierement monſtrée, & Sennuce la releva de terre & la miſt en ſon doigt. De là ſourdit un grand debat entr'eux, à ſçavoir à qui elle devoit appartenir, car, diſoit Gourdin: Elle eſt mienne, parce que je l'ay veuë le premier. Mais elle m'appartient, diſoit Fentuſe, d'autant que je l'ay premierement monſtrée. Ains de tout droit & équité elle doit eſtre à moy, diſoit Sennuce, car je l'ay relevée & miſe en mon doigt. Ainſi ces malheureux ne voulans l'un ceder à l'autre, demeurerent long-temps en ces diſputes, tant qu'à la fin vindrent des paroles au fait; & ſe gourmans le plus plaiſamment du monde, ſe donnerent tant de coups de poings par la teſte, les dents & le nez, qu'ils pleuvoient ſang de toutes parts.

Advint que comme ceſte farce ſe joüoit, M. Gavard Colonne, Gentilhomme Romain & fort grand meſnager, venoit d'une ſienne metairie & s'en retournoit à Rome. Mais les voyans de loing en ceſte eſcrime, & entendant le tintamare qu'ils faiſoient, s'arreſta court, ſe tenant ſur ſes gardes; &

craignant que ce fuſſent quelques voleurs, fut deux ou trois fois en fantaiſie de rebrouſſer chemin, & retourner d'où il venoit. Enfin prenant courage, & s'eſtant aucunement aſſeuré, pourſuivit ſon chemin, picquant droit à eux, qu'il ſalua, diſant : Dieu gard', compagnons : qu'y a-t'il à demeſler entre vous, qui vous careſſez ainſi à coups de poings ? Oh ! reſpond Gourdin, mon Gentilhomme, je vous veux dire d'où procede noſtre querelle. Eſtans partis tous trois de nos maiſons pour aller à Rome, nous nous ſommes de fortune rencontrez ſur le chemin, qu'avons continué de compagnie juſques icy ; que deviſans enſemble, j'ay veu contre terre une belle pierre precieuſe enchaſſée en or ; laquelle pour ce que je l'ay veuë le premier, je dis me devoir appartenir de tout droit & équité. Et je ſoutiens le contraire, dit Fentuſe, & qu'elle doit eſtre mienne, parce que je luy ay premierement monſtrée. Et je maintiens qu'elle m'appartient, dit Sennuce, qui ne dormoit pas, pour ce que ſans qu'ils me fiſſent aucun ſigne, je l'ay relevée & miſe en mon doigt. Le Seigneur Gavard ayant entendu la cauſe de leur differend, leur dit : Et bien, compagnons, me voulez-vous faire Juge de voſtre differend, & je chercheray les moyens vous appointer & mettre d'accord ? Nous en ſommes contens, reſpondirent-ils tous d'une voix. Et

ſe touchans les mains, jurerent ſe rapporter à ſon bon jugement, & acquieſcer entierement à ſa ſentence. Alors le Gentilhomme : Puiſque d'un commun conſentement vous avez mis voſtre affaire entre mes mains, je veux que m'accordiez deux choſes : la premiere, que mettiez la bague en ma puiſſance : l'autre, que chacun de vous s'eſtudie entre cy & quinze jours faire quelque inſigne poltronnerie ; & celuy de vous qui fera la plus laſche & vilaine, aura la bague & en pourra diſpoſer à ſa volonté. A quoy s'accorderent les compagnons ; & ayans mis le joyau entre les mains du Gentilhomme, s'en allerent à Rome, où arrivez, ſe ſeparerent, l'un allant d'un coſté, l'autre de l'autre, deliberans chacun d'eux faire quelque ſolemnelle poltronnerie, digne de louange & perpetuelle memoire. Gourdin ſe miſt en ſervice avec un maiſtre ; lequel un jour eſtant allé au marché, acheta des figues nouvelles, qui viennent ſur la fin du mois de Juin, & les bailla à garder à Gourdin juſques à ce qu'ils fuſſent au logis. Gourdin qui eſtoit brave poltron & naturellement goulu, print une de ces figues, laquelle (ſuivant tousjours ſon maiſtre) il mangea ſecretement petit à petit : & d'autant que le gouſt luy en plaiſoit, continuant ſa gourmandiſe, mit en ſa bouche une autre beaucoup plus groſſe que la premiere ; mais craignant que ſon maiſtre ne

s'en apperceuſt, la cacha en un coing de ſa bouche à la façon des ſinges. Son maiſtre ſe retournant de fortune, s'apperceut que Gourdin avoit la joue gauche plus groſſe & enflée que l'autre; & s'arreſtant tout court pour le mieux conſiderer à ſon aiſe, cogneut que veritablement ce compagnon avoit le viſage enflé plus que de couſtume; parquoy luy demanda qu'il avoit, mais il ne reſpondit non plus qu'un muet: quoy voyant le maiſtre, qui en eſtoit aſſez esbahy, luy dit: Gourdin, ouvre la bouche & ſouffre que je voye ton mal, afin d'y remedier d'heure; mais le malicieux ne voulut ny bailler, ny parler, & d'autant plus on l'en preſſoit, & d'autant plus le glouton ſerroit les dents. Enfin, le maiſtre ayant fait tout ce qu'il avoit peu pour luy faire ouvrir la bouche, & voyant qu'il ſe travailloit en vain, craignant qu'il n'en advint plus grand inconvenient, mena ceſt homme de bien chez le prochain barbier, auquel, en luy monſtrant, il dit: Maiſtre, il eſt à ceſte heure tombé ſur le viſage de ce garçon, une eſtrange adventure comme voyez, ſi qu'il ne peut parler ny ouvrir la bouche, & pour ce que je crains que cela ne l'eſtouffe, je vous prie y regarder. Alors le Chirurgien taſtant doucement Gourdin où l'on penſoit que fuſt ſon mal, luy diſoit: Compagnon, qu'eſt-ce qui te fait mal? dy le moy? Il ne reſpond rien. Ouvre la bouche. Il ne ſe remuë, ains ſerre les

dents. Quoy voyant le barbier, & qu'il perdoit ſes paroles au vent, mit la main à certains ferremens, & commença à tenter s'il luy pourroit ouvrir la bouche; mais il ne fut jamais en ſa puiſſance, qui luy fit croire que c'eſtoit une apoſtume, qui petit à petit s'eſtoit enflée & reduite à maturité, & qu'il la falloit ouvrir. Parquoy afin de faire evacuer les humeurs, il luy enciſa la jouë avecques le raſouer, ce que le poltron de Gourdin endura patiemment, ne s'en eſmouvant non plus qu'une ſorte tour pour la roſée. Ce fait, le Chirurgien commença luy preſſer la jouë pour voir quelle eſtoit la matiere qui en procedoit; mais il fut tout eſtonné qu'au lieu d'ordures & vilennies, n'en ſortoit que du ſang tout pur, meſlé avec quelques grains de la figue qu'il tenoit encore eſtroittement preſſée en ſa bouche. Son maiſtre ayant veu le ſpectacle, & conſideré la poltronne poltronnerie de ſon ſerviteur, le fit panſer de ceſte playe, puis l'envoya à tous les diables. Fentuſe qui en poltronnerie n'eſtoit inferieur à Gourdin, ayant desja deſpendu tant peu d'argent qu'il avoit, & ne trouvent pour ſa laſcheté aucun qui vouluſt ſe ſervir de luy, alloit mandiant d'huys en huys, couchant tantoſt ſous un arbre, maintenant ſous un porche, & tantoſt en un autre lieu. Advint qu'une nuict entre les autres, ce pauvre malencontreux arriva en un vieil baſtiment tout en ruine; où

entré, trouva un fumier couvert d'un peu de paille, ſur lequel au mieux qu'il peut ſe coucha, & gaigné du ſommeil, s'y endormit; mais il n'y fut pas long-temps qu'il s'eſleva un grand vent, ſuivi de telle pluye & tempeſte, qu'il ſembloit que le monde deuſt ruiner: tellement que tant que la nuict fut longue, ne ceſſa de pleuvoir & eſclairer. Or pour ce que ce vieil logis eſtoit fort mal couvert, quelques gouttes de l'eau de la pluye qui cheoit par un trou de la couverture, tomboient droit ſur l'œil de Fentuſe, de façon qu'elles le reſveillerent, luy deſrobant ſon repos; mais le malheureux pour la grande poltronnerie qui eſtoit en ſon meſchant corps, n'en voulut jamais bouger de ſa place, ny éviter le peril & inconvenient qui luy en advint; ains demeurant en ſon opiniaſtre volonté, ſe laiſſoit miſerablement gaſter l'œil par ceſte eau, qui continuellement tomboit deſſus; laquelle eſtoit ſi froide, & cheoit en telle abondance, que devant qu'il fuſt jour, le pauvret en perdit l'œil ſur lequel elle degoutoit. Le matin Fentuſe s'eſtant levé pour aller chercher dequoy diſner, fut tout eſtonné qu'il s'en falloit un qu'il n'euſt ſes deux yeux; mais pour ce qu'il penſoit ſonger, mit la main ſur le bon, & trouva qu'il avoit perdu l'autre, dont il fut le plus joyeux homme du monde, parce qu'il ſe perſuadoit que par la proüeſſe d'une tant inſigne & remarquable poltronnerie, il

s'eſtoit acquis le joyeau. Sennuce qui ne vivoit moins poltronnement que les deux premiers, ſe maria & print pour femme une qui ne luy devoit gueres en laſcheté, pareſſe & poltronnerie; laquelle avoit nom Bedoyne. Un ſoir après ſouper, ceſte belle couple eſtant aſſiſe ſur le ſueil de l'huys de leur maiſon, afin de prendre l'air, parce que c'eſtoit en eſté, Sennuce dit à ſa femme: Bedoyne, ferme l'huys, car il eſt temps de s'aller coucher. Fermez-le vous meſmes ſi vous voulez, reſpondit-elle. Je n'en feray rien. Eſtans ainſi en ceſte diſpute, ny l'un ny l'autre ne vouloit fermer la porte, quand Sennuce dit: Bedoyne je veux faire un accord avec toy, que le premier qui parlera de nous deux, ferme l'huys. La femme qui eſtoit toute poltronne de nature, & obſtinée par couſtume, s'y accorda: ainſi l'un & l'autre n'oſoient parler, de peur de fermer la porte. Enfin la bonne Dame, à qui le jeu commençoit à deſplaire, d'autant qu'elle eſtoit abbatuë du ſommeil, laiſſa ſon mary ſur un banc, & ſe deſpouillant, s'en alla bien & beau coucher. Quelque temps après, le ſerviteur d'un Gentilhomme paſſa par la ruë, auquel de fortune le vent avoit eſteint ſa chandelle en ſa lanterne, & voyant l'huys de ceſte maiſon ouvert, entra dedans, criant: Hola! qui eſt ceans? Je vous prie allumer un peu ma chandelle: mais perſonne ne reſpondit. Ce ſerviteur marchant un peu

plus avant, trouva Sennuce couché ſur ce banc, ayant les yeux ouverts; lequel il pria luy allumer ſa chandelle, mais il ne luy dit un ſeul mot: au moyen dequoy, penſant que Sennuce dormiſt, le print par le bras, & commença à le tirer & ſecouer, diſant: Hola! mon maiſtre, que faites-vous? parlez, allumez-moy ma chandelle. Mais Sennuce, encore qu'il ne dormiſt, de peur d'encourir en la peine de fermer la porte, ne voulut parler. Quoy voyant le valet, marcha un peu plus outre, & regardant de toutes parts, vit un peu de clarté qui reluiſoit au fouyer, duquel s'approchant, alluma ſa chandelle. Ce fait, & jettant ſa veuë de tous coſtez, ne vit perſonne, ſinon Bedoyne ſeule dans le lict, laquelle il appella pluſieurs fois; mais elle ne voulut jamais parler, ne ſe mouvoir, de peur de fermer la porte. Le galand qui la voyoit belle & gentille, & qui ne vouloit parler, ſe coucha doucement auprès d'elle; & ayant mis la main à ſes fers qui eſtoient quaſi tous roüillez, les mit en la forge: choſe que Bedoyne endura patiemment ſans ſonner un ſeul mot, laiſſant le jeune homme (combien que ſon mary fuſt preſent) executer ſes deſirs. Lequel party, Bedoyne ſe leva, & allant vers la porte, trouva ſon mary qui danſoit les jambes ſur un banc; auquel comme en tanſant, elle dit: O! le brave homme que voilà, qui toute la nuict a laiſſé la porte

ouverte ; & ſouffert que les hommes ayent entré juſques en ſon lict, ſans toutesfois y avoir donné aucun empeſchement, vrayement vous meritez bien qu'on vous faſſe boire en un ſoulier percé. Adonc le poltron Sennuce ſe levant, dit pour toute reſponſe : Or va maintenant fermer l'huis, ſotte que tu es ; tu me le penſois faire fermer, mais tu es bien deceuë : ainſi ſont chaſtiez les obſtinez. Bedoyne ſe voyant avoir perdu, ſe leva & alla fermer l'huys, puis ſe retourna coucher avec ſon cornu mary. Le jour determiné venu, les trois ruſtres ſe preſenterent devant Gavard ; lequel ayant entendu leurs actes memorables & bien conſideré leurs raiſons, ne voulut rien determiner, ſentant que ſous la chappe du ciel, on ne ſçauroit trouver trois autres poltrons ſemblables à ceux-cy. Et ayant prins la bague, la jetta en terre, diſant qu'elle ſeroit à celuy qui la releveroit.

Ceſte plaiſante Fable mit grande contention entre les auditeurs, aucuns deſquels diſoient Gourdin meriter la bague, autres qu'elle appartenoit à Fentuſe, & les autres l'adjugeoient à Sennuce, alleguans là deſſus pluſieurs bonnes & fortes raiſons. Mais Madame qui voyoit le temps s'eſcouler, voulut que la deciſion de ceſte matiere fuſt remiſe à une autre fois : & commanda que chacun ſe teuſt, & que Eritrée ſuiviſt l'ordre en recitant ſon Enigme ; laquelle tou-

te gaye & riante, dit en ceſte façon :

Monſieur s'approche d'elle, & comme en la
flatant,
Avecques les deux mains doucement la manie ;
Et la tenant de près à ſon plaiſir ſaiſie,
Il monte en ſon giron, & ſur elle s'eſtend.

Adonc il la ſecouë, & foüille & preſſe tant,
Que contrainte à tous coups deſſous luy elle crie ;
Mais luy qui prend plaiſir d'avoir ſa compagnie,
Pour ſon faſcheux crier ne la laiſſe pourtant.

Souvent elle ſe veſt d'or, d'argent & de ſoye,
Afin de ſe monſtrer plus plaiſante, plus gaye,
Plus belle, plus gentille aux yeux de ſes amants.

Chacun monte deſſus ; mais les Preſtres, les
Moynes,
Les Carmes, Jacobins, Cordeliers & Chanoi-
nes
Sont ſes plus favoris, & aymez courtiſans.

Ce plaiſant Enigme appreſta à rire à toute l'aſſiſtance, qui l'eſcorchoit par la queuë, en faiſant aſſez mal ſon profit, quand le Bembe ſe leva, diſant : Vous feriez volontiers rougir ceſte ſage & honneſte Damoiſelle, qui vous voudroit croire, non que je vueille dire que le faſſiez de malice ; mais par faute de bien & ſainement entendre ſon Enigme, qui ne ſignifie autre choſe que la chaire à s'aſſeoir, de laquelle

Monſieur s'approche, l'ayant doucement prinſe s'aſſied deſſus, s'y remuant quelquefois ſi fort, qu'il la fait crier ſous luy. Elle eſt ſouvent garnie d'or, dargent & de ſoye, afin de paroiſtre plus belle & gentille. Chacun monte deſſus, mais les gens d'Egliſe & Theologiens, comme Moynes, Cordeliers, Jacobins & autres, ſont ſes plus favoris, d'autant que vaquans ordinairement à l'eſtude, ſont tousjours, ſoit de nuict, ſoit de jour aſſis ſur elle. L'expoſition de ceſt Enigme ne fut trouvé moins belle que la propoſition d'iceluy plaiſante. Alors Catharuze ſans attendre autre commandement, hauſſant la voix, dit en ceſte maniere:

FABLE II.

Deux ſoldats freres, eſpouſent deux ſœurs : l'un flatte & careſſe ſa femme, laquelle ne luy veut obeyr; l'autre menaſſe la ſienne, qui fait tout ce qu'il luy commande.

LE ſage & adviſé medecin prevoyant les accidens d'une future maladie, choiſit pour antidot & remede ce qu'il penſe y eſtre contraire, n'attendant que le mal n'enjambe trop ſur les parties nobles, d'autant que la playe recente eſt plus ayſément guerie, que non pas celle qui eſt pourrie de vieilleſſe; ainſi (& vous me pardonnerez, s'il vous plaiſt, mes Dames) en doit faire tout homme qui ſe marie. Je veux donc dire qu'il ne doit tant laſcher la bride à ſa femme qu'elle luy commande, de peur qu'y voulant après remedier n'en puiſſe venir à bout, ains ſoit contraint vivre toute ſa vie ſoubs ſa tutelle, & en l'obeyſſance de ſes commandemens : comme il en print à un ſoldat, lequel voulant (mais trop tard) chaſtier ſa femme, fut enfin contraint porter patiem-

ment, & jusques à son trespas, le joug de ses trop grandes & fascheuses imperfections.

Il n'y pas fort long-temps qu'en Cornet chasteau de Romain, dependant du siege de saint Pierre, faisoient la faction aux gages du Pape deux soldats, freres d'alliance, & ne se portoient moins grande amitié que s'ils eussent tourné en un mesme ventre; l'un desquels estoit nommé Pisard, l'autre Silvery. Advint un jour que ce dernier, qui estoit le plus jeune, se voulut marier, & espousa la fille d'un tailleur d'habits, nommée Spinelle, laquelle estoit jeune, belle, gentille & fort deliberée: de mode que cest homme devint tant amoureux de ses bonnes graces, qu'il ne sçavoit que luy faire, ny comme la contenter: tellement que pour luy complaire, il luy accordoit tout ce qu'elle luy demandoit, & encore d'avantage, chose qui rendit ceste femme tant audacieuse & arrogante, qu'elle ne tenoit plus conte de son mary; lequel sa trop grande indulgence avoit desja rangé en telle misere, que s'il luy commandoit une chose, elle faisoit le contraire; si que quand il luy disoit, venez icy, elle luy tournoit le dos, & se moquant de luy alloit d'un autre costé; mais parce que le pauvret ne voyoit que par les yeux de ceste femme, il n'osoit la reprendre, ny moins chastier ses insolences trop outre-cuidées, ains souffroit pa-

tiemment qu'elle fit tout ce qui luy montoit en la teſte. L'année n'eſtoit encore du tout paſſée, que Piſard eſpouſa l'autre fille, nommée Florelle, laquelle en beauté, attraits & bonne grace, ne devoit rien à ſa ſœur Spinelle. Les nopces faites, le nouveau marié ayant mené ſa femme en ſa maiſon, print des chauſſes à uſage d'homme, avec deux baſtons de pareille longueur, puis luy dit : Florelle, ces chauſſes, comme vous voyez, ſont chauſſes à homme, toutesfois je ne les oſe dire miennes que je ne ſçache comment ; & pour le ſçavoir, voicy que nous ferons : vous prendrez un de ces baſtons & moy l'autre, & avec iceux debatrons à qui les aura ; vous jurant que ſi la fortune m'eſt contraire, & que ſoyez victorieuſe, que les chauſſes ſeront voſtres, & vous obeiray toute ma vie, comme à ma Dame & maiſtreſſe ; mais s'il advient que j'aye du bon & ſois vainqueur, je veux que faſſiez le ſemblable, & me recognoiſſiez à ſeigneur & mary. Florelle oyant ainſi parler Piſard, ſans trop longuement ſonger à ce qu'elle devoit dire, doucement luy reſpondit : Helas ! mon amy, que dites-vous ? eſtes-vous pas mon mary & moy voſtre femme ? n'eſt-ce à la femme de rendre tout devoir d'obeiſſance à ſon mary ? comme donc pourrois-je jamais faire une telle & ſi lourde folie ? portez, portez vos chauſſes, mon amy, car elles ſont faites à voſtre uſage & pour

vous, non pour moy. Vous accordez donc, dit Piſard, que je porteray les chauſſes & ſeray le mary; & que vous, comme ma bien aymée femme, m'obeyrez en tout ce que je vous commanderay? Ouy, je l'accorde, dit-elle. Regardez bien que vous faites, dit Piſard, & vous gardez auſſi de changer de volonté, & que cy après ne vouliez eſtre le mary, & me faire voſtre femme, pour ce que je ne le pourrois ſouffrir: & je vous en adverty, afin qu'à l'advenir ne vous puiſſiez plaindre de moy. Florelle qui eſtoit bien adviſée, confirma ce qu'elle avoit dit & promit à ſon mary, qui deſlors luy bailla tout le gouvernement de la maiſon, luy declarant ſes complexions & comme il vouloit eſtre traicté. A quelque temps de là, print volonté à Piſard mener ſa femme voir ſon eſcurie, où eſtant, luy dit: M'amie, que vous ſemble de mes chevaux, ſont-ils pas beaux, potelez, refaits & bien entretenus? A quoy elle reſpond que ouy. Mais ce n'eſt pas tout, dit-il, regardez comme ils ſont agiles, prompts & gaillards: ce diſant avec un long fouet qu'il avoit, les touchoit les uns après les autres; leſquels ſerrans la queuë entre les jambes, & levans la teſte & les oreilles, ſe manioient ſi dextrement, qu'ils ne touchoient point quaſi à terre, tant ils obeiſſoient à la verge & au vouloir de leur maiſtre, qui les euſt quaſi fait mettre en un boiſſeau. Or entre tous ces chevaux eſtoit

un d'aſſez belle taille, mais ſi vicieux, que le palfrenier meſme qui le traictoit, n'en approchoit fois pour luy bailler ſon avoine qu'il ne retournaſt avec un coup de pied, ou dent; ſans qu'il eſtoit dur à l'eſperon, difficile à brider, mal-aiſé à ſeller, retif au monter, bref accomply en toutes les imperfections qu'on ſçauroit trouver en un cheval: auſſi Piſard n'en faiſoit pas grand cas, & s'en eſtant approché avec le foüet, le torcha comme les autres, luy criant & ſifflant à la façon des Eſcuyers; mais la roſſe, qui ne valoit rien, ne ceſſoit de regimber contre le foüet, ruer ronfler & gambader ſi cruellement, que c'eſtoit merveilles. Quoy voyant Piſard, & qu'il n'en pouvoit autrement venir à bout, print un gros baſton, duquel il commença à le pigner de toutes façons; mais plus ils frapoit plus la beſte s'obſtinoit en ſa meſchanceté, aymant pluſtoſt ſe laiſſer aſſommer de coups, que de tourner au gré de ſon maiſtre; lequel s'opiniaſtrant d'un autre coſtè, monta en telle colere, qu'ayant mis la main à ſon eſpée, la luy paſſa au travers le corps. Florelle ayant veu ceſt eſtrange ſpectacle, eut pitié de ceſte beſte, ſi qu'elle ne ſe peut garder qu'elle ne dit: Helas! mon amy, il me ſemble que n'avez bien fait de tuer ce pauvre cheval, vrayement c'eſt dommage tant il eſtoit beau. Quand Piſard, avec un viſage tout enflambé, luy reſpondit: Sçachez, Florelle, que tous

ceux qui mangent le mien, & ne feront ce qui me plaiſt, ſeront payez en ſemblable monnoye. La bonne Dame ayant entendu ceſte reſponſe, demeura toute eſperduë, & ſe plaignant en elle-meſme, diſoit: Ha! que maudite & malheureuſe fut la journée que jamais j'euz cognoiſſance de ceſtuy cy? helas! chetive que je ſuis, je penſois bien avoir eſpouſé un homme ſage, prudent & adviſé, où à mes deſpens je voy tout le rebours, & cognois appertement qne je me ſuis miſe avecques un eſtourdy, eſventé & ſans cervelle, & tel le puis-je dire, quand pour peu de choſe, ains pour un rien, il a ſi laſchement tué ce pauvre cheval, ne cognoiſſant que ce n'eſtoit qu'une beſte privée de toute raiſon. Et diſoit la pauvrette toutes ces choſes, ignorant l'intention de ſon mary, qui luy fut depuis en telle terreur & crainte, que ſi-toſt qu'elle l'entendoit ſeulement marcher, elle trembloit de peur au bruit de ſes pas; de ſorte qu'il n'avoit pas pluſtoſt la bouche ouverte pour luy commander quelque choſe, que ſoudain elle eſtoit par elle executée, ſans toutesfois qu'il y euſt jamais entr'eux une mauvaiſe parole, dont Silvery qui hantoit ſouvent Piſard, & voyoit le paiſible portement de ſa belle-ſœur, eſtoit tout eſtonné, ſi qu'il diſoit en ſoy-meſme. Hé Dieu! pourquoy la fortune n'a-t'elle voulu que Florelle ait eſté ma femme, auſſi bien comme à mon frere Piſard? Helas! que je ſe-

rois heureux : voyez comme elle gouverne ſagement ſa maiſon, & fait ſoigneuſement ſon meſnage, ſans aucun petit bruit : regardez comme elle obeyt à ſon mary, faiſant tout ce qu'il commande : où la mienne (miſerable que je ſuis) fait tout au rebours, & du pis qu'elle peut. Or un jour ces deux beau-freres eſtant enſemble, & deviſans de pluſieurs choſes, Silvery dit à Piſard : Mon frere, ſi je ne penſois vous ennuyer, je vous demanderois volontiers à quelle eſcolle vous avez envoyé voſtre femme, pour luy apprendre à vous obeyr & aymer comme elle fait ; pour ce que par mignardiſes, flatteries & toutes amoureuſes careſſes, dont je puis uſer envers la mienne, je ne puis ſi bien faire, que touſjours elle ne faſſe la mine, & tout le contraire de tout ce que je luy commande. Alors Piſard en ſe ſouſriant, luy raconta entierement l'ordre & moyen qu'il avoit tenu quand il mena ſa femme en ſa maiſon, le conſeillant faire le ſemblable, & eſſayer ſi cela luy pourroit profiter, & où ſa femme ne tiendroit conte de toutes ces choſes, il ne voyoit aucun moyen d'y pouvoir plus remedier. Ce conſeil pleut à Silvery, qui prenant congé de ſon beau-frere, retourna en ſa maiſon, où ne fut pluſtoſt entré qu'il print une de ſes paires de chauſſes & deux baſtons ; puis appellant ſa femme, fit tout ce qui luy avoit eſté enſeigné. Quoy voyant Spinelle, luy dit : Et quoy !

Silvery, que veulent dire ces nouveautez que vous faites ? mais quelles reſveries vous ont monté en la teſte ? ſeriez-vous bien devenu fol & hors du ſens ? Et quoy ! penſez-vous point que je ſçay que c'eſt à faire aux hommes & non aux femmes à porter hauts de chauſſes, qu'eſt-il donc beſoin maintenant & ſans propos faire toutes ces badineries ? mais le bon homme ne diſoit mot ains prenoit garde tant ſeulement à continuer ſon œuvre commencé, monſtrant par ſignes à ceſte femme qu'elle devoit avoir le ſoing du gouvernement de la maiſon : dequoy elle s'eſmerveillant aſſez, commença à entrer en ſon ver-coquin, diſant : Il vous ſemble peut-eſtre Silvery, que je ne ſçay comme il faut gouverner un meſnage, veu que vous faites tant l'eſchauffé à me vouloir monſtrer : pauvre idiot, je ſçay mieux que cela vaut que ne ſçaurez de voſtre vie. Mais elle parloit à un ſourd, car le pauvre homme ne luy reſpondoit non plus qu'un poiſſon. Ces choſes paſſées, luy print envie de la mener voir ſes chevaux, auſquels il fit comme Piſard luy avoit dit, juſques à en tuer l'un, qui fut cauſe que ceſte femme penſant que ſon mary fuſt aliené de ſon bon ſens, luy dit : Hé, dites-moy, je vous prie, Silvery, qu'elle nouvelle folie vous a ainſi broüillé la cervelle ? que veulent dire ces ſottiſes que vous faites ſi inconſiderement ? eſtes-vous devenu fol ou inſenſé ? Je ne ſuis ny fol ny inſenſé, reſpond

reſpond Silvery, mais je chaſtie de ceſte façon ceux qui mangent le mien & ne me veulent obeyr. Adonc Spinelle s'appercevant de la ſottiſe de ſon mary : Hé, pauvret que vous eſtes, il appert bien que voſtre cheval n'eſtoit qu'une beſte, de s'eſtre ainſi laiſſé miſerablement tuer. Et bien que voulez-vous dire par cela, penſeriez-vous bien m'en faire autant ? certes ſi le croyez, vous eſtes deceu de plus de moitié de juſte prix ; car vous commencez trop tard à vouloir pourvoir où le moyen vous eſt oſté y pouvoir plus remedier : l'os eſt devenu trop dur, & la playe eſt deſormais pourrie de chancre, ſi qu'il n'y a plus de remede, vous deviez commencer plus matin à donner ordre à voſtre meſadventure. O ſot & ſans cervelle ! voyez-vous point combien ores vous ſont dommageables toutes vos ſottiſes ? quel profit en penſez-vous avoir retiré ? certes aucun. Le pauvre Silvery oyant les paroles de ſa fine femme, & cognoiſſant que la trop grande amitié qu'il luy avoit portée, avoit nourry ceſte trop grande & arrogante licence dont elle uſoit envers luy, delibera porter patiemment & juſques à la mort toutes ſes imperfections. Et Spinelle voyant ce conſeil n'avoir profité à ſon mary, auquel ſi auparavant elle avoit tiré le nez d'un doigt, elle luy allongea depuis de deux braſſes, parce que la femme obſtinée de nature,

ſouffrira pluſtoſt mille morts, que changer de deliberation.

Les Dames rirent aſſez de la ſottiſe de Silvery, mais encore d'avantage quand elles ſe ſouvindrent du combat du haut de chauſſes, à ſçavoir, qui le devoit porter, ou l'homme ou la femme; mais pour ce que la riſée augmentoit, & le temps s'envoloit, Madame fit ſigne que chacun ſe teuſt, & que Catharuze, recitant ſon Enigme, ſuiviſt l'ordre; laquelle cognoiſſant ſa volonté, dit ainſi:

La choſe qui recrée & ſoulage ma vie,
Et que toute Dame ayme & cherit comme moy;
Me contente ſi fort, quand groſſir je la voy,
Qu'en ce contentement je ſuis toute ravie.

Auſſi je ne me plais que quand je la manie,
Et que je mets ſon bout, long comme je ſçay quoy,
Dedans un trou vermeil, qui joyeux le reçoy,
Et cache ſous les plis de ſa fente arondie.

Car lors un tel ſoulas & amoureux plaiſir
Me vient de toutes parts ſi bruſquement ſaiſir,
Que toute je treſſaut de joye & d'allegreſſe.

Mais s'il advient par fois que je la chaſſe au loin,
Je ſens que tout ſoudain les cornes elle baiſſe,
Et que molle & flétrie on la ſerre en un coin.

L'Enigme de Catharuze fut trouvé plus gentil & plaiſant que le recit de ſa Fable, d'autant qu'il donna aux aſſiſtans amplè matiere pour diſcourir, les uns l'interpretant d'une façon, & les autres d'une autre, ſans toutesfois approcher du ſens de ſa vraye impoſition : au moyen dequoy, la ſage & adviſée Damoiſelle, toute joyeuſe & deliberée, ſe print aucunement à ſouſrire ; puis, avec la permiſſion & licence de Madame, l'expoſa en ceſte façon : Sçachez, mes Dames, que mon Enigme ne veut ſignifier autre choſe que la Cornemuſe, le chant de laquelle recrée toutes Dames, leſquelles l'ayment & cherchent pour ſa gayeté. Quand on met ſon bout en un trou vermeil, qui eſt la bouche, on treſſaut de joye, c'eſt-à-dire, qu'on danſe ; mais sil advient que l'on ceſſe d'en joüer, elle devient molle & toute fletrie. La declaration de ce ſubtil Enigme pleut merveilleuſement à toute la compagnie, qui le trouva fort beau & plaiſant ; mais afin de ne perdre temps, Madame commanda à Ariane ſuivre l'ordre commencé ; laquelle baiſſant honteuſement la veuë en ſon ſein, & après avoir fait une longue reverence, deſnoüa ſa petite bouche en ceſte ſorte :

FABLE III.

Anaſtaſe aymant une Damoiſelle, qui ne l'ayme point, il la ſcandaliſe : elle le dit à ſon mary ; lequel ayant eſgard à la vieilleſſe de l'amoureux, luy ſauve la vie.

COMBIEN que, gracieuſes Dames, l'ardante & chaude luxure, ainſi qu'eſcrit Ciceron en ſon livre de la vieilleſſe, ſoit choſe fort ſage & vicieuſe à tout aage, ſi eſt-ce toutesfois qu'elle eſt encore beaucoup plus à blaſmer en un vieillard, parce qu'outre ſon ordure & vilennie, elle debilite les forces, gaſte la veuë, prive l'homme de ſon bon ſens, le rend infame, vuide ſa bourſe ; & avec ſon court & faſcheux plaiſir, l'incite à tout vicieux peché ; choſe que je vous rendray notoire, ſi ſelon voſtre bonne & loüable couſtume, il vous plaiſt preſter à mes paroles quelque peu de bonne audiance.

En noſtre cité, qui excede toutes autres en belles femmes, eſtoit une Damoiſelle gentille & accomplie en toutes les perfections requiſes à une beauté, les yeux de

laquelle flamboyoient comme l'eſtoille du du matin. Ceſte-cy vivant en tout plaiſir & delicateſſe, & eſtant fort mignarde, & peut-eſtre aſſez maltraictée au lict par ſon mary, choiſit pour ſon amy un jeune gentilhomme, gaillard, accort, bien appris & de bonne & honorable famille, lequel elle rendit joüiſſant de ſes douces faveurs & amoureux embraſſemens. Advint qu'un vieillard tout chenu, nommé Anaſtaſe, & familier amy du mary de ceſte Damoiſelle, devint ſi eſperduëment amoureux d'elle, que jour & nuict il en perdoit le repos, ſouffrant à ceſte occaſion un ſi cruel tourment & griefve paſſion, qu'en moins de rien il devint ſi maigre & deffaict, qu'à grande peine ſa peau pouvoit couvrir ſes os, qui reſſembloient à l'effigie d'une mort. Il avoit tousjours les yeux plorans & pleins de cire, le front de longues & profondes rides, & le nez d'une morve eſpaiſſe, qui luy diſtilloit comme un alambic. Quand il ſouffloit, il rendoit une halaine ſi puante, que l'odeur empoiſonnoit preſque ceux qui s'en approchoient. Il n'avoit plus que deux dents, mais ſi pourries & gaſtées de chancre, qu'elles luy eſtoient pluſtoſt dommageables que de profit; d'avantage eſtoit paralitique. Et advinſt que le Soleil ſe trouvaſt au Lyon, & fuſt en ſa plus grande chaleur, toutesfois il eſtoit tousjours morfondu & avoit froid aux pieds. Ce pauvre miſera-

ble eſtant donc ſurpris d'amour, enflambé en ſon harnois (choſe aſſez aiſée à croire) d'autant qu'il eſtoit de bois ſec, ſollicitoit fort la Damoiſelle, tantoſt avec un preſent, maintenant par un autre; laquelle (encore que les dons fuſſent de grande valeur) n'en voulut jamais recevoir un, ſoit qu'elle n'en euſt que faire, ſon mary eſtant ſi riche, qu'il ne luy laiſſoit avoir beſoing de choſe quelconque, ſoit qu'elle ſe contentaſt de ſe voir en la grace d'un ſi gentil & plaiſant amoureux, qui l'alloit tous les jours attendre pour luy donner le bon-jour, eſpiant l'heure qu'elle alloit ou retournoit de l'Egliſe: & lors luy faiſant une grande reverence à la vieille mode, la ſupplioit inceſſamment le recevoir en ſa grace, l'enregiſtrer au rang de ſes bons, humbles & fidels ſerviteurs, & ne ſe monſtrer envers luy tant cruelle, que ſouffrir qu'il mouruſt pour la trop aymer; mais elle ſage & prudente, baiſſant les yeux vers la terre, s'en retournoit en ſa maiſon ſans luy reſpondre un ſeul mot. Advint que Anaſtaſe s'apperceut que le jeune gentilhomme, dont nous avons parlé cy-deſſus, frequentoit la maiſon de la Damoiſelle, au moyen dequoy il l'eſpia tant ſoigneuſement, qu'un ſoir que le mary d'elle eſtoit abſent, il le vit entrer en la maiſon; dont il penſa deſeſperer. Adonc comme un homme tout tranſporté de ſon entendement, & qui ne ſçait qu'il fait, ſans avoir au-

eun eſgard à ſon honneur, ny moins à celuy de la Damoiſelle, print grande quantité d'or, d'argent & riches bagues, & alla heurter à la porte du logis d'icelle. La ſervante oyant le ſon du marteau, mit la teſte à la feneſtre, demandant qui eſtoit en bas. C'eſt moy, dit le vieillard, ouvrez, je ſuis Anaſtaſe qui ſouhaitte parler à Mademoiſelle, & luy dire choſe qui luy ſera de profit. La chambriere l'ayant recogneu à la parole, courut incontinent trouver ſa maitreſſe, qui lors prenoit du bon temps avec ſon bien aymé; à laquelle l'ayant tirée à part, elle dit comme Anaſtaſe eſtoit en bas, lequel vouloit entrer, & luy dire quelque choſe de conſequence. Va, reſpond la Damoiſelle, & luy dy que je le prie m'excuſer, pour ce que de nuict, mon mary n'eſtant au logis, je n'ouvre ma porte à homme vivant. La fille ayant entendu la volonté de ſa maiſtreſſe, alla ſoudain rendre ceſte reſponſe au vieillard, qui ſe voyant ainſi chaſſé, ne ſçavoit que faire: enfin s'opiniaſtrant, ſe print à fraper à la porte plus fort qu'auparavant, ſi qu'il irrita la Damoiſelle; laquelle toute bouffée de colere, ſoit pour l'avoir ſeparée des bras de ſon amy, ou craignant qu'il ne fuſt deſcouvert, ſe mit à la feneſtre, diſant: Je m'eſmerveille grandement de vous, Seigneur Anaſtaſe, qui ſans aucun reſpect, venez à ceſt heure heurter à la porte d'autruy. Mon bon homme, il vous ſe-

roit beaucoup meilleur vous aller repoſer; ſans moleſter ainſi ceux qui ne vous font point de tort, vous aſſeurant que ſi mon mary eſtoit icy, comme il n'y eſt pas, je vous ouvrirois volontiers, ce que je ne puis faire, au moyen de ſon abſence. Mais pour toutes ces raiſons, l'opiniaſtre vieillard ne ceſſoit de tabuter, criant à la Damoiſelle qui luy vouloit dire quelque choſe de grande conſequence: au moyen dequoy elle le voyant tant obſtiné, & craignant que par ſa ſottiſe il ne diſt choſe qui offenſaſt ſon honneur, ſe conſeilla à ſon amy, qui fut d'avis qu'on le laiſſaſt entrer pour l'ouyr parler. Adonc elle fit allumer un flambeau, & envoya ouvrir au vieillard, qui ne ceſſoit tousjours de frapper; lequel entré en la ſale, la Damoiſelle qui reſembloit une roſe de May, ſort de ſa chambre, & le vint trouver, & luy demandant ce qu'il vouloit à heure tant indeuë, & ſi ce qu'il avoit envie de luy dire eſtoit tant preſſé, qu'il n'euſt peu attendre le jour. Lors le vieillard, d'une voix baſſe, tremblante & piteuſe, ayant quaſi les larmes aux yeux, luy dit: Madame, ma ſeule eſperance, & l'unique ſoutien de ma miſerable vie, ne trouvez eſtrange, s'il vous plaiſt, ſi avec telle temerité & preſomption je vous ſuis venu donner ennuy, frappant ſi tard à voſtre porte; d'autant que ce que j'en ay fait, n'a eſté en intention vous faſcher, ains pour vous declarer le tourment

& angoiſſeuſe paſſion que je ſouffre à l'occaſion de vos celeſtes beautez, que j'accuſe comme la ſeule cauſe de mon mal; vous ayant doüée d'une telle perfection, que ſans parangon eſtes l'unique entre les plus belles; m'oſant perſuader, que ſi comme la beauté, la pitié loge en voſtre blanche poictrine, vous me preſterez quelque favorable ſecours: à moy, dis-je qui pour trop vous aymer, meurs le jour cent mille fois. Helas! mon bien & ſeul paradis de mes penſées, adouciſſez donc la cruauté de ce cœur endurcy, & ne regardez à mon aage & ſimple condition; mais à la grandeur de mon deſir, & ardente amitié que je vous ay tousjours portée, porte & porteray tant que mon eſprit affligé gouvernera ces triſtes & debils membres: & pour teſmoignage de mes bonnes volontez, je vous ſupplie recevoir ce preſent, lequel encore qu'il ſoit petit, ſi penſe-je vous devoir eſtre agreable. Ce diſant, tira de ſon ſein une bourſe pleine de beaux doubles ducats, qui reluiſoient comme le Soleil, une longue corde de blanches, groſſes & rondes perles Orientales, & deux fort beaux diamans enchaſſez en or; & les luy preſentant, la requit ne luy refuſer ſon amour. La Damoiſelle ayant ouy & bien entendu les paroles de ce froid amoureux, luy dit: Je penſois, Seigneur Anaſtaſe, que fuſſiez plus ſage que ne vous monſtrez; mais à ce que je puis voir, vous avez la

teſte mal faite : & quoy ! où avez-vous les yeux ? penſez-vous que je ſois quelque putain & femme publique, me venant ainſi tenter avec vos preſens ? à la verité vous vous abuſez, & veux bien que ſçachiez, que je n'ay que faire de voſtre amour, ny de toutes ces choſes que me voulez donner, vous adviſant les porter à vos garces, qui vous ſçauront mieux contenter que moy ; qui comme ſçavez ay un mary, qui ne manque en choſe qui me ſoit de beſoin, & dont j'aye affaire. Allez donc à la bonne heure, & mettez peine de vous conſerver ſain, ce peu d'ans qu'avez encore à vivre. Lors le vieillard pointellé de rage & de douleur, luy dit : Mademoiſelle, je ſuis ſeur que ne dites ces choſes à bon eſcient, mais de peur du jeune homme qui eſt ceans (adonc le nomma par ſon nom & ſur-nom) & ſi ne me contentez, ſatisfaiſant à mon deſir, je proteſte en advertir voſtre mary, ſi-toſt qu'il ſera de retour. La Damoiſelle qui ne fit ſemblant s'eſtonner trop de ſes menaſſes, encore qu'elle euſt oüi nommer le nom de ſon ami, monta en colere, ſi que ayant pourſuivy le vieillard de toutes les ſortes d'injures, dont elle ſe peut adviſer, print un gros baſton, & le voulut frapper, quand il gaigna legerement la porte & s'enfuit. Luy party, elle retourna trouver ſon amy, auquel quaſi en plorant, elle declara le tout craignant bien fort que ce chetif vieillard

ne les decelaſt. Quand le jeune homme, qui eſtoit ſage & accort, la reconforta, luy diſant : M'amour, je vous prie ne vous tourmenter, ains faire ce que vous diray, & je m'aſſeure que le tout ſe portera bien. Si-toſt que voſtre mary ſera de retour, il faudra que luy racontiez comme tout va, luy diſant que ce meſchant & malheureux vieillard vous accuſe de faire l'amour avec ceſtuy-cy & ceſtuy-là : & ainſi vous en faudra nommer cinq ou ſix, au rang deſquels me pourrez encore mettre, puis laiſſez beſongner la fortune, & verrez qu'elle vous ſera favorable. Ce conſeil pleut merveilleuſement à la Damoiſelle, qui l'executa en ceſte façon. Son mary eſtant de retour, au lieu de luy ſauter au col & le bien veigner, elle feignit eſtre fort triſte & deconfortée, ſi que les yeux pleins de larmes, ne ceſſoit de ſouſpirer, maudiſſant l'heure que jamais elle avoit prins naiſſance. Et enquiſe par ſon mary qu'elle avoit, ne luy reſpondit rien, mais ſe plaignant à haute voix, diſoit : Je ne ſçay qui me tarde que à ceſte heure je ne me tuë moy-meſme, pluſtoſt que ſouffrir qu'un traiſtre, un parjure & deſloyal ſoit cauſe de ma ruine & perpetuel deshonneur. Ha ! chetive que je ſuis, qu'ay-je fait pour devoir eſtre ainſi deſchirée de toutes parts, & rongée juſques au vif. Et par qui ? dit le mary. Par un voleur, un aſſaſſin, un meſchant, dit-elle, qui meriteroit mourir de mille

morts. A la fin, contrainte par ſon mary, luy dit : Ce temeraire, preſomptueux, & outrecuidé vieillard Anaſtaſe, qui feint eſtre tant voſtre amy, homme ſans cervelle, laſcif & diſſolu en tous ſes faits, me vint l'autre ſoir requerir de mon deshonneur, m'offrant & bagues & argent, & pour ce que je fis la ſourde oreille à ſes prieres, & ne voulus contenter ſon ſale & beſtial deſir, il eut recours aux injures, me diſant que j'eſtois une meſchante & eſhontée, qui amenois des hommes en ma maiſon, & que je me meſlois avec tel & tel, ce qu'entendant je penſay mourir de dueil : enfin prenant courage, je me ſaiſis d'un baſton pour le chaſtier ; mais luy doutant ce qui euſt peu advenir, s'enfuit. Le mary entendant ces nouvelles, ſe faſcha outre meſure, & ayant reconfortée ſa femme, delibera joüer tel tour au vieillard, que toute ſa vie ſe ſouviendroit de luy. Le lendemain, le mary de la Damoiſelle & Anaſtaſe ſe rencontrerent ; mais avant que le mary parlaſt, Anaſtaſe luy fit ſigne qu'il avoit à luy dire quelque choſe : lors commençant ainſi : Monſieur, vous ſçavez quelle & combien grande & parfaite a eſté l'amitié que nous nous ſommes tousjours portée, ſi qu'à grand' peine en pourroit-on voir une pareille : c'eſt pourquoy, meu du grand zele de voſtre honneur, je delibere vous declarer quelque choſe, vous ſuppliant neantmoins, par l'amitié qui eſt

entre nous, la tenir cachée & ſecrette, pourvoyant à vos affaires en toute diligence, & avec un meur jugement. Et pour ne vous tenir long-temps en ſuſpens, je dis que voſtre femme fait l'amour avec un tel jeune homme qu'elle ayme, & ſe donne du plaiſir & bon temps avec luy à voſtre grand deshonneur, & ſcandale de voſtre maiſon, & vous jure le tout eſtre vray, comme je le dis, pour l'avoir veu le ſoir qu'eſtiez aux champs, entrer en voſtre maiſon, & le lendemain matin en ſortir en habit deſguiſé. Le mary enflambé de colere, pour avoir entendu ce nouveau diſcours, commença à l'injurier, diſant: Ha! miſerable, meſchant, malheureux bourreau de l'honneur d'autruy, je ne ſçay qui me tient que je ne te prenne par ceſte ſotte barbe, & ne te l'arrache poil après poil: ne ſçay-je pas de quelle condition eſt ma femme, & comme tu l'as voulu corrompre par argent, perles & autres joyaux? N'as-tu pas dit, traiſtre, effronté que tu es, que où elle ne te voudroit obeyr ou complaire à tes volontez desbordées, tu l'accuſerois envers moy, la rendant malheureuſe tout le temps de ſa vie? N'as-tu pas dit qu'un tel & un tel & pluſieurs autres ſe donnent du plaiſir avec elle? Si je n'avois eſgard à ta vieilleſſe, je te foulerois une heure la pance aux pieds, & te battrois tant, que je ferois ſortir ta malheureuſe ame de ton laſche & miſerable

corps! V'a-t'en à ta malheux, vieillard radoté, & ne ſois ſi hardy de te preſenter jamais devant moy, ny regarder ſeulement le ſueil de ma maiſon. Adonc le pauvre Anaſtaſe ayant remis ſes fluſtes en ſon ſac, s'en alla ſans ſonner mot, non plus que s'il fuſt devenu muet; & la Damoiſelle que ſon mary avoit en eſtime de ſage & prudente, en plus grande ſeureté que devant, ſe donna du bon temps avec ſon amy.

Ariane avoit mis fin à ſa plaiſante Fable, qui appreſta ſi fort à rire à un chacun, que Madame fut contrainte faire ſilence. Ce fait, ſe tournant vers la Damoiſelle, luy commanda pourſuivre, recitant quelque plaiſant Enigme; laquelle pour ne ſembler moins gaye & acorte que les autres, dit en ceſte ſorte:

Je ſuis avanturier, ignorant le repos,
Qui tousjours tracaſſant, erre parmy le monde:
Je commande ſur terre & en la mer profonde,
Calmant ou mutinant comme je veux ſes flots.

Je ne me laiſſe voir; mais ſi je ſuis enclos,
Si très-cruellement je bruy, tempeſte & gronde,
Que je me fais ouyr d'une lieuë à la ronde,
Tant je hay les priſons & les borgnes cachots.

Quand je ſuis agité d'une fureur mutine,
Il n'y a rien ſi fort, que fort je ne ruine,
Et fuſſent des grands Roys les palais glorieux.

Je ne pardonne à rien, & fais à tout la guerre ;
Mais principalement à ceux qui loing de terre
D'un front haut eſlevé, vont menaſſant les cieux.

Ceſt Enigme ferma la bouche & ouvrit les oreilles & l'eſprit à l'aſſiſtance, qui en attendoit l'interpretation, quand Alterie qui devoit donner commencement à la Fable ſuivante, ſe leva de ſon ſiege, diſant : Je ne penſois ceſt Enigme avoir beſoing d'interprete, tant la deſcription d'iceluy me ſemble le rendre ayſé ; toutesfois puiſque je vous voy tous muets, faiſans ſemblant ne l'entendre, je diray qu'il ne veut ſignifier autre choſe que le vent, qui avanturier, n'a point de repos, court touſjours, commande à la terre & à la mer, ne veut eſtre enfermé, ne pardonne à rien, fait la guerre à tout, & principalement aux choſes hautes. La gentilleſſe de l'eſprit d'Alterie en l'expoſition de ceſt Enigme, fut recommandée d'un chacun, au grand meſcontentement d'Ariane, qui penſoit ſeule entendre ſon Enigme ; à laquelle Madame jugeant par la rougeur de ſon beau viſage ce qui en eſtoit, dit : Or ſus, ſus, appaiſez-vous, Ariane, vous aurez une autre fois voſtre revanche : puis ſe tournant vers Alterie, luy commanda reciter ſa Fable ; laquelle avec un geſte joyeux, dit ainſi ;

FABLE IV.

Bernard, Marchand Genevois, vend du vin broüillé, & demy d'eau; lequel, par la volonté divine, perd la moitié de l'argent qu'il en avoit receu.

LA Fable recitée par ceſte mienne bien aymée ſœur, me fait ſouvenir de ce qui advint à un marchand Genevois; lequel vendant du vin meſlé avecques de l'eau, perdit l'argent de ſa marchandiſe, & mourut quaſi de dueil & deſplaiſir.

En Gennes, ville renommée & fort marchande, demeuroit un nommé Bernard, de la famille des Fulgoſes, homme avare & fort adonné à l'uſure & faux contracts; lequel ayant fait grand amas des vins qui croiſſent au mont Faliſque, qui ſont des meilleurs de tout le pays, delibera en charger une pleine Navire, & la mener en Flandres, en eſperance d'en retirer un tel profit, qu'il gaigneroit la moitié deſſus. Ceſtuy eſtant donc un jour party du port de Gennes avec bon vent & proſpere, navigea tant heureuſement, que peu de jours ap rès

après il arriva à quelques milles du lieu auquel il vouloit aller ; où jettant les ancres, arreſta ſon vaiſſeau, & deſcendu en terre, fiſt proviſion d'eau douce, avec laquelle fiſt ſi miraculeuſement multiplier ſon vin, que d'un tonneau, il en fit deux ; puis levant les ancres, & donnant les voiles au vent, ſingla par telle bonaſſe, qu'en peu de temps il print port par Flandres, où pour ce qu'il y avoit grande diſette de vin, en moins de rien debita le ſien aux habitans à ſon mot, encore bien heureux qui en pouvoit avoir pour de l'argent ; ſi que de ceſte vente il emplit deux ſacs de beaux eſcus au Soleil, dont il eſtoit joyeux à merveilles, & n'eſtoit jamais content, s'il ne les voyoit pour le moins une fois le jour à deſcouvert. Or une fois comme il retournoit en ſon pays, & ſe voyant eſloigné de la terre Flamande & en plaine mer, luy print envie voir & compter ſes eſcus ; de mode qu'ayant prins les ſacs où ils eſtoient, les renverſa ſur une table, & ſe mirant à la lueur de leur luſtre, ſe mit à les manier, compter & recompter plus de cent fois. Ce fait, & eſtant las de remuer les doigts, les remit en leurs ſacs, qu'il lia fort eſtroittement, puis ſortit pour aller prendre l'air. Advint qu'un gros ſinge qui eſtoit enchainé en ce vaiſſeau, ayant prins garde à tout ce qu'avoit fait ce marchand, trouva moyen ſe deſlier, & voyant Ber-

nard abſent, ſaute ſur la table où eſtoient les ſacs aux eſcus; & s'en eſtant ſaiſi, grimpe amont l'arbre de la navire, & entre en la gabie, où avec belles dents il deſnouë les ſacs, en tire les eſcus, & ſe met à les manier, comme s'il les euſt voulu compter, imitant, en toutes les façons, les geſtes du marchand, qui n'ayant plus de contenance, & ne ſçachant que faire, mouroit de deſplaiſir, regardant d'un œil piteux, la grace & bonne mine que tenoit ce nouveau financier au maniement de ſes deniers; lequel cependant il n'oſoit pourſuivre, ne faire ſuivre, de peur de l'irriter, & qu'il ne jettaſt tout en la mer, penſant que l'expedient le plus certain, eſtoit de laiſſer paſſer la fantaſie à ceſt animal quinteux, & ſe ſouſmettre à ſa diſcretion; lequel après avoir longuement tourné, viré, brouillé & manié ceſt argent, le remit dedans les ſacs, qu'il lia bien fort; puis en prenant l'un, le jetta dans la mer, & laiſſa cheoir l'autre au vaiſſeau; comme voulant ſignifier que ce qu'il avoit jetté en la mer, appartenoit à l'eau, comme eſtant provenu de l'eau miſe au vin, & que ce qu'il avoit rendu au marchand eſtoit le prix de ſon vin pur: ainſi l'eau eut le prix de l'eau, & Bernard celuy du vin; lequel voyant ces choſes eſtre advenuës par la volonté divine, s'appaiſa, penſant que toutes choſes mal acquiſes ne ſont de durée;

& s'il advient que le maiſtre & poſſeſſeur en jouïſſe, les heritiers n'en auront le plaiſir.

La Fable recitée par Ariane fut loüée de tous, comme ingenieuſe & bien deduite; laquelle, Madame luy ayant fait ſigne de pourſuivre en racontant ſon Enigme, dit en telle ſorte :

Je n'ay ny chair, ny os, muſcle, artere ny veine,
Toutesfois j'ay un corps qui recele au dedans,
De ſon ventre endurcy un rang de forte dents,
Qui devorent le fer dont ſouvent je ſuis pleine.

Sans ma ſoigneuſe garde & bon ſecours, à peine
Les hommes vivroient-ils aſſeurez des brigans,
Des voleurs, aſſaſſins & autres telles gens,
Qui nourriſſent de ſang leur fureur inhumaine.

Auſſi je ſuis tousjours comme leur garde corps;
Je recelle leurs biens, je cache leurs threſors,
Et accourcy leurs nuicts par un ſomme paiſible.

Et toutesfois pourtant, ô grande cruauté!
Je ſuis tousjours aux fers, & ne m'eſt point poſſible
Tirer mon corps des ceps où il eſt arreſté.

Ceſt Enigme donna aſſez matiere de reſver ſur ſon interpretation, ſans toutesfois qu'aucun y peuſt mordre, fors Iſa-

belle, qui dit iceluy ne ſignifier autre choſe, ſinon la ſerrure, laquelle n'a chair, os, ne telles parties corporelles, ains ſeulement des dents qui devorent le fer; c'eſt à dire la clef dont ſouvent elle eſt pleine. Sans elle les hommes ne ſeroient aſſeurez en leur maiſon, auſquels elle ſert de garde-corps, elle enferme leurs biens, richeſſes & threſors, & leur fait trouver la nuict courte par un ſomme doux & aſſeuré, & toutesfois elle eſt tousjours cloüée en un endroit, d'où elle ne peut bouger. La docte expoſition de ce ſubtil Enigme finie, Laurette ſe levant debout, dit en ceſte façon:

FABLE V.

Denis, apprenty de maiſtre Lactance tailleur, ne tient compte d'apprendre ſon meſtier de tailleur, mais bien la ſcience de ſon maiſtre. Grande haine naiſt entr'eux à ceſte occaſion : enfin Denis devore ſon maiſtre, puis eſpouſe Violante fille du Roy.

LES jugemens, comme les volontez des hommes ſont bigearres & variables, & chacun, comme dit le Sage, abonde en ſon ſens. De là procede qu'aucuns s'adonnent à l'eſtude des Loix, autres à l'art Oratoire, qui à la Speculation, qui à la Philoſophie, & qui à une autre choſe : ainſi beſongnant la maiſtreſſe nature, laquelle, comme piteuſe mere, meut chacun à ce qui luy eſt plus agreable : ce qui vous ſera notoire, ſi à mes paroles il vous plaiſt preſter un peu de paiſible audiance.

En l'Iſle de Sicile, qui d'ancienneté ſurpaſſe toutes les autres, eſt une cité, vulgairement nommée Meſſine, noble,

belle & fort renommée à cauſe de ſon port. D'icelle naſquit Maiſtre Lactance, homme bien verſé en deux ſciences, à ſçavoir la couſture qu'il pratiquoit publiquement aux yeux d'un chacun ; & la Necromance, lequelle il exerçoit de nuict en ſecret & cachette. Advint un ſoir que ceſt homme s'eſtant enfermé ſeul en ſa chambre, faiſoit quelques caracteres & ſignes appartenans à ſa caballe, quand de malencontre il fut deſcouvert par un jeune garçon, nommé Denis, ſon apprenty, qui penſant retourner en la chambre pour quelque affaire, trouva la porte fermée, de laquelle (pour ce qu'au dedans il entendoit du bruict) il s'approcha doucement & regardant au travers d'un pertuis, vit ſon maiſtre en furie, faiſant ſes charmes: à quoy ce jeune garçon print ſi grand plaiſir, qu'il delibera apprendre ſes ſecrets, ſans toutesfois ſe vouloir declarer, & deſlors laiſſant à part éguille, dez & cizeaux, ne ſe ſoucioit plus que d'apprendre ce qu'on ne luy vouloit monſtrer. Lactance voyant Denis avoir changé de naturel, & de diligent, vigilant & bon ouvrier qu'il eſtoit au commencement, eſtre devenu laſche, pareſſeux & ignorant, ne prenant plus plaiſir, comme eſtoit ſa couſtume, à travailler de ſon eſtat, luy donna congé, le renvoyant à ſon pere ; lequel fut le plus eſtonné du monde, de le voir ainſi chaſſé, ne ſe pouvant imaginer pourquoy. Quel-

que temps après, ce bon homme ayant ſongneuſement admoneſté ſon fils de ſon devoir, le ramena à Lactance, qu'il pria de bien bon cœur iceluy vouloir reprendre: & où deſormais il feroit l'opiniaſtre, & ne voudroit travailler, le chaſtier très-bien, ne voulant autre choſe de luy, ſinon qu'il luy apprint ſon meſtier. Lactance qui cognoiſſoit le pere du garçon eſtre bon pauvre homme, ne ſe fit trop tirer l'oreille, ains le reprint, luy monſtrant tous les jours avec grand ſoing comme il falloit tailler & coudre, mais Denis n'y vouloit entendre. Au moyen dequoy à chaque bout de champ, ſon maiſtre le chargeoit de meſure, faiſant trotter l'aune ſur ſes eſpaules & par tout, tellement que le pauvre diable, qui portoit plus de coups qu'il ne mangeoit de morceaux de pain, avoit tousjours les yeux pochez au beurre noir, ou quelque fer mal aſſis; choſe qu'il enduroit patiemment, tant le rendoit inſenſible le deſir qu'il avoit d'apprendre ceſte ſecrette ſcience, que toutes les nuicts par la fente de la porte il voyoit pratiquer à ſon maiſtre, qui jugeant ceſt apprenty eſtre lourd & groſſier, ne pouvant comprendre choſe qu'on luy monſtraſt, ne ſe ſoucioit desja plus d'exercer ſon art diabolique devant luy, ſe perſuadant que s'il ne pouvoit apprendre à coudre, qui eſtoit choſe bien ayſée, qu'encore moins apprendroit-il ſa caballe, qui eſtoit tant difficile: à ceſte

cauſe ne ſe voulut plus cacher de luy, dont Denis fut le plus content homme du monde; lequel encore qu'on l'euſt en eſtime de lourdaut, groſſier, & de peu d'entendement, ſi eſt-ce qu'en peu jours il ſe fit ſi ſçavant en ceſte ſcience, qu'il en ſçavoit plus que ſon maiſtre. Un jour le pere de ce garçon paſſoit par devant la maiſon de Lactance, & ne voyant point ſon fils en la boutique, entra dedans, & vit qu'au lieu de coudre & apprendre ſon meſtier, on luy faiſoit porter du bois en la cuiſine, aller à l'eau, bercer l'enfant, ballier la maiſon, & faire tout ce qni appartient à une chambriere; dont le bon homme fut tant faſché, qu'il voulut ravoir ſon fils, qu'il mena en ſa maiſon; où eſtant commença le tancer, diſant: Denis, tu ſçais ce que j'ay deſpendu, penſant te faire apprendre quelque choſe de la couſture, afin qu'un jour tu peuſſes gaigner la vie de toy & de moy: mais, helas! j'ay ſemé en l'eau, car jamais tu n'as rien voulu apprendre, dont je meurs ſur les pieds, me trouvant en telle neceſſité, que je ne ſçay plus de quel bois faire fleſches, ny comme te nourrir: ce qui m'a fait t'admoneſter, mon fils, de gaigner honneſtement ta vie, & au mieux qu'il te ſera poſſible: & achevant ceſte derniere parole, le bon homme ſe print à pleurer. Quoy voyant Denis luy reſpondit: Mon pere, je vous mercie autant humblement qu'il m'eſt poſſible de la deſpenſe,

pence, peines & longs ravaux qu'avez soufferts à mon occasion, vous suppliant croire que si je n'ay employé mon temps à apprendre le mestier de tailleur, comme c'estoit vostre volonté, je ne l'ay toutesfois despendu à esplucher mes doigts au Soleil, & ne rien faire, m'estant acquis par mes longues veilles & continuels labeurs une telle science; laquelle j'espere desormais si heureusement pratiquer, que vous & moy vivrons contens le reste de nos vies. Appaisez-vous donc, mon pere, je vous prie, & ne vous tourmentez ainsi, ains prenez bon courage, & vous reconfortez. Et afin que ne pensiez que je vous dis ces choses pour vous entretenir de paroles, je vous en veux monstrer l'experience. Demain par la vertu de cest art secret; je me transformeray en un beau cheval, que vestirez de selle & bride, puis me menerez vendre au marché, & vostre vente faite, vous vous en reviendrez; mais ne serez plustost retourné ceans la main chargée & pleine d'escus, que m'y trouverez en la mesme forme que me voyez maintenant, ainsi cognoistrez-vous si j'auray profité ou non, vous ayant en si peu de temps donné de quoy longuement vous entretenir: mais je vous advise sur toutes choses, & je vous en prie vous garder, qu'en me vendant ne me livriez avec la bride, qu'il faut, quoy qu'il en soit, que vous vous reserviez, sans vous en desaisir,

autrement je ne pourrois plus retourner, & peut-eſtre ne me verriez-vous jamais. Le lendemain venu, Denis ſe deshabilla, & s'eſtant frotté tout le corps de ne ſçay quelle graiſſe en la preſence de ſon pere, grommela quelques mots, auſquels ayant mis fin, le bon homme fut tout eſtonné, qu'au lieu de ſon fils, il vit un beau & puiſſant cheval, qu'il enharnacha comme il luy avoit eſté dit, puis le mena au marché; où arrivé, fut incontinent environné d'un monde de marchands & maquignons, leſquels ravis de la beauté & bonnes façons de la beſte, qui manioit ſes membres & tout le corps tant librement, & avec une telle promptitude & dexterité, que c'eſtoit merveilles, demandoient tous s'il eſtoit à vendre; auſquels le vieillard reſpondoit que ouy: quand de fortune Lactance s'y trouva, lequel ayant bien veu & viſité ce cheval, cogneut qu'il eſtoit ſupernaturel: au moyen dequoy, s'eſtant doucement retiré de la preſſe, en la plus grande diligence à luy poſſible, courut en ſon logis, & déguiſé en marchand, & ſaiſi d'une grande ſomme de deniers, retourna au marché, où il trouva encore le bon homme avecques ſon cheval, duquel s'approchant de rechef, & le regardant ententivement, s'apperceut que c'eſtoit ſon Denis: lors demandant au bon homme s'il le vouloit vendre, luy dit que ouy: & eſtans tombez d'accord, maiſtre Lactance luy

compta deux cens eſcus d'or pour le prix de la beſte qu'il vouloit ſaiſir par la bride, quand le vieillard luy dit qu'il n'entendoit que la bride fuſt du marché, ains vouloit qu'elle luy demeuraſt, autrement ce n'eſtoit rien fait. Mais Lactance ſceut tant bien cauſer & luy bailler du plat de la langue, qu'il eut bride & cheval, qu'il mena en ſa maiſon; & l'ayant mis en l'eſtable, & eſtroittement lié contre la mangeoire, le ſervoit ſoir & matin de cent mille coups de baſton, de ſorte qu'en peu de temps le pauvre cheval devint tant maigre & deſcharné, qu'il faiſoit pitié à qui le regardoit. Or Lactance avoit deux filles, leſquelles cognoiſſant la cruauté de leur mauvais pere, alloient tous les jours en l'eſtable viſiter ce malheureux cheval, qu'elles flattoient, careſſoient & traittoient à leur poſſible: ſi qu'une fois entre les autres elles le prindrent par le cheveſtre, & le menerent à la riviere pour le faire boire, où le cheval ne fut pluſtoſt qu'il ſe lança dans l'eau, & ſe transformant en un petit poiſſon, ſe perdit ſous les ondes. Ces filles voyant l'eſtrangeté de ceſte adventure, demeurerent grandement esbahies, & retournées en leur maiſon, ſe mirent à faire le plus grand dueil qu'on vit oncques, ſe battant la poictrine, arrachans leur beaux & blonds cheveux, & ſanglotans à toute heure. A quelque temps de là, voicy Lactance arriver, lequel entrant en l'eſtable

pour frotter ſon cheval d'autre bouchon que de paille, fut tout eſtonné qu'il ne le trouva plus, dont il fut bien faſché, & monté où eſtoient ſes filles, qu'il trouva pleurantes, ſans autrement s'informer de l'occaſion de leurs larmes (d'autant qu'il ſçavoit bien où le mal les tenoit) leur dit: Mes filles, n'ayez point de peur, & me dites ſeulement qu'eſt devenu le cheval, afin que j'y puiſſe pourvoir d'heure. A ceſte parole les pauvrettes s'eſtans aſſeurées, luy conterent comme le tout s'eſtoit paſſé. Quoy entendu par le pere, ſe deſpoüilla ſoudain, & ayant prins ſon chemin vers la riviere, ſe transforma en un Ton, puis ſe jetta dans l'eau, pourſuivant à force d'ailerons le petit poiſſon, afin de le devorer; lequel s'eſtant apperceu du Ton aux grandes dents, & craignant qu'il ne l'engloutiſt, s'approcha du bord de la riviere, de laquelle il ſortit transformé en riche ruby enchaſſé en or, puis ſauta dans le pannier d'une des Damoiſelles à la fille du Roy; laquelle en s'esbattant ſur le rivage, l'empliſſoit de petites pierrettes qu'elle trioit d'entre le menu ſablon. Ceſte Damoiſelle donc retournée au logis, & ayant tiré ſon butin du petit pannier, la fille unique du Roy nommée Violante, vit parmy ces pierrettes reluire ceſte bague, qu'elle print & mit en ſon doigt, comme choſe qu'elle tenoit bien chere. La nuict venuë, & ceſte Princeſſe retirée en ſa chambre, l'anneau

print la figure d'un beau jeune homme ; lequel mettant la main ſur le ſein delicat de Violante, trouva deux petites rondes mammelles, qui commençoient ſeulement à s'enfler. Quoy ſentant la pucelle, qui ne faiſoit encore que ſommeiller, eut peur ; & ſe levant en ſurſault, vouloit crier, quand le jouvenceau mettant la main ſur ſa belle bouche pleine de ſenteurs, l'en empeſcha. Adonc ſe jettant à genoux devant elle, luy requiſt pardon, la ſuppliant le vouloir ayder en ſes miſeres, & croire qu'il n'eſtoit là venu pour ſoüiller ſa chaſte & ſaincte pudicité, mais bien pour implorer ſon ſecours, luy declarant qui il eſtoit, la cauſe de ſa venuë, & comme & par qui il eſtoit pourſuivy. Violante aucunement aſſeurée par la lueur de la lampe qui bruſloit en ſa chambre, & par les paroles du jeune homme, qu'elle vit beau & gaillard, print pitié de luy, & dit : Jeune homme, tu t'es monſtré bien temeraire & outrecuidé, de venir en lieu où tu n'as eſté appellé, & encore beaucoup plus preſomptueux de toucher ce que les grands n'oſent quaſi regarder : toutesfois je ne veux te chaſtier ſelon tes merites, eu eſgard à tes meſaventures, au recit deſquels tu m'as tellement eſmeuë à pitié, que je te veux bien monſtrer que je ne ſuis de marbre, & n'ay le cœur de diamant ; c'eſt pourquoy je delibere te preſter tout le charitable ſecours que mon honneſteté pourra permet-

tre : dont le jouvenceau la remercia bien humblement ; & le jour eſtant venu reprint la figure de l'anneau, que la Princeſſe mit avec ſes joyaux plus precieux. En ce temps advint que le Roy, pere à Violante, tomba en une griefve maladie que l'on ne pouvoit guerir, les medecins la jugeant incurable : auſſi de jour en jour alloit-il en empirant. Quoy venu aux oreilles de Lactance, contrefit le medecin, alla au palais royal, & entré en la chambre du Roy, s'informa de ſa maladie ; puis l'ayant regardé au viſage, taſté ſon poulx, & conſideré ſon urine, luy dit : Sire, voſtre maladie eſt grande & fort dangereuſe ; mais prenez courage, car en bref vous guerirez : pour ce que je ſçay un tel remede, que je me fais fort guerir en peu de jours la plus cruelle & forte maladie qu'on puiſſe avoir. Maiſtre, dit le Roy, ſi me pouvez faire recouvrer ma ſanté, comme vous dites, je promets vous ſi bien recompenſer, que tout le temps de voſtre vie en demeurerez content. Lors le medecin : Sire, je ne vous demande eſtats, dignitez, ne threſors, ains ſeulement qu'il plaiſe à voſtre Majeſté me faire une ſeule grace : que le Roy luy promit, moyennant qu'il luy demandaſt choſe raiſonnable. Je ne demande autre choſe de voſtre Majeſté, Sire, dit le medecin, ſinon un rubi enchaſſé en or, lequel eſt aujourd'huy en la puiſſance de Madame voſtre fille. Le Roy oyant

une ſi legere demande, luy dit: Maiſtre, ſi ne voulez autre choſe, aſſeurez-vous que ſerez toſt content. Dont le medecin remercia bien humblement le Roy, lequel de-là en avant, il panſa avec une telle diligence, qu'en moins de dix jours il le rendit tout ſain & diſpos. Le Roy guery, fit en la preſence du medecin appeller ſa fille, à laquelle il commanda luy apporter tous les joyaux qu'elle avoit: à quoy la Princeſſe obeit. Monſieur le medecin ayant tout bien veu &. viſité, dit que le ruby qu'il demandoit n'y eſtoit pas, & que Madame regardaſt où il eſtoit. Ceſte Princeſſe qui aymoit ce ruby ſur toutes choſes, diſoit n'avoir autres bagues que celle qui eſtoient là. Ce qu'entendu par le Roy, dit au medecin: Allez & retournez demain, & je feray tant que ma fille me baillera l'anneau. Le medecin party, le Roy appella Violante, luy demandant amiablement où eſtoit ce ruby que le medecin vouloit avoir, & qu'elle luy donnaſt, & il en rendroit un plus beau de la moitié; mais elle n'en voulut jamais rien dire, qui fut cauſe qu'il la renvoya. A peine fut elle en ſa chambre, où elle s'enferma, qu'elle ſe mit tendrement à plorer la perte de ſon pauvre ruby, qu'elle baignoit tout en larmes, le baiſant de grand amour, maudiſſant l'heure & la journée que jamais le medecin avoit mis le pied en la cour du Roy ſon pere. Le ruby voyant les chaudes lar-

mes qui couloient des yeux de ceſte belle Princeſſe, & les profonds ſouſpirs de ſon cœur, reprint ſa forme humaine, & luy dit : Madame, de qui depend l'heur de ma vie, je vous ſupplie ne vous attriſter ainſi à mon occaſion, ains pluſtoſt chercher quelque bon remede contre noſtre malheur; parce que le medecin qui tant ſongneuſement pourchaſſe à m'avoir, eſt mon ennemy capital qui cherche à me faire mourir. Ainſi doncques, Madame, comme ſage, prudente & bien adviſé, ne me mettrez, s'il vous plaiſt, en ſa puiſſance; mais feignant eſtre faſchée, me rejetterez contre le mur, après je pourvoiray au ſurplus. Le lendemain matin le medecin retourna vers le Roy, qui lui dit ſa fille l'avoir aſſeuré n'avoir l'anneau. Quoy entendu ſe troubla grandement, & affermant le contraire, & que le ruby eſtoit en la puiſſance de la Princeſſe; que le Roy fit derechef appeller en la preſence du medecin, & luy dit : Violante, tu ſçais que j'ay recouvré ma ſanté par la ſongneuſe diligence de ce medecin, qui pour toute recompenſe ne me demande que ceſt anneau, qu'il dit eſtre entre tes mains, & toutesfois tu me le refuſes : j'euſſe creu que pour l'amour que tu me portes, tu ne m'euſſes ſeulement voulu donner un ruby, mais encore ta propre vie. C'eſt pourquoy je te prie par l'obeyſſance que tu me dois, & l'amitié que je te veux, ne me refuſer ceſte bague,

que je te recompenſeray de tout ce que tu voudras. La Princeſſe ayant entendu le vouloir du Roy ſon pere, alla en ſon cabinet, duquel elle apporta tous ſes joyaux, avec leſquels elle meſla le ruby; & en la preſence du Roy, les maniant les uns après les autres, les monſtroit au medecin: qui ſoudain qu'il veit la piece qu'il demandoit, voulut mettre la main deſſus, diſant: Madame, voilà la bague que je deſire, & que le Roy m'a promiſe: quand la Princeſſe en le repouſſant, luy dit: Attendez, maiſtre, vous l'aurez. Lors prenant l'anneau entre ſes doigts: Voicy donc ce tant cher & precieux joyau que demandez; & la perte duquel me rendra deſolée tout le temps de ma vie. Or je ne le vous donne pas de ma bonne volonté, mais y eſtant contrainte par le Roy mon pere. Ce diſant, jetta contre la muraille le ruby, qui eſtant tombé contre terre, s'ouvrit incontinent, & devint une belle pomme de grenade; laquelle éparpillée, reſpandit ſes grains de toutes parts. Quoy voyant le medecin, ſe transforma ſoudainement en un coq, penſant avec ſon bec devorer le pauvre Denis; mais il fut trompé, pour ce qu'un grain ſe cacha de telle ſorte, que le coq ne le peut voir. Ce grain ayant attendu l'opportunité, ſe convertit en un regnard, & ſe ruant impetueuſement ſur Monſieur le coq, le print par la gorge, l'eſtrangla & devora en la preſence & au grand esbahiſſement du

Roy & de Violante ſa fille. Ce fait, & Denis ayant reprins ſa premiere figure, raconta le tout au Roy, qui luy fit eſpouſer la Princeſſe, avec laquelle il a veſcu longtemps en bonne paix & tranquillité, au contentement du bon vieillard, pere à Denis, qui de bien pauvre & ſouffreteux, devint riche & opulent en biens; & Lactance par ſon envie demeura ſans vie.

La plaiſante Fable d'Alterie eſtoit achevée au plaiſir & contentement d'un chacun, quand Madame, qui dormoit preſque, fit ſigne à la Damoiſelle, qu'avec un plaiſant & gaillard Enigme elle les reveillaſt, & miſt fin aux plaiſans diſcours de ceſte ſerée; d'autant que le coq par ſonchant annonçoit la venuë du jour. Laquelle avec un viſage riant, & ſans ſe faire trop tirer l'oreille, dit en ceſte maniere:

Celuy qui m'ayme bien, m'eſtime & priſe tant,
Qu'il ne me veut jamais, s'il peut, perdre de veuë,
Eſt tant eſpris de moy, qu'auſſi-toſt qu'il m'a veuë,
Il faut qu'il me careſſe, ou il n'eſt point content.

Il me baiſe, me prend, m'embraſſe, & me taſtant,
Me met dedans le corps un bout qui touſjours ſuë;
Ce fait, ſi bruſquement ça & là me remuë,
Que l'halaine luy faut & le laſſe d'autant.

De ce repouſſement & plaiſante ſecouſſe,
Procede une douceur ſi ſoüefve & ſi douce,
Que toute elle ravit les eſprits & les cœurs.

Neantmoins ſur la fin il faut qu'on le retire;
Afin de l'eſſuyer, & les moites humeurs
Qui coulent d'un endroit que je ne veux pas dire.

Au recit de ceſt Enigme chacun ſe print ſi fort à rire, principalement les hommes, qu'on n'euſt pas entendu Dieu tonner, quand Ariane qui avoit eſté trompée par Alterie, ſe leva debout, faiſant ſigne qu'on ſe teuſt; lors commença à dire: Meſſieurs, je vous ſupplie eſtranger de vos cœurs toutes les mauvaiſes opinions qu'avez conceuës ſur l'expoſition de l'Enigme récité par ceſte mienne ſœur, d'autant qu'il eſt plus honneſte que ne penſez, ne voulant ſignifier autre choſe que la trompette, & celuy qui en ſonne; lequel en eſt tant amoureux, qu'il faut qu'elle ſoit tousjours penduë à ſon col. Quand il en veut ſonner, il la prend, la baiſe & met dedans un bout qui tousjours ſuë, c'eſt-à-dire la langue; après il la remuë tant ſouvent çà & là, que l'halaine luy affoibliſt, & faut qu'il ſe repoſe. Et de ce remuement, procede une douceur ſi douce, c'eſt-à-dire le ſon d'icelle, qu'elle ravit les eſprits & les cœurs des hommes; mais ſur la fin il faut qu'on retire le bout de la langue de

dedans, afin de l'eſſuyer, & eſſuyer auſſi les humeurs, qui eſt l'eau qui coule par le gros bout de la trompette. Alors Alterie ayant entendu la vraye expoſition de ſon Enigme, fut toute troublée: toutesfois cognoiſſant qu'on ne luy avoit rendu que la pareille, s'appaiſa; & les flambeaux allumez, chacun prenant congé de Madame, s'en retourna juſques au lendemain.

LA NEUFIESME NUICT

DES FABLES ET ENIGMES du Seigneur Jean-François Straparole.

LA terre ſeiche avoit deſormais chaſſé dehors les humides ombres de la nuict, & les gentils oyſelets repoſoient paiſiblement en leurs petits nids, baſtis entre les branches fueilluës des arbres, quand l'amiable & honneſte compagnie, ayant mis ſous le pied tout chagrin, ſe rendit au lieu accouſtumé; où après avoir d'un pas lent & meſuré fait quelque tour de danſſe, le vaſe fut apporté par le commandement de Madame, qui fit jetter dedans cinq bulletins, où eſtoient eſcrits les noms des cinq Damoiſelles; dont le premier qui en fut retiré fut celuy de Diane, l'autre de Leonor, le troiſiéme d'Iſabelle, le quatriéme de Vincende, & le cinquiéme de Fleurdiane. Mais devant

qu'elles donnaſſent commencement à leurs diſcours, Madame voulut que toutes cinq diſent une chanſon ſur leurs inſtrumens: leſquelles avec une chere joyeuſe & deliberée, dirent en ceſte maniere:

Douces fleurettes palliſſantes,
Deſolées & languiſſantes,
Où eſt maintenant voſtre honneur,
Et tant de beautez naturelles,
Qui en mille façons nouvelles,
Fardoient d'émail voſtre couleur?

Où ſont les attraits, les amorces,
Les graces & les douces forces,
Des regards gracieux & doux
De noſtre divine maiſtreſſe,
Qui nous rempliſſoient de lieſſe,
Lors qu'ils reluiſoient deſſus nous?

Helas! la clarté couſtumiere
De ceſte plaiſante lumiere,
Ains de ce ſoleil radieux,
Qui vit loing de nous abſentée,
Avecques elle a emportée
La joye & plaiſir de nos yeux.

De nos yeux, qui ſur nos viſages,
Verſent de larmes cent orages,
Pour plorer nos triſtes malheurs:
N'ayant, helas! en ceſte abſence,
Autre confort qu'en l'abondance
De nos ſanglots & de nos pleurs.

Encore ſi de ſa belle face,

De ſes douceurs & de ſa grace
Il nous demeuroit quelque trait,
En noſtre ſi faſcheux mal-aiſe,
Nous aurions pour le moins ceſt aiſe
De voir quelquefois ce pourtrait.

Mais elle nous eſt toute oſtée,
Et rien d'elle icy n'eſt reſtée,
Que la memoire de ſon nom:
Et un monde infiny de plaintes,
De ſoucis, regrets & complaintes,
Teſmoings de noſtre paſſion.

Ceſte amoureuſe chanſon, qui peut-eſtre penetra juſques au cœur de quelques-uns, ne fut eſcoutée ſans eſventer quelques ardents ſouſpirs, encore que chacun s'efforcaſt tenir ſecret & couvert le feu de ſes douces amours. Diane voyant que c'eſtoit à elle de donner commencement aux diſcours de ceſte ſerée, ſans attendre autre commandement, dit ainſi:

FABLE I.

Galafre Roy d'Eſpagne, qui avoit eſté adverty par un diſeur de bonne adventure, que ſa femme luy planteroit des cornes, fait faire une tour où il l'enferme; neantmoins elle eſt deceuë par Galeot, fils du Roy de Caſtille.

MES Dames, comme la loyauté d'une femme merite loüange, pour eſtre grandement recommandée d'un chacun; ainſi ſon contraire eſt vituperable, pour au ſemblable eſtre blaſiné de tous. La premiere qui eſtend ſes bras de tous coſtez eſt eſtroittement embraſſée de tout le monde. Et l'autre a les pieds tant debiles, que pour ſa foibleſſe elle ne ſe peut avancer; de façon qu'enfin elle demeure miſerablement abandonnée d'un chacun. M'eſtant donc eſcheu de donner commencement aux plaiſans diſcours de ceſte nuict, il m'a prins envie vous raconter ſur ce propos une Fable non moins plaiſante, que j'eſtime vous devoir eſtre ageable.

Galafre

Galafre, puiſſant Roy des Eſpagnes, qui de ſon temps fut ſi grand & brave guerrier, que par ſa prouëſſe, vertu & magnanimité, il ſubjugua pluſieurs provinces, leſquelles il adjoignit à ſa couronne; eſtant parvenu ſur l'aage, eſpouſa une jeune Princeſſe, nommée Feliciane; les beautez, attraits, bonnes graces & gentilleſſes de laquelle, la ſceurent rendre tant agreable aux yeux de ce Roy, qu'il ne contentoit ſes penſées qu'en la ſouvenance d'elle, qu'il aymoit plus que ſoy-meſme, ne ſongeant à autre choſe que comme il luy pourroit complaire. Advint que ce Prince deviſant un jour avec un diſeur de bonne adventure, que l'on renommoit eſtre le premier en ſon art, voulut qu'il veiſt ſa main, & luy dit ſa fortune: à quoy obtempora le Chiromant; lequel ayant bien & à loiſir veu, & ſoigneuſement conſideré toutes les lignes, monts, triangle, quadrangle & table de la main du Roy, changea ſoudain de couleur, & devenu paſle en viſage, devint quant & quant muet, ne diſant un ſeul mot, ce qui fit penſer au Roy que ceſt homme avoit veu choſe qui ne luy plaiſoit, & n'oſoit bonnement reciter; parquoy pour l'aſſeurer, luy dit: Et bien, maiſtre, je cognois à voſtre contenance qu'avez veu en ma main quelques malencontreuſes lignes qui vous rendent ainſi reſveur; mais cela ne doit empeſcher que ne m'en diſiez ce qu'en

penſez, ſoit bien, ſoit mal, car je vous jure en foy de Prince, que je ne prendray qu'en bonne part tout ce que me ſçauriez dire. Le Chiromant aſſeuré ſur ces paroles, ſe fit plus hardy ; & ayant derechef contemplé la main & le front du Roy, luy dit : Sire, il me déplait grandement eſtre icy venu pour vous raconter choſes où ne prendrez beaucoup de plaiſir : toutesfois puiſqu'il plaiſt à voſtre Majeſté, je m'efforceray luy ſatisfaire. Sçachez donc, Sire, que voſtre chere eſpouſe, à laquelle portez une tant parfaite amitié, vous doit un jour planter des cornes ; à raiſon dequoy ferez fort bien d'y avoir l'œil, & de près y prendre garde. Le Roy entendant ces faſcheuſes nouvelles, demeura plus mort que vif ; & après avoir enjoint au devineur tenir la choſe ſecrette, le licentia ; ſe retirant ce Prince en ſa chambre, accompagné de ſi triſtes penſées, qu'il ne prenoit aucun repos, ne ceſſant jour & nuict de ſonger en ce que luy avoit eſté dit, & comme il pourroit éviter une honte tant ſcandaleuſe. Enfin après avoir long-temps examiné tout ce qui ſe preſentoit à ſa memoire, conclud de faire baſtir une forte tour, & en icelle enfermer ſa femme, ſoubs bonne & ſeure garde : ce qu'il fit. Et desja le bruit de l'empriſonnement de la Royne eſtoit ſemé de toutes parts, ſans toutesfois qu'on en ſceuſt l'occaſion, quand le vent en vint juſques aux oreilles de Ga-

leot, fils de Diego Roy de Caſtille, lequel conſiderant l'angelique beauté de la Royne, les vieux ans de ſon decrepit mary, qui au lieu de la traicter comme ſa gaillarde jeuneſſe requeroit, faiſoit conſommer le plus beau de ſes jours entre les murailles d'une forte priſon, delibera jardiner le front du Roy jaloux, & eſſayer s'il y pourroit faire croiſtre, ſinon des fruicts, pour le moins des branches, choſe que depuis il executa ſelon ſon deſir, & en ceſte façon. Advint par hazard qu'un matin ce Roy accompagné de gentilshommes de ſa cour, partit pour aller à la chaſſe en intention d'y ſejourner quelques jours. Ce qu'entendu par Galeot, qui un peu auparavant eſtoit arrivé en ceſte cour, chargé d'or, d'argent, & pluſieurs richeſſes, & ſe tenoit caché en la maiſon d'une bonne vefve (de laquelle il tenoit deux chambres à loüage) ſe déſguiſe en marchand; & ayant prins pluſieurs belles merceries, dont la richeſſe excedoit la valeur d'un Royaume, va faire ſes monſtres çà & là par la ville; & eſtant devant les feneſtres de la tour où eſtoit la Royne, ſe mit à crier par pluſieurs fois, & tant qu'il peut:

Robbes precieuſes,
Robbes ſomptueuſes,
Robbes de tous prix.

Les Damoiſelles de la Royne entendans ce marchand ainſi crier, mirent les teſtes aux feneſtres, & virent qu'il portoit des

accouſtremens de drap d'or & d'argent, en tant de façons que c'eſtoit merveilles, qui fut cauſe qu'elles coururent incontinent le dire à la Royne; laquelle deſireuſe voir ſi belle richeſſe, pria les gardes laiſſer entrer le marchand. Ce qu'ils refuſerent, craignans eſtre deſcouverts & malmenez; d'autant que le commandement du Roy eſtoit ſi exprès, qu'il y alloit de la vie. A la fin gaignez par les belles paroles de la Royne, & larges promeſſes du marchand, le laiſſerent entrer: lequel après avoir humblement ſalué la Princeſſe, & fait la reverence deuë à ſa grandeur, deſploya ſes riches denrées. Elle qui eſtoit toute plaiſante, joyeuſe & hardie, voyant ceſt homme beau, gaillard & de bonne façon, commença l'eſcarmoucher du coing de l'œil, luy lançant mille amoureux regards; dequoy s'appercevant Galeot, luy reſpondoit en pareille batterie, monſtrant peint en ſon viſage je ne ſçay quoy qui correſpondoit à ſon amour. Enfin elle ayant veu toutes ces belles beſongnes, dit: Vrayement, mon amy, cecy eſt ſi beau, qu'il n'y a que redire: toutesfois ceſte robbe me plaiſt plus que tout le reſte; c'eſt pourquoy je ſçaurois volontiers combien la voulez vendre. Reſpond le marchand: Madame, il n'y a argent qui la puiſſe payer, neantmoins où elle vous ſeroit agreable, j'aymerois beaucoup mieux vous la donner que vendre, pourveu que je fuſſe aſſeuré

d'avoir part en vos bonnes graces, que j'eſtime trop plus que toutes les richeſſes de ce monde. La Royne ayant entendu ceſte magnifique & genereuſe liberalité, & longuement conſideré la grandeur du courage de ceſt homme, s'imagina incontinent qu'il n'eſtoit de peu d'eſtoffe; à raiſon dequoy ſe retournant, luy dit: Mon amy, vos paroles ne reſſentent rien leur marchand, lequel eſt tousjours pluſtoſt dedié au gain & profit, qu'autrement; mais demonſtrent l'effect de la magnanimité qui loge en voſtre cœur: c'eſt pourquoy je vous adviſe, que me trouverez tousjours à voſtre commandement & preſte à vous faire plaiſir. Dont la remercia le marchand; qui la voyant bien diſpoſée, & la choſe reuſſir ſelon ſon intention, dit: Madame, l'angelique beauté qui reluit ſur voſtre belle face, jointe avec ceſte douce & benigne courtoiſie, dont vous plaiſt uſer envers moy, m'ont ſi fortement eſtreint, que je n'eſpere jamais pouvoir deſnoüer le lien qui me preſſe, outre la grandeur du feu qui ſi violentement me cuit en voſtre amour, que toutes les eaux de la mer ne ſont ſuffiſantes pour eſtreindre la moindre eſtincelle de leur brazier: c'eſt pourquoy cherchant trouver quelque remede à mes langueurs, je ſuis party de loingtain pays, pour venir chercher mon remede en vous, ſoulager mes travaux en la contemplation de la rare & ſinguliere

beauté, qui vous rend glorieuſe ſur toutes les femmes, & ſupplier voſtre grandeur vous ſervir de moy, comme de celuy qui de tout temp s'eſt voué à l'obeiſſance de vos commandemens. La Royne ayant entendu ces paroles, demeura en elle-meſme, s'eſbahiſſant bien fort de la temeraire hardieſſe de ceſt homme: neantmoins le voyant beau & gaillard, & conſiderant l'injure que luy faiſoit le Roy ſon mary, la tenant priſonniere, ſans qu'elle euſt mesfait, ſe diſpoſa ſuivre entierement ſon plaiſir; toutesfois devant que le contenter, luy dit: Helas! mon amy, combien les forces d'amour ſont grandes, veu quelles ont eu puiſſance me reduire en ces termes, qu'il faut que je vous confeſſe, non ſans rougir, que je me ſens plus voſtre que mienne. Puiſque mon ſort veut & me preſſe ſervir à autruy, j'accorde que l'effect ſuive l'entrepriſe: à condition toutefois que la robbe ſera mienne. Galeot voyant l'orde & ſale avarice de ceſte femme, luy donna ceſte robbe, laquelle elle receut, joyeuſe à merveilles d'un tant riche preſent. Adonc pour ne ſe monſtrer ingrate, & luy faire paroiſtre qu'elle n'avoit le cœur de pierre, l'ayant prins par la main, le mena en une petite chambre; où entrez, ils s'embraſſerent & baiſerent d'une telle ardeur & chaude affection, que Galeot allumé de colere amoureuſe, ſaiſit la Princeſſe au corps, la renverſe ſur le lict; &

ayant hauſſé ſa chemiſe plus blanche que neige, prend ſa forte & roide lance, la met en l'arreſt, ſe jette au combat, s'y portant ſi vaillamment, qu'il emporta le prix du dernier fruict de leurs amours. Ce fait, & ayant triomphé de la victoire, ſortit de la chambre, priant la Royne luy rendre ſa marchandiſe. Ce qu'entendu par elle, demeura plus eſtonnée qu'un fondeur de cloches, ſi qu'oppreſſée de douleur & honte, dit ainſi: Ce n'eſt l'acte d'un homme de bien de vouloir ravoir ce que liberalement il a donné. C'eſt à faire à petits enfans, leſquels pour la petiteſſe de leur aage, ne ſont encore capables de raiſon. A ceſte cauſe je ne ſuis deliberée vous rendre ce que de gré & ſans y eſtre forcé, m'avez donné & apporté juſques ceans: attendu que voſtre aage, qui vous doit avoir mis hors de tutelle, vous à rendu ou deu rendre ſage & diſcret. A quoy Galeot, qui prenoit plaiſir à la faire debatre, reſpondit: Madame, vous ferez ce qu'il vous plaira; mais je ſuis deliberé, ſi ne me rendez ce qui m'appartient, ne bouger jamais d'icy, que le Roy ne ſoit de retour; lequel j'eſtime tant debonnaire & bon juſticier, que je ſuis aſſeuré, que comme il eſt raiſonnable, il me fera rendre ou ma marchandiſe, ou le prix d'icelle. La Royne deceuë par l'aſtuce de ce ſubtil marchand, craignant qu'il ne fiſt ce qu'il diſoit, fut contrainte malgré ſes dents luy rendre ſa robbe: laquelle

ayant reprinſe, vouloit ſortir, quand les gardes l'arreſterent, luy demandans ce qu'il leur avoit promis, choſe que ne nioit le marchand; mais, diſoit-il, j'ay fait la convention aux charges de vendre ma marchandiſe, ou partie d'icelle : or je n'ay rien vendu, ainſi donc je ne ſuis obligé à vous donner aucune choſe. Ces raiſons ne contentoient les gardes, qui enflambez d'ire & de mal-talant, ne le voulurent laiſſer ſortir, ſi premier ne les contentoit, quand ce marchand, qui eſtoit plus fin qu'eux, leur dit : Mes amis, puiſque m'empeſchez l'yſſuë de ceans, j'y demeureray juſques à la venuë du Roy, que je cognois Prince tant juſte & magnanime, que je croy qu'il nous voudra bien ouyr ſur noſtre different. A ces paroles, les gardes qui craignoient le retour du Roy, & que trouvant à ſon arrivée ce jeune homme leans, il ne les fiſt tous pendre, comme deſobeyſſans à ſes commandemens, ouvrirent incontinent les portes à noſtre marchand : lequel ſorty, & ayant laiſſé la Royne plus honteuſe que brave, commença à crier à haute voix : Je le ſçay bien, mais je ne le veux pas dire; je le ſçay bien, mais je ne le veux pas dire. En ces entrefaites, Galafre retourna de l'aſſemblée; lequel oyant ainſi crier ceſt homme, ſe print à rire. Et arrivé au Palais, ne fut pluſtoſt deſcendu de cheval, qu'il alla trouver la Royne, à laquelle, au lieu de la ſaluer,

il

il dit en riant : Madame, je le ſçay bien mais je ne le veux pas dire, repetant ces mots par pluſieurs fois. La bonne Dame l'oyant ainſi parler, & croyant qu'il diſt à bon eſcient, & non par jeu, penſa eſtre morte, ſi que toute tremblante ſe jetta aux genoux du Roy, diſant : Helas ! Monſieur, je vous crie mercy des fautes que j'ay commiſes contre voſtre honneur ; vous ſuppliant autant humblement que je puis me pardonner, encore que je ſçache qu'il n'y a genre de mort que je ne merire : toutesfois me confiant à voſtre grande clemence, j'eſpere que me ferez miſericorde. Le Roy qui n'entendoit pourquoy elle diſoit & faiſoit ces choſes, fut fort eſtonné ; & l'ayant fait lever, voulut qu'elle luy declaraſt le tout ; à quoy la pauvre Royne obeyt : laquelle toute eſperduë, avec une voix tremblante & interrompuë de menus & frequents ſanglots, commençant depuis un bout juſqu'à l'autre, luy conta comme le tout eſtoit paſſé. Quoy entendu par le Roy, luy dit : Madame, je cognois maintenant qu'il ne faut regimber contre l'eſperon, mais ſe faut conformer à la volonté des cieux ; parquoy je vous adviſe prendre courage, & ne vous tourmenter ainſi. Et lors, la mettant en liberté, fit raſer ceſte tour, au contentement d'un chacun, principalement de la Royne ; avec laquelle il a depuis tousjours veſcu en toute paix & joyeux plaiſir. Et Galeot s'eſtant fait vain-

queur en ce nouveau fait d'armes, s'en retourna avec ſa marchandiſe.

Ceſte Fable ainſi recitée par Diane, ne deſpleut à la compagnie, qui s'esbahiſſoit aſſez comme la Royne avoit eſté ſi ſimple de deſcouvrir ſi legerement ſon fait, attendu qu'elle ſe devoit pluſtoſt offrir à la mercy de mille morts, qu'encourir un blaſme tant ſcandaleux : mais que la fortune luy avoit eſté favorable, & le Roy encore d'avantage ; lequel de ſa plaine grace & bonne amitié l'avoit miſe en liberté. Et afin que les autres Damoiſelles peuſſent raconter leurs nouvelles, Madame commanda à Diane raconter ſon Enigme ; laquelle luy obeyſſant, dit ainſi :

Devers Septentrion, qui tout roidit de glace ;
Deſcend un puiſſant camp d'avanturiers ſoldats,
Qui arrivez tous blancs courent de toutes parts,
Ne laiſſant rien qu'effroy par où leur trouppe paſſe.

Ils frappent ſans mercy & d'une fiere audace ;
S'attaquent auſſi-toſt aux debiles vieillards,
Et aux petits enfans, qu'à ceux qui plus gaillards
Sont armez d'un ſang chaud, qui ne craint leur menaſſe.

C'eſt pourquoy un chacun paſle & tranſi de peur
Fuit deçà & delà ceſt ennemy vainqueur ;
Et le cruel effort de ſa forte puiſſance.

Aymant pluſtoſt ſe voir entre les chauts tiſons,
Que le feu devorant ronge dans les maiſons,
Que tomber ſous le joug de ſon obeyſſance.

Chacun print plaiſir au recit de ce docte Enigme, que aucuns interpretoient d'une façon, autres d'une autre, ſans toutesfois le pouvoir entendre. Au moyen dequoy, Diane ſe leva, diſant: Pour vous oſter de peine, je vous veux dire que mon Enigme ne ſignifie autre choſe que la neige; laquelle eſt blanche, & deſcend des parties ſeptentrionales: & frappe un chacun, ſans avoir reſpect, ny à vieillard, ny à petits enfans, de ſorte que les perſonnes s'enfuyent deçà & delà devant elle, aymans pluſtoſt eſtre enfermez en maiſons près un bon feu, que tomber ſous ſa mercy. Ceſte expoſition finie, Leonor qui eſtoit aſſiſe près de Diane, ſe leva; & en ceſte façon donna commencement à ſa Fable, diſant:

FABLE II.

Rolin fils de Loys de Hongrie, eſt amoureux de Violante, fille à Domitian couſturier : Rolin meurt ; elle de douleur treſpaſſe ſur le corps mort.

SI l'amour eſt guidé d'un gentil eſprit avec modeſtie & temperance y requiſe peu ſouvent advient-il qu'il ne reuſſiſſe à bien ; mais s'il eſt conduit par un ſale & deſordonné appetit, il eſt fort nuiſible & meine l'homme à une fin malheureuſe. Quelle eſt la cauſe de ce mien bref diſcours, la fin de ceſte Fable vous le fera cognoiſtre.

Je dis doncques, mes Dames, que Louys Roy de Hongrie, eut un ſeul fils nommé Rolin ; lequel encore qu'il fuſt bien jeune, ne laiſſoit toutesfois de ſentir les cuiſans éguillons de l'amour. Ce jeune Prince eſtant un jour à une feneſtre de ſa chambre, & ſon eſprit fantaſiant pluſieurs choſes où il prenoit plaiſir, vit de fortune la fille d'un couſturier, de laquelle, pour eſtre belle, modeſte & gentille, il devint tellement amoureux qu'il en perdoit le repos

& le repas. La fille, qui Violante eſtoit nommée, s'appercevant de l'amour de Rolin, ne fut moins eſpriſe de l'amour de luy que luy d'elle; de façon que ne le pouvant voir, elle ne pouvoit vivre. Ces amans croiſſans ainſi en pareille benevolence, amour qui eſt la guide fidelle & vraye lumiere de tout gentil eſprit, trouva moyen les aſſembler, inſpirant leurs cœurs deceler l'un à l'autre ce qui plus les paſſionnoit: au moyen dequoy, le jeune Prince qui cognoiſſoit à veuë d'œil, l'amour reciproque que ceſte fille luy portoit, luy dit: Je veux que ſçachiez, Violante, que l'amitié que je vous porte eſt telle, que jamais elle ne m'abandonnera, ſi ce n'eſt par le treſpas. Auſſi, helas! vos loüables & gentilles façons, vos yeux plus luiſans & deſirez des miens, que la lumiere du Soleil, & tant d'autres beautez & riches perfections, qui à l'envie vous honorent, vous ont ſceu donner telle puiſſance ſur mon cœur, & ſi grande authorité ſur mes volontez, que je ne delibere jamais eſpouſer autre femme que vous, ſi voſtre conſentement s'y accorde. A quoy elle, qui eſtoit fine, encore que bien jeune, reſpondit que s'il l'aymoit, qu'elle ne luy eſtoit moins affectionnée, mais penſoit ſon amitié eſtre d'autre force & mieux fondée que la ſienne; d'autant, diſoit-elle, que les hommes n'ayment jamais de bon cœur, ains ſeulement par acquit, eſtant leur amour tant vain & volage, qu'il

ne ſçait que ceſt de fermeté, conſtance & loyauté : auſſi meine-t'il le plus ſouvent les pauvres femmes, ainſi aymées, à une triſte & miſerable fin. Helas ! mon ame (dit Rolin) je vous prie ne dictes ces choſes pour ce que je m'aſſeure que ſi ſouffriez la millieſme partie des paſſions & ennuyeux tourmens que j'endure à voſtre occaſion, vous n'uſeriez de ce langage ; & ſi ne voulez donner foy à mes paroles, croyez-en l'experience qui vous pourra teſmoigner de mes volontez, & ſi je vous ayme au non. Advint que le Roy, pere de Rolin, s'apperceut un jour de l'amourachement de ſon fils, dont il fut fort marry, craignant ce qui legerement luy en pourroit advenir à ſon grand ſcandale & vitupere. Parquoy pour obvier à ces inconveniens, delibera l'oſter d'auprès de luy, & par conſequent de celle qu'il aymoit plus que ſoy-meſme, & l'envoyer en pays lointain, afin que le temps & la diſtance des lieux luy peuſſent faire oublier la memoire de ſes amours. Au moyen dequoy, l'ayant un jour fait appeller, luy dit : Mon fils, tu ſçais que nous n'avons enfans que toy, & ne ſommes pour en avoir d'autres ; de façon qu'après noſtre mort, le Royaume te doit appartenir comme à noſtre vray heritier & legitime ſucceſſeur: c'eſt pourquoy, afin de te façonner à la vertu, prudence & bonnes mœurs, & qu'un jour tu puiſſes ſagement & heu-

reuſement gouverner ton peuple, j'ay deliberé t'envoyer en Auſtriche vers Lamberic ton oncle maternel, parce que là ſont gens lettrez & hommes doctes, qui pour l'amour de nous ſeront bien aiſes t'enſeigner ce qui appartient à un jeune Prince tel que tu es. Rolin oyant ainſi parler le Roy, fut ſi ſaiſi, qu'il demeura long-temps ſans pouvoir dire une parole. Enfin ayant reprins ſes eſprits, dit : Sire, combien qu'il me ſoit fort grief m'eſlongner de vous, pour l'ennuy que ce me ſera vivre privé de voſtre preſence & de celle de la Royne ma mere, ſi porté-je une telle reverence à vos commandemens que j'ayme mieux errer toute ma vie par le monde, que vous deſobeir en choſe que ce ſoit : c'eſt pourquoy je ſuis preſt à faire tout ce qu'il vous plaira me commander. Le Roy ayant entendu la benigne reſponſe de ſon fils, eſcrivit incontinent à Lamberic ſon beau-frere, les occaſions pourquoy il le luy envoyoit, luy recommandant comme ſa propre vie. Rolin voyant ſa deſpeſche faite, & ſon eſquipage preſt, ſe repentit aſſez d'avoir fait ceſte promeſſe ; mais ne pouvant retracter ſa parole, fut contraint marcher : toutesfois avant que partir, trouva moyen parler encore un coup à ſa chere Violante, pour luy donner advis comme elle ſe devoit gouverner attendant ſon retour, afin qu'une amitié tant heureuſement baſtie, comme eſtoit la leur,

ne tresbuchaſt en ruine au moyen de ceſte abſence : parquoy eſtant un jour enſemble, luy dit : Mon cœur, pour complaire à la volonté du Roy mon pere, je ſuis contraint t'abandonner du corps & non du cœur, qui repreſentera tousjours en ma memoire la ſouvenance de toy, que en quelque part que j'aille je ne ſçaurois jamais oublier : c'eſt pourquoy je te prie par ceſte douce amitié que je t'ay tousjours portée, porte & porteray tant que mon eſprit gouvernera ce corps, que pendant mon abſence, tu ne te joignes par mariage à homme qui vive, pource que auſſitoſt que ſeray de retour, je promets te prendre pour ma femme & eſpouſe ; & en ſigne de ma foy entiere inviolable, je te donne ceſt anneau, que tu garderas pour l'amour de moy. Violante entendant ces triſtes nouvelles cuida mourir de regret ; & ayant ramaſſé ſes forces & reprins ſes eſprits, tirant de ſa dolente poictrine un profond ſouſpir, ouvrit la bouche à ces paroles : Pleuſt à Dieu, Monſieur, que jamais je ne vous euſſe cogneu, pour ce que je ne me trouverois tant affligée, comme je fais ores pour voſtre tant ſoudain depart : mais puiſque le ciel trop cruel & ma triſte fortune, veulent qu'ainſi vous eſloigniez de moy. Faites-moy ceſte grace, au moins de me dire ſi voſtre voyage ſera long, ou ſi retournerez en brief, parce qu'eſtant en la puiſſance de mon pe-

re, je crains que pendant voſtre abſence, il ne luy prenne envie me marier. Lors Rolin : M'amour, je te prie ne te faſcher, ains te resjoüir & prendre courage, pour ce qu'aydant Dieu, j'eſpere que devant que l'an ſoit paſſé tu me reverras, & où je ne retourneray dedans ce temps, je conſens que tu te maries comme & à qui bon te ſemblera. Ce dit, s'embraſſerent ſi eſtroittement, qu'ils ne ſe pouvoient ſeparer ; & avec mille baiſers, accompagnez d'un monde infiny de larmes & ſouſpirs, prindrent congé l'un de l'autre. Le lendemain matin Rolin monte à cheval, en la compagnie de pluſieurs grands Seigneurs, & print la route d'Auſtriche ; où arrivé, fut honorablement receu par ſon oncle Lamberic, qui faiſoit tout ce qu'il pouvoit pour recréer ce jeune Prince ; lequel vivoit tellement paſſionné pour l'abſence de ſa chere maiſtreſſe, qu'il ne prenoit plaiſir à choſes quelconques. Rolin donc menant ceſte triſte vie, & ayant tousjours l'eſprit tranſporté en la contemplation de ſa Violante, fut tout eſtonné que l'an ſe paſſe : au moyen dequoy, s'en eſtant apperceu, ſupplia ſon oncle luy permettre retourner voir ſes pere & mere, ce que amiablement il luy accorda. Mais le pauvret ne fut pluſtoſt arrivé au Royaume paternel, & bien receu de ſes parens, que les nouvelles vindrent que Violante eſtoit mariée, dont le Roy ne receut moins de joye &

contentement, que Rolin de triſteſſe & deſplaiſir; lequel ſe plaignant en ſoy-meſme, blaſmoit ſa longue abſence, & que ſa pareſſeuſe demeure avoit eſté cauſe de ce mariage. Ainſi demeurant en ceſte angoiſſeuſe paſſion, & ne pouvant trouver remede à ſon amoureux tourment, vouloit mourir de dueil, quand amour qui n'abandonne jamais les ſiens, & chaſtie ceux qui ne gardent leur promeſſe, voulut qu'encore une fois ces deux amans ſe trouvaſſent enſemble: car un ſoir, au deceu de Violante, laquelle eſtoit couchée avec ſon mary, Rolin trouva moyen entrer en leur chambre, puis ſecrettement ſe cache en la ruelle du lict Après entendant ronfler le mary, leva le plus doucement qu'il luy fut poſſible la couverture, coulant ſa main ſur l'eſtomach de ſa bien aymée; laquelle ſe ſentant toucher par un autre que ſon mary, & ignorant la venuë du Prince, vouloit crier, quand luy mettant la main ſur la bouche pour l'en empeſcher, il ſe fiſt cognoiſtre, dont elle fut bien eſtonné, ne ſçachant que faire, tant elle avoit peur que ſon mary s'en apperceuſt: à raiſon dequoy, le plus doucement & au mieux qu'il luy eſtoit poſſible, elle le repouſſoit, ne voulant aucunement ſouffrir qu'il la baiſaſt. Rolin ſe voyant ainſi chaſſé & abandonné de celle qu'il aymoit ſur toutes choſes, & que le tourment qu'il ſouffroit eſtoit ſans remede, dit: O plus

cruelle que la meſme cruauté ! helas ! voicy je meurs, ſois deſormais contente : car ma preſence ne te donnera jamais ennuy, & tard devenuë piteuſe, tu ſeras un jour contrainte blaſmer ta trop fiere rudeſſe. Vray Dieu, comme ſe peut-il faire que l'ardente amitié que tu m'as autresfois portée, ſoit maintenant tant amortie en toy ? Ce diſant, l'embraſſa eſtroittement, la baiſant, vouluſt ou non, & ſentant desja en ſon cœur ſes eſprits defaillir, retira ſes bras foibles & debiles d'autour le col de ceſte femme, aux coſtez de laquelle, en jettant un profond ſouſpir, il mourut miſerablement. La pauvrette le ſentant ſans vie, demeura toute eſperduë, ne ſçachant quel chemin tenir, afin que ſon mary ne s'en apperceuſt. Enfin laiſſant doucement cheoir le corps mort en la ruelle, feignit ſonger, jettant un ſi grand cry, qu'en ſurſaut elle eſveilla ſon mary, qui luy demanda qu'elle avoit : auquel toute troublée & tremblante de frayeur, elle raconta qu'il luy eſtoit advis que Rolin fils du Roy eſtoit couché auprès d'elle, & avoit rendu l'eſprit entre ſes bras. Lors ſe levant du lict, trouva le corps mort eſtendu en la ruelle, lequel eſtoit encore tout chaud. Adonc le mary voyant ce tant eſtrange ſpectacle, demeura tout ainſi comme en extaſe, craignant fort qu'il n'y allaſt de ſa vie. Finalement prenant courage, chargea ce corps mort ſur ſes eſpaules, & ſans eſ-

tre veu de perſonne, l'alla mettre ſur le pas de la porte du palais Royal. Les officiers ayant ainſi trouvé ce Prince mort, le coururent incontinent dire au Roy : lequel entendant ces triſtes nouvelles, à peine que d'ire & de douleur il ne ſe tuaſt ſoy-meſme, menant le plus deſeſperé dueil que l'on vit oncques : auquel ayant aucunement mis fin & eſſuyé les larmes, manda querir les medecins & chirurgiens, pour ouvrir & viſiter le corps, & ſçavoir l'occaſion de ſa mort ; leſquels après l'avoir bien diligemment veu & à loiſir, rapporterent unanimement qu'il n'eſtoit mort par ferremens ni venins, mais d'une douleur interieure qui l'avoit eſtouffé. Ce qu'entendu par le Roy, fit ordonner de ſes funerailles, voulant que le corps mort fuſt porté avec toute pompe funebre en l'Egliſe Cathedrale, & que toutes les femmes de la cité, de quelque eſtat, qualité ou condition qu'elles fuſſent, s'y trouvaſſent, ſur peine d'encourir ſon indignation, & allaſſent l'une après l'autre baiſer ſon fils mort. Ce qui fut executé par pluſieurs, tant Dames, Princeſſes, que ſimples bourgeoiſes ; leſquelles meuës de pitié & compaſſion, arrouſerent de leur larmes le corps du treſpaſſé ; & entre les autres, s'y trouva la malheureuſe Violante, laquelle deſirant voir mort celuy que vivant elle n'avoit voulu gratifier d'un ſimple baiſer, ſe jetta ſur luy, & conſiderant qu'à ſon oc-

caſion & pour l'amour d'elle, il avoit encouru un tant deplorable treſpas, joignit ſa belle bouche aux levres mortes du deffunct, retenant tellement ſon haleine, que ſans dire une ſeule parole, elle paſſa de ceſte vie en l'autre. Les Dames voyant un cas tant eſtrange & inopiné, coururent à ſon ſecours, mais ce fut en vain, parce que l'ame avoit desja abandonné ſon corps, pour aller trouver celle de ſon bien aymé Rolin. Le Roy qui ſçavoit l'amourachement de Violante & ſon fils, tint ces choſes ſecrettes, & ordonna que les deux corps fuſſent enſevelis en un meſme tombeau.

Desja Leonor avoit mis fin à ſa pitoyable nouvelle, quand Madame luy fit ſigne qu'elle ſuiviſt, recitant ſon Enigme; laquelle ſoudain, dit ainſi :

On ne cognoit en moy fin ne commencement,
Puiſſant je n'ay pouvoir, & mort je ſuis en vie.
Eſtant plein d'un eſprit qui vif me vivifie,
Me donnant forme, grace, & force, & mouvement.

Je n'ay bouche, ny langue & ſuis ſans ſentiment :
Toutesfois bien ſouvent, quand on me bat je crie,
Et me plains ſi très-fort, que ma plainte & crierie
Sont cauſe de donner relaſche à mon tourment.

La jeuneſſe m'en veut; mais ſi quelqu'un m'outrage,

Je ſaute, je bondy, je vole, je fais rage,
Frappant deçà, delà, de tors & de travers.

Je ſçay ſi bien matter ſa mutine arrogance,
Que recreu, à tous coups je le laiſſe à l'envers
Sans haleine, ſans poux & preſque ſans puiſ-
ſance.

La plus grande partie des auditeurs entendit ceſt Enigme, qui ne ſignifioit autre choſe que le ballon, qui rond, n'a fin ny commencement, eſt mort, & a vie eſtant plein de vent; & ſi quelqu'un l'aſſaut, ſaute, bondit & fait rage, ſi qu'enfin il laſſe ſon homme. Lors Iſabelle, à laquelle eſcheoit le troiſieſme rang pour diſcourir, ſe levant debout, dit en ceſte maniere :

FABLE III.

François Sforce, fils de Loys More, Duc de Milan, s'eſtant eſgaré à la pourſuite d'un Cerf, arrive en la maiſon de quelques villageois, qui conjurent ſa mort : une petite fille deſcouvre la conſpiration ; il ſe ſauve, & fait executer les conjurateurs.

LA Fable racontée par Leonor, me donne occaſion vous reciter un cas pitoyable, lequel retient plus de l'hiſtoire qu'autrement : auſſi eſt-il veritablement advenu au fils d'un Duc ; lequel après longs travaux, fit à ſes ennemis porter la penitence de leurs meſchancetez.

Je vous dis doncques, que de noſtre temps, Loys More Duc de Milan, eut un fils nommé François Sforce, jeune homme, qui durant la vie & depuis la mort de ſon pere, fut merveilleuſement combattu par l'envieuſe fortune. Ceſtuy en ſes premiers ans eſtoit fort beau & bien aprins, monſtrant peint en ſon viſage je ne ſçay quoy de grand qui le rendoit admira-

ble à tous ; ſon exercice plus commun eſtoit l'eſcrime & la chaſſe qu'il aymoit infiniment, à raiſon de quoy il eſtoit bien aymé de la jeuneſſe, laquelle il aymoit bien auſſi, n'y ayant jeune homme en toute la cité, qui ne peuſt rendre aſſeuré teſmoignage de ſes liberalitez. Or un jour ce jeune Duc, pour plaiſir, aſſembla pluſieurs jeunes gentilshommes, le plus vieil deſquels n'avoit encore atteint l'aage de vingt ans ; & montez à cheval, allerent de compagnie à la chaſſe en une certaine foreſt hantée de pluſieurs beſtes, tant fauves que noires, laquelle ils environnerent de toutes parts. Advint que du coſté où eſtoit le jeune Duc, ſe leva un grand cerf ; lequel effroyé du ſon des trompes & cry des chaſſeurs, ſe donna à la fuite. Quoy voyant le Duc, hardy comme un Lyon, & qui ſe ſentoit fort bien monté, ſe mit à le ſuivre à courſe de cheval, & le pourchaſſa avec telle peine & ſi longuement, qu'eſloigné de ſa compagnie, il s'eſgara de ſon chemin, de maniere qu'ayant perdu de veuë la beſte, ne ſçavoit plus où il eſtoit, ny où il alloit : à raiſon dequoy ſe voyant ainſi ſeul hors du grand chemin, ſans pouvoir aller avant ny arriere, & que la nuict commençoit fort à s'abaiſſer, s'eſtonna aucunement ; craignant qu'il ne luy advint choſe qui luy deſpleuſt, comme il fiſt. Ainſi doncques ce jeune Prince continuant ſon chemin eſgaré, arriva enfin à une maiſonnette couverte

couverte de chaume, en la court de laquelle il deſcendit & lia ſon cheval au prochain arbre : puis entré en la maiſon, y trouve un vieillard aagé de quatre-vingt-dix ans avec une jeune villageoiſe aſſez belle, laquelle tenoit entre ſes bras une petite fille d'environ cinq ans. Le Duc les ayant ſaluez, s'aſſied auprès, les priant luy vouloir faire ceſte faveur le loger pour cette nuict, ſans toutesfois ſe faire cognoiſtre. Le vieil homme & la jeune femme ſa bruz, voyans ce Prince beau, bien en ordre & gaillard, le reçoivent très-volontiers, s'excuſans neantmoins de n'avoir lieu convenable à ſa perſonne, dont il les remercia de bien bon cœur, & ſorty, alla prendre garde à ſon cheval, qu'il traitta de ce qu'il trouva ; & l'ayant panſé, retourna en la maiſon ; où il ne fut pluſtoſt entré, que ceſte petite fillette ſe vint mettre entre ſes jambes, ſe joüant avecques luy, qui la baiſoit & careſſoit fort amoureuſement. En ces entrefaites, Malechair, fils du vieillard, & mary de ceſte jeune femme, arriva; lequel ayant ſalué le Prince qu'il voyoit ſe joüer à la petite fillette, en deviſant avec le vieillard, appella ſa femme, à laquelle commanda appreſter le ſouper ; & s'arraiſonnant avec le Prince, luy demanda qui l'avoit amené en ce lieu tant deſert & inhabité : lequel en s'excuſant, reſpondit, qu'eſtant ſurpris de la nuict, & ſe trouvant ſeul eſgaré par les champs, qu'il ne co-

gnoiſſoit, pour eſtre mal inſtruict de ceſte contrée, il s'eſtoit de fortune rencontré en ceſte maiſon, où ce bon homme & ceſte jeune femme luy avoient fait ce bien le retirer pour ceſte nuict. Quoy entendu par Malechair, qui voyoit ce Prince en bonne conche, ayant une groſſe chaine d'or penduë au col, conclud en ſon ame homicide le tuer, & par ſa mort ſe faire heritier de ſa deſpoüille : pourquoy effectuer, appella ſon vieil pere & ſa femme; laquelle prenant ſa petite fille entre ſes bras, ſortit avec eux : & aſſemblans leurs teſtes, conclurent la mort du Duc, & le deſpoüiller de ſes riches veſtemens, puis l'enterrer en la campagne, ſe perſuadans que jamais on n'en oyroit ny vent ny voix. Mais Dieu, qui eſt juſte ſcrutateur des cœurs des hommes, ne voulut permettre leur damnable & malheureuſe volonté ſortir à effect, comme entendrez. Ceſte conſpiration donc ainſi concluë, Malechair penſa ne la pouvoir ſeul executer, d'autant qu'il voyoit ſon pere fort viel & impotent, ſa femme jeune & de peu de courage, & que le jeune homme monſtroit en apparence eſtre d'un grand cœur, & qu'il ſe pourroit aiſément deffendre, puis s'enfuir. A raiſon dequoy, delibera aller mandier le ſecours de quelques-uns ſes amis, qui ne demeuroient gueres loing de là : ce qu'il fit; leſquels avides de gain, entendans ſa volonté, ſe trouverent inconti-

nent preſts : de ſorte qu'ayans prins les armes, ſuivirent leur capitaine Malechair. Cependant la petite fillette laiſſant ſa mere & le vieillard, retourna ſe joüer avec le Duc, ſautant entre ſes jambes, & faiſant mille petites ſingeries, dont il eſtoit tant aiſe, voyant l'amitié de ceſt enfant, que la prenant entre ſes bras, ne ceſſoit la flatter, baiſer & mignarder. La fillette, à la façon des petits enfans, ſe plaiſant au luſtre de la chaine qui pendoit au col du Duc, la prenoit avec ſes petites mains potelées, s'efforçant la luy oſter pour la mettre en ſon col. Quoy voyant le Duc, & que l'enfant ſe delectoit au maniment de ceſte chaine, luy dit : Et bien, mignonnne, voulez-vous que je vous donne ma chaine : ſe diſant, la tira de ſon col, & la mit autour celuy de l'enfant, qui ayant ouy le ſecret de la conſpiration, reſpondit : Elle ſera bien à moy ſans que la donniez, car mon pere & ma mere vous veulent tuer, & puis me la donneront. Le Duc qui eſtoit bien adviſé, entendant les triſtes paroles de la fillette, ne les laiſſa cheoir à terre, & comme ſage & diſcret, ſe leva ſans dire mot, tenant tousjours la petite fille entre ſes bras ; laquelle ayant encore la chaine en ſon col, il mit ſur un petit lict de ſa chambre, où (d'autant qu'il eſtoit fort tard) elle ne fut pluſtoſt, qu'elle s'endormit. Après ferma la porte ſur luy, qu'il fortifia de deux grands coffres de bois, atten-

dant courageuſement la venuë de ces ruſtres ; puis tira de la pochette de ſes chauſſes un petit bidet à cinq cacons, qui ſe deſchargeoient enſemble, ou ſeparément, comme l'on vouloit ; lequel il chargea & amorça, preſt à bien faire. Tandis les jeunes gentilshommes, compagnons du Duc, ſe voyans privez de leur chef, & ne ſçachans où le trouver, commencerent à l'appeller au ſon de leurs trompes, mais aucun ne reſpondoit : qui les fit douter que ſon cheval en courant ne ſe fuſt rompu le col en quelque fondriere, & par conſequent tué ſon maiſtre, dont ils eſtoient en la plus grande peine du monde ; quand un de la compagnie dit : Je l'ay veu par ce ſentier pourſuivre un cerf qui gaignoit ce vallon ; mais parce que ſon cheval eſtoit plus viſte que le mien, je ne l'ay peu ſuivre, ce qui me la fait perdre de veuë en un inſtant : c'eſt pourquoy je ne ſçaurois dire où il peut eſtre. Quoy entendu par les gentilshommes, ſe mirent en queſte, ſuivans toute la nuict la trace du cerf, en intention de le trouver ou vif ou mort. Durant ces choſes, Malechair, avec ſes trois compagnons arriva en ſa maiſon, où il ne penſoit trouver aucune reſiſtance ; parquoy frappant du pied contre l'huys, appella, diſant : Hola, compagnon, ouvrez, que faites-vous que n'ouvrez la porte ? A quoy ne reſpondit le Duc, qui regardant par un petit pertuis de la porte, vit Malechair armé

d'une groſſe hache qu'il tenoit ſur ſon eſpaule, & ſes compagnons bien embaſtonnez : parquoy mettant l'un des deux canons de ſon petit piſtolet à l'endroit du pertuis, le deſchargea tant heureuſement, qu'il chaſſa la balle au travers de l'eſtomach de l'un des trois compagnons : de maniere que ſans tirer ny pieds ny mains, tomba roide mort en la place. Quoy voyant Malechair, commença avec ſa hache, à frapper de toute ſa puiſſance contre l'huys, penſant le ruer bas, ce qu'il ne peut, obſtant les empeſchemens qu'y donnoit le Duc; lequel mettant ſoudain le ſecond canon de ſon bidet contre le meſme pertuis, le deſlaſcha de telle ſorte, qu'il rompit le bras droict à un des autres voleurs; ce qui aigrit tellement les deux qui reſtoient, que enragez d'un deſpit, creve-cœur & maltalent, employerent toutes leurs forces à forcer la maiſon, faiſans un grand bruit & tintamare : cependant le Prince ſe fortifioit tousjours de plus en mieux, appuyant la porte avecques bancs, ſelles & tout ce qu'il pouvoit trouver en la maiſon. Or pour ce que tant plus la nuict eſt claire & ſeraine, d'autant plus eſt-elle tranquille & coye, ſi qu'on ne ſçauroit dire un mot, encore que de loing, qu'il ne ſoit aiſément entendu; le bruit & tempeſte que faiſoient les voleurs, fut ouy par ceſte jeune troupe de gentilshommes; leſquels ſe ſerrans en un monceau, picquerent ceſte part;

où arrivez, virent les malfaicteurs embeſongnez à l'entour de ceſte maiſon, s'efforçans jetter l'huys par terre, auſquel un de la compagnie s'eſcria, diſant : Mes amis, que veut dire ce bruit que vous faites, à qui en voulez-vous ? Meſſieurs, reſpond Malechair, je vous le diray : ce ſoir eſtant venu las & recreu en ma maiſon, j'y ay trouvé un jeune ſoldat, fort diſpoſt de ſa perſonne, & pour ce qu'il vouloit eſgorger mon vieil pere, forcer ma femme, ravir ma fille & emporter mon bien ; me voyant trop foible pour ſeul reſiſter à ſa violence, je m'en ſuis fuy à ces miens amis, pour implorer leur ſecours en ceſte mienne tant urgente neceſſité ; mais à noſtre arrivée, nous avons trouvé la porte fermée par dedans, & tellement fortifiée, que ſans la rompre, nous eſt impoſſible entrer en ma maiſon : & qui pis eſt, ce malheureux n'eſtant contant des torts qu'il m'a faits, & dont je vous viens de faire le diſcours, m'a encore tué le meilleur de mes amis, & bleſſé ceſt autre à mort, comme pouvez voir : au moyen dequoy, ne pouvant ſouffrir tant d'injures enſemble, j'ay deliberé l'avoir vif ou mort, m'en deuſt-il couſter la vie. Les gentilshommes entendans ces choſes, qu'ils eſtimerent veritables, par la veuë des morts & bleſſez, en eurent pitié ; ſi que deſcendus de cheval, ſe mirent à forcer la porte, crians à haute voix : Ouvre, traiſtre, ennemy de Dieu,

ouvre, afin que par nous tu reçoives la penitence de tes meſchancetez. A quoy le Duc qui ne les cognoiſſoit, ne reſpondoit que de bancs, ſelles, tables & treſteaux, qu'il ramaſſoit contre la porte, afin de ſe fortifier contre la jeune puiſſance de ce nouveau ſecours, qui demeura longuement en ce conflit, ſans pouvoir faire d'avantage que les premiers; & juſques à ce qu'un de la trouppe, qui s'eſtoit retiré à quartier, apperceut en la cour du logis le cheval du Duc: à raiſon dequoy, retournant à ſes compagnons, leur eſcria: Meſſieurs, tout beau, tout beau, ne paſſez plus outre, parce que faites effort à Monſieur qui eſt leans, teſmoing ſon cheval que voicy lié à ceſt arbre. Eux recognoiſſans la beſte ceſſerent leur batterie, & appellans le Duc par ſon nom, furent ſoudain par luy recogneurs, qui leur reſpondant, ouvrit aſſeuré de ſa vie. Et après avoir fidellement recité la verité de l'hiſtoire, au grand esbahiſſement de tous, ſe ſaiſirent des malfaicteurs; leſquels eſtroittement liez & garrotez, ils menerent à Milan, où ils furent premierement tenaillez, puis tirez à quatre chevaux; & la petite fille, nommée Virginea, donnée à la vieille Ducheſſe, qui la nourrit & enſeigna en toute vertueuſe civilité, juſques à l'aage nubile, à laquelle parvenuë, fut en recompenſe d'un tel benefice, richement & honorablement mariée à un Chevalier de la cour du Duc, & doüée

du chaſteau de Binaſc, ſitué entre Milan & Pavie ; lequel aujourd'huy, pour la frequence des guerres, eſt tellement ruiné, qu'il n'y a pierre ſur pierre. Ainſi ces miſerables voleurs finirent leur malheureuſe vie, & ceſte jeune fille heureuſement & longuement continua la ſienne avec ſon mary.

Chacun des auditeurs n'eſtoit moins triſte que intentif au recit de ceſte pitoyable nouvelle ; laquelle oyans finir par un tant heureux ſuccez ſe resjoüirent infiniment. Lors Madame commanda à Iſabelle raconter ſon Enigme ; laquelle ayant les yeux encore tous moüillez de larmes, dit ainſi :

Meſſeigneurs, une choſe eſt icy entre nous,
Qui des yeux corporels ne ſçauroit eſtre veuë ;
Elle va ſans bouger, court & ne ſe remuë,
Et ſans partir de vous, eſt ja bien loing de vous.

Tousjours deçà, delà, s'eſgarant à tous coups,
Ne retourne non plus que s'elle eſtoit perduë :
Et tousjours en un lieu ferme elle eſt retenuë,
Comme y eſtant collée ou attachée à clouds.

Elle franchit les murs, elle circuit la terre,
Elle s'envolle aux cieux, & aux enfers elle erre,
Sans jamais toutesfois deſplacer de ſon lieu.

Or s'il y a quelqu'un en ceſte compagnie,
Qui ſçache deviner que cela ſignifie,
Je le reputeray entre nous comme un Dieu.

Le

Le docte & argut Enigme recité par Iſabelle, pleut merveilleuſement à l'aſſiſtance, qui n'y peut oncques mordre : à raiſon dequoy, la Damoiſelle l'expoſa, diſant qu'il ne ſignifioit autre choſe que le muable penſer de l'homme ; lequel eſtant inviſible, va de toutes parts, & neantmoins ne bouge jamais de l'homme. La grave & ſubtile expoſition de ceſt Enigme, fut loüée de la compagnie, qui en demeura fort ſatisfaicte. Adonc Vincende, qui ſçavoit que c'eſtoit ſon tour à diſcourir, n'attendit le commandement de Madame ; ains donna tel commencement à ſa Fable :

FABLE IV.

Un Preſtre va voir la femme d'un tailleur d'Images; laquelle par le conſeil de ſon mary, le fait monter nud ſur un buffet, les bras en croix. Deux Religieuſes viennent demander à l'Imager le Crucifix qu'il faiſoit pour leur Convent; lequel leur monſtre le Preſtre. Elles murmurent qu'on luy fait monſtrer ſes parties honteuſes. L'Imager pour les contenter, les veut couper; mais le Preſtre ſaiſi de frayeur, ſaute par ſur leurs teſtes, & s'enfuit.

MES Dames, ſi aujourd'huy les Eccleſiaſtiques (parlant toutesfois des meſchans, & non des bons) eſtoient attentifs à leurs eſtudes, ſervans d'exemple aux imbecilles, & vivans ſainctement & ſelon leurs reigles, les ignorans & commun peuple ne ſeroient tant hardis d'en tenir leur conte par tout, ains les auroient en telle reverence, que touchant

ſeulement la frange ou bord de leurs veſtemens, ils ſe reputeroient ſauvez & bien heureux; mais pour ce qu'ils ſe ſont meſlez avec les ſeculiers, ſe donnans au monde & à toute lubricité & ſoüilleure, faiſans ce qu'ils ne devroient permettre que fiſſions, ſans avoir aucun eſgard ny reſpect au rang où ils ſont appellez, on parle d'eux de toutes parts, ſoit en public ou en particulier. C'eſt pourquoy je n'auray honte vous raconter une Fable d'un apoſtat; laquelle, encore qu'elle ſoit aucunement longue, vous ſera non ſeulement plaiſante & agreable, mais en retirerez peut-eſtre quelque profit.

En la noble cité de Florence, y eut jadis un Religieux nommé noſtre maiſtre Tibere: de quel ordre il eſtoit, je ne l'oſe affirmer, parce qu'il ne m'en ſouvient à ceſte heure, bien vous diray-je qu'il eſtoit homme fort bien verſé aux lettres, bon preſcheur, ſubtil en ſes diſputes, & en très-grande reputation envers un chacun: lequel pour quelques reſpects à moy incogneus, avoit laiſſé ſon habit de Religieux pour ſe faire ſeculier: toutesfois encore qu'il eut jetté le froc aux orties, & qu'à ceſte occaſion, il ne fuſt en telle eſtime qu'auparavant, ſi eſt-ce que ſon nom retint tousjours quelque bonne odeur envers aucuns gentilshommes & la commune. Advint une fois, pource qu'il eſtoit bon confeſſeur, qu'une belle jeune femme, nom-

mée Prudence, nom veritablement convenable à ſa modeſtie, s'alla preſenter à luy pour s'accuſer de ſes pechez (or ceſte Dame avoit eſpouſé un jeune homme tailleur d'Images, nommé M. Quinquin, homme de ſon temps le premier en ſon art) laquelle eſtant à genoux devant noſtre maiſtre Tibere, luy dit: Monſieur, mon confeſſeur auquel je communiquois mes ſecrets, eſt decedé depuis quelque temps, c'eſt pourquoy ayant entendu le bruit de voſtre ſainčteté & bonne vie, je vous ay eſleu au lieu du deffuct, pour mon pere ſpirituel, vous ſuppliant avoir mon ame pour recommandée. M. Tibere la voyant belle & freſche comme un bouton du matin, conſiderant la gentilleſſe & bonnes façons, & qu'elle eſtoit encore en la fleur de ſes ans, fut tellement eſpris de ſon amour, qu'il demeura tout ravy en la contemplation de ſes bonnes graces; de ſorte qu'il ne ſçavoit qu'il faiſoit & diſoit. Enfin, eſtant tombé ſur le peché de luxure, l'interrogea, diſant: Et bien, Madame, avez-vous point quelquesfois eu particuliere affection à quelque Preſtre ou Religieux que vous aymiez bien. Elle qui ne penſoit à la malice, ne conſiderant où il vouloit venir, reſpondit ſimplement: Ouy, Monſieur, j'ay porté une affectionnée amitié à mon feu confeſſeur, comme à mon pere, luy rendant tout l'honneur & reverence qu'il meritoit. Maiſtre Tibere ayant en-

tendu la reſponſe de la Dame, fit tant par belles paroles, qu'il ſçeut d'elle comme elle avoit nom, ſa condition & la ruë où elle demeuroit. Ce fait, ſe recommandant à elle, la pria le tenir en ſes bonnes graces, comme elle avoit fait ſon deffunct confeſſeur. Et en ſigne de charité, qu'il ne failliroit aux prochaines feſtes de Paſques l'aller viſiter, pour luy donner quelques conſolations ſpituelles, dont elle le remercia; & ayant receu l'abſolution, s'en alla. Elle partie, maiſtre Tibere s'eſgara ſi fort en la contemplation des beautez de la Dame, que s'eſchauffant en ſa fourrure, delibera en ſoy-meſme gaigner ſes bonnes graces; mais il luy advint autrement, d'autant qu'il ne peut ſi bien coucher ſes couleurs, qu'il en avoit jetté le deſſein. Les feſtes de Paſques paſſées, M. Tibere ne faillit à s'aller ſouvent promener devant la porte de Prudence, à laquelle (quand il la pouvoit voir) il faiſoit tousjours une grande reverence, l'eſtocquant du coing de l'œil: mais elle qui eſtoit ſage, faignant ne le voir, tenoit la veuë baſſe. Ainſi ce maiſtre Preſtre continuant ſes allées & venuës avec ſes *bonadies*, la Dame eut peur que toutes ces careſſes ne luy engendraſſent quelque ſcandale: au moyen dequoy, delibera ne ſe laiſſer plus voir, choſe qui ne fut trop agreable à M. Tibere, qu'amour avoit tant rendu ſon eſclave, qu'il ne luy eſtoit poſſible eſchaper de ſes liens,

ſans le ſecours de Prudence : devers laquelle il envoya un petit clerc pour la ſupplier permettre qu'il l'allaſt viſiter en ſa maiſon comme ſon bon pere ſpirituel ; mais le clerc ne rapporta aucune reſponſe à ſon maiſtre ; qui jugea incontinent la Dame eſtre ſage, & adviſée d'avoir tenu la bouche fermée : toutesfois qu'il falloit plus d'une fois frapper à la porte devant que d'y entrer, auſſi que la place bien fortifiée, & qui n'eſt battuë, ſe maintient ayſément ; c'eſt pourquoy il conclud ne deſiſter de ſon entreprinſe, de façon que tous les jours ne ceſſoit luy envoyer nouveaux ambaſſadeurs. Elle voyant l'opiniaſtre pourſuite de ceſt homme, s'en faſcha fort en elle-meſme, ſi qu'un jour elle fut contrainte en advertir ſon mary, diſant : Quinquin, il y a desja quelque temps que M. Tibere, mon confeſſeur, a envoyé pluſieurs meſſagers par devers moy ; & qu'où il me trouve, ne me ſaluë ſeulement, mais me pourſuit, me contant touſjours je ne ſçay quelles reſveries, qui ne me font que rompre la teſte : c'eſt pourquoy, pour éviter toutes ſes importunitez, je delibere ne me trouver plus en lieu où il me puiſſe voir ; choſe que toutesfois je ne veux faire ſans vous en advertir. Et que luy reſpondez-vous ? dit le mary. Rien, dit-elle. Lors Quinquin : Vous faites bien & ſagement ; mais je vous adviſe, que quand deſormais il vous ſaluëra ou

dira quelque choſe, ce ne ſera mal fait que reſpondiez le plus ſobrement & honneſtement qu'il vous ſera poſſible, & ce qui vous ſemblera à propos, après me redirez ce qui ſera paſſé entre vous: ce qu'elle promit. A quelque temps de là, un jour après diſner que maiſtre Quinquin eſtoit allé negotier par la ville, Prudence gardant la boutique, maiſtre Tibere paſſa par devant; lequel la voyant ſeule, mettant la main au bonnet, & pliant le genoüil, luy dit: Bon-jour, Madame. Auquel gracieuſement elle reſpond: Bon-jour & bon an. Monſieur le Preſtre ſe ſentant rendre ſon ſalut (choſe qui auparavant ne luy eſtoit encore advenuë) penſa qu'elle euſt adoucy ſa rigueur, & que faicte piteuſe, elle euſt compaſſion de luy; lequel devenu tout de feu à ceſte parole, entra dans l'ouvroir, où il demeura plus d'une heure à luy raconter ce qui plus le paſſionnoit. Enfin craignant que maiſtre Quinquin ne retournaſt & le trouvaſt deviſant avec ſa femme, print congé d'elle, la priant le tenir en ſes bonnes graces, luy offrant ſon ſervice. Dequoy elle le remercia bien humblement, luy jurant eſtre à ſon commandement. Le Preſtre party, Quinquin arrive, auquel Prudence raconte le tout. Lors Quinquin: Vous avez fort bien fait; mais quand une autre fois il reviendra vers vous, faites-luy bonne chere, & toutes les careſſes qui vous ſembleront honneſtes:

ce qu'elle promit. Maiſtre Tibere qui avoit desja gouſté la douceur du devis de ſa bien aymée, commença s'eſſayer à gaigner le ſurplus par preſens qu'il luy envoyoit, & qu'elle recevoit : ce qui luy fit penſer que quand il auroit encore un coup parlé à elle, ce ſeroit fait : à raiſon dequoy, paſſa tant ſouvent par devant ſa porte, que l'ayant trouvée ſeule, luy dit avec douces & amiables paroles, qu'il la ſupplioit de tout ſon cœur luy vouloir accorder ſon amour, ſinon elle ſeroit cauſe de ſa mort. A quoy elle reſpondit : Monſieur, j'accomplirois volontiers voſtre volonté & la mienne; mais je crains eſtre deſcouverte par mon mary, & de perdre en un inſtant & l'honneur & la vie. Ces paroles ſaiſirent tant maiſtre Tibere, qu'il cuida mourir de dueil. Finalement eſtant retourné à ſoy, la pria avoir pitié de luy, & ne le laiſſer ainſi mourir à faute de ſecours. Elle, feignant avoir compaſſion de luy, feignit auſſi le vouloir contenter, ſi qu'elle luy bailla aſſignation ſe trouver le ſoir enſuivant avec elle, d'autant que le matin ſon mary eſtoit party & allé aux champs acheter du bois. Quoy entendu par le Preſtre, demeura le plus content homme du monde ; & ayant prins congé de la Dame, ſe retira. Maiſtre Quinquin eſtant retourné en ſa maiſon, ſa femme luy raconta de point en point tout ce qu'elle avoit fait ; à laquelle il dit : Ce n'eſt aſſez, je veux que luy joüyons un

tel tour, qu'il ne luy vienne jamais en fantaiſie retourner ceans, & ſoit ſi hardy vous plus moleſter. Allez & appreſtez bien le lict, & ſerrez bien tout ce qui eſt en la chambre, excepté les coffres; après nettoyez les armoires & ne laiſſez rien deſſus, de ma part je feray le demeurant: car je veux que luy baillions la trouſſe que je vous diray: lors luy raconta de point en point tout ce qu'il avoit deliberé faire. Prudence entendant la volonté de ſon mary, promit luy obeyr. Cependant ceſte journée duroit dix ans à maiſtre Tibere, tant ceſte nuict luy ſemboit longue à venir, afin de joüir des eſtroits embraſſemens de ſa Dame deſirée; & eſtant allé au marché, acheta forces vivres, qu'il envoya chez Prudence, luy mandant faire diligemment cuire le tout, & qu'à l'heure promiſe il ne failliroit à venir ſouper avec elle; laquelle ayant le tout receu, commença à ſe remuer en cuiſine. Maiſtre Quinquin s'eſtant premierement caché, attendant la venuë du Preſtre; lequel entré en la maiſon, & voyant ſa bien aymée qui preparoit elle-meſme le ſoupper, la voulut baiſer, mais elle y reſiſta, diſant: Monſieur, ayez encore un peu de patience, puiſque vous en avez desja tant eu, car il n'eſt bien ſeant que je vous touche ainſi orde & ſale comme je ſuis: ce diſant remuoit tantoſt un pot, puis un autre, faiſant bien l'empeſchée. En ces entrefaites,

maiſtre Quinquin, qui eſtoit aux eſcoutes, s'eſtoit mis en un petit pertuis ſecret, qui regardoit en la chambre, par lequel il voyoit & oyoit ce qu'ils faiſoient & diſoient; craignant peut-eſtre que la tromperie ne retournaſt ſur luy. Prudence donc eſtant en ces termes, s'empeſchant maintenant à une choſe, puis à une autre, faiſoit mourir d'impatience le pauvre Preſtre; lequel pour l'ayder, mit la main à la paſte, & voulut contrefaire le cuiſinier, mais elle s'en haſtoit encore moins. Quoy voyant maiſtre Tibere, & que les choſes tiroient en longueur, luy ſemblant qu'il n'auroit jamais aſſez de temps, dit: Madame, j'ay ſi grande envie vous tenir entre mes bras, que j'ay perdu l'appetit de boire & de manger: c'eſt pourquoy j'ay deliberé ne ſouper meshuy. Et ſe deſpoüillant ſe mit au lict. Adonc elle qui ſe rioit de la ſôttiſe de l'homme, luy dit en gauſſant: Et quelle folie ſeroit-ce ne ſouper point auprès tant de bonnes viandes? Or, Monſieur, ſi vous eſtes ſi ſimple de ne vouloir manger, le dommage eſt voſtre; quand à moy je ne delibere me coucher ſans ſouper. Ce diſant, continuoit tousjours ſa cuiſine; & plus maiſtre Tibere la preſſoit ſe coucher, plus elle faiſoit la longue. Finalement le voyant travaillé d'impatience, luy dit pour le contenter: Monſieur, je ne coucheray jamais avec homme, qui la nuict ait ſa chemiſe veſtuë: c'eſt pourquoy je vous

adviſe que ſi voulez que je vous obeyſſe, il faut que la deſpoüilliez, après me verrez preſte à faire ce qu'il vous plaira. Maiſtre Tibere entendant la volonté de la Dame, & luy ſemblant choſe legere, deſveſtit incontinent ſa chemiſe, demeurant nud comme quand il vint du ventre de la mere. Prudence voyant avoir acheminé le bon pere où elle deſiroit, print ſa chemiſe & tous ſes accouſtremens, & les enferma en un coffre, duquel elle ſerra la clef; après feignant ſe vouloir deſpoüiller, laver & parfumer, faiſoit mille tours par la chambre, de ſorte que le pauvret ſe conſommoit ſeul dans le lict en l'attendant. Maiſtre Quinquin, qui avoit tout veu par le trou, voyant qu'il eſtoit temps joüer ſon rollet, ſortit doucement de ſon logis par un huys de derriere, puis alla frapper à la porte de devant. La Dame entendant ſon mary au heurter, feignit eſtre la plus dolente du monde; ſi que toute tremblante, elle dit: Helas! Monſieur, que deviendray-je? car c'eſt mon mary qui eſt à la porte; je l'entens bien à ſon frapper. O miſerable moy! que ferons-nous, afin que ne vous trouve icy & ne vous voye? Lors maiſtre Tibere: Helas! Madame, donnez-moy toſt mes veſtemens que je m'habille, puis je me cacheray ſous le lict. Que vous vous habilliez, dit-elle, helas! quand ſeroit-ce fait? non non, voicy j'ay trouvé un autre expedient; montez ſur ce buffet,

& vous tenez deſſus tout debout, les pieds joincts & les bras eſtendus en croix, pour ce que je m'aſſeure que mon mary entrant icy, & vous voyant en ceſte façon, penſera que ſoyez un des Crucifix qu'il faiſoit ces jours paſſez. Cependant le mary heurtoit tousjours plus fort, criant qu'on luy ouvriſt. Quoy craignant maiſtre Tibere, & qu'il ne le trouvaſt encore au lict, monta incontinent ſur le dreſſoüer; où ſans ſe remuer, il ſe tint debout, eſtendant les bras comme un Crucifix. Prudence eſtant deſcenduë, ouvre à ſon mary, qui faiſoit bien le faſché de ce qu'on luy avoit tant fait compter les chevilles: & monté en la chambre, feignant ne voir maiſtre Tibere, ſe mit à table & ſouppa avec ſa femme, puis s'allerent coucher. Combien cela fut faſcheux au pauvre Preſtre, je laiſſe penſer à ceux qui ont eſprouvé les eſguillons d'amour, meſmement voyant le mary ſe ſouller de la viande que tant ardemment il deſiroit, & qu'à la fin il n'en remporteroit que la honte & le dommage. Desja l'aurore commençoit à ſe monſtrer, & petit à petit le Soleil ſe levoit, quand maiſtre Quinquin ſortit du lict; & ayant prins ſes inſtrumens & outils, ſe mit à la beſongne; mais à peine avoit-il commencé, quand deux Religieuſes d'un Monaſtere voiſin arriverent en ſa maiſon; & après l'avoir ſalué, luy dirent: Maiſtre, noſtre Mere Abbeſſe nous a envoyées par devers

vous, pour vous prier luy envoyer le Crucifix, que ces jours paſſez elle vous commanda faire. Lors reſpond maiſtre Quinquin : Mes Dames, vous direz, s'il vous plaiſt, à voſtre Abbeſſe que le Crucifix eſt bien commené, mais qu'il n'eſt encore du tout achevé, & que dedans deux jours pour le plus tard, elle l'aura. Elle nous a dit, repliquerent les Religieuſes, que fait ou non fait, nous le fiſſions emporter, pour ce que l'avez tenu trop long-temps. Maiſtre Quinquin feignant ſe faſcher de l'importunité de ces femmes, leur reſpondit comme en colere : Or, mes Dames, ſi ne me voulez croire, entrez leans, & verrez ſi je n'ay memoire de vous, & combien il s'en faut qu'il ne ſoit parachevé. Et elles entrées, leur dit : Regardez ſur ce buffet, & voyez ſi l'aymerez bien ainſi, & ſi Madame s'en contentera. Les Religieuſes adonc levant les yeux en haut, virent le piteux Crucifix. Lors appellant l'Imager, luy dirent : Mon Dieu, que Madame ſeroit deſdaigneuſe ſi elle ne s'en contentoit, veu que l'avez tant bien repreſenté au naturel, qu'il ſemble eſtre de chair & d'os comme nous, auſſi ne luy manque-t'il que la parole. Il eſt vray qu'une ſeule choſe pourra deſplaire à Madame & à toutes les Religieuſes : c'eſt que ſi à deſcouvert avez monſtré ce qui pend devant luy, d'autant que cela pourroit engendrer quelque ſcandale à tout le Convent. Voicy grand cas,

dit maiſtre Quinquin ; & quoy, vous ay-je pas dit qu'il n'eſtoit entierement achevé, & que cela ne vous tourmente, que pleuſt à Dieu qu'il y euſt auſſi bon remede à la mort, que je pourray remedier à ceſte faute & en voſtre preſence. Lors prenant un de ſes outils & le mieux aiguiſé, leur dit : Mes Dames, regardez comme je ſçay bien & en peu de temps corriger telles fautes que ceſte-cy. Maiſtre Tibere qui juſques adonc eſtoit demeuré ſi coy, qu'il ſembloit eſtre mort, voyant maiſtre Quinquin avec le fer au poing, ſans attendre d'avantage ny ſonner un ſeul mot, ſe jetta bas du buffet, & nud comme il eſtoit, ſe print à fuir comme s'il euſt eu le feu ſur le dos, & maiſtre Quinquin après. Prudence craignant qu'il n'en advint quelque ſcandale, retint ſon mary par le bras pour donner paſſage au pauvre Preſtre, afin qu'il ſe ſauvaſt plus ayſément. Adonc les Religieuſes qui voyoient tout ce miſtere, commencerent à crier en la ruë : Miracle, miracle, le Crucifix s'en eſt fuy : de ſorte qu'à leur cry chacun y accourut, qui ayant entendu comme le tout eſtoit advenu, n'en fit que rire ; & le pauvre maiſtre Tibere ayant prins autres veſtemens, ſortit de la ville : de vous dire où il alla, je ne ſçaurois, mais cela ſçay-je bien que jamais depuis on ne l'a veu.

Les Gentilshommes & Damoiſelles rirent aſſez de voir ce pauvre Preſtre toute une nuict faire le Crucifix ſur un buffet,

ſans oſer touſſir, euſt-il mangé cent livres de plumes ; mais encore plus, quand pour ſauver ſes dandrilles, ils le virent fuir de toutes ſes jambes, & les Religieuſes crians, miracle, & que le Crucifix s'en eſtoit fuy. Et tant grande fut ceſte riſée, que pour la faire ceſſer, Madame fut contrainte frapper ſes mains l'une contre l'autre, commandant à Vincende ſuivre, recitant ſon Enigme ; laquelle obeyſſante, dit en ceſte maniere :

Petit bout vermeillet, en qui tout bien abonde,
En qui tout mal auſſi, qui bon & vicieux,
Et la gloire, l'honneur & le meſpris des cieux :
Et l'heur & le malheur de ceſte maſſe ronde.

Quand benin & courtois, tu deſplies au monde
De tes blancs eſtandarts les replis precieux,
Tu fais l'homme immortel le rendant glorieux,
Par les heureux effects de ta grace feconde.

Mais auſſi, quand cruel tu deſcouvres aux vents,
Tes autres qui obſcurs, noircis & touſſanglans,
Ne preſagiſſent rien que miſeres futures ;

Il faut bon gré malgré & qu'en deſpit de tous,
Tout ſoit bouleverſé ce que deſſus deſſous,
Tant fors ſont les effors de tes fortes injures.

Vincende qui voyoit aucun n'entendre ſon douteux Enigme, l'expoſa en ceſte

ſorte : L'Enigme lequel avec une tant bonne patience avez voulu eſcouter, ne denote autre choſe que la bonne & mauvaiſe langue, qui rouge & vermeille, eſt la gloire & l'honneur des cieux, quand avec icelle nous loüons & remercions Dieu des biens qu'ils a faicts : eſt auſſi le meſpris quand le blaſphemons : par meſmes raiſons, elle eſt l'heur & le malheur du monde. Quand elle deſplie ſes blancs eſtendars ; c'eſt-à-dire qu'elle ſe veut employer à bien, elle rend l'homme divin & immortel ? mais quand elle monſtre ſon enſeigne noire, à ſçavoir, qu'elle s'adonne à mal, elle ſubvertit toutes choſes, renverſant tout ſans deſſus deſſoubs ; & de ce pourrois-je amener infinis d'exemples, ſi la breveté du temps ne m'en diſpenſoit, & Mademoiſelle Fleurdiane, que je voy s'appreſter pour dire ſa nouvelle. Ce dit, ſe remit en ſon ſiege ; & Fleurdiane ſe leva, diſant : Je ſupplirois volontiers le Seigneur Ferier Bertrame, me faire un plaiſir qui m'obligeroit à la pareille, outre que je luy en ſerois tenuë à jamais. Le Gentilhomme s'entendant nommer & requerir de plaiſir, dit : Mademoiſelle, à vous eſt le commander, & à moy l'obeir ; commandez donc ce qu'il vous plaira, & je m'efforceray vous contenter. Quoy entendu par la Damoiſelle, après l'avoir bien humblement remercié, luy dit : Je ne vous demande autre choſe, Monſieur, ſinon qu'il

qu'il vous plaiſe reciter quelque Fable en mon lieu. Le Seigneur Ferier, entenduë l'honneſte requeſte de la Damoiſelle, s'excuſa premierement, comme tousjours a eſté la couſtume ; puis voyant ſon eſprit, comme toute la compagnie, eſtre à ce enclin, laiſſant à part toute autre choſe, dit : Mademoiſelle, pour l'amour de vous & de ceſte noble aſſiſtance, je veux rougir auſſi ſi n'avez de moy ce que deſirez, en donnerez la faute, non à moy, debile inſtrument de vos volontez, qui ne ſuis apprins à telles choſes, mais à vous-meſme qui en avez eſté l'occaſion premiere. Ce dit, en ceſte maniere donna commencement à la Fable, diſant :

FABLE V.

Les Florentins & les Bergamaſques aſſemblent leurs Docteurs pour diſputer les uns contre les autres : les Bergamaſques par une ruſe, confondent les Florentins.

COMBIEN que (gracieuſes Dames) l'inegalité ſoit très-grande entre les hommes ſçavans & lettrez, & ceux qui ſont materiaux & groſſiers, ſi eſt-ce qu'on a veu aucunefois des ſçavans eſtre vaincus par des hommes qui n'avoient point de lettres : & cecy ſe voit clairement en l'Eſcriture-Saincte, où les Apoſtres, ſimples & abjects, confondirent la Sapience de ceux qui eſtoient reputez ſages & prudens. Ce qu'encore pourrez clairement entendre par le diſcours de ceſte mienne Fable.

Au temps paſſé, comme j'ay pluſieurs fois ouy dire à mes ayeulx, & peut-eſtre l'avez auſſi entendu, quelques Marchands Florentins & Bergamaſques, ſe trouvans de compagnie, alloient deviſans enſemble

(comme eſt la couſtume des voyageurs) & entrans de propos en autre, un Florentin dit à ceux de Bergame : Vrayement à ce que pouvons comprendre, vous eſtes hommes tant lourds & groſſiers, que ſi n'eſtoit le peu de trafic de marchandiſe que exercez, vous ne ſeriez bons à choſe du monde : & encore que la fortune vous ſoit aucunement favorable en voſtre marchandiſe, ſi eſt-ce que ce n'eſt pour la gentilleſſe de voſtre eſprit, ne par ſcience qui ſoit en vous, mais pluſtoſt par un ardent deſir de gaigner, & pure avarice qui vous maiſtriſe ; auſſi eſtes-vous les plus ignares de la terre. A quoy un Bergamaſque s'avançant, reſpondit : Et je vous dis que nous ſommes en tout & par tout plus habiles que vous : car combien qu'ayez la parole plus chatoüilleuſe & plaiſante aux oreilles des auditeurs que nous n'avons pas, ſi puis-je aſſeurer qu'en toutes vos actions eſtes de beaucoup nos inferieurs ; & ſi venons à bien tout conſiderer, il n'y a aucun de noſtre nation, quel qu'il ſoit, grand ou petit, qui n'ait quelques lettres ; outre ce que ſommes propres & bons à toutes hautes & grandes entreprinſes, choſe qui ne ſe trouve en vous que bien rarement. Eſtant donc en ceſte diſpute, ne voulans les Bergamaſques ceder aux Florentins, ny les Florentins aux Bergamaſques, un de Bergame dit : Que ſervent tant de paroles perduës, il n'en faut que faire la preuve &

ordonner une ſolemnelle diſpute, où ſe trouveront les plus doctes & mieux entendus, d'une part & d'autre, & lors on verra clairement qui ſera le plus fort en doctrine & ſcience. A quoy s'accorderent les Florentins : reſtoit ſeulement un different, à ſçavoir ſi les Florentins devoient aller à Bergame, ou les Bergamaſques à Florence. Mais après longues conteſtations, s'accorderent jetter un ſort ; & ayant fait deux bulletins, qu'ils mirent en un petit vaſe, advint que le hazard tomba ſur les Florentins, ſi qu'il fut dit qu'ils iroient à Bergame au remps de la diſpute, qui fut determinée aux calendes de May : ainſi chacun des marchands retourna au lieu de ſa demeure ; où arrivez, raconterent le tout à leurs Docteurs; leſquels furent fort joyeux de ces nouvelles, propoſans faire merveilles au jour aſſigné. Les Bergamaſques, comme ſages & bien adviſez, s'imaginerent faire en ſorte que les Florentins demeuraſſent confus & eſcornez : à raiſon dequoy ayans aſſemblé les plus doctes de la cité, Grammairiens, Rethoriciens, Legiſtes, Canoniſtes, Philoſophes, Theologiens & tout autre genre de Docteurs, en choiſirent les meilleurs pour demeurer en la cité, comme leur rampart & forteresſe contre les Florentins : puis firent veſtir les autres à la villageoiſe, & les envoyerent hors la ville ſur le grand chemin, par lequel devoient paſſer les Floren-

tins, leur enchargeant que tousjours ils parlaſſent à eux en Latin. Les Docteurs de Bergame eſtans donc ainſi deſguiſez & meſlez parmy les bonnes gens des champs, ſe mirent à travailler, les uns creuſans un foſſé, autres labourans la terre; ceſtuy faiſant une choſe, ceſt autre une autre. Ainſi s'exerçans en ce travail ruſtique, voicy arriver les Florentins, chevauchans en grand & brave appareil; leſquels approchans de ces hommes qui travailloient, leur dirent: Dieu vous gard', freres. Auſquels ils reſpondirent: *Bene veniant tanti viri.* Les Florentins penſans qu'ils ſe mocquaſſent, leur dirent: Combien y a-t'il encore d'icy à Bergame? *Decem millia vel circa*, reſpondirent les Bergamaſques. Quoy entendans les Florentins, dirent: Freres, nous parlons en langage vulgaire, d'où vient cela que nous reſpondez en Latin? Reſpondent les Bergamaſques: *Ne miremini, excellentiſſimi Domini, unuſquiſque enim noſtrum, ſicut auditis, loquitur; quoniam majores & ſapientiores noſtri ſic nos docuerunt.* Après les Florentins continuans leur voyage, virent quelques autres villageois ſur le grand chemin, leſquels faiſoient des foſſez; & s'arreſtans près deux, leur dirent: Compagnons, Dieu vous ſauve & gard'. Auſquels ils reſpondirent: *Et Deus ſemper vobiſcum ſit.* Combien y a-t'il d'icy à Bergame, demandent les Florentins. *Exigua vobis reſtat via*, reſpondirent les Berga-

maſques; & entrans de propos en autre, commencerent à eſcrimer de la Philoſophie, & argumentoient les Bergamaſques ſi doctement, que les Florentins ne ſçavoient quaſi que reſpondre. Au moyen dequoy, bien eſtonnez, diſoient entr'eux: Comme eſt-il poſſible que ces hommes groſſiers & dediez à l'agriculture & œuvres ruſtiques ſoient tant bien inſtruicts ès ſciences humaines? Partis de-là, chevaucherent vers une hoſtellerie, non gueres eſloignée de la cité. Mais devant qu'ils y entraſſent, ſe preſenta à eux un garçon d'eſtable, qui les invitant à loger, leur dit: *Domini, libetne vobis hoſpitari? hic enim vobis erit bonum hoſpitium:* Et d'autant que les Florentins eſtoient ja las pour la longueur du chemin, deſcendirent en ce logis; mais comme ils vouloient monter en leur chambre pour ſe repoſer, le maiſtre du logis ſe preſenta à eux, diſant: *Excellentiſſimi Domini placetne vobis ut præparetur cœna? hic enim ſunt bona vina, ova recentia, carnes, volatilia & alia hujuſmodi.* Les Florentins demeuroient tous eſtonnez, ne ſçachans que reſpondre, pour ce que ceux auſquels ils s'arraiſonnoient parloient Latin, & non autrement que s'ils euſſent conſommé tout le temps de leur vie à l'eſtude. Ils ne furent gueres qu'une jeune fille arriva; laquelle veritablement eſtoit Religieuſe, de grand ſçavoir & bonne doctrine; & là finement introduite à ceſt effect, qui leur

dit : *Indigent ne dominationes veſtræ re aliqua ; placet ut ſternantur lecſuli, ut requiem capiatis.* Ces paroles prononcées par ceſte ſervante, rendirent les pauvres Florentins tous confus. Enfin, ſe mirent à deviſer avec elle, qui tombant ſur la Theologie, en parla tant doctement, qu'il n'y eut aucun qui ne l'euſt en grande reputation. Tandis qu'elle diſputoit, arriva un veſtu en boulanger, tout blanc de farine ; lequel les entendant diſputer, ſe mit du coſté de la fille, interpretant les Eſcritures-Sainctes avec tant de doctrine, que tous les Docteurs Florentins affermoient n'avoir jamais ouy mieux parler. Ce fait, les Florentins s'allerent coucher : & le lendemain venu, tindrent conſeil s'ils devoient s'en retourner, ou paſſer outre ; & après avoir long-temps debattu ceſte affaire, determinerent qu'il ſeroit meilleur s'en retourner, pour ce que ſi les bonnes gens des champs, les hoſtelliers, les garçons d'eſtable & les femmes ſont de ſi profonde doctrine, que devoit-ce eſtre de ceux de la ville, où ſont les hommes conſommez en ſcience, & qui ne penſent à autre choſe qu'à leur continuelle eſtude ? L'entreprinſe donc ainſi faite, ſans autrement ſonger, ny voir ſeulement les muraille de Bergame, monterent à cheval, & reprindrent le chemin de Florence. Ainſi par leur aſtuce & fineſſe, les Bergamaſques ſe firent victorieux ſur les Florentins, & deſlors

eurent un Privilege de l'Empereur, de pouvoir en toute ſeureté aller par tout le monde, ſans aucun empeſchement.

Non ſans grande riſée, le Seigneur Ferier mit fin à ſa courte Fable, qui fit loüer l'aſtuce des Bergamaſques & blaſmer la peu caute ſimpleſſe des Florentins; auſquels Madame cognoiſſant ce diſcours eſtre ſcandaleux, commanda, pour ce qu'elle leur eſtoit aucunement affectionnée, qu'un chacun ſe teuſt, & que le Seigneur Ferier ſuiviſt ſon Enigme: lequel ſe retournant vers Fleurdiane, luy dit: Mademoiſelle, vous m'avez chargé reciter la Fable, qui a eſté ſi mal aſſaiſonnée, qu'elle n'a pleu au gouſt de tous; il me ſemble raiſonnable, puiſque j'ay commencé, que vous acheviez, & je vous en prie, car auſſi n'entens-je rien à raconter des Enigmes. Fleurdiane qui n'eſtoit niaiſe, ains d'un cœur haut, dit: Seigneur Ferier, je ne refuſe ceſte charge, que j'accepte pour l'amour de vous. Lors de bien bonne grace, commença à dire en ceſte façon.

Je ne ſçay quel deſaſtre, ou quel triſte malheur,
Ennemy de mon bien & autheur de ma peine,
Se plaiſt tant en mon mal, que tousjours il me meine
D'une longue miſere en plus longue langueur.

De maſle que j'eſtois, fort & plein de valeur,

En

En metamorphoſant ma nature certaine,
On m'a ſceu transformer en une femme vaine,
Inconſtante, legere & vollage, ſans cœur.

Depuis chacun me bat, & d'une main hardie,
Me donne tant de coups que j'en deviens bouffie,
Molaſſe & toute enflée, & dedans & dehors.

Après pour contenter les appetis avides,
Et le deſir d'autruy, il faut, las! que mon corps
Endure la rigueur des flammes homicides.

Pour ce qu'il eſtoit desja tard, & que deſormais les petits grillons ceſſoient de chanter; auſſi que le jour s'approchoit; Madame commanda que Fleurdiane expoſaſt ſon Enigme, puis que chacun ſe retiraſt en ſa maiſon, aux conditions de retourner le ſoir enſuivant, comme de couſtume: laquelle avec un plaiſant geſte & bonne façon, deſlia le douteux nœud de ſon Enigme en ceſte ſorte, diſant: L'Enigme par moy recité, ne ſignifie autre choſe que le froment, qui eſt maſle, puis fait farine, eſt femelle. Après eſtant battu avec les poings, devient paſte, qui s'enfle dehors & dedans; puis eſt cuit pour la nourriture de l'homme. La compagnie, après avoir beaucoup recommandé la declaration de ceſt Enigme, ſe leva debout; & prenant congé de Madame, partit ayant les yeux pleins de ſommeil.

LA DIXIESME NUICT

DES FABLES ET ENIGMES du Seigneur Jean-François Straparole.

DESJA de toutes parts les animaux ſoulageoient leurs peines journalieres, donnans repos à leurs membres recrus & laſſez ; les uns giſſant ſur la plume molle & doüillette, autres ſur les apres & durs cailloux, qui ſur l'herbe menuë, & qui ſur les arbres fueillus ; quand Madame, accompagnée de ſes Damoiſelles, ſortit de la chambre, & vint en la ſalle, où desja la compagnie s'eſtoit aſſemblée ; & ayant fait venir un ſerviteur, luy commanda apporter le vaſe d'or, dans lequel elle mit les noms de cinq Damoiſelles: dont le premier qu'elle en retira, fut celuy de Laurette : le ſecond de Ariane : le troiſieſme d'Alterie : le quatrieſme d'Eritrée : & le cinquieſme de Catharuze. Ce fait, &

après quelques tours de danſſes, elle voulut, devant qu'on commençaſt à diſcourir, que le Bembe diſt une chanſon; lequel ne ſe pouvant excuſer, & chacun luy preſtant bonne & paiſible audience, commença ainſi, diſant:

Je n'ay plus ceſte froide humeur,
Ny chaude ardeur,
Qui jadis me donnoient l'audace,
Voir voſtre face,
Vous entretenant des diſcours
De mes amours;
Aydé par la foible aſſeurance,
D'une eſperance,
Qu'une fois de mon amitié,
Auriez pitié.
Je ſens que ma force cogneuë
Se diminuë,
Et laiſſe languir ſans vigueur,
Mon pauvre cœur,
Et que ja deſormais j'arrive
Près ceſte rive,
Dont (mais en vain) n'oſe approcher
Aucun nocher:
Voilà l'aſſeurance eſperée
Et deſirée:
Voilà les fruicts tant deſirez
Et eſperez;
Qu'après tant de pleurs ordinaires,
Tant de miſeres,
Tant de langueurs, tant de travaux
Et tant de maux,

Sont ores produits comme à force,
De ceſte eſcorce,
Pour recompenſe à tous les torts,
Et fieres morts,
Que j'ay ſouffertes aux pourſuites
De vos merites:
Et ſemble eſtre ores en droit,
Et à bon droit,
Que ma chetive & dolente ame,
Qu'amour enflame,
Se conforte, & que ſon deſir
Prenne plaiſir,
Changer l'amertume infinie,
De ceſte vie,
Aux doux amiables appas
D'un doux treſpas.

La douce chanſon du Bembe pleut merveilleuſement à un chacun. Lors Laurette ſe levant de ſon ſiege, donna tel commencement à ſa Fable:

FABLE I.

Finette deſrobe une chaine de perles & autres joyaux à Madame Veronique, femme du Seigneur Brocard de Verone ; laquelle recouvra le tout par le moyen d'un ſien amy, ſans que jamais ſon mary s'en apperceuſt.

PENSANT ſouventesfois aux travaux & faſcheries qui journellement adviennent aux miſerables mortels, je ne trouve paſſion plus grande que celle que ſouffre une pauvre femme, quand ſans occaſion elle ſe voit mepriſée & vilipendée de ſon mary, qu'elle ayme & cherit comme ſoy-meſme, luy gardant toute loyauté. C'eſt pourquoy on ne ſe doit eſmerveiller, ſi quelquesfois ces pauvres malheureuſes cherchent de tout leur pouvoir remedier à leurs affaires ; & ſi d'avanture par meſgarde elles tombent en quelque faute, les maris ne ſe doivent plaindre d'elles, mais d'eux-meſmes, qui ſont la ſeule & premiere cauſe de leur mal & dommage. Accident qui ayſément fuſt ad-

venu à une Damoiſelle, ſi elle prudente & ſage n'euſt vertueuſement briſé les fleſches d'amour ; & par ce moyen gardé entier & inviolable l'honneur d'elle & de ſon mary.

En la noble & ancienne cité de Veronne, demeuroit jadis un gentilhomme, nommé le Seigneur Brocard, homme riche & des premiers de la ville ; lequel n'ayant point de femme, ſe voulut marier, & eſpouſa la fille du Seigneur Can de Leſcalle, nommée Veronique. Ceſte-cy, encore qu'elle fuſt belle, gracieuſe, honneſte & fort gentille, ſi eſt-ce qu'elle ne pouvoit plaire à ſon mary, au moyen (comme cela advient ſouvent) d'une garce qu'il entretenoit, laquelle eſtoit la racine de ſon cœur, & l'ame de ſon ame : à raiſon dequoy, ceſte pauvre Damoiſelle ſe plaignoit aſſez en elle-meſme, ne pouvant ſouffrir que ſa rare & ſinguliere beauté, eſtimée & deſirée de tous, fuſt ainſi meſpriſée par l'unique poſſeſſeur d'icelle, auquel ſeul elle l'avoit voüée & ſacrifiée. Un jour d'Eſté, ceſte belle Damoiſelle ſe promenant ſeule devant la porte de ſa maiſon, & entretenant ſes penſées, ſe mit profondement à conſiderer les manieres, couſtumes & mauvaiſes façons de ſon mary, le peu d'amitié qu'il luy portoit, & comme une vieille & ſale putain luy avoit tellement aveuglé les yeux de la raiſon, qu'il ne voyoit ſa honte, & l'ignominieux pre-

cipice où il s'abandonnoit ; ſi que toute tranſportée de douleur, en la contemplation de ſes miſeres, elle diſoit en ſoy-meſme : Las ! combien m'euſt-il eſté meilleur que mon pere m'euſt mariée au plus pauvre homme de la cité, pluſtoſt que me donner à ceſtuy-cy, qui reſpecte moins ma pudique honneſteté, que les appas meurtriers & blandiſſantes careſſes d'une garce publique, vray égout de toute meſchanceté : car encore que je ne fuſſe nourrie entre tant de delices, comme je puis eſtre maintenant, je vivrois pour le moins joyeuſement, contente de ce que plus, je ſouhaitte. Et quoy ! que me ſervent mes richeſſes, que me profite la pompe de mes ſomptueux veſtemens ? que me vallent tant de bagues, anneaux, carcans, chaines, pendans, rubis, diamans & tels autres joyaux & affiquets ; ſi leur abondance ne me peut garantir des jeunes ardeurs qui me cuiſent en un feu continuel, me conſommant peu à peu d'un amoureux deſir, comme la neige ſe fond aux rayons du ſoleil ? Auſſi veritablement toutes ces choſes ne ſont que l'ombre d'une legere fumée, en comparaiſon du plaiſir que la femme reçoit des doux & amoureux embraſſemens de ſon mary. Ainſi ceſte bonne Damoiſelle s'eſgaroit en ces triſtes penſées, quand voicy de fortune arriver une pauvre femme de ces belitreſſes, qu'on appelle Egyptiennes, l'eſtude, art & ſcience de laquelle

n'eſtoit que de deſrober les uns & les autres : & eſtoit ceſte coquine tant ruſée en ſon meſtier, qu'elle n'euſt ſeulement arreſté par ſon caquet une ſimple femme ; mais le plus habile homme du monde, tant ſage & bien adviſé euſt-il eſté. Ceſte-cy donc, qui Finette avoit nom, ayant veu ceſte Damoiſelle ſeule ſe promener, & cogneu à ſa contenance qu'elle eſtoit toute penſive, fit ſon deſſein ſur elle, deliberant la decevoir, & en tirer cuiſſe ou aiſle; de maniere qu'à l'approcher, luy fit une grande reverence, la ſuppliant luy donner l'aumoſne : mais la Damoiſelle qui avoit bien l'eſprit ailleurs, & ne ſongeoit tant à donner, qu'à recevoir, la renvoya, priant Dieu qu'il luy fuſt en ayde. Neantmoins ceſte fine Finette ne ſe tint pour ceſte premiere fois eſconduite, ains regardant ententivement le viſage de ceſte Damoiſelle, qu'elle voyoit toute triſte, luy dit : Hé ! ma douce Dame, qu'avez-vous qui vous rend tant melancolique ? peut-eſtre que voſtre mary vous traicte mal : voulez-vous que je vous diſe voſtre bonne adventure ? La Damoiſelle entendant ces paroles, & cognoiſſant que ceſte femme avoit trouvé où la tenoit l'encloueure, qui tant luy donnoit d'ennuy, ſe print ſi fort à plorer, qu'il ſembloit que l'on portaſt le meilleur de ſes amis en terre. Quoy voyant Finette, luy dit : Et d'où vient ce nouveau changement, ma bonne Dame ? que

veulent dire ces chaudes larmes, ces ardans ſouſpirs, ces angoiſſeux ſanglots, & dures lamentations ? A quoy reſpondit Veronique : Madame, quand tu m'as dit que peut-eſtre mon mary me traittoit mal ; adonc tu m'as, avecques un couſteau, ouvert le cœur de part en part. Lors Finette : Madame, à peine ay-je veu une perſonne au viſage, que je ne ſçache toute ſa vie ſur le bout du doigt : voſtre playe, qui eſt recente & freſche, ayſément ſe pourra guerir ; mais ſi elle eſtoit vieille & pourrie, difficilement y pourroit-on remedier. Quoy entendant Veronique, raconta à ceſte femme les couſtumes de ſon mary, ſes façons de faire, la vie qu'il menoit, le mauvais meſnage qu'il faiſoit, le peu d'amitié qu'il luy portoit : bref, n'oublia rien qu'elle ne luy recitaſt par le menu. Finette oyant ce pitoyable diſcours, & voyant ſes affaires reuſſir ſelon ſon deſir, paſſa outre, & dit : Madame, ſoyez conſtante & ne vous tourmentez, car ſi vous voulez j'y donneray bon remede, & feray que voſtre mary vous aymera tant ardemment, qu'il ne vous verra pas à demy, & ne trouvera jamais repos ny contentement qu'auprès de vous, qu'il ſuivra de tous coſtez comme un petit chien. Ainſi deviſans enſemble, entrerent au logis de Veronique ; laquelle, à la requeſte de Finette, fit ſortir de ſa chambre toutes ſes ſervantes, avec exprès commandement de ne retour-

ner, qu'elles ne fuſſent appellées. Ce fait, & ayans fermé toutes les portes ſur elles, Finette dit, qu'il luy eſtoit neceſſaire avoir une corde de fines & groſſes perles, & la plus belle & peſante chaine qu'euſt la Damoiſelle, enſemble un linge fort blanc & delié : ce qui luy fut incontinent delivré & mis entre ſes mains. Ce fait, & ayant quelque temps manié ces joyaux les uns après les autres, fit deſſus quelques ſignes à ſa mode : puis en la preſence de la Damoiſelle enveloppa le tout dans ce linge; & ayant murmuré ne ſçay quelles ſecrettes bayes, & fait quelques autres ſignes & caracteres, bailla ce paquet à la Damoiſelle, diſant : Ma douce Dame, prenez cecy & le mettez vous-meſmes ſoubz le chevet de voſtre mary, & vous verrez merveilles; mais ſur tout gardez-vous bien de deſployer ce linge, que juſques à demain matin, pour ce que tout ce qui eſt enveloppé dedans s'eſvanoüiroit en fumée. Ce dit, & Veronique ayant mis ce linge ſous le chevet à ſon mary, Finette voulut qu'on la menaſt en la cave; où arrivée, & voyant le tonneau qui eſtoit en perce, fit deſpoüiller ceſte ſimple Damoiſelle nuë comme quand elle vint au monde : puis oſtant le faucet du muid qui eſtoit plein de bon vin, luy dit : Madame mettez le doigt contre le trou de ce tonneau, le tenant bien eſtroittement ſerré, de peur que le vin ne ſe perde, & ne bougez en ſorte du mon-

de, jusques à ce que je sois de retour; car je m'en vais là dehors faire encore quelques charmes, puis ce sera fait. La Damoiselle qui adjoustoit entiere foy aux paroles de ceste femme, ainsi nuë qu'elle estoit, tenoit tousjours son doigt contre le trou du muid, attendant le retour de Finette; laquelle cependant remonta en la chambre, tira le paquet qui estoit derriere le chevet du lict; & l'ayant deslié & prins les bagues, remplit le linge de cendres & charbons: puis l'ayant très-bien renveloppé & remis en sa place, s'enfuit. Veronique à qui le doigt faisoit mal de servir si long-temps de faucet, & qui ne s'eschauffoit trop d'estre seulement vestuë de sa peau, lasse d'attendre Finette, & voyant qu'il estoit desja tard, eut peur que son mary ne vint, & la trouvant en ceste équipage ne l'eust en estime d'une folle & insensée: à raison dequoy, prenant la broche qui estoit auprès d'elle, en boucha le tonneau, & habillée de ses vestemens, remonta en sa chambre; où elle ne fut longtemps, que le Seigneur Brocard, mary d'elle, arriva; lequel entrant avec une face joyeuse & toute gaye, la salua, disant: Vous soyez la très-bien trouvée, m'amour, le seul soulas & plaisir de mon cœur. Veronique oyant ce salut non accoustumé, demeura toute estonnée, remerciant Dieu en elle-mesme qui luy avoit envoyé ceste Bohemienne, par le secours de laquelle

elle avoit trouvé remede à ſes ennuyeuſes faſcheries. Auſſi tout ce jour & la nuict ſuivante, ne ceſſerent de ſe careſſer, baiſer & embraſſer, non autrement que ſi c'euſt eſté le premier jour de leurs nopces. Cependant Veronique toute joyeuſe & deliberée, pour les careſſes qu'elle recevoit de ſon mary, luy racontoit l'ennuy & le tourment qu'elle avoit ſouffert à ſon occaſion & pour l'amour de luy; qui d'un autre coſté en s'accuſant luy promettoit la tenir deſormais pour ſa chere & bien aymée femme, proteſtant ſe chaſtier à l'advenir de tant d'inſolences qu'il avoit faites par le paſſé, & qu'il ne luy adviendroit plus rechoir en telles fautes. Le matin venu, le Seigneur Brocard ſe leve, s'habille, monte à cheval & va à la chaſſe, comme eſtoit ſa couſtume. Elle le voyant party, retourne droict à ſon lict, leve le traverſin, & prend le linge où avoient eſté mis les joyaux; & l'ayant developpé, penſant y trouver ſa chaine & ſes perles, n'y trouva que des cendres & du charbon, dont elle fut tant eſperduë, qu'elle ne ſçavoit à quel ſainct ſe voüer, doutant la fureur de ſon mary, ſi ceſte perte alloit juſqu'à ſes oreilles. Ainſi donc la pauvrette ſe fantaſiant pluſieurs choſes en ſon eſprit, ne ſçachant que faire pour recouvrer ſes bagues, s'aviſa finalement par un honneſte moyen, employer celuy qui tant long-temps luy avoit fait l'amour, qui eſtoit un jeune gentil-

homme, beau, de belle taille, d'un grand cœur, hardy aux armes, renommé en proüeſſe & d'honorable & noble maiſon; & lequel (comme tous ſont ſubjects aux flammes amoureuſes) eſtoit ſi cruellement embraſé en l'amour de ceſte Damoiſelle, qu'il ne pouvoit repoſer; & en faveur d'elle faiſoit ſi ſouvent jouſtes, tournois, courſes de bagues, feſtins, banquets & triomphes, qu'il tenoit toute la cité en allegreſſe; mais elle qui eſtoit toute à ſon mary, ne ſe ſoucioit pas beaucoup de toutes ces magnificences, dequoy le gentilhomme ſouffroit le plus grand creve-cœur & ſoucieux chagrin que jamais pauvre amant ſentit. Le Seigneur Brocard eſtant donc party, Veronique ſe mit à la feneſtre de ſa chambre, par devant laquelle de fortune paſſoit ce gentilhomme, ſerviteur d'elle, qui le voyant, l'appella d'un clin de teſte, branſlement de doigt; puis l'ayant honneſtement receu, luy dit: Monſieur, vous n'ignorez la ferme amitié que dès long-temps il vous a pleu me porter, comme je croy que faites encore. Et jaçoit qu'en toutes mes operations je me ſois peut-eſtre monſtrée reveſche & dure en voſtre endroit, ſi eſt-ce que cela n'a procedé de faute de bonne amitié, & que je ne tienne tousjours l'image de vos vertus ſi fortement pourtraite ſur la table de mon cœur, que le temps, ny la haine meſme ne l'en ſçauroient effacer; mais la con-

ſervation de mon honneur, que j'ay tousjours tenu plus cher que tous les biens de ce monde, en a eſté la ſeule occaſion. A ceſte cauſe, ne vous eſmerveillez, s'il vous plaiſt, ſi je n'ay donné quelque ſoulas à l'ardeur de vos chaudes volontez, comme j'euſſe bien voulu, & l'ay ſouventefois deſiré: & encore que nonobſtant toutes ces excuſes vous m'ayez en eſtime de telle, que je me ſuis tousjours monſtrée envers vous, à ſçavoir cruelle, ingrate & fiere: neantmoins aſſeurée de voſtre bonté, je ne laiſſeray avoir recours à icelle, comme la ſource & fontaine de tout mon bien: & ſi comme tel ſurvenez à mes neceſſitez & angoiſſes, me preſtant un prompt & favorable ſecours, vous acquerrerez telle authorité ſur moy, que deſormais en pourrez diſpoſer comme de vous meſme. Ce dit, luy raconta par le menu ſon infortune. Le gentilhomme ayant ententivement preſté l'oreille aux propos de ſa Dame, premierement la remercia des faveurs qu'elle luy faiſoit, l'honorant de ſes commandemens: après promit ne luy manquer de ſon ſecours, ſe plaignant bien fort avec elle de ſon malencontre; & ayant prins congé d'elle, monta ſecrettement à cheval en la compagnie de quatre de ſes amis, & ſe mit à pourſuivre ceſte Egyptienne qui s'enfuyoit avec les bagues; laquelle avant que le Soleil fuſt couché, il attrapa près une riviere qu'elle vouloit paſſer; & la reco-

gnoiſſant aux enſeignes qu'on luy avoit dites, la print par les cheveux, & luy fit confeſſer & rendre le tout. Ce fait, joyeux au poſſible, d'avoir recouvert les bagues à ſa chere maiſtreſſe, s'en retourna; & quand l'opportunité ſe preſenta les luy rendit. Ainſi elle, ſans le ſceu de ſon mary, & à ſon honneur demeura en ſon premier eſtat.

Laurette avoit desja mis fin à ſa Fable, quand Madame luy fit ſigne qu'elle ſuiviſt, recitant ſon Enigme; laquelle ſans tarder, dit ainſi:

Je ſuis brave, mignon, beau, gentil & pompeux,
Aymé de la grandeur, chery des Damoiſelles,
Et des Dames de Court les Déeſſes mortelles,
Qui captivent les grands, pour ſe plaiſanter d'eux;

Ces belles ne ſçauroient marcher un pas ou deux
Qu'il ne faille tousjours que je ſois avec elles:
Soit pour acquieſcer à leurs façons nouvelles,
Soit pour leur faire part de mes ſouſpirs venteux;

Je les baiſe à toutes coups, à tous coups je les flatte,
Et preſſe de leur ſein la rondeur delicate,
Que les plus favoris coüards n'oſent toucher.

Mais ce que plus me plaiſt, c'eſt que ſans jalouſie,

Sans crainte, ſans ſoupçon & meſmes ſans envie,
Je puis à mon plaiſir leurs devants émoucher.

Sinon de tous, pour le moins de la plus grande partie, fut ceſt Enigme entendu; lequel ne ſignifie autre choſe que l'eſventail que les Dames portent en leurs mains. Et afin que l'ordre fuſt ſuivy, Madame commanda à Ariane qu'elle diſt ſa Fable; laquelle ouvrant la bouche, commença en ceſte ſorte:

FABLE II.

Un Aſne eſtant eſchappé à un Muſnier, arrive ſur une montagne, où il trouve un Lyon. Ils s'interrogent l'un l'autre; le Lyon ſe dit eſtre Lyon, & l'Aſne Brancalyon: & s'eſtant deffiez, l'Aſne demeure finalement victorieux.

LA diverſité des choſes humaines, la varieté des temps, & la malice des hommes font ſouvent trouver les choſes belles laides, & les laides belles. A raiſon dequoy, je vous ſupplie me pardonner, ſi au recit de la Fable que j'entends

j'entends vous deduire, je dis choſe qui puiſſe offenſer vos delicates oreilles.

En Arcadie, pays de la Morée, lequel a tiré ſon nom d'Arcas, fils à Jupiter, & où premierement fut trouvée la ruſtique & foreſtiere chalemie, demeuroit jadis un Muſnier, homme beſtial, cruel & de ſi mauvaiſe nature, qu'il falloit peu de bois pour allumer ſon feu; lequel avoit un aſne à longues oreilles & babines pendantes, qui quand il ricanoit faiſoit retentir tout le voiſinage. Ceſt Aſne, pour la diette que ce Muſnier luy faiſoit faire, ne pouvoit plus porter le faix, ny les coups de baſton, dont il eſtoit plus ſouvent chargé que tous les jours: auſſi eſtoit-il ſi maigre & deſcharné, qu'il n'avoit que des os couſus en ſa peau. Advint que ceſte pauvre beſte faſchée de n'eſtre ſervie à ſes repas, & touſjours d'autre mets que de baſtonnades, qui jour & nuict luy eſtoient ordinaires, ſe desbaucha; ſi que ſanglé & baſté comme il eſtoit, s'enfuit de ſon maiſtre le Muſnier, & alla tant & ſi loing, que las & recreu, après avoir long-temps cheminé, il arriva finalement au pied d'une delectable & plaiſante montaigne; laquelle voyant belle, verdoyante & florie, il choiſit pour ſa demeure, deliberant l'habiter & y finir le reſte de ſes jours Ceſt Aſne donc reſolu en ceſte volonté, eſpioit de toutes parts ſi on le regardoit; & ne voyant aucun qui luy peuſt nuire, monta courageuſe-

ment ſur ceſte montagne ; où à ſon aiſe & beau plaiſir il ſe mit à paiſtre du plus beau & meilleur herbage qui y fuſt, remerciant Dieu qui l'avoit delivré des mains de ce meſchant & cruel tiran de Muſnier, & mis en l'herbe juſques aux genoux pour ſubſtanter ſa miſerable vie. Cependant, & comme il ſe ſaouloit de ceſte herbe druë & delicate, ayant tousjours le baſt ſur le dos, voicy un fier Lyon ſortir d'une aveugle caverne ; lequel voyant ceſt Aſne, & l'avoir bien contemplé, s'eſmerveilla beaucoup de ſon audacieuſe outrecuidance, & comme il avoit eſté tant arrogamment hardy de monter ſur ceſte montagne, ſans ſa licence & permiſſion : neantmoins pour ce qu'auparavant n'avoit jamais veu telle eſpece d'animaux, il eut aucunement peur, & du premier coup n'oſa paſſer outre. D'autre coſté l'Aſne voyant le Lyon, fut tellement eſperdu, que le poil luy dreſſa de frayeur, ſi que perdant toute contenance, avoit perdu l'appetit, n'oſant ployer le col pour mordre l'herbe, ny ſeulement ſe remuer de ſa place. Enfin le Lyon fut un peu plus hardy, s'approcha, & dit à l'Aſne : Compagnon, que fais-tu là ? qui t'a donné la hardieſſe de monter là deſſus ? qui es tu ? A quoy l'audacieux baudet reſpondit : Et qui es-tu toy-meſme, qui me le demandes ? Auquel le Lyon s'esbahiſſant d'une tant orgueilleuſe reſponſe, dit : Je ſuis le Roy de tous les animaux. Dit l'Aſne ; Et com-

me as-tu nom? Reſpond le Lyon: On m'appelle Lyon; mais toy comme te nommes-tu? Alors l'Aſne qui s'eſtoit un peu plus aſſeuré: Ceux qui me recognoiſſent me nomment Brancalyon. Quoy entendant le Lyon, dit en ſoy-meſme, vrayement à ce que je puis comprendre, ceſtuy-cy doit eſtre quelque choſe plus que moy; & s'addreſſant à l'Aſne, luy dit: Brancalyon, ton nom & tes paroles monſtrent clairement que tu dois eſtre plus puiſſant, robuſte & courageux que je ne ſuis: neantmoins je ſerois d'advis, que par plaiſir nous fiſſions quelque preuve de ce que ſçavons faire. Ces paroles enflerent tellement le cœur à Monſieur le baudet, que tournant ſes feſſes vers le Lyon, luy dit: Vois-tu bien ce baſt & l'arbaleſte que j'ay ſous la queuë, ſi je te l'avois fait eſprouver, tu mourrois de peur. Ce diſant, laſcha quatre gros pets, & tira en l'air une couple de ruades, dont il briſa quelques petites pierrettes, qui eſtonnerent aucunement le Lyon; lequel oyant le bruit de ces ruades, & la ſcopeterie que faiſoit ſon derriere, ne ſe tenoit trop aſſeuré. Toutesfois, parce que le tard s'approchoit fort, il dit à ceſt arbaleſtrier: Frere, je ne veux qu'il y ait entre nous une ſeule parole de contention, ny à plus forte raiſon que nous entretuons l'un l'autre, d'autant qu'il n'y a rien pire que la mort; mais je ſerois bien d'opinion qu'allaſſions nous repoſer pour meshuy, &

demain matin esprouverons nos forces & ce que sçavons faire; & celuy de nous qui plus dextrement & de gallant homme, pourra executer trois choses que je mettray en avant, sera maistre & seigneur de la montagne. A quoy l'Asne s'accorda. Le lendemain matin venu, ils se levent, partant de compagnie, & vont si loing ensemble, qu'ils arrivent près un large & profond fossé. Lors le Lyon qui desiroit cognoistre ce que l'Asne avoit au ventre, luy dit: Brancalyon, je te suis amy, mais je ne seray jamais content que je ne voye que tu sçais faire: fais-moy donc ce plaisir, je te prie, ores que l'occasion se presente, que voyons lequel de nous sautera mieux ce fossé. Ce disant, sans autrement prendre secousse, se lança de l'autre costé. L'Asne se presentant sur le bord, sauta hardiment; mais d'une tant lourde façon qu'il tomba sur une grosse poultre qui estoit au milieu du fossé, où il demeura, les pieds de devant & la teste pendans d'un costé, & le train de derriere de l'autre, en grand danger de se rompre le col. Quoy voyant le Lyon, luy escria: Compagnon, que fais-tu? Mais le pauvre Asne qui n'en pouvoit plus, ne sonnoit mot. Au moyen dequoy, le Lyon craignant qu'il ne mouruſt pendu sur ce bois, descendit dans le fossé, & l'ayda à retirer. Ce fait, & l'Asne se voyant hors du danger, glorieux à merveilles, se retournant vers le Lyon, luy dit toutes les

injures que l'on ſçauroit penſer : dequoy le Lyon fut aſſez eſmerveillé, luy demandant pourquoy il l'outrageoit ainſi de paroles, veu que tant amiablement il luy avoit ſauvé la vie. Alors l'Aſne monſtrant eſtre bien coleré, reſpond d'audace : Ha ! meſchant & malicieux que tu es, tu me demandes donc encore pourquoy je t'injurie, je veux que tu ſçaches que c'eſt pour m'avoir privé du plus grand plaiſir que je receu en ma vie, tu penſois peut-eſtre que j'enduraſſe, & j'eſtois ravy en toute joye & delectation. Auquel le Lyon : Et quelle joye ? Je m'eſtois expreſſément mis (dit l'Aſne) deſſus ce bois, le devant d'un coſté & le derriere de l'autre, & m'y balançois pour ſçavoir qui peſoit le plus ou ma teſte ou ma queuë. Ha ! dit le Lyon, vrayement tu es d'un ſubtil eſprit, & ne l'euſſe jamais creu, ſi l'experience ne m'en euſt fait ſage : à raiſon dequoy je te promets, foy de beſte, ne te moleſter deſormais en façon quelconque ; car je vois bien & cognois à veuë d'œil que tu dois eſtre Roy de la montagne. Partis de là, arriverent près une grande, large & impetueuſe riviere. Lors dit le Lyon : Brancalyon, mon amy, je veux, ſi tu en es content, que l'un & l'autre de nous monſtre icy s'il a de la force & dexterité, traverſant ceſte riviere à nage. J'en ſuis content, dit Brancalyon, mais je veux que tu nages le premier. Le Lyon qui ſçavoit fort bien

nager, traverſa en moins de rien ce fleuve; & ſe mettant ſur l'autre bord, s'eſcrie: Brancalyon, que veux-tu faire là, que tu ne me ſuis, nageant droit à moy? courage, courage, je t'attens. Le pauvre Aſne voyant que c'eſtoit un faire le faut pour ne manquer à ſa promeſſe, ſe jetta en l'eau, & nagea tant, qu'il arriva juſques au milieu de la riviere; où gaigné du fil de l'eau & battement des ondes, il perdit force & courage, laiſſant tantoſt aller ſa teſte au fond, tantoſt la moitié de ſon corps; & maintenant faiſant ſi lourdement le plongeon, que l'on le perdoit de veuë. Quoy voyant le Lyon, & penſant aux paroles qu'il luy avoit dites, ne ſçavoit que faire, craignant d'un coſté que l'Aſne ſe noyaſt; d'autre, qu'eſtant delivré il ne l'occiſt: ainſi demeurant longuement entre ſi & non, delibera finalement le ſecourir, & en advint ce qui en pourroit advenir; de ſorte que ſe jettant bruſquement dedans l'eau, s'approcha de ce pauvre baudet, il le print par la queuë, & tira tant & ſi longuement, qu'enfin il le mena à bord. Monſieur l'Aſne ſe voyant ſur la rive, aſſeuré de la fureur des ondes menaſſantes, ſe troubla tellement, qu'allumé de colere, il dit au Lyon: Ah! traiſtre; ah! meſchant, je ne ſçay qui me tient que je ne deſlache mon arbaleſte, te faiſant ſentir ce que ne voudrois; auſſi es-tu tout mon malheur & la privation de tout mon bien & ſoulas. Hé! miſerable

moy, quand recevray-je jamais un ſi grand plaiſir ? Le Lyon tout tranſi de peur, ſe voulut excuſer, diſant : Compagnon, mon amy, je craignois que ne te penſant faire deſplaiſir, mais quelque agreable ſervice, je t'ay ſecouru. Tais-toy, je te prie, dit l'Aſne, & ne m'en parle plus, ains me dis ſeulement quel fruict ou profit t'eſt revenu d'avoir traverſé la riviere à nage ? Aucun dit le Lyon. Alors l'Aſne ſe retournant vers luy : Regarde (dit-il) ſi je ne prenois pas plaiſir en la riviere, & ſecoüant tout ſon corps & ſes longues oreilles, qui eſtoient pleines d'eau, luy monſtra quelques petits poiſſonnets & autres beſtions qui en ſortoient, tombans à ſes pieds. Adonc dit en ſe plaignant : Vois-tu maintenant gros lourdault, en quoy tu as faillit ? Si je fuſſe allé juſques au fond, je me promets qu'à mon beau loiſir & plaiſir j'euſſes tant prins de poiſſons, que tu en euſſes eſté esbahy : ainſi tu feras bien deſormais ne me donner ennuy, ſi tu ne veux que d'amis devenions ennemis, qui ne ſeroit ton meilleur. Car encore que tu me veiſſes mort ou en danger, je ne veux pourtant que t'en travailles en façon quelconque, d'autant que ce qui te ſemble mort en moy, m'eſt vie & contentement. Desja le Soleil qui ſe retiroit, doubloit les ombres, quand le Lyon dit à l'Aſne qu'il eſtoit temps ſe retirer & s'aller repoſer : ce qu'ils firent juſques au lendemain environ la pointe du jour; qu'eſtans

eſveillez, ils delibererent aller à la chaſſe; l'un d'un coſté, l'autre de l'autre, aux conditions toutesfois de ſe trouver enſemble en certain lieu & heure; & que celuy qui ſeroit le mieux fourny de venaiſon, demeureroit maiſtre & ſeigneur de la montagne. Ceſt accord conclu, le Lyon alla en une grande foreſt, où il print pluſieurs beſtes; & l'Aſne trouvant l'huys d'une metairie ouvert, entra dedans; & voyant un grand monceau d'avoine en l'aire de la grange, s'en approcha, & en mangea tant que le ventre luy bandoit comme un tabourin. Ce fait, s'en retourna en ſon lieu accouſtumé, où pour mieux faire digeſtion il ſe coucha de ſon long; & pour ce qu'il avoit la panſe trop pleine ne ceſſoit de laſcher ſon arbaleſte; laquelle s'ouvroit ſoudain, puis ſe refermoit ny plus ny moins qu'un grand poiſſon qui eſt demeuré ſans eau ſur l'areine ſeiche. En ces entrefaites. une corneille adreſſa ſon vol de ce coſté là; laquelle voyant ceſt Aſne eſtendu contre terre ſans ſe mouvoir, penſa qu'il fuſt mort; & regardant ſoubs ſa queuë vit un grand monceau de fumier qu'il avoit rendu entre ſes feſſes foireuſes, y deſcendit; auquel grattant & becquetant, alla tousjours avant, & juſques à ce qu'elle arriva près le trou du cul à ce baudet, auquel elle mit ſa teſte ſi avant, que l'on ne luy voyoitplus rien du col. Monſieur l'Aſne ſe ſentant ſi aſprement chatouillé ſous la queuë, ſerra tant

tant eſtroittement les feſſes, qu'il eſtouffa ceſte pauvre corneille. Le Lyon retourné chargé de gibier, vit Brancalyon eſtendu contre terre; auquel il dit: Compagnon, vois-tu ce que j'ay prins? ſuis-je pas bon chaſſeur? A quoy l'Aſne: Et comme as-tu fait, pour prendre cecy? Lors le Lyon luy recita le moyen qu'il avoit tenu, ſes aguets, ſes embuſches, ſes courſes, bref comme il s'y eſtoit porté. Adonc l'Aſne l'interrompant: O ſot & ſans cervelle, depuis le matin juſques à ceſte heure tu n'as ceſſé de courir & tracaſſer, broſſant les foreſts, buiſſons & montagnes pour prendre ſeulement cecy: & moy qui n'ay bougé d'eſtre couché en ceſte place, prenant du bon temps, & me gogoyant à plaiſir, ay prins avec mes feſſes tant de gibier, que c'eſt merveille, & dont je me ſuis tant guedé & remply, que j'en creve; & pour te monſtrer que je ne te compte des bayes & ſornettes, voicy je t'ay gardé ceſte graſſe corneille, que tu vois encore penduë en mon feſſier; laquelle je te donne de bien bon cœur, te priant la prendre pour l'amour de moy. Ces paroles eſtonnerent tellement le Lyon, qu'après avoir receu ceſte corneille, & remercié l'Aſne d'un tant honneſte preſent, s'en retourna à la chaſſe en intention de ne ſe preſenter jamais devant luy; & comme il haſtoit ſes pas, rencontra en ſon chemin le loup; lequel cheminoit au grand galop. Auquel le Lyon s'arrai-

ſonna, diſant: Compere le Loup, où allez-vous tant diligemment? Reſpond le Loup: Je vais pour des affaires qui me ſont de grande conſequence; & où j'y faillirois à ceſte heure, je ſuis pour jamais n'y pouvoir recouvrer: à ceſte cauſe je vous prie ne me deſtourber. Et plus le Lyon le vouloit arreſter pour ſçavoir que c'eſtoit, plus le Loup inſiſtoit, le priant le laiſſer aller tant il craignoit qu'il ne le devoraſt. Enfin le Lyon voyant le danger où le Loup s'alloit precipiter, le ſollicitoit ne paſſer outre; pour ce, diſoit-il, que non gueres loing d'icy eſt Brancalyon, animal très-cruel; lequel porte ſoubs ſa queuë une arbaleſte, qui meine un tel bruit, que malheureux eſt celuy qui l'eſprouve; & outre cela, porte ſur ſon dos ne ſçay quoy de cuyr, qui luy couvre preſque toute l'eſchine, je penſe que cela luy ſert de cuyraſſe. Il eſt de poil gris, & fait merveilles, eſpouventant tous ceux qui s'en approchent. Adonc le Loup, qui aux enſeignes, cogneut appertement l'animal dont parloit le Lyon, luy dit: Monſieur, n'ayez peur, car ce n'eſt qu'un Aſne, qui eſt le plus vil animal que nature ait jamais creé: & n'eſt bon à autre choſe qu'à porter fais & coups de baſton. Quant à moy, j'en ay ſeul en mon temps mangé plus d'une centaine, & ſi je ne ſuis pas des plus vieils du monde, encore que j'aye la teſte griſe. Allons donc, Monſieur, allons en ſeureté, &

je vous en feray voir l'experience. Mon amy, dit le Lyon, allez-y ſi bon vous ſemble, car de ma part n'y retourneray jamais, me contentant de ce que j'en ay veu. Mais le Loup le ſceut ſi bien preſcher, obligeant ſa foy que l'Aſne ne luy feroit rien: qu'il s'accorda y retourner, aux conditions toutefois qu'ils ſe lieroient les queuës l'un à l'autre, afin, diſoit le Lyon, que quand il nous verra ne nous puiſſions ſeparer, & aucun de nous ne demeure en ſa miſericorde. Ayans donc eſtroittement lié leurs queuës enſemble, ils s'acheminerent droit vers l'Aſne; lequel d'autant qu'il eſtoit desja debout, les vit de loing, dont il fut tant ſurpris de frayeur, qu'il ſe preparoit à la fuite; quand le Lyon le monſtrant au Loup, dit: Compere, le voilà qui vient droit à nous, je vous prie ne l'attendons pas, car il nous feroit mourir, je cognois trop ſa fureur. Sur quoy le Loup qui enrageoit de l'attaquer, dit: Attendez, Monſieur, je vous ſupplie, & ne craignez point, car ce n'eſt qu'un Aſne: mais le Lyon plus effroyé que devant, ſe mit à fuyr à travers hayes, buiſſons & foſſez, ſi qu'en ſautant un eſpais haillier, une groſſe & forte eſpine luy creva l'œil gauche: & croyant que ceſt accident luy fuſt advenu d'un coup de l'arbaleſte de Brancalyon, en courant tousjours, diſoit au Loup: Compere, ne te l'avois-je pas bien dit, fuyons de par le diable fuyons, il m'a desja crevé

un œil avec ſon arbaleſte; & fuyant de plus fort en plus fort, trainoit ce pauvre Loup à travers l'eſpaiſſeur des buiſſons, l'aſpreté des rochers, l'horreur des foreſts & parmy tous lieux eſtranges, deſerts & inhabitez: de ſorte que le pauvre Loup en mourut, froiſſé & tout rompu. Après ce, le Lyon croyant eſtre aſſez loing & en lieu de ſeureté, dit au Loup: Compere, il eſt tantoſt temps que deſlions nos queuës, qu'en dites-vous? mais voyant qu'il ne reſpondoit mot, ſe retourna & vit qu'il eſtoit mort: au moyen dequoy, il s'eſcria: Ah! Compere, je vous l'avois bien dit qu'il vous tueroit; mais vous opiniaſtrant ne m'avez voulu croire, regardez qu'avez gaigné: vous y avez perdu la vie & moy l'œil gauche; mais patience, il vaut mieux perdre une partie que le tout. Et s'eſtant deſlié abandonna le Loup mort, & s'en alla habiter les grottes & cavernes ombreuſes, laiſſant l'Aſne maiſtre & poſſeſſeur de la montagne, où depuis il a longuement veſcu: & de là procede que les Aſnes habitent les lieux domeſtiques, & les Lyons les deſerts ſauvages & inhabitez.

Desja Ariane avoit mis fin à ſa feminine Fable, laquelle encore qu'elle ne fuſt que poſitive & de peu de ſuc, ſi eſt-ce que la compagnie s'en contenta. Et afin qu'on tint l'ordre diligemment obſervé les autres nuicts, Madame luy commanda de dire ſon Enigme: laquelle ſans trop ſou-

ger, ouvrit la bouche en telle maniere :

Je ſuis difforme, rond, grand, contrefait & gros ;
Mais bien que je ſois tel, ſi ay-je quelque grace,
Quelque je ne ſçay quoy, qui fait qu'en toute place
La Dame me cherit & flate à tous propos :

Car de ſes doigts ſubtils, prompts, legers & diſpos,
Avec un œil riant & une claire face,
Touſjours elle me tient, touſjours elle m'embraſſe,
Ne me laiſſant jamais que bien peu en repos.

Puis d'une façon gaye & geſte tout folaſtre,
Entre les beaux pilliers de ſes cuiſſes d'albaſtre,
Sans ceſſe elle me met & doucement m'eſtraint.

Mais s'il advient par fois que retif je flechiſſe,
Si fort elle me pique, eſguillonne & contraint,
Qu'il faut, bon gré, mal gré, que je luy obeyſſe.

L'Enigme recité par Ariane, fut mieux receu que la Fable, d'autant qu'il appreſta d'avantage à rire, la pluſpart, voire tous les Gentilshommes l'interpreterent laſcivement. Mais voyant la Damoiſelle leur expoſition eſtre eſloignée du vray, leur dit : Meſſieurs, mon Enigme ne denote autre choſe, que le baſton ſur lequel les Dames d'Italie font à l'eſguille des cordelettes & autres menus ouvrages. Il eſt

rond & gros, le tiennent entre leurs cuiſſes lors qu'elles travaillent; le tournent, manient, piquent avec leurs eſguilles, & en font ce qu'elles veulent. Ceſte ſubtile expoſition fut trouvée très-belle & loüée de tous: & Alterie voyant que chacun ſe taiſoit, ſe leva debout, donnant à ſa Fable tel commencement:

FABLE III.

Ceſarin de Berny, accompagné d'un Lyon, un Ours & un Loup, part au deſceu de ſa mere & ſes ſœurs, & s'en va; & arrivé en Sicile, trouve la fille du Roy expoſée pour eſtre devorée d'un Dragon: lequel à l'ayde de ces trois animaux, il occit, delivrant la Princeſſe, qu'il eſpouſa.

UEILLETANT les anciennes & modernes hiſtoires, je trouve la prudence eſtre l'une des plus belles & recommandables vertus qu'on puiſſe avoir. Pour ce que l'homme prudent ſe ramentoit des choſes paſſées, diſcerne les preſentes, & avec un meur ju-

gement prevoit les futures. M'eſtant donc eſcheu ce ſoir diſcourir, je veux à ce propos vous reciter une nouvelle ; laquelle jaçoit qu'elle ſoit longuette & pitoyable, ſi penſé-je toutesfois qu'elle n'en ſera moins plaiſante, & qu'on en pourra tirer quelque profit.

Il n'y a pas fort long-temps qu'eſtoit une pauvre femmelette, qui avoit un fils nommé Ceſarin de Berny, jeune homme, diſcret & beaucoup plus doüé des biens de nature que de fortune. Ceſtuy un jour eſtant party du logis pour aller aux champs, arriva près un bois ombragé, touffu & fort eſpais, de la beauté duquel eſtant eſpris entra dedans ; où de fortune trouva une pierreuſe caverne, en laquelle eſtoient Lyonceaux, petits Ours & Louveteaux ; deſquels ayant prins un de chacune eſpece, s'en retourna chargé de ce butin en ſa maiſon, où avec toute ſoigneuſe diligence les nourrit enſemble, & façonna d'une telle induſtrie & ſoigneuſe cure, que l'un ne pouvoit eſtre ſans l'autre ; & outre tout cela, s'eſtoient rendus ſi privez avec les perſonnes, qu'ils n'offenſoient aucun. Ces animaux reveſches & furieux de nature, s'eſtans par accident faits domeſtiques, & devenus grands, forts & robuſtes, eſtoient ſouvent menez à la chaſſe par leur maiſtre Ceſarin, qu'il ne retournoit jamais au logis qu'il ne fuſt chargé de venaiſon, dont il ſubſtentoit leur petit meſnage : dequoy

ſa mere eſtoit fort eſmerveillée, luy demandant à toute heure comme il prenoit tous les jours tant de gibier. A quoy il faiſoit reſponſe, que c'eſtoit par le moyen des animaux qu'il nourriſſoit : toutesfois la prioit bien fort n'en dire rien à perſonne, de crainte qu'ils ne luy fuſſent oſtez. A quelques jours de-là, ceſte mere ſe trouva avec une ſienne voiſine, qu'elle aymoit beaucoup, tant pour ce qu'elle eſtoit femme de bien, que ſerviable & de bonne amitié. Et comme elles deviſoient enſemble de pluſieurs choſes, ceſte voiſine demanda à ceſte bonne mere comme faiſoit ſon fils pour prendre tant de gibier : laquelle luy manifeſta le tout ; & ayant prins congé, s'en retourna en ſa maiſon. A peine eſtoit ſortie ceſte pauvre vieille, que la mary de la voiſine arriva ; auquel avec un viſage riant, elle raconta ce qu'elle avoit appris de la bonne femme. Quoy entendu par ceſt homme, alla incontinent trouver Ceſarin ; auquel il dit : Et quoy, fillaut, tu vas donc ainſi tous les jours à la chaſſe, & ne daignes jamais appeller perſonne avec toy : vrayement cela eſt bien mal ſeant à l'amitié qui eſt entre nous. A ces paroles Ceſarin ſe print à rire, ne reſpondant un ſeul mot : & le lendemain ſans prendre congé de ſa mere, ny de ſes ſœurs, trouſſant ſes quilles, partit accompagné de ſes animaux, & s'en alla à ſon adventure. Ayant longuement cheminé, arriva finalement

au Royaume de Sicile, en un lieu deſert & inhabité, fors d'un petit hermitage, auquel pour ſe repoſer il entra, avec ſes animaux; mais il n'y fut pas long-temps que l'Hermite qui retournoit de la chaſſe, arriva; lequel voulant entrer en ſa maiſonnette, & y voyant ces terribles beſtes, eut telle frayeur, qu'il penſa tomber à la renverſe, & s'en vouloit fuyr; quand Ceſarin s'en appercevant, luy dit: Mon pere, n'ayez peur & entrez hardiment en voſtre maiſon, car ces beſtes ſont ſi privées & domeſtiques, qu'elles ne vous feront point de mal, & vous en reſpons ſur ma vie. Adonc l'Hermite ſe fiant aux paroles de ſon hoſte, entra en ſa petite maiſon. Lors Ceſarin qui eſtoit fort las & recreu du travail du long chemin qu'il avoit fait, luy dit: Mon pere, je vous ſupplie ſi avez quelque peu de pain & de vin, m'en donner, car je n'en puis plus. Ouy dea, mon enfant, reſpond l'Hermite, mais non pas tel, ny ſi bon que tu le voudrois bien. Ce dit, luy preſenta; & ayant eſcorché & démembré quelque legere venaiſon qu'il avoit prinſe aux lacets, en mit une partie roſtir, l'autre boüillir, & la nappe eſtenduë fut couverte de ces viandes, dont ils ſoupperent joyeuſement. Après ſoupper, deviſans enſemble de pluſieurs choſes, & Ceſarin s'informant de l'aſſiette, eſtenduë, commodité & fertilité du pays, l'Hermite luy dit comme en ſouſpirant: Helas! mon

fils, le pays n'eſt que trop bon & beau, & vivrions trop heureux n'eſtoit un cruel dragon qui repaire icy près, l'haleine duquel eſt tant venimeuſe qu'elle empoiſonne toutes choſes, & n'y a perſonne qui luy puiſſe reſiſter : il eſt de ſi grande ruine qu'il faudra deſormais que les pauvres habitans qui reſtent encore, quittent le pays; & outre tout cela, luy faut tous les jours envoyer un corps humain pour ſa viande, autrement il deſtruiroit tout : & de malheur, eſt advenu que le ſort eſt tombé ſur la fille du Roy; laquelle en beauté, vertu & bonnes graces, excelle toutes autres Dames ou Damoiſelles, & n'y a rien en elle qui ne ſoit digne d'éternelle loüange. Et certes c'eſt grand dommage qu'une telle & tant accomplie Princeſſe, ſans avoir offenſé, meure ſi cruellement. Quoy entendant Ceſarin, & avoir quelque peu ſongé, dit : Mon pere, Dieu eſt tout puiſſant, j'eſpere en ſa miſericorde, que moyennant ſa ſaincte grace vous oirez devant qu'il ſoit long-temps parler de la delivrance de la pucelle. Je l'en ſupplie bien humblement, dit l'Hermite : & là deſſus ſe retirerent pour s'aller repoſer. A peine l'aurore matinale commençoit à rayer ſur les cymes des montagnes, quand Ceſarin ſe leva, & habillé, appella ſes animaux, & en leur compagnie s'en alla au lieu où repairoit ce furieux dragon, auquel on avoit desja amené la Princeſſe pour eſtre devorée : au moyen

dequoy, s'approchant d'elle qui ploroit amerement, la reconforta, disant: Madame, n'ayez peur, prenez courage & vous resjouissez, d'autant que je suis icy venu pour vous delivrer, ou mourir en la peine. Et comme il achevoit ces paroles, voicy approcher l'insatiable dragon, qui à gueulle bée, cherchoit à devorer ceste belle princesse; laquelle toute transie de peur trembloit comme la fueille sur l'arbre. Alors Cesarin meu de compassion, frappant ses mains l'une contre l'autre, & sifflant sourdement entre ses dents, halla ses trois animaux contre ceste lourde & furieuse beste; lesquels d'un courage obstiné la combatirent si vivement & furieusement qu'enfin l'atterrerent & occirent. Cesarin voyant ce combat estre reussi au desir de son intention, s'approcha de ceste beste morte, à laquelle ouvrant la gueulle il arracha la langue qu'il emporta; puis sans dire mot, ny mesme se faire voir à la Princesse, s'en retourna vers l'Hermite; auquel il raconta ce qu'il avoit fait, dont le bon homme fut merveilleusement consolé. Ces choses ainsi passées, advint qu'un lourd villageois, & de grosse paste passant par là, vit le corps mort de ce fier & horrible monstre; duquel s'approchant, & mettant la main à une petite hache qu'il portoit penduë à sa ceinture, luy coupa la teste, & la mit dans un sac qu'il rapportoit vuide du marché; puis print son che-

min vers la ville, qu'il continuoit à pas longs & haſtez, quand il rencontra la Princeſſe qui s'en retournoit; laquelle accoſtant il l'accompagna juſques au Palais du Roy ſon pere, auquel il la preſenta; dont ce bon Roy, qui l'avoit plorée pour morte, receut tant d'aiſe & contentement qu'il penſa mourir de joye. Lors Monſieur le Pitaut, tout fier & content de ſa perſonne, mettant la main à ſon gras chapeau, d'une parole rude & arrogante, dit: Sire, voſtre fille doit eſtre ma femme, puiſque ſa vie depend de moy, qui la luy ay ſauvée au hazard de la mienne, & en ſigne de ce, voilà dequoy. Ce diſant, tira de ſa poche la teſte de ce furieux Dragon, laquelle il preſenta au Roy; qui l'ayant bien veuë & diligemment conſiderée, commanda qu'elle fuſt attachée ſur la principale porte de ſon Palais Royal, en memoire éternelle de la delivrance de la Princeſſe ſa fille & de tout le pays: ordonnant pour ſolemniſer ceſte heureuſe journée, qu'on la feſtaſt, tenant cour ouverte à tous venans; & afin de monſtrer à pied plat qu'il ne vouloit demeurer ingrat envers luy d'un tel benefice, luy accorda ſa demande: pour laquelle effectuer, il fit faire un ſomptueux banquet, auquel furent invitées toutes les Dames de la cité; leſquelles pompeuſement veſtuës, s'y trouverent pour le congratuler de ceſte delivrance. En ces entrefaites, l'Hermite queſtoit par la cité; lequel oyant

le bruit qu'un vil payſan avoit occis le Dragon, & qu'en recompenſe le Roy luy donnoit ſa fille en mariage, penſa mourir de dueil ; & laiſſant pour ce jour ſa queſte, retourna en ſon hermitage raconter à Ceſarin comme le tout ſe paſſoit au chaſteau : lequel au recit de tant faſcheuſes nouvelles ſe contriſta fort en ſoy-meſme ; & à l'inſtant tirant d'une beſace la langue de ce Dragon, donna par icelle aſſeuré teſmoignage de ce qui en eſtoit. Quoy entendant l'Hermite, & par ces indices cognoiſſant la verité du fait, retourna trouver le Roy; auquel (ayant premierement defublé ſon pauvre capuchon) dit en ceſte ſorte : Sire, ce ſeroit une choſe fort deteſtable qu'une Princeſſe, qui eſt la fleur de toute gaillardiſe, la reigle d'honneſteté, le mirouër de nobleſſe, & douée de toute vertu & beauté, fuſt donnée pour femme & eſpouſe à un lourdaut, ſale, vilain, vicieux & laid marpaut, qui n'a jamais hanté que les eſtables & le parfum d'un fumier ; & qui d'autant plus eſt à fuyr, que par impoſtures & menſonges il cherche à decevoir & abuſer voſtre majeſté, affermant fauſſement eſtre celui qui occis le Dragon, ce qui eſt totalement faux & controuvé, comme, s'il vous plaiſt, je luy monſtreray. C'eſt pourquoy, deſireux de voſtre honneur & gloire, & du bien, repos & utilité de Madame la Princeſſe voſtre fille, je ſuis icy venu pour vous en advertir. Le Roy

oyant ainſi parler ce ſainct homme, & conſiderant de quelle fidelle affection il diſoit ces choſes, y adjouſta entiere foy; & faiſant ceſſer les inſtrumens & le bal, & mettre fin aux jouſtes & tournois, commanda à l'Hermite dire publiquement qui eſtoit celuy qui avoit delivré ſa fille. Adonc le bon homme qui ne demandoit autre choſe, dit : Sire, il n'eſt ja beſoing que je vous declare ſon nom; mais s'il plaiſt à voſtre Majeſté que je le faſſe venir, vous verrez un jeune homme beau, de belle taille, diſpoſt, gaillard & tant amiable que l'on diroit que c'eſt l'amour meſme, les bonnes couſtumes & honneſtes façons duquel le rendent admirable par ſus tous les autres. Le Roy deſireux de voir ce jeune homme, dit à l'Hermite qu'il le fiſt venir; lequel ayant receu ce commandement, retourna en ſon petit hermitage trouver Ceſarin, auquel il fit entendre la volonté du Roy. Ceſarin ayant prins ſa beſace où eſtoit ceſte langue, accompagné de l'Hermite & ſes trois animaux, s'alla preſenter au Roy, devant lequel ſe jettant à genoux, il dit : Sire, la peine & le travail ont eſté miens, mais un autre a triomphé de l'honneur : avec ces miens animaux j'ay delivré la Princeſſe voſtre fille de la gueulle du fier Dragon qui la devoit devorer, & lequel j'ay mis à mort, & neantmoins un autre en emporte la recompenſe. Tu le dis, dit le Roy, mais quelle preuve m'en

donneras-tu plus certaine que le teſmoignage que ceſtuy qui m'en a apporté la teſte que tu vois icy penduë ? Reſpond Ceſarin : Je ne demande icy que croyez ce que la Princeſſe voſtre fille en pourra dire, le ſeul teſmoignage de laquelle eſt ſuffiſant pour convaincre d'impoſture mon competiteur ; mais je veux encore donner ſi bonnes enſeignes, que par icelles on cognoiſtra que ç'a eſté moy, & non autre, qui a occis le Dragon. A ceſte cauſe je ſupplie humblement voſtre Majeſté, Sire, faire regarder s'il y a une langue dans ceſte teſte, pour ce que je m'aſſeure qu'on n'y en trouvera point. A ces paroles le Roy demeura tout eſtonné ; & ayant commandé qu'on viſitaſt ceſte teſte, fut rapporté que veritablement elle eſtoit ſans langue. Lors Ceſarin mettant la main à ſon biſac, en tira la langue de ce furieux monſtre ; laquelle eſtoit ſi grande, qu'elle donnoit esbahiſſement à un chacun, dementant par ces enſeignes, la malice & meſchanceté de ce brave & audacieux vilain, que le Roy fit prendre, & ſur le champ pendre & eſtrangler, embraſſant Ceſarin, & le retenant pour ſon gendre, luy fit en toute triomphe & grande magnificence eſpouſer la Princeſſe ſa fille. La mere & les ſœurs de Ceſarin entendans ces nouvelles, & que veritablement ceſtoit luy qui avoit deffaict ceſte fiere & cruelle beſte, delivré la pucelle, & icelle eſpouſée, allerent

en Sicile, où elles furent honorablement receuës : mais le mauvais naturel de ces femelles, qui d'un bon œil ne pouvoient voir proſperer leur ſang, leur fit concevoir une telle & mortelle envie contre Ceſarin, qu'elles l'euſſent volontiers devoré ; & tant plus elles penſoient à ſon bonheur, d'autant plus ceſte peſte gaignoit leur traiſtre & deſloyal cœur ; de façon que n'en pouvans plus, elles delibererent entr'elles le faire mourir : pourquoy effectuer, après avoir ſongé tous les moyens à elles poſſibles, s'imaginerent prendre un os, l'eſguiſer par l'un des bouts, qu'elles empoiſonneroient, puis le mettre entre les linceuls de ſon lict, la pointe en haut, afin que Ceſarin s'allant coucher, & ſe jettant inconſiderement ſur le lict, à la façon des jeunes hommes, ſe piquaſt, & par conſequent s'empoiſonnaſt : ce qu'elles executerent. L'heure de ſe coucher venuë, Ceſarin avec la Princeſſe entre en ſa chambre, ſe deſpoüille le premier & ſe couche, mais ſi malheureuſement, qu'il ſe fiſcha dans le coſté gauche la pointe de ceſt os envenimé : tellement que la poiſon s'eſtant reſpanduë par ſon corps, alla juſques au cœur & l'eſtouffa. La Princeſſe le voyant mort, commença à crier, ſe plaindre, tourmenter, & faire un tel & ſi grand dueil, qu'au bruit tous les courtiſans y accoururent : leſquels trouvans Ceſarin paſſé de ceſte vie, tournans & retournans ſon corps ſans deſſus

lus deſſous, pour en chercher les cauſes, virent qu'il eſtoit bleſſé au coſté qu'il avoit gros, enflé & noir comme les plumes d'un corbeau, qui leur fit penſer qu'il avoit eſté empoiſonné. Quoy entendu par le Roy, en fit faire ſoigneuſe & diligente perquiſition; mais ce fut en vain, car oncques on ne peut deſcouvrir les malfaicteurs: finalement chacun s'eſtant veſtu de dueil, le Roy ordonna que le corps mort fuſt ſolemnellement & en toute pompe funebre enſevely. Cependant & comme les funerailles ſe preparoient, la mere & les ſœurs de Ceſarin furent touchées de quelques remors de conſcience, ſi qu'elles commencerent à s'eſtonner, & avoir peur que le Lyon, l'Ours & le Loup entendans la mort de leur maiſtre, ne les deſcouvriſſent: parquoy propoſerent leur emplir les oreilles de plomb, afin qu'ils ne peuſſent rien entendre de ce qui ſe faiſoit: & comme elles ſe l'imaginerent, ainſi fut-il par elles executé; mais ne peurent tant bien boucher les oreilles à tous trois, que le Loup n'oyſt quelque peu de la droicte. Comme donc on portoit ce corps mort en terre, le Loup qui entendoit quelques cris & gemiſſemens, dit au Lyon & à l'Ours: Compagnons, il m'eſt advis que j'entends mauvaiſes nouvelles qui ne me font rien eſperer de bon, eſcoutez donc je vous prie: mais ils avoient les oreilles tellement emplombées & ſourdes, qu'ils n'entendoient

ce que leur disoit le Loup ; lequel leur repeta ces paroles par plusieurs fois : enfin voyant qu'il n'estoit par eux entendu, & parloit à des sourds, leur declara par signes ce qu'il vouloit dire, & fit tant qu'ils comprindrent je ne sçay quoy de mort. A raison dequoy, l'Ours avec ses ongles durs, longs & crochus, gratta tant dans les oreilles au Lyon, qu'il les destouppa & en tira le plomb : le Lyon en fit autant au Loup aussi. Ayans donc ainsi recouvré l'ouye, le Loup dit à ses compagnons : Freres, il me semble que j'ay ouy dire que nostre maistre est mort, je ne sçay qu'en penser, tant j'ay peur, que ma peur ne soit veritable, attendu que selon sa coustume il ne nous vient plus visiter, ny distribuer nos vivres: c'est pourquoy je serois d'avis qu'en sceussions la verité. Ce dit, sortirent tous trois de compagnie ; mais ils ne furent plustost en la ruë, qu'ils virent qu'on le portoit en terre : parquoy esmeuz de rage & fureur, coururent droit vers la biere où estoit le corps. Les Prestres & autres qui l'accompagnoient au cercueil, voyans ces animaux se prindrent à fuyr de toutes parts, l'un deçà, l'autre delà ; & ceux qui portoient le corps, à le laïsser en la place pour penser à leur salut : toutesfois quelques opiniastres & plus hardis que les autres, ne voulurent bouger pour voir la fin de tout ce mystere. Adonc ces bestes, avec les dents & griffes, firent tant qu'ils tire-

rent du ſuaire le corps de leur maiſtre ; lequel ils tournerent & virerent tant, qu'ils trouverent la playe. Lors le Lyon dit à l'Ours : Frere, il ſeroit bon avoir un peu de la graiſſe de tes boyaux, pour ce qu'elle eſt tant ſalubre, que ſi-toſt que la playe de noſtre maiſtre en ſera ointe, il reſſuſcitera. Reſpond l'Ours : C'eſt aſſez dit, qu'il ne tienne à cela que noſtre maiſtre ne vive, j'ouvriray la gueulle grande le plus qu'il me ſera poſſible, lors tu mettras ta patte dedans, & juſques à mon goſier, puis avec tes griffes tu en tireras tant que bon te ſemblera. Ce que fit le Lyon ; lequel après avoir oint de ceſte graiſſe la playe à Ceſarin ; & icelle bien mollifiée la ſuccça, & prenant de certaine herbe la broya, puis mit jus & marc ſur la playe : la vertu de laquelle herbe fut ſi grande, qu'elle alla juſques au cœur, qu'elle purgea de toutes mauvaiſes humeurs, le reconfortant & vivifiant tellement, que petit à petit Ceſarin commença à reſpirer, reprendre ſes forces & retourner en vie. Quoy voyons les aſſiſtans, eſtonnez de ce miracle, coururent incontinent l'annoncer au Roy, & que Ceſarin eſtoit reſſuſcité. Le Roy joyeux de tant bonnes nouvelles, prenant par la main ſa fille, qui Dorothée avoit nom, alla au devant de Ceſarin, que l'un & l'autre embraſſerent & baiſerent d'une telle amitié, que c'eſtoit plaiſir. Les nouvelles de ceſte reſurrection vindrent aux oreilles

de la mere & des sœurs qui leur appresta assez à resver : toutesfois faisans la bonne mine, & feignans en estre fort joyeuses, allerent au Palais pour voir Cesarin, & se resjoüir avec luy de sa santé & vie recouverte ; mais elles ne se furent plustost presentées devant luy, que la playe s'ouvrit, saignant en telle abondance, qu'on ne la pouvoit estancher, dont elles perdirent toute contenance & couleur, demeurant pasles comme un drappeau. Quoy voyant le Roy, eut incontinent soupçon sur elles, qu'il fit prendre & mises à la torture, confesserent le tout. Au moyen dequoy, sans autre forme ne figure de procès, les fit brusler vives, & nourrir soigneusement les trois animaux, qui n'abandonnerent jamais depuis Cesarin ; lequel avec sa Dorothée a tousjours vescu en toute paix & felicité.

Atant Alterie avoit mis fin à sa nouvelle, quand, sans attendre autre commandement, elle raconta son Enigme en ceste maniere, disant :

Dès le commencement avant le ciel, la terre ;
La lune, le soleil, les plantes & les eaux,
Mon frere avecques moy, ainsi qu'enfans jumeaux,
Avons esté produits d'un seul & mesme gerre.

Depuis ce temps tousjours un chacun de nous erre,
L'un deçà, l'autre là, par branlemens égaux,

Et comme ſi c'eſtoient ennemis capitaux,
Mon frere me guerroye, & je luy fais la guerre.

Je ne puis l'approcher, car ſi-toſt qu'il me voit,
D'un pas prompt & leger il s'enfuyt devant moy,
Il vit par mon treſpas, par ſa mort je prens vie.

Plus je me monſtre à vous, & moins me voyez vous,
Toutesfois en hyver je me trouve à tous coups,
Quand vous voulez ſouper, en voſtre compagnie.

L'Enigme tant ingenieuſement propoſé par Alterie, fut trouvé tel, qu'aucun n'oſa entreprendre l'interpreter, fors qu'elle, qui les voyant tous ſans parole, dit: Meſſieurs, mon Enigme ne ſignifie autre choſe que la nuict; laquelle avec ſon frere, c'eſt-à-dire le jour, ont eſté produits dès le commencement & avant toutes choſes: ils fuyent tousjours l'un devant l'autre, & jamais ne ſe peuvent approcher. Quand l'un meurt, l'autre prend vie; c'eſt-à-dire, quand il eſt jour, la nuict vient; & en hyver que les jours ſont courts, la nuict ſe trouve ſouvent au ſouper d'un chacun. Ceſte interpretation fut plaiſante à tous, qui l'eſtimerent & loüerent beaucoup. Et afin que le jour ne les ſurprint en leurs diſcours, Madame commanda à Eritrée, qu'en recitant ſa Fable, elle ſuiviſt l'ordre; laquelle joyeuſe commença à dire ainſi:

FABLE IV.

Andriget eſtant à l'article de la mort, fait ſon teſtament, par lequel il laiſſe ſon ame, celles de ſon Confeſſeur & de ſon Notaire à tous les Diables.

C'EST un commun proverbe, que de mauvaiſe vie, mauvaiſe fin. A ceſte cauſe eſt beaucoup meilleur vivre en homme de bien, que ſans aucune conſideration abandonner les reſnes à ſa conſcience, & accomplir ſes effrenées volontez, comme il en print à un notable citoyen; lequel eſtant à l'article de la mort, donna ſon ame au Diable; & deſeſperé (ainſi le permettant la divine juſtice) mourut miſerablement.

En Come, petite ville de Lombardie, non fort eſloignée de Milan, demeuroit un citoyen nommé Andriget; lequel combien qu'il fuſt tant riche en poſſeſſions, terres, heritages & beſtial, qu'aucun ne ſe peut eſgaler à luy; eſtoit toutesfois ſi pauvre de conſcience, qu'il ne ſe dedaignoit lever plus matin pour commettre beaucoup de meſchancerez. Ceſtuy donc

ayant ſes greniers pleins de toutes ſortes de bleds, provenant de ſes fermes, les diſtribuoit à pauvres villageois & autres miſerables perſonnes, n'en voulant jamais vendre un ſeul grain aux marchands, principalement à deniers comptants; & faiſoit cecy, non qu'il euſt compaſſion des pauvres, mais afin d'arracher d'eux quelque arpent de terre pour agrandir ſes poſſeſſions & revenu, cherchant tousjours à s'accommoder de ce qui lui eſtoit le plus agreable, en intention de ſe faire petit à petit maiſtre & ſeigneur de tout le pays. Advint qu'en ces quartiers la famine fut merveilleuſement grande, ſi qu'en pluſieurs lieux l'on trouvoit les hommes, femmes & petits enfans morts de faim. A raiſon dequoy tous les payſans circonvoiſins, tant des montagnes que vallées, recouroient à Andriget, l'un luy donnant demy arpent de pré, l'autre un arpent de terre, ceſtuy-cy quelque piece de bois, & ceſt autre quelque quartier de vigne; & en contre-eſchange remportoient du froment ou autre ſorte de grain pour ſubvenir à leur petit meſnage: & telle & ſi grande eſtoit la preſſe & affluence de ces bonnes gens, leſquels de toutes parts venoient en la maiſon de ceſt uſurier, qu'il ſembloit que ce fuſt le grand Jubilé. Ceſtuy avoit un Notaire, nommé Thony Raſpant, homme veritablement fort bien entendu en ſon art, mais encore plus à eſcorcher le pauvre homme.

Or à Come eſtoit un ſtatut, qu'aucun Notaire ne pouvoit recevoir contract de vente, ſi premierement l'argent n'eſtoit nombré en ſa preſence & de quelques teſmoins: à cauſe dequoy, Thony dit pluſieurs fois à Andriget, qu'il ne vouloit paſſer tels inſtrumens, pour ce qu'ils eſtoient contre la forme du ſtatut de Come, & ne vouloit encourir la peine indicte par iceluy: mais Andriget avec une face furieuſe & rudes paroles, luy diſoit toutes les ſortes d'injures dont il ſe pouvoit adviſer, le menaçant le faire pendre Et pour ce qu'il eſtoit homme d'authorité, riche & des principaux de la ville, & auſſi qu'il faiſoit ſouvent trotter ſainct bouche d'or, le Notaire ne luy oſoit deſobeir, ains faiſoit tout ce qu'il vouloit, & encore d'avantage. A quelque temps de là, fut une feſte ſolemnelle qu'il falloit aller à confeſſe: à raiſon dequoy, Andriget envoya à ſon confeſſeur un levraut, deux perdrix & une couple de bonnes bouteilles pleines de vin, avec deux aulnes de fin drap pour luy faire des chauſſes & à ſa chambriere, le priant ſe tenir preſt, & que le lendemain il ſe vouloit aller confeſſer. Ce que fit le Preſtre, qui le voyant venir, luy alla au devant, avec une grande reverence. Andriget proſterné aux pieds de ce Curé, & s'accuſant diligemment de toutes ſes fautes, vint à tomber ſur le peché d'avarice, ſe confeſſant par le menu de tous les faux contracts qu'il

avoit

avoit faicts. Le Preſtre qui avoit quelque peu de lettre en la teſte, cognoiſſant clairement ces contracts eſtre illicites & uſuraires, commença humblement le reprendre, luy remonſtrant qu'il eſtoit tenu à la reſtitution. Quand Andriget, à qui deſplaiſoient ces paroles, luy reſpondit qu'il ne ſçavoit qu'il diſoit, le renvoyant encore eſtudier. Quoy entendant le Preſtre, auquel ſouvent Andriget faiſoit des preſens, eut peur de perdre ſa chalandiſe, qu'il ne le laiſſaſt & s'allaſt confeſſer à un autre. Parquoy eſtendant la main luy donna l'abſolution; & Andriget ayant mis un eſcu en la main de ſon confeſſeur, print congé de luy & s'en alla. Advint que quelque temps après Andriget tomba en une forte maladie; laquelle fuſt ſi griefve, que tous les medecins l'abandonnerent pour mort. Ses parens & amis voyant ceſte maladie par le jugement des medecins eſtre mortelle & incurable, le perſuaderent faire ſon teſtament, ſe confeſſer & mettre en eſtat, comme tout bon & fidelle Chreſtien doit faire. Luy qui eſtoit tout dedié à l'avarice, & jour & nuict ne penſoit à autre choſe que comme il ſe pourroit agrandir, ne ſe ſoucioit gueres de la mort, ains reculoit bien loing ceux qui luy en parloient; & ſe faiſant apporter maintenant une choſe & tantoſt une autre, s'en joüoit, prenant plaiſir à les manier. Or quelque temps après, il fut tellement ſollicité par ſes

amis, que pour leur complaire, il commanda que l'on fit venir Thony ſon Notaire, Meſſire Neophite ſon bon confeſſeur, parce qu'il ſe vouloit confeſſer & ordonner de ſes affaires. Et venus, ſe preſenterent à luy, qu'ils ſaluerent, prians Dieu luy renvoyer ſa ſanté; & luy demandans comme il ſe portoit, l'exhortoient à prendre courage, & que Dieu aydant il n'en auroit que le mal. Quand il leur reſpondit, qu'il eſtoit de beaucoup empiré, à raiſon dequoy vouloit faire ſon teſtament, puis ſe confeſſer. Le Preſtre adjouſtant foy à ſes paroles, l'admoneſta qu'il ſe ſouvint de Dieu & ſe conformaſt à ſaincte volonté: quoy faiſant luy envoyeroit ce qui luy eſtoit neceſſaire. Après Andriget voulut que l'on appellaſt ſept hommes pour eſtre teſmoings en ce teſtament: leſquels venus, il dit au Notaire: Thony, combien prenez-vous de chaſque teſtament que recevez? Reſpond Thony: L'ordonnance veut qu'en ayons un florin; mais nous en prenons tantoſt plus, tantoſt moins, ſelon la volonté du teſtateur. Or, dit Andriget: Tenez, en voilà deux que je vous donne, à la charge qu'eſcrirez tout ce que je voudray. A quoy s'accorda le Notaire; lequel ayant invoqué le nom de Dieu, & eſcrit l'année, le mois, le jour & l'indiction, comme tous Notaires ont accouſtumé faire en tous inſtrumens, commença eſcrire en ceſte maniere: Je, Andriget du Val Sabie, ſain

d'entendement, encore que malade de corps, laiſſe & recommande mon ame à Dieu mon Createur; lequel je remercie de tout mon cœur, des biens qu'il luy a pleu me faire en ceſte vie. Dit Andriget au Notaire: Qu'eſt-ce que tu as là eſcrit? Reſpond le Notaire: J'ay eſcrit ainſi & ainſi, & luy leut de mot à mot tout ce qu'il avoit eſcrit. Lors Andriget allumé de deſpit, dit: Qui t'a dit que tu eſcriviſſes ainſi, pourquoy ne tiens-tu pas la promeſſe que tu m'as faite? Eſcris à ma mode en ceſte ſorte: Je, Andriget du Val Sabie, malade du corps & ſain de l'entendement, laiſſe & recommande mon ame au grand Diable d'enfer. Le Notaire & les teſmoings oyans ces paroles, demeurerent tous eſperdus; & regardans le teſtateur au viſage, luy dirent: Hé! Seigneur Andriget, helas! où eſt maintenant voſtre bon eſprit, où voſtre prudence accouſtumée? Quoy! eſtes-vous devenu fol? les inſenſez & furieux diſent telles paroles; ha! ne faites telles folies pour l'amour de Dieu, d'autant que pechez contre voſtre ame & voſtre honneur, & au ſcandale & vitupere de toute voſtre famille: ceux qui juſques icy vous ont eu en eſtime d'homme prudent, ſage & adviſé, vous reputeront le plus meſchant, malheureux, traiſtre & infidelle, que jamais la nature crea, pour ce que meſpriſant voſtre bien & ſalut, à plus forte raiſon pouvez-vous avoir celuy de voſtre prochain à

meſpris. Adonc Andriget enflambé comme un brazier ardant, dit au Notaire : Ne t'ay-je pas dit que tu eſcriviſſes ce que je te dirois ? t'ay-je pas doublement ſalarié pour ce faire ? Ouy, reſpond le Notaire, ouy Monſieur. Eſcris donc, dit le teſtateur, ce que je te dis, & non ce que je ne veux pas. Le pauvre Notaire euſt voulu eſtre bien loin, voyant les bigearres opinions de ceſt homme : neantmoins craignant que la colere ne luy haſtaſt ſes jours, eſcrivit tout ce qu'il luy dicta de ſa bouche. Ce fait, Andriget dit au Notaire : Eſcris. *Item.* Je laiſſe l'ame de Thony Raſpant, mon Notaire, au grand Satanas, afin qu'elle faſſe compagnie à la mienne au depart d'icy. Ah ! Monſieur, vous me faites tort, dit le Notaire, & offenſez mon honneur & bonne renommée. Pourſuis, miſerable, dit le teſtateur, & ne me tourmente point d'avantage que je ſuis, je t'ay doublement payé, afin que tu eſcriviſſes à ma mode. Eſcris donc ainſi à la malheure : Pour ce que s'il n'euſt preſté conſentement à mes meſchancetez, & n'euſt receu tant de faux, illicites & uſuraires contracts, ains m'euſt deſchaſſé, je ne me trouverois maintenant enveloppé en ce labirinthe. Acheve : Et pour ce qu'adonc il fit plus de compte de mes deniers que de mon ame ny de la ſienne, derechef je la donne & recommande ès mains de Lucifer. Le pauvre Notaire qui craignoit adjouſter mal ſur mal, eſcrivit

tout ce que l'autre luy nomma. Après luy dit : Eſcris. *Item.* Je laiſſe l'ame de Meſſire Neophite, mon confeſſeur cy-preſent, à trente mille paires de Diables. Que dites-vous, Seigneur Andriget, dit le Preſtre, ſont-ce là paroles d'une homme ſage, tel qu'avez tousjours eſté eſtimé ? Vray Dieu ne dites ainſi : ſçavez-vous que Noſtre Seigneur Jeſus-Chriſt eſt miſericordieux & a tousjours les bras eſtendus & ouverts, attendant que le pecheur ſe recognoiſſe, vienne à repentance & accuſe la coulpe de ſes pechez ? Accuſez-vous donc des fautes qu'avez commiſes, & criez mercy à Dieu, & il vous pardonnera : vous avez moyen & temps de rendre ce qu'avez de l'autruy, faiſant reſtitution ; Dieu qui eſt tout bon & ne veut la mort du pecheur vous fera miſericorde. Ha ! reſpond Andriget, meſchant apoſtat, confuſion de mon ame & de la tienne, remply d'avarice & ſimonie, tu me conſeilles bien à ceſte heure. Eſcris, Notaire, eſcris : Je laiſſe, dis-je, ſon ame au centre d'enfer, parce que ſi n'euſt eſté ſa peſtilencieuſe avarice, il ne m'euſt jamais abſous : quoy faiſant je ne fuſſes tant ſouvent retourné à mon vomiſſement, ny commis tant d'erreurs. Et quoy ! te ſemble-il honneſte & convenable que je rende mes biens mal acquis? Te ſemble juſte que je laiſſe aujourd'huy mes enfans pauvres & beliſtres ? Garde, garde ce conſeil pour autruy, ſi tu penſes qu'il luy puiſſe profiter,

car quant à moy je n'en ay que faire. Eſcris encore, Notaire. *Item.* Je laiſſe à Felicette mon amoureuſe, une maiſtairie aſſiſe au village de Comache, afin qu'elle puiſſe avoir ſa vie & ſes veſtemens, & ſe donner du plaiſir & bon temps avec ſes ruffiens, comme elle a tousjours fait, & qu'à la fin de ſa vie elle me vienne trouver au fond du gouffre infernal, pour d'un tel éternel ſupplice, y eſtre tourmentée avec nous trois. Et quant au ſurplus de tous mes biens, tant meubles qu'immeubles, preſens & à venir quelconques, je les laiſſe à Commode & Torquat, mes fils legitimes & naturels, les priant ne faire dire à mon intention Meſſes ny Matines, Vigiles ny *De profundis;* mais qu'ils ne s'addonnent à autre choſe qu'à joüer, putaſſer, yvrogner, ribler, batt:e, frapper & faire toutes choſes qui ſont les plus infames, deteſtables & abominables; afin que mes biens indeuëment acquis, s'en aillent comme ils ſont venus; & que deſeſperez par la perte d'iceux, ils ſe pendent eux-meſmes par leur col: & veux que ceſte-cy ſoit ma derniere volonté, à laquelle je vous prens tous à teſmoings. Ce teſtament ainſi eſcrit & publié, Andriget tourna ſon viſage vers la muraille, & buglant comme un taureau, rendit ſon ame à Pluton, qui dès long-temps l'attendoit: ainſi ce malheureux, ſans ſoy confeſſer ny faire penitence de ſes fautes, finit miſerablement ſes jours.

La gentille Eritrée avoit mis fin à ſa nouvelle, au grand esbahiſſement des hommes & femmes, conſiderant la grande ſottiſe, ou pluſtoſt malice du deſeſperé Andriget; lequel ayma mieux eſtre eſclave du Diable, ennemy de l'humaine nature, que ſe repentir de ſes pechez. Mais pour ce que les heures de la nuict s'eſcouloient, Eritrée, ſans attendre le commandement de Madame, propoſa ſon Enigme en ceſte ſorte, diſant:

Je ſuis gras, rebondy, gros, refaict, blanc
& rond,
Long d'un demy quartier & un peu d'avantage;
Mais la pluſpart du temps, en un lieu plein d'om-
brage,
Je croupy pendillant ainſi que beaucoup font.

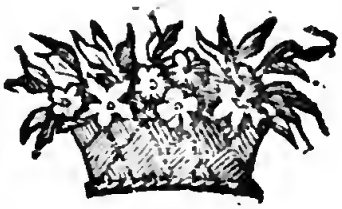
Si l'on veut m'employer on me trouvera prompt,
A faire tout cela qui dépend de ma charge,
Et fuſt-ce pour ſonder un creux eſtroict ou large,
Ce m'eſt tout un pourveu qu'on en trouve le fond.

Je tente les hazards & à toute adventure,
Sans regarder comment, j'entre tout dans le corps
De celles qui ont grande & large l'ouverture.

Mais ſi quelqu'un me veut entre ſes doigs eſ-
treindre,
Je ſoüille tant ſa main d'un humeur gras, qu'alors
Elle a dequoy ſe plaindre, & ſi n'oſe ſe plaindre.

Mademoiſelle Eritrée, dit le Bembe,

voſtre Enigme ne ſignifie autre choſe que donner l'ame au Diable ; mais gardez qu'il ne ſe mette en voſtre enfer, pour ce qu'il le bruſleroit. Je n'en ay pas peur, reſpond-elle, d'autant que mon Enigme n'eſt tel que le penſez. Expoſez-le donc (dit Bembe) afin de nous mettre hors de peine. Très-volontiers, reſpond la Damoiſelle, car je veux bien que ſçachiez qu'il ne ſignifie autre choſe que le flambeau ou chandelle de ſuif, qui a toutes ſes qualitez cy-deſſus, ſi elle eſt miſe en une lanterne, qui a grande & large l'ouverture, elle entre toute en ſon corps, & qui l'eſtraint entre ſes doigts, elle luy ſoüille la main de ſuif. Et pour ce que les cocqs par leur chant annonçoient minuict eſtre desja paſſé, Madame commanda à Catharuze mettre fin à ceſte dixiéme nuictée, par le recit de quelque gentille Fable & plaiſant Enigme; laquelle plus prompte à bien dire qu'à ſe taire, en ceſte façon donna tel commencement à ſa Fable, diſant :



FABLE V.

Roſolin de Pavie, homicide & larron, eſtant prins & mis à la torture ne confeſſe rien; mais voyant tourmenter ſon fils, s'accuſe de ſoy-meſme ſans autre contrainte: à raiſon dequoy on luy ſauva la vie par un banniſſement; puis ſe fit Hermite.

QUELLE & combien ardante & eſtroitte eſt l'amitié du pere envers ſon vertueux enfant, il n'y a aucun, à qui Dieu ait fait ceſte grace d'eſtre honoré du nom paternel, qui n'en puiſſe rendre bon teſmoignage: pour ce qu'il ne ſe travaille ſeulement pour l'entretenir de vivres & veſtemens, mais auſſi hazarde ſouvent ſa vie pour l'agrandir & faire riche. Et que cecy ſoit vray, je le vous monſtreray par le recit de ceſte petite Fable; laquelle encore qu'elle ſoit plus pitoyable que plaiſante, je pense qu'elle ne ſera de moindre enſeignement & doctrine.

En la noble cité de Pavie, très-recom-

mandée tant pour les lettres qui y floriſſent, comme pour tenir enſevely entre ſes murailles le corps du venerable S. Auguſtin, vray marteau des heretiques, & la lumiere & clarté de la Religion Chreſtienne, demeuroit, n'y a pas fort long-temps, un nommé Roſolin, homme meſchant, traiſtre, deſloyal, meurtrier, larron, & remply de toute meſchanceté; lequel à l'occaſion de ſes richeſſes, eſtoit tousjours ſuivy d'un monde de bateurs de pavé, gens ſans advеu & mauvais garnimens, qui ne valoient gueres avecques rien, à raiſon dequoy il tenoit toute la ville en crainte: & jaçoit qu'il euſt commis pluſieurs crimes, comme volé, oſté robbes & manteaux, battu & occis pluſieurs perſonnes, & que tous les jours nouvelles plaintes en fuſſent faites; neantmoins n'y avoit homme tant hardy qui l'oſaſt pourſuivre, pour la faveur que luy portoient ces mauvais garçons: tellement que les pauvres complaignans eſtoient contraints quitter leurs pourſuites & laiſſer tout là. Ceſtuy avoit un ſeul fils d'un naturel tout contraire; lequel vivant honneſtement & ſans reproches, avec douces paroles, remonſtroit ſouvent à ſon pere, qui ne faiſoit bien mener une vie tant desbordée, le ſuppliant humblement s'en retirer, luy remettant devant les yeux les dangers auſquels il eſtoit à toute heure, à ceſte occaſion; mais ſes ſages remonſtrances eſtoient ſemées au vent, pour ce que

le pere en faiſoit pis ; de façon que tous les jours on n'oyoit dire autre choſe, ſinon ceſte nuict un tel a eſté volé, & tel tué par un tel. Roſolin perſeverant donc en ſes meſchancetez, Dieu voulut qu'il fuſt prins par un Prevoſt des Mareſchaux, & conduit à Pavie ; où eſtant interrogé par le Juge criminel, aſſeuré comme un meurtrier, nioit tout. Quoy voyant le Juge, & que pour lors il n'en pouvoit avoir autre raiſon, ordonna qu'il fuſt mis en baſſe foſſe, luy donnant ſeulement chacun jour trois onces de pain & autant d'eau. Cependant le Juge eſtoit bien empeſché, ne ſçachant (attendu ſes denegations, & qu'il n'y avoit point ou peu de preuves) s'il le devoit condamner comme coupable, ou le renvoyer abſous. Enfin aſſemblant le conſeil, fut dit qu'il luy falloit preſenter la queſtion, pour voir s'il confeſſeroit rien par ſa bouche. Le lendemain le Juge fait venir Roſolin, lequel perſiſta tousjours en ſes denegations: à raiſon dequoy il ordonna qu'il fuſt mis à la corde ; mais plus on luy bailloit la queſtion forte & cruelle, plus ſe rendoit opiniaſtre, ne voulant rien confeſſer ; ains avec une grande conſtance pourſuivoit d'injures les Juges & Conſeillers, diſant qu'ils eſtoient meſchans, larrons, cruels, qui meritoient pour leur meſchante vie & injuſtice mille fourches, & qu'on luy faiſoit tort, qu'il eſtoit homme de bien, de bonne vie, & n'y avoit perſonne qui à droit

ſe peuſt plaindre de luy. Le Juge qui cognoiſſoit apertement ceſt homme eſtre coulpable, ne le pouvoit neantmoins condamner pour n'eſtre convaincu, dont il eſtoit en grand' peine. A raiſon dequoy, conſiderant les meſchancetez de Roſolin & ſa conſtance ſi grande, que pour tourment qu'on luy donnaſt, l'on ne pouvoit tirer aucunes preuves par ſa bouche, s'imagina propoſer au conſeil ce que vous entendrez. Les Conſeillers eſtans le jour enſuivant aſſemblez en la chambre criminelle, le Juge dit: Meſſieurs, la conſtance de ceſt homme eſt grande, mais ſa meſchanceté l'eſt encore d'avantage, ſi qu'il choiſira pluſtoſt rendre l'ame entre les tourmens, que confeſſer aucune choſe: à raiſon dequoy, je ſerois d'advis (ſi le trouvez bon) faire pour dernier refuge, une tentative, qui ſeroit telle: Envoyer les ſergens prendre Barget ſon fils, & en ſa preſence le mettre à la queſtion, pour ce que j'eſtime que le pere voyant tourmenter ſon fils innocent, confeſſera ſa faute. Ce conſeil fut approuvé par la Cour, qui decreta prinſe de corps contre Barget: lequel prins, lié & garroté fut amené devant le Juge, qui l'interrogea, & ſon interrogatoire (qui ne contenoit autre choſe que toutes denegations) redigé par eſcrit. Quoy voyant le Juge, le fait deſpoüiller & mettre à la torture en preſence du pere; qui voyant ſon fils prins & lié au tourment, demeura plus mort

que vif. Ce fait, Roſolin tousjours preſent, le Juge fit guinder Barget, qu'il interrogeoit tousjours de pluſieurs choſes; mais le pauvret, qui eſtoit innocent, diſoit ne ſçavoir rien de ce qu'on luy demandoit: dont le Juge, feignant eſtre en colere: Et je te le feray bien ſçavoir, dit-il. Lors ordonna redoubler la queſtion: au moyen dequoy, le pauvret, qui enduroit beaucoup, crioit tant qu'il pouvoit: Miſericorde, Meſſieurs, miſericorde, je ſuis innocent, je n'ay failly, & ne ſçay dequoy on m'accuſe. Le Juge l'oyant ainſi plaindre & douloir, luy diſoit: Barget, confeſſe la verité, ſans te laiſſer ainſi gaſter, auſſi bien ſçavons-nous tout; mais nous voulons que tu le declares. Meſſieurs, reſpondoit Barget, je ne ſçay que vous voulez dire, & cela ſçay-je ſeulement que je ſuis innocent de ce dont on m'accuſe. Adonc le Juge qui avoit inſtruict le maiſtre de la queſtion, luy dit: Que ſans miſericorde, ny aucune pitié on le laiſſaſt tomber du haut en bas. Barget entendant ceſte cruelle ſentence, & conſiderant ne pouvoir endurer ce tourment, qu'il eſtimoit pire que la mort, ſe reſolut mourir & confeſſer ce qu'il n'avoit jamais fait; parquoy s'eſcria: Meſſieurs, je vous ſupplie donner quelque relaſche à mon tourment, & je vous confeſſeray tout. A ces paroles fut oſté de la queſtion & conduit devant Meſſieurs: auſquels il dit, en la preſence de ſon pere, avoir commis tous

les cas dont il eſtoit accuſé. Roſolin qui avoit ouy ceſte confeſſion, après avoir long-temps diſcouru en ſoy-meſme, meu d'amitié paternelle, & conſiderant l'innocence du pauvre Barget, dit: Meſſieurs, je vous ſupplie ne tourmenter plus mon fils & le delivrer, car il eſt innocent des cas à luy impoſez, & c'eſt moy qui ſuis coulpable & ay fait la faute. Lors commença par le menu à declarer tout ce que les tourmens, pour cruels qu'ils fuſſent, ne luy avoient onc ſceu faire confeſſer: laquelle confeſſion le Juge fit enregiſtrer; & deſireux ſçavoir l'occaſion de ce ſoudain changement, dit à ceſt homme: Roſolin, pour tous les tourmens que tu as ſoufferts, on ne t'a jamais ſceu faire dire la verité: toutesfois après que tu as veu Barget à la queſtion, tu en as plus dit qu'on n'en demandoit, je ſçaurois volontiers (ainſi Dieu ait mercy de ton ame) qui en eſt la cauſe. Ha! dit Roſolin, ne le ſçavez-vous pas? Non certes, dit le Juge. Et reſpond Reſolin: Vrayement ſi ne le ſçavez, le vous diray, s'il vous plaiſt m'eſcouter: Or, Meſſieurs, vous avez veu, & clairement cogneu ma conſtance en la queſtion, d'autant que lors vous tourmentiez mes membres morts: mais quand vous avez gehenné Barget mon ſeul fils, adonc vous avez tourmenté le plus vif de mes membres. Tu es donc mort, dit le Juge, puiſque tes membres ſont morts. Je ne ſuis pas mort, dit Ro-

ſolin, ny mes membres morts, ains vivent; mais quand vous me tourmentiez, je ne ſouffrois rien, pour ce que ces membres qu'ores vous voyez & tourmentez, lors n'eſtoient les miens, ains ceux de mon pere mort, pourry & reduit en poudre; mais quand avez tourmenté mon fils, vous tourmentiez mes membres, pour ce que les membres du fils, ſont proprement les membres du pere. Le Juge entendant ces raiſons, le vouloit abſoudre; mais pour ce que la juſtice ne pouvoit ſouffrir que tant de meſchancetez demeuraſſent impunies, le bannit à perpetuité; non que ſes meffaits ne meritaſſent une peine plus griefve, mais en conſideration de l'amitié que le pere portoit au fils. Roſolin oyant prononcer ſa tant legere & douce ſentence, levant les mains & les yeux au ciel, en rendit graces à Dieu, promettant par veu ſolemnel, changer ſes mauvaiſes façons en une meilleure & toute ſaincte vie: & ſortant de Pavie, s'alla rendre en un Hermitage, où depuis il a ſainctement veſcu, & fait telle & ſi grande penitence, qu'il s'acquit Paradis: de maniere que juſques aujourd'huy ſa memoire ſert d'exemple aux bons.

Catharuze avoit mis fin à ſa Fable, quand Madame ordonna que par le recit d'un plaiſant Enigme, elle ſuiviſt l'ordre; laquelle doucement dit en ceſte ſorte:

Elle eſtoit preparée, attendant finement;
Tenant à tous venans tousjours ſa porte ouverte;
Quand voicy le galant, qui l'ayant deſcouverte,
Court, ſe haſte & l'accoſte, aſſez legerement.

Il la flatte, il la baiſe, il entre bruſquement,
Ne ſe doutant en rien de l'embuſche couverte,
Que ceſte laide icy conjurée à ſa perte,
Dedans ſon laſche ſein, luy couvoit laſchement.

Cependant tout joyeux, il ſaoule ſon envie
De ce qu'il ayme tant, qu'au hazard de ſa vie
Il le cherche parmy cent & cent mille morts.

Mais enfin ſe voulant retirer, il s'eſtonne,
Qu'elle le preſſe tant, qu'il faut que dans ſon corps
Gros & remply de luy, ſa vie il abandonne.

Ha! vrayement, dit le Treviſant, c'eſt ceſtuy-cy qui parle de la ruſterie. Encore moins que l'autre, dit Catharuze, & pour vous le monſtrer, je vous en veux donner l'interpretation. Sçachez que mon Enigme ne veut ſignifier autre choſe que la ratiere; laquelle tient tousjours ſa porte ouverte à tous venans, & le galant eſt le rat, qui ne ſe doutant de l'embuſche, y entre, & ſe ſaoulle de ce qu'il y trouve; mais en voulant ſortir ſe trouve prins, ſi bien qu'il faut qu'il y meure. Ceſte expoſition finie, ils ſe leverent tous & prindrent congé de Madame, ſous promeſſe de retourner le ſoir enſuivant, comme ils avoient accouſtumé.

L'ONZIESME

L'ONZIESME NUICT,

DES FABLES ET ENIGMES du Seigneur Jean-François Straparole.

DESJA la noire nuict, mere nourriſſe des peines journalieres eſtoit venuë, & les animaux recreus prenoient repos, quand l'amiable & douce compagnie mettant tout ennuyeux chagrin ſous le pied, ſe trouva au lieu accouſtumé. Et les Damoiſelles ayans fait quelques tours de danſe, ſuivant leur bonne couſtume, le vaiſſeau fut apporté; duquel au hazard fut premierement tiré le nom de Fleurdiane, après celuy de Leonor, puis celuy de Diane, & pour le quatriéme, celuy d'Iſabelle, reſervant le dernier rang à Vincende. Cela fait, & les inſtrumens eſtans apportez & mis d'accord, Madame commanda à du Moulin & au Treviſan de dire une chanſon; leſquels commencerent à chanter en ceſte maniere:

Les douceurs de voſtre face,
Vos beautez & voſtre grace,
Et voſtre œil qui m'enſorcelle;
D'un plaiſant effort,
Et larron en ſoy recelle
Ma vie & ma mort.

Me charment de telle amorce;
M'eſtreignent de telle force,
Que contraint ſoubs leur puiſſance;
Ils forcent mon cœur
Plier ſoubs l'obeyſſance,
De voſtre grandeur.

Auſſi qui eſt la perſonne
Tant groſſiere, tant felonne,
Tant cruelle & tant barbare;
Qui peuſt quelque jour
Voir voſtre beauté ſi rare,
Où niche l'amour.

Qui ſentiſt en ſon ame
Ne ſçay qu'elle chaude flame;
Ne ſçay qu'elle douce glace
Naiſtre d'un deſir,
Qui le rechauffe & renglace
D'un nouveau plaiſir.

Et dont la poictrine ardante;
Groſſe d'une ardeur mordante,
Ne faſſe par tout entendre,
Les ſouſpirs legers:
Forts aſſez pour piteux rendre
Les lyons plus fiers.

Et impatient n'implore.
Et Dieux & hommes encore
N'invoque l'aire & la terre;
Et la mer auſſi,
Pour trouver à ceſte guerre
Pardon ou mercy.

Ceſte belle & douce chanſon chantée par du Moulin & le Treviſan, pleut merveilleuſement à la compagnie, avec ce qu'elle fut de telle vertu & force, que de pitié elle fit plorer celle à qui elle touchoit de trop près. Et afin de donner commencement aux nouveaux diſcours de ceſte ſerée, Madame voulut que Fleurdiane commençaſt; laquelle ayant fait la reverence, dit en ceſte façon:

à Duſſolin ſon aiſné la huche, à Teſifon le tour ou rondeau, & au petit Conſtantin la chatte. Elle morte & enſevelie, les voiſins qui cognoiſſoient la pauvreté de ſes enfans, empruntoient d'eux le plus ſouvent, & la huche & le rondeau, & en les rendant, leur donnoient pour le loüage tousjours quelque petite foüaſſe ou tourteau, que Duſſolin & Teſifon mangeoient ſeuls, ſans d'un ſeul petit morceau en faire part à leur jeune frere Conſtantin; auquel s'il advenoit quelquefois qu'il leur en demandaſt, ils reſpondoient qu'il en demandaſt à ſa chatte, & qu'elle luy en bailleroit: à raiſon dequoy le pauvret enduroit beaucoup de diſettes. Quoy voyant la chatte, laquelle eſtoit Fée, en eut telle pitié, qu'elle ne prit jamais repos qu'elle ne trouvaſt à ſon maiſtre remede propre contre la malice & gloute gourmandiſe des deux freres; de maniere qu'un matin, accoſtant ſon maiſtre Conſtantin, elle luy dit: Monſieur, qui endure n'eſt pas vaincu, la patience ſurmonte la douleur, c'eſt pourquoy je vous ſupplie attendre le temps & me laiſſer faire; d'autant que j'eſpere en bref pourvoir ſi bien à nos neceſſitez, que vos freres ſe ſentiront bien heureux pouvoir vous requerir ce dont vous les ſuppliez maintenant. Ce diſant, print une meſchante beſace, ſortit de la chambre, & s'en alla en la campagne; où feignant dormir, elle print un lievre; lequel ſe joüoit autour

d'elle & le tua. Ce fait, le ſerrant dans ſon ſac, qu'elle jetta ſur ſes eſpaules, alla au Palais Royal, auquel elle ſe promena cinq ou ſix tours; & s'eſtant accoſtée de quelques courtiſans, les pria la faire parler au Roy, ce qu'ils firent; lequel entendant qu'une chatte vouloit parler à luy, la fit entrer; & s'eſtant informé qu'elle demandoit. Reſpondit: Que Conſtantin ſon maiſtre l'avoit envoyée pour en ſon nom preſenter ce levraut à ſa Majeſté: ce diſant, le tira de ſa beſace, & faiſant une grande reverence, le luy preſenta. Le Roy le receut fort amiablement, luy demandant qui eſtoit ce Conſtantin. C'eſt, dit la chatte, un jeune gentilhomme, qui en bonté, beauté, vertu & puiſſance n'a ſon pareil. Quoy entendu par le Roy, en fut fort joyeux, eſperant le mieux cognoiſtre à l'advenir; & commandant qu'on fit diſner Madame la chatte, ſe retira. La chatte ayant bien farcy ſa pance, voulut que ſon maiſtre ſe reſſentiſt de ſa bonne fortune; de façon qu'avec ſes griffes, le plus ſubtilement qu'elle peut, & ſans eſtre apperceuë de perſonne, emplit ſecrettement ſa beſace des meilleures viandes & plus friands morceaux qui fuſſent ſur table; & ayant prins congé de toute la cour, s'en retourna trouver ſon maiſtre. Les deux freres voyans Conſtantin triompher de tant de vivres, luy en demanderent; mais luy leur rendant la pareille, les renvoyant à

leurs huche & rondeau, dont ils furent tant irritez, qu'ils l'euſſent volontiers devoré. Et comme ainſi ſoit que Conſtantin fuſt beau, accomply en ſes membres, & de bien bonne grace, ſi eſt-ce que la pauvreté, la faim & la neceſſité qu'il avoit enduré, l'avoient taht defiguré de rongnes & gratelles, que c'eſtoit horreur de le voir: au moyen dequoy, ſa chatte qui l'aymoit beaucoup, s'aviſa le ſoulager par certains remedes à elle cogneus: de ſorte qu'après l'avoir inſtruict de ce qu'il avoit à faire, le mena près le coulant d'un certain fleuve, où elle le fit deſpoüiller tout nud, après le plongea par trois fois en l'eau, puis avec ſa langue le leſcha diligemment depuis les pieds juſques à la teſte, qu'elle pigna avec ſes griffes; & continua ceſt office tant ſongneuſement, qu'en moins de trois jours elle le rendit tout ſain & gaillard. Ce fait, & la chatte voyant ſon maiſtre bien guery & diſpoſt, luy dit: Monſieur, ſi me voulez croire & ſuivre mon conſeil, faiſant ce que je vous diray, je m'oſe vanter vous enrichir en brief. Et comment? dit Conſtantin. Le mieux du monde, reſpond la chatte: venez ſeulement avec moy, & ne vous ſouciez d'autre choſe. Ce dit, le mena vers une riviere qui eſtoit aſſez près du Palais Royal; & là ſe deſpoüilla de tous ſes veſtemens, puis le fit mettre en l'eau juſques à la gorge. Cela fait, elle ſe print à crier tant qu'elle peut: A

l'ayde, à l'ayde; au ſecours, au ſecours helas! Monſieur Conſtantin ſe noye, chetive moy, que deviendray-je? que feray-je? Ce cry fut ſi grand, & tant de fois reïteré, qu'il vint juſques aux oreilles du Roy; lequel conſiderant que ce pouvoit eſtre ce Conſtantin qui luy avoit tant fait de preſens, commanda qu'en toute diligence on l'allaſt ſecourir. Ce jeune homme eſtant retiré de l'eau & ſauvé du danger, fut reveſtu de beaux & riches accouſtremens, & mené devant le Roy; lequel le receut fort amiablement: & luy demandant qui l'avoit ainſi jetté en la riviere. Le pauvre homme ne ſçavoit que reſpondre; quand ſa chatte qui l'accompagnoit prenant la parole, dit: Sire, la peur qu'il a euë ſe voyant au danger où on l'a trouvé, l'a tellement eſperdu, qu'il ne peut encore bonnement reprendre ſes forces, ny recouvrer la parole pour vous rendre raiſon de ce que luy demandez: c'eſt pourquoy, s'il plaiſt à voſtre Majeſté, je ſuppléeray à ce deffaut, & vous diray ce qui en eſt: Sçachez donc, Sire, que comme il eſtoit exprès party de ſa maiſon, chargé de bagues, joyaux & pierres precieuſes, dont il venoit vous faire preſent, il a eſté chevalé par des voleurs, qui le prenant à leur advantage, luy ont tout oſté juſques à ſa chemiſe, puis le penſant noyer, l'ont jetté en la riviere, où ſans le bon ſecours de ces gentilshommes, il euſt eſté enſevely des ondes, & n'en fuſt

jamais

jamais eſchappé. Quoy entendant le Roy, recommanda qu'il fuſt bien traicté & mis en une belle & riche chambre, joyeux à merveilles d'avoir un tel hoſte, lequel croyant eſtre autant riche que beau, delibera luy faire eſpouſer la Princeſſe ſa fille: ce qui fut incontinent executé. Les nopces faites & ſolemnellement celebrées en toute magnificence, le Roy commanda que dix mulets fuſſent chargez d'or & d'argent, & cinq autres de riches veſtemens, & meubles precieux, & conduits en la maiſon de ſon gendre Conſtantin; lequel ſe voyant honoré de la compagnie d'un monde de braves Gentilshommes, joint qu'en ſi peu de temps il eſtoit devenu ſi riche & puiſſant, qu'il eſtoit la ſeconde perſonne après le Roy, eſtoit joyeux à merveilles: toutesfois ceſte joye eſtoit temperée d'un ennuyeux ſoucy, ne ſçachant le bon Seigneur où mener ſa femme, dont il ſe faſchoit aſſez en ſoy-meſme; quand ſa chatte luy dit, qu'il miſt ſoubs le pié tout ce chagrin & ſe resjouiſt, la laiſſant faire, parce qu'elle pourvoiroit bien à tout. Ainſi donc chevauchant ceſte belle troupe, la chatte courut devant; & eſtant ja eſloignée d'eux, rencontra quelques gens de cheval, auſquels elle dit: Que faites-vous icy, pauvres hommes? fuyez de par Dieu! fuyez en toute diligence, ſi ne voulez eſtre perdus, car voicy une grande troupe de gens d'armes qui ne failliront à vous prendre ou

tuer : & les voicy desja à vos talons. Et quoy ! n'entendez-vous point le henniſſement de leurs chevaux ? Que ferons-nous donc ? dirent les chevaucheurs, eſtonnez de telles nouvelles. Quoy ? reſpond la chatte, il faudra que faſſiez ce que je vous diray : s'ils vous demandent à qui vous eſtes, vous reſpondrez ainſi : Nous ſommes ſerviteurs & ſujets du Seigneur Conſtantin : & je m'aſſeure que vous advouans de luy, duquel ils ſont bons amis, ils ne vous feront point de tort. Ce dit, ceſte chatte alla plus avant, & trouva des paſteurs qui gardoient force beſtial : auſquels elle fit le ſemblable, comme à tous ceux qu'elle trouva par les chemins. Les Gentilshommes qui accompagnoient la Princeſſe Eliſette (car tel eſtoit le nom de la nouvelle mariée) venans à paſſer, demanderent à ces hommes de cheval & aux paſteurs à qui ils eſtoient ; leſquels unanimement reſpondirent eſtre à Monſieur Conſtantin. Alors les Gentilshommes luy dirent : Et bien, Monſieur, nous commençons donc à entrer ſur vos terres. A quoy d'un branſlement de teſte & gracieux ſouris, il fit ſigne que ouy, faiſant tousjours pareille reſponſe à tout ce qu'on luy demandoit : au moyen dequoy on l'avoit en eſtime d'un très-riche gentilhomme. Madame la chatte qui alloit tousjours devant pour preparer les logis, arriva de fortune en un très-beau chaſteau ; auquel entrée, elle diſt à ceux

qu'elle y trouva : Que faites-vous icy, gens de bien ? Hé Dieu ! vous appercevez-vous point de voſtre prochaine ruine ? Quelle ? dirent ceux du chaſteau. Quelle ? reſpond la chatte, telle que je vous aſſeure que devant qu'il ſoit une heure d'icy, vous ſerez tous taillez en pieces. Eſcoutez, n'entendez-vous point desja le bruit des chevaux ? regardez, voyez-vous pas la poudre qu'ils font voler en l'air ? Or ſi ne voulez tous mourir, prenez mon conſeil, & je promets vous garantir. Si quelques-uns vous demandent à qui eſt ce chaſteau, dites ſeulement que c'eſt à Conſtantin le fortuné, & ils ne vous feront rien, je vous en reſpons. Ces troupes arrivées au chaſteau, demanderent aux gardes qui en eſtoit le Seigneur ; leſquels reſpondirent que c'eſtoit Conſtantin le fortuné : à raiſon dequoy ils y deſcendirent, & s'y logerent fort commodement & honorablement. Or eſtoit advenu que le Seigneur de la place, nommé Valentin, fort brave ſoldat, eſtoit le jour precedent ſorty de ce chaſteau pour conduire en une autre ſienne maiſon ſa nouvelle femme ; mais par ne ſçay quel eſtrange malheur eſtoit mort ſubitement par les chemins : de maniere que Conſtantin, qui par la confeſſion publiquement faite par ceux de dedans, en avoit prins poſſeſſion, en demeura maiſtre & Seigneur. A quelque temps de-là, Morand, Roy de Boheme treſpaſſa : à raiſon

dequoy Conſtantin le fortuné, qui avoit eſpouſé la Princeſſe Eliſette, fille unique du Roy deffunct, & ſeule legitime heritiere de la couronne, fut par les Etats couronné Roy. Ainſi de pauvre & beliſtre qu'il eſtoit, parvint à la couronne d'un tant puiſſant Royaume : duquel avec ſa bien aymée Eliſette, il a paiſiblement joüy juſques à ſon decez, laiſſant après iceluy pluſieurs beaux enfans heritiers de tant riches poſſeſſions.

Les auditeurs prindrent grand plaiſir au recit de la Fable racontée par Fleurdiane ; mais afin de ne perdre temps, Madame voulut qu'elle propoſaſt ſon Enigme ; lequel, avec un viſage joyeux & fort gay, elle recita, diſant :

Dedans un beau jardin, long, large & ſpacieux,
Peuplé de mille fleurs, qui ne craignent l'injure
D'un hyver englacé, tout roidy de froidure,
Et qui gourfoule tout d'un pas audacieux.

Sont plantez deux fleurons, riches & precieux,
Dont l'un reſſemble au lys en ſa blanche teinture ;
Et l'autre eſt enflambé, imitant la figure
D'une fleur de ſoucye, en ſes plis gracieux.

Au plus près d'eux ſe voit un cheſne grand & large,
Ayant tant ſeulement, & non point d'avantage,
Douze branchus rameaux, droits, eſtendus & grands.

Et toutefois pourtant, chacun d'iceux ne porte ;
En toute ſa ſaiſon que quatre petits glands,
Semblables en grandeur, & d'une meſme ſorte.

Il n'y eut aucun en toute la troupe qui ſceut interpreter ceſt obſcur Enigme, & encore que l'un dit une choſe & l'autre une autre, ſi eſt-ce que jamais ils ne peurent approcher du vray ſens. A raiſon dequoy Fleurdiane le voyant irreſoult, dit : Meſſieurs, mon Enigme ne ſignifie autre choſe que ceſte machine ronde ; laquelle eſt comme un grand jardin peuplé de mille fleurs, qui ſont les Eſtoilles ; entre leſquelles ſont deux fleurons, l'un blanc & l'autre rouge, c'eſt-à-dire la Lune & le Soleil. En ce jardin eſt planté un grand cheſne qui eſt l'an ; lequel a douze rameaux, c'eſt-à-dire mois, chacun deſquels a quatre glands, qui ſont quatre ſepmaines. Ceſte belle interpretation fut loüée & fort recommandée d'un chacun. Après Leonor ſe leva ; laquelle, ſans attendre autre commandement de Madame, dit ainſi :

FABLE II.

Xenophon, Notaire, fait ſon teſtament; laiſſe à ſon fils Bertuce trois cens ducats; cent deſquels il employe en l'achat d'un corps mort, & deux cens pour la rançon de Tarquinie, fille à Criſippe Roy de Novarre; laquelle enfin il eſpouſa.

N dit en commun proverbe, que jamais un bien-fait n'eſt perdu, ce que j'approuve veritable, en ce qui advint au fils d'un Notaire, comme le diſcours de ceſte Fable vous fera cognoiſtre.

Au chaſteau de Trine en Piedmont, demeuroit jadis un Notaire, nommé Xenophon, homme diſcret & fort bien entendu; lequel avoit un fils appellé Bertuce, aagé de quinze ans ou environ, jeune garçon, qui tenoit pluſtoſt du ſimple qu'autrement. Advint que Xenophon tomba en une griefve maladie: au moyen dequoy, deſeſperant de ſa vie, voulut faire ſon teſtament; par lequel il inſtitua Bertuce

ſon fils legitime, ſon heritier univerſel, aux conditions toutesfois qu'il ne pourroit apprehender la ſucceſſion qu'il n'euſt atteint l'aage de trente ans; voulant neantmoins le teſtateur qu'iceluy ſon heritier eſtant parvenu à l'aage de vingt-cinq ans, peuſt prendre ſur la ſucceſſion la ſomme de trois cens ducats, pour iceux employer en marchandiſe ou autres affaires, comme bon luy ſembleroit. Ce bon homme mort, Bertuce ayant vingt-cinq ans, demanda à ſa mere, qui eſtoit ſa tutrice, cent ducats ſeulement: ce qu'elle luy accorda, le priant bien fort les bien employer & faire profiter, de ſorte que la maiſon s'en reſſentiſt. Bertuce party, & continuant ſon voyage, trouva un voleur, lequel avoit occis un marchand; & neantmoins encore que ce marchand fut mort, ne ceſſoit de le pointeller à grands coups de dague. Quoy voyant Bertuce en eut pitié, & dit: Helas! Monſieur, que faites-vous? voyez-vous pas qu'il eſt mort & ſans ſentiment? Auquel le voleur plein d'ire & de maltalent, ayant les mains toutes rouges de ſang, reſpondit: Deſloge d'icy pour ton profit, & paſſe ton chemin qu'il ne t'advienne pis. Ah! dit Bertuce, mon Dieu que j'ay pitié de ce pauvre corps? Mais, Monſieur, me le voudriez-vous bien vendre, & je le vous payeray argent comptant? Qu'en veux-tu donner? dit le voleur. Cinquante ducats, dit Bertuce. C'eſt trop bon marché, reſ-

pond le voleur, le corps vaut d'avantage; mais si tu en veux donner quatre-vingts, il est à toy. Bertuce qui estoit tout bon, s'accorde du prix, compte deniers, & ayant chargé sur ses espaules le corps mort, le porta en la prochaine Eglise, où il le fit honorablement enterrer, & despendit le reste de ses cent ducats à luy faire dire des Messes & Services. Ainsi desnué de tous ses deniers, & n'ayant un seul double, fut contraint retourner en la maison; où arrivé, sa mere pensant qu'il eust fait quelque grand trafic, luy courut au devant, demandant comme il s'estoit porté en marchandise. Bien, dit-il, car hier je gaignay vostre ame & la mienne, de maniere qu'à la sortie des corps, elles iront droit en paradis: lors luy raconta par le menu ce qu'il avoit fait. Quoy entendant la mere, commença fort à se tourmenter, le tensant & reprenant assez aigrement de sa sottise & grande simplesse. A quelque temps de là, ce jeune homme assaillit derechef sa mere, luy demandant le surplus des trois cens ducats que son pere luy avoit laissez: A quoy elle, qui ne luy pouvoit desnier, respondit: Or va, prends ton argent, fais du pis que tu pourras, & ne m'en viens plus rompre la teste. Ho! respond Bertuce, ma mere, ne vous faschez point, j'espere si bien faire que demeurerez contente: ainsi s'en alla. Estant entré en une grande foreſt, y trouva deux soldats; lesquels avoient enlevé

Tarquinie, fille à Criſippe Roy de Novarre, à raiſon de laquelle ils eſtoient en grande contention, à ſçavoir à qui elle ſeroit; quand Bertuce leur dit: Dea, mes amis, que faites-vous? quoy! vous voulez vous entretuer pour ceſte fille? à quoy penſez-vous, je vous prie? où avez-vous les yeux? Or ſi oubliant toute querelle, vous me la voulez donner, je vous feray un ſi bon preſent qu'en ſerez contens. A ces paroles, les ſoldats mettant fin à leur eſtrif, luy demanderent ce qu'il leur vouloit donner pour la fille & ils la luy livreroient. Je vous en donneray deux cens ducats, dit-il. A ceſt offre, les ſoldats qui ne cognoiſſoient à qui appartenoit la Princeſſe, ouvrirent les oreilles, & prenans les deux cens ducats, les partirent entr'eux, puis livrerent la fille à Bertuce, qui tout joyeux d'avoir acquis ſi belle marchandiſe, s'en retourna vers ſa mere, à laquelle il dit: Ma mere, à ceſte heure ne vous pourrez vous plaindre, que je n'aye bien employé mes deniers, parce que conſiderant que vous eſtiez ſeule, je vous ay acheté ceſte belle pucelle, afin qu'elle vous tint compagnie. La mere ne pouvant ouyr ces choſes, voulut mourir de dueil; & ſe retournant vers ſon fils, commença à l'outrager de toutes les ſortes d'injures dont elle ſe peut ſouvenir, ſouhaittant qu'il fuſt cent pieds ſous terre, d'autant, diſoit-elle, qu'il eſtoit ſa ruine & la honte de ſa mai-

ſon ; mais le jeune homme portant ces choſes patiemment, prenoit le tout en bonne part, diſant pour reconforter ſa mere, qu'il avoit fait cela pour l'amour d'elle. Cependant le Roy de Novarre, pour le recouvrement de ſa fille perduë, avoit envoyé gens de toutes parts ; leſquels en firent ſi diligente perquiſition, qu'après une longue queſte, on ſceut finalement qu'elle étoit en la maiſon de Bertuce de Trine en Piedmont; lequel l'avoit achetée pour le prix de deux cens ducats. Au moyen dequoy, ceux qui avoient commiſſion de la recouvrer, l'allerent demander à Bertuce ; lequel leur reſpondit que veritablement il avoit en ſa maiſon une fille, laquelle avoit puis n'agueres achetée de quelques larrons, mais de dire d'où ny de quels parens elle eſtoit, il n'en ſçavoit rien. Où eſt-elle maintenant ? dirent les gens du Roy. Avec ma mere (reſpond Bertuce) laquelle ne l'ayme moins que ſi c'eſtoit ſa propre fille. Ce dit, les mena en ſa maiſon, où ils trouverent la Princeſſe, qu'à peine peurent-ils recognoiſtre, tant elle eſtoit mal veſtuë, maigre & defaicte ; neantmoins après l'avoir diligemment & à loiſir bien contemplée & conſiderée, cogneurent finalement à certaines marques qu'elle eſtoit celle qu'ils cherchoient, dont ils furent fort joyeux. Bertuce voyant à leurs geſtes qu'il en eſtoit quelque choſe, & parloient à bon eſcient, leur dit : Meſſieurs, je ſuis tant

joyeux de voſtre aiſe, que je ne voudrois pas pour beaucoup que cela ne fuſt advenu, tant pour voſtre repos que pour le bien & contentement de la fille; laquelle je deſire que remeniez à ſes parens, ſi penſez les cognoiſtre, & je vous en prie d'auſſi bon cœur, que je prie Dieu vous en donner la grace. Ce dit, la vouloit livrer aux gens du Roy; quand la Princeſſe le tirant à part, luy dit ſon eſtre & quels eſtoient ſes parens; luy enchargeant expreſſément que quand il ſçauroit que le Roy ſon pere la vaudroit marier, il allaſt à Novarre, & tenant ſa main droicte ſur la teſte, ſe fiſt voir, pour ce qu'en conſideration de tant de biens qu'il luy avoit faits, elle avoit deliberé & s'eſtoit reſoluë n'en eſpouſer jamais autre que luy. Ce dit, & ayant prins congé de la mere & du fils, s'en alla trouver le Roy ſon pere; qui la voyant retrouvée, fut ſaiſi d'une telle joye, que de plaiſir les groſſes larmes luy couloient des yeux; & après longs & eſtroits embraſſemens & baiſers paternels, luy demanda comme elle s'eſtoit ainſi adirée: laquelle pleurant tendrement luy raconta ſa prinſe, ſon rachapt, & la conſervation de ſon chaſte honneur. Ces choſes ainſi paſſées, & quelque temps après que la Princeſſe eut recouvré ſon embonpoint, & devenuë belle & freſche comme la roſe, le bruict fut publié par tout que le Roy ſon pere la vouloit marier. Quoy venu aux oreilles de Bertuce, monta in-

continent ſur une vieille haridelle de jument qu'il avoit, & laquelle eſtoit ſi maigre & deſcharnée, qu'on luy euſt compté les os; & print ſon chemin vers Novarre. Ainſi chevauchant le bon homme, & aſſez mal en conche, fut rencontré par un Chevalier fort bien en ordre, & accompagné d'une grande ſuite de ſerviteurs; lequel avec une chere joyeuſe, luy dit: Frere, où allez-vous maintenant ainſi ſeulet & en ſi grande diligence? Auquel Bertuce humblement reſpondit, qu'il alloit à Novarre. Et quoy faire? demanda le Chevalier. Je le vous diray, dit Bertuce, ſi me voulez eſcouter: Il y peut avoir trois mois que je delivray la fille au Roy de Novarre des mains de quelques larrons, auſquels pour ſa rançon je payay deux cens ducats; à raiſon dequoy elle me commanda que quand je ſçaurois que le Roy ſon pere la voudroit marier, je ne failliſſe à l'aller trouver, & pour me faire voir, je miſſe ma main ſur ma teſte, pour ce qu'elle n'eſpouſera autre mary que moy. Ha! dit le Chevalier, pauvret, j'y ſeray devant toy, d'autant que je ſuis mieux monté & en meilleur équipage que tu n'es. A la bonne heure, dit Bertuce, j'eſtime autant voſtre avancement que le mien propre. Le Chevalier voyant la civilité, ains ſimpleſſe de Bertuce, luy dit: Donne-moy ta jument & tes veſtemens, prends les miens & mon cheval, & va au nom de Dieu; mais à la

charge qu'à ton retour tu me rendras ce que je te preſte, avec la moitié de ce que tu auras gaigné. Ce que luy promit Bertuce; lequel fit tant par ſes journées, qu'il arriva en la cité; où entrant, il vit le Roy Criſippe appuyé ſur une galerie qui regardoit en la place. Le Roy ayant jetté la veuë ſur ce jeune homme tant gaillard & bien à cheval, dit en ſoy-meſme: O! que pleuſt à Dieu que ma fille vouluſt choiſir ceſtuy-cy à mary; ha! que j'en ſerois aiſe, tant il me revient bien. Et ſorty de la gallerie alla en la ſale, où pluſieurs Princes & grands Seigneurs eſtoient aſſemblez pour voir la Princeſſe; laquelle il fit venir, & luy dit: Tarquinie, toute ceſte noble compagnie s'eſt (comme tu vois) aſſemblée icy à ton occaſion, regarde & conſidere bien lequel d'entr'eux t'eſt plus agreable & deſires qui ſoit ton mary. Lors la Princeſſe faiſant quelques tours par la ſalle pour les mieux contempler, veit entre le menu peuple Bertuce tenant ſa main haute par deſſus ſa teſte, lequel elle recogneut. Adonc ſe retournant vers le Roy ſon pere, luy dit: Sire, je choiſirois volontiers ce Seigneur pour mon eſpoux, ſi vous le trouvez bon. A quoy le Roy qui ne ſouhaitoit autre choſe, donna conſentement, & ne partit jamais de là, que les nopces ne fuſſent celebrées avec toute la pompe & ſolemnité requiſe à telle Princeſſe, au grand contentement des deux parties. Le temps venu

qu'il falloit que Bertuce menaſt ſa nouvelle femme en ſa maiſon, monterent à cheval, & arrivez au lieu où premierement il rencontra le Chevalier, fut ſoudain par luy arreſté, diſant : Frere, prends ta jument & tes accouſtremens, & me rends les miens & mon cheval, avec la moitié de ce que tu as acquis. C'eſt raiſon, dit Bertuce, & deſcendu de cheval, ſe deſpouille, & rend tout au Chevalier, avec la moitié de ce qu'il avoit eu en mariage. Adonc le Chevalier : Tu ne m'as pas baillé tout ce qui m'appartient, d'autant que je n'ay eu la moitié de ta femme. Reſpond Bertuce : Et comment la partirions-nous ? Dit le Chevalier : Il la faut fendre par la moitié. Alors Bertuce : A Dieu ne plaiſe, Monſieur, car ce ſeroit pecher trop lourdement, que meurtrir une beauté tant belle : helas ! j'aime beaucoup mieux que la preniez toute ſaine & entiere, pluſtoſt que conſentir à ſa mort. Quoy faiſant me ferez beaucoup d'honneur, me ſentant aſſez recompenſé de la bonne amitié qu'elle m'a portée, & de la douceur & courtoiſie dont vous avez uſé envers moy. Le Chevalier voyant la ſimpleſſe de Bertuce, luy dit : Frere, prens femme, veſtemens, cheval & threſors, car je te donne tout ce que j'y pouvois pretendre ; & ſçaches que je ſuis l'eſprit de celuy qui fut occis par les voleurs, & auquel tu as donné ſepulture, faiſant dire à mon intention pluſieurs Meſſes & Services ; c'eſt pourquoy

en recompenſe de tant de biens-faicts je te gratifie de toutes ces choſes, t'annonçant qu'à ta mere & toy ſont preparez les ſieges au Royaume celeſte, pour y vivre perpetuellement. Ce dit, s'eſvanoüit. Bertuce joyeux d'avoir entendu ces choſes, continua ſon chemin vers ſa maiſon avec ſa bien aymée Tarquinie, qu'il preſenta à ſa mere, luy racontant tout ce qui luy eſtoit advenu; laquelle ayant remercié Dieu des graces qu'il luy avoit faites, & embraſſant amiablement la Princeſſe, la recogneut pour ſa fille. Ainſi concluant la fin par le commencement, je dis qu'un bien-faict n'eſt jamais perdu.

Leonor ayant mis fin à ſa Fable, ſe retourna vers Madame, diſant: Madame, avec voſtre congé & permiſſion, je ſuivray, s'il vous plaiſt, l'ordre commencé. Ce dit, & faiſant une grande reverence, ouvrit la bouche à ces paroles:

Je ſuis long d'un empan, delicat, rond & blanc,
Ayans devers le bas la pointe un peu groſſette,
Madame m'a ſans ceſſe ou avoir me ſouhaitte,
Entre ſes jeunes doigts ou auprès de ſon flanc.

Bien ſouvent & tousjours quaſi elle me prend,
Et dans le creux ouvert d'une motte doüillette,
Peluë tout autour, rebondie & molette,
Joyeuſe elle me met, puis ſoudain me reprend,

Pour me rendre plus prompt, plus diſpos & habile,
D'une mine affetée, & grace fort gentille,
Elle crache ſur moy, & m'en frotte à l'entour.

Je ſuis ſon ſeul plaiſir, je ſuis ſa contenance,
Mais, las! ſi reboucher il m'advient quelque jour,
Pour tout jamais je ſuis banni de ſa preſence.

Au recit de ceſt Enigme, les hommes ſe prindrent ſi fort à rire, que l'on n'euſt pas ouy Dieu tonner : & ce qui plus les entretenoit en ceſte riſée, eſtoit la honteuſe contenance que tenoient les Damoiſelles; leſquelles baiſſans les teſtes en leurs girons, ne ſçavoient que faire ny dire; quand Leonor qui vit Madame la regarder d'un œil farouche & roüillé de colere, ſe leva & dit : Je ſerois aiſe, Meſſieurs, qu'il vous pleuſt m'eſcouter, & vous, mes Dames, me preſter audience, & je vous en prie autant humblement qu'il m'eſt poſſible, tant je deſire vous monſtrer, que l'intention des paroles purement & ſimplement proferées, n'eſt ſale comme le penſez; & qu'il ne ſoit ainſi, quand les aurez bien conſiderées, je m'aſſeure que cognoiſtrez mon innocence, & trouverez que mon Enigme ne ſignifie autre choſe que le fuzeau, qui eſt long, delicat, rond, blanc, gros par le bout, & quaſi tousjours entre

tre les mains des femmes, qui ſouvent le fiſchent dans une motte doüillette, qui eſt la filaſſe d'autour leurs quenoüille : elles crachent deſſus pour le faire mieux tourner, mais s'il s'eſpointe, elles ne s'en veulent plus ſervir. Les hommes & les Dames entendans ceſte honneſte interpretation, furent merveilleuſement eſtonnez de la ſublimité du ſubtil eſprit de Leonor, qu'ils louërent grandement. Et afin qu'elle oubliaſt l'injure qu'on luy avoit faite, & n'euſt loiſir d'en faire plus grande inſtance, Madame fit ſigne à Diane qu'elle ſuiviſt, recitant ſa Fable : ce qu'elle fit, d'une contenance joyeuſe & fort aſſeurée, commençant en ceſte maniere :

FABLE III.

Dom Pomporio Moyne, eſt accuſé de gourmandiſe par devant ſon Abbé; lequel demeure abſous au moyen d'une Fable par luy recitée.

JE voudrois eſtre à jeun, & eſtre exempt de diſcourir, parce qu'il ne me ſouvient d'aucune nouvelle qui ſoit de plaiſir; neantmoins pour ne deſtourber l'ordre commencé, j'en diray une, laquelle encore qu'elle ne ſoit plaiſante, vous pourra peut-eſtre agréer.

Au temps paſſé, demeuroit en un Monaſtere un Religieux aſſez aagé, nommé Dom Pomporio, mais grand avaleur de poix gris, qui ſe vantoit manger en un ſeul repas, un quartier de veau, avec une paire de chappons gras. Il avoit une grande jatte, qu'il nommoit ſon oratoire de devotion, qui tenoit pour le moins ſept grandes eſcuellées de potage; laquelle, outre ſa pitance ordinaire, il empliſſoit tous les jours, tant à diſner comme à ſoupper de quelque brouët, dont il ne laiſſoit perdre

une ſeule goutte, outre ce qui reſtoit devant les autres Religieux, qu'il ramaſſoit en ceſt oratoire de devotion; jettant le tout ſur ſa conſcience, & eſcrimant des machoires, comme s'il n'euſt mangé de trois mois. Quoy voyant ſes compagnons Religieux, s'eſmerveilloient de ſa gloutte gourmandiſe, le reprenant ſouvent tant par douces que par aigres paroles de telles inſolences; mais plus on luy diſoit, plus luy croiſſoit le deſir d'emplir de potage ſon oratoire, ne ſe ſouciant autrement de toutes les remonſtrances qu'on luy faiſoit, ayant ce porc une telle vertu en ſoy, que jamais ne ſe courrouçoit pour choſe qu'on luy diſt. Advint un jour que les Religieux voyans que pour toutes leurs remonſtrances, il n'oublioit point ſes mauvaiſes façons de vivre, en advertirent leur Abbé; lequel ayant ouy toutes ces plaintes, manda querir le compagnon, auquel doucement il dit: Et dea, Pomporio, que veut dire cecy? qu'on ne fait que me rompre la teſte de vos faits; leſquels outre que d'eux-meſmes ils ſont ſi vergongneux que rien plus, ſont encore forts aſſez pour engendrer quelque ſcandale à la Religion: à quoy penſez-vous? cela eſt-il bien ſeant à un homme de voſtre aage & condition? Reſpond le Moyne: Et quelle plainte peuvent contre moy faire mes adverſaires, ſinon que je ſuis le plus doux & paiſible Moyne de tout le Convent? que je n'ay jamais fait

tort à aucun, que je fuis toutes noiſes & debats, & que ſi l'on me pourſuit d'injures & convices, je l'endure patiemment? Dit l'Abbé: Ce n'eſt pas cela, vous avez un grand plateau, non d'un Religieux, mais d'un ord & ſale porc, dans lequel, outre voſtre ordinaire, vous ramaſſez tous les reſtes qui demeurent devant les autres; & ſans aucun reſpect, ſans aucune honte ou vergongne, les devorez plus gloutement que ne feroit un chien affamé. Cela vous ſemble-t'il honneſte? voyez-vous pas, groſſe beſte, que chacun ſe mocque de vous, & eſtes la Fable de ceans? Reſpond Dom Pomporio: Quelle honte voulez-vous que j'aye? où ſe trouve aujourd'huy la vergongne? qui la craint? s'il vous plaiſt permettre que je parle librement, je vous reſpondray, ſinon je paſſeray le tout ſous ſilence & obeiſſance. Dit l'Abbé: Dites hardiment tout ce que voudrez, & nous vous eſcouterons. Lors le Frater: Monſieur, nous ſommes de la condition des boſſus, qui voyent bien l'imperfection d'autruy, mais ne peuvent voir la leur: ſi je mangeois des viandes delicates, ainſi que font les grands Seigneurs, je ne me remplirois de potage, comme je fais. L'Abbé de qui la table eſtoit couverte de beccaſſes, chappons, levraux & autre ſorte de gibier, dont il faiſoit bonne chere avecques ſon grand Prieur & autres ſes amis, s'apperceut où tendoient les paroles du Moyne,

& craignant qu'il ne decelaſt apertement ce qu'il tenoit caché, l'abſout, avec permiſſion de manger ce qu'il pourroit avoir. Dom Pomporio eſtant ainſi parti de ſon Abbé, n'oublia ſes bonnes couſtumes, empliſſant tous les jours l'oratoire de ſa devotion juſques par deſſus les bords: à raiſon dequoy, les autres Religieux crioyent ſans ceſſe après luy, blaſmans ſa gourmandiſe. Parquoy un jour qu'il s'adviſa, monta en la chaire du refectoire, & d'une bonne grace, tandis que les autres diſnoient, leur recita ceſte courte Fable: Il y a desja fort long-temps (mes Freres) que le vent, l'eau & la vergongne, ſe trouverent enſemble en une hoſtellerie; où après diſner, deviſans de pluſieurs choſes, la vergongne dit au vent & à l'eau: Mes Freres, quand verrons-nous jamais le temps que nous nous rencontrerons ainſi paiſiblement enſemble? Reſpond l'eau: Certes je ne ſçay, Dieu le ſçache, & ne penſe pas que jamais cela puiſſe advenir. Mais ſi je te voulois trouver, dit-elle au vent, où fais-tu ta demeure ordinaire? Reſpond le vent: Toutes les fois que me voudrez venir voir, vous me trouverez au milieu de quelque huys ouvert, ou en quelque chemin eſtroit, car tousjours j'y demeure. Et vous, où reſidez-vous? dit-il à l'eau. Je demeure, reſpond-elle, entre ces roſeaux qui croiſſent en ces creux maretz ou vieux paluz, faſſe chaud, faſſe froid, & la terre

ſe ſeiche tant que l'on voudra, ſi eſt-ce que me trouverez tousjours en ces endroits. Mais où eſt voſtre habitation, dirent-ils à la vergongne. Ma foy, mes amis, je ne ſçay, reſpond-elle, pour ce que je ſuis ſi pauvre, que chacun me chaſſe : ſi me venez chercher entre les grands, vous ne m'y trouverez pas, d'autant qu'ils ne me veulent voir ny rencontrer, & ſe mocquent de moy : ſi entre le peuple, encore moins; car il eſt ſi meſchant, qu'il m'a en deſdain : ſi entre les femmes, tant mariées que vefves, vous ne m'y verrez jamais; car elles me fuyent comme une choſe monſtrueuſe : ſi entre les Religieux, j'en ſeray bien eſloignée; parce qu'ils me chaſſent à grands coups de baſton, de mode que juſques à ceſte heure, je n'ay retraite aſſeurée, & s'il ne vous plaiſt me loger avec vous, je me voy hors de toute eſperance. Quoy entendans le vent & l'eau, meuz à compaſſion, menerent la vergonge avec eux; mais ils ne furent gueres loing, qu'il s'eſleva une telle tourmente, que la pauvrette, travaillée du vent & de l'eau, ne ſçachant où ſe retirer, fut miſerablement ſubmergée en la mer. Depuis je l'ay cherchée en pluſieurs endroits, comme je la cherche encore; mais je n'ay jamais peu trouver perſonne qui m'en ſceuſt dire des nouvelles : à raiſon dequoy, ne la pouvant trouver, je ne me mettray plus en peine de la chercher, ains feray comme je l'entends,

auſſi bien n'y a-t'il plus de honte au monde. Ce dit, deſcendit de la chaire, & laiſſant là les Moynes, alla careſſer ſon oratoire de devotion, ſelon ſa couſtume.

Jaçoit que Diane blaſmaſt & devant & après ceſte Fable par elle recitée, ſi eſt-ce qu'elle fut trouvée belle, & comme telle loüée de tous; mais elle qui n'eſtoit ambitieuſe, & ne ſe ſoucioit pas beaucoup de telle louange, propoſa ſon Enigme en ceſte ſorte:

Une grande Princeſſe, entre les belles belle;
Aimée & cher tenuë, & requiſe de tous,
Regne ordinairement icy bas entre nous,
Ainſi comme une Royne, ains Déeſſe mortelle.

Et toutefois pourtant elle eſt ſi très-cruelle,
Que ſes propres ſubjects elle occit à tous coups;
Elle fuit les vertus, comme l'aigneau les loups;
Et court effrenément où le vice l'appelle.

Elle ravit le ſens, l'eſprit & la raiſon,
Et le beau baſtiment de ſa propre maiſon,
Elle-meſme deſtruict d'une eſtrange furie.

Malheureux eſt celuy qui tombe en ſon pouvoir;
Car luy ayant oſté ſes biens, & ſon avoir;
Enfin elle luy ſucce & le ſang & la vie.

C'eſt Enigme fut entendu par la pluſpart des auditeurs qui l'expliquerent ainſi: A

ſçavoir que ceſte belle Princeſſe eſt l'eſtrange gourmandiſe ; laquelle debilite le corps de celuy qui luy eſt ſubject, & mange trop, fuit toute vertu, & engendre la mort, pour ce que le nombre de ceux qui ont eſté tuez par la gourmandiſe eſt plus grand que des autres. Iſabelle qui eſtoit aſſiſe à coſté de Diane, voyant ceſt Enigme arrivé à une fin deſirée, donna tel commencement à ſa Fable :

FABLE IV.

Par une certaine ruze, un bouffon ou plaiſant, trompe un Gentilhomme : à raiſon dequoy, il eſt mené en priſon, d'où finalement il ſort, & eſchappe par le moyen d'une autre tromperie.

L'ON dit communément que les plaiſans ne ſont tousjours plaiſans; à raiſon dequoy, m'eſtant ce ſoir eſcheu le quatriéme rang pour deviſer, je me ſuis ſouvenuë d'une nouvelle tromperie, qu'un bouffon ou plaiſant fit à un Gentilhomme ; lequel encore qu'il ſe vengeaſt de ceſte tromperie, ſi eſt-ce que le plaiſant ne ceſſa qu'il ne luy en fiſt une autre, par laquelle

laquelle il fut delivré de priſon.

En Vicence, qui comme chacun ſçait, eſt une ville noble, riche, pompeuſe & doüée de braves & gentils eſprits, demeuroit jadis Hector, iſſu de la noble & ancienne famille des Dreſens; lequel tant par la douceur & gentilleſſe de ſon parler, que pour la grandeur & promptitude de ſon bon eſprit, donna & laiſſa à la poſterité le nom & tiltre de nobleſſe. Et ſi grandes les perfections de ce Gentilhomme furent, qu'il merita qu'on luy dreſſaſt des ſtatuës, & qu'avec un merveilleux artifice, ſon image fuſt miſe & affichée aux ruës publiques, grandes places, temples & theatres; & que la loüange de ſes vertus fuſt portée juſques aux eſtoilles; & tant grande eſtoit ſa liberale grandeur, qu'il ne luy manquoit, ce ſembloit, choſe qui fuſt digne de memoire. Il eſtoit fort patient à ouyr, grave en ſes reſponſes, conſtant en adverſité, magnifique en ſes faits, juſte & miſericordieux en ſes jugemens; bref, tel que l'on pouvoit veritablement dire, que le magnanime Hector tenoit le premier rang entre tous ceux de ſa famille. Advint un jour qu'un gentilhomme envoya à ce Seigneur un gras quartier de veau, le Serviteur qui portoit ce preſent, entrant en la maiſon du Seigneur Hector, trouva un maiſtre ruſtre ſur le pas de l'huis: lequel le voyant chargé de ceſte viande, lui demanda qui envoyoit ce preſent. L'autre luy ayant

fait entendre ſa legation, & de la part de de qui il eſtoit envoyé, le gallant luy dit: Compagnon, attendez un petit icy, s'il vous plaiſt, tandis que j'en iray advertir Monſieur; & eſtant rentré dans le logis, à la façon des plaiſans & bouffons, commença à ſe jouer & plaiſanter aſſez long-temps avec les uns & les autres, & faiſoit cela expreſſément, afin de tromper le ſerviteur, & le Seigneur Hector, auquel il ne parla en façon quelconque, ny du preſent, ny du ſerviteur. Après, & luy ſemblant avoir aſſez competamment demeuré, retourna trouver ce ſerviteur, qui attendoit à la porte; auquel il dit, que ſon maiſtre remercioit bien humblement le Seigneur qui luy avoit envoyé ce preſent, & qu'il n'oubliaſt point à luy preſenter ſes recommandations, & luy baiſer les mains de ſa part. Ce dit, pria ce ſerviteur aller avecques luy, pour ce, diſoit-il, que le Seigneur Hector envoyoit ce preſent à un autre Gentilhomme ſon amy: ainſi le conduiſit en la maiſon de ſon frere, auquel il donna ce quartier de veau, en intention de s'en donner au travers des joüés. Ce fait, prenans congé l'un de l'autre, s'en retournerent chacun où bon luy ſembla. A quelques jours de là, le Gentilhomme qui avoit envoyé le preſent, ayant rencontré le Seigneur Hector, luy demanda s'il avoit trouvé le veau bon & gras. Hector ne ſçachant rien de toutes ces choſes, luy demanda de

quel veau il parloit, & qu'il n'en avoit rien veu. L'autre qui l'avoit envoyé appella ſon ſerviteur, luy demandant à qui il avoit donné le veau. Je l'ay donné, dit le ſerviteur, à un gros homme qui a un grand ventre, & le viſage fort gras, & qui eſt tousjours joyeux, ou begayant; lequel le receut au nom du Seigneur Hector, puis me le fiſt porter à un autre Gentilhomme; auquel il me diſt qu'il l'envoyoit. A ces enſeignes, le Seigneur Hector cogneut le pelerin, lequel eſtoit couſtumier bailler telles trouſſes; & l'ayant fait appeller, trouva comme le tout s'eſtoit paſſé. A raiſon dequoy, après luy avoir fait quelques remonſtrances, indigné d'avoir tant laſchement eſté trompé par un tel glouton, l'envoya en priſon; où il ne fut longuement, qu'à travers la grille, il vit un ſergent, nommé le Veau, qui ſe promenoit par le Palais; lequel ayant appellé (ſoit pour adjouſter mal ſur mal, ou trouver remede à ſa maladie), eſcrivit une miſſive au Seigneur Hector, contenant ces motz: » Monſieur, me confiant en la liberalité de voſtre Seigneurie, j'ay receu le quartier de veau qu'on luy avoit envoyé; mais en recompenſe, voicy je vous envoye pour ce quartier un veau tout entier; baiſant les mains de voſtre grandeur, je me recommande très-humblement aux graces d'icelle. » Et ayant fermé ce mot de lettre, le bailla à ce ſergent, le priant le porter en ſon nom

au Seigneur Hector : ce qu'il fit. Hector les ayant receuës & leuës, commanda incontinent à ſes gens prendre le veau que luy avoit envoyé le bouffon, & qu'on luy coupaſt la gorge. Quoy entendu par le ſergent mit ſoudain la main à l'eſpée, & enveloppant ſon manteau autour de ſon bras, s'eſcria à haute voix : Ha ! qu'il eſt bien eſcrit que les grandes meſchancetez regnent en la maiſon des grands, toutesfois ſi n'aurez vous point le veau que mort & deſmembré: parquoy retirez-vous, dit-il aux ſerviteurs, ſinon je vous feray tous mourir. Ceux qui eſtoient preſens demeurerent aſſez eſtonnez de la nouveauté de ce fait, neantmoins perdoient toute contenance à force de rire. Ainſi & par ce nouveau ſtratageme, le priſonnier fut remis en liberté. Et ſur ce propos, diſoit à bon droit le fameux Philoſophe Diogene, que nous devons pluſtoſt éviter l'envie des amis, que l'empeſche des ennemis, pour ce que ceſte-cy eſt aperte, & la premiere eſt cachée ; mais la tromperie dont l'on ne ſe doubte, eſt encore plus dangereuſe.

Iſabelle ayant mis fin à ſa courte Fable, mit la main en ſa pochette, & en tira un papier contenant ceſt Enigme :

Nous ſommes deux en un, qui ne pouvons pas eſtre
Deſjoins, ny ſeparez de noſtre commun corps,
Auquel ſommes unis par accordans accords,

Sans forcer noſtre nom, noſtre forme & noſtre eſtre.

Si-toſt que fuſmes faicts, nous nous fiſmes cognoiſtre
Aux Dames qui tousjours nous ont aymez deſlors,
Et tenus autant chers, que leur plus chers threſors;
Car par nous les threſors, & leurs biens on voit croiſtre.

Nous ſommes frais, polis, mignons & delicats,
Noſtre bouche tousjours bée apres le repas;
Et ſans dents devorons tout ce qu'on nous preſente.

Auſſi ne veut-on pas que nous ayons des dents;
Car s'aucune nous vient, tout ſoudain on l'abſente,
Pour autant que les dents nous rendent moins mordans.

Ceſt Enigme ne ſignifie autre choſe, que les forces ou cizeaux que les Dames, principalement les lingeres, ayment beaucoup, pour ce que par eux, elles accroiſſent leurs biens. Ceſte expoſition fut bien receuë de la compagnie, qui la trouva fort belle. Lors Vincende, qui devoit clorre ceſte ſerée par une Fable, y donna tel commencement:

FABLE V.

Frere Bigoce, devenu amoureux de Glicere, jette le froc aux ortyes, & l'eſpouſe ; puis l'ayant engroſſie, l'abandonne, & retourne à ſon Couvent : quoy entendu par l'Abbé, la maria honorablement.

ON dit communément, amoureuſes Dames, que la vertu perit par la fraude. Ce qui s'eſt cogneu en un Religieux qu'on eſtimoit le plus ſage & devot de tout ſon Couvent ; lequel eſpris de l'amour d'une jeune fille, quitta ſon habit & l'eſpouſa ; mais eſtant enfin deſcouvert, en porta aſſez dure penitence, comme je vous feray entendre par le bref diſcours de ceſte Fable.

En Rome eſtoit jadis un Religieux, nommé frere Bigoce, jeune homme, beau, gaillard & extraict d'une noble & ancienne famille ; lequel eſtoit devenu tant eſperduëment amoureux des bonnes graces d'une bien belle jeune fille, qu'il en penſa mourir. Il ne repoſoit ne nuict ne jour, & eſtoit ſi fort attenué, maigre & deffaict, qu'il ne ſentoit rien de ſon Moyne ; le me-

decin & medecines ne luy profitoient en rien ; il ne trouvoit gouſt en choſe quelconque, & l'eſpoir de la joüiſſance des biens paternels ne luy apportoit aucune conſolation. A raiſon dequoy, eſtant continuellement tourmenté d'un monde d'ennuyeux penſers, qui le pouſſoient d'un en autre, & fantaſiant mille plaiſans & reſveurs diſcours, s'adviſa d'une ruſe, qui eſtoit d'obtenir par une fauſſe lettre miſſive, congé de ſon ſuperieur : & comme il ſe propoſa, ainſi fut-il par luy executé ; car ſans prendre autre conſeil que de ſes deſirs, il entre en ſon eſtude, prend encre & papier, met la main à la plume, & feignant que ſon pere malade le demandoit, eſcrivit en ſon nom ceſte miſſive à l'Abbé : « Monſieur, puiſqu'il plaiſt à Dieu m'appeller des ſiens, que desja je ſens mes forces tellement m'abandonner, que je n'attens autre choſe que la mort qui ne peut beaucoup tarder. J'ay deliberé avant que je paſſe de ceſte vie en l'autre, faire mon teſtament & ordonnance de ma derniere volonté, qui eſt de laiſſer mon heritier univerſel, mon fils voſtre Religieux ; lequel pour ce que je n'ay autre que luy, je deſire voir, embraſſer, baiſer & honorer de ma benediction avant mon treſpas, que je ſentiray plus doux, & mourray plus content, ſi par voſtre faveur & bonté accouſtumée, il vous plaiſt me l'envoyer, & vous en ſupplie autant humblement, que je ſaluë voſtre pa-

» ternité ; laquelle je prie avoir mon ame
» pour recommandée en vos bonnes prieres
» & oraiſons. » Ceſte lettre ainſi baſtie, pliée & cachetée, eſt par frere Bigoce, qui faiſoit fort plaiſammet le marmiteux, preſentée à ſon Abbé ; lequel après l'avoir leuë & quelque temps penſé en ſoy-meſme, appella frere Bigoce, luy fiſt quelques legeres remonſtrances, puis luy donnant ſa benediction le licentia. Le Moyne ayant obtenu ſon congé, trouſſe ſes quilles & va à Florence, lieu où demeuroit ſon pere ; en la maiſon duquel arrivé, il demeura quelques jours ; puis ayant fait ſa main, & ſaiſi d'une bonne ſomme de deniers & du meilleur cheval de l'eſtable, part un beau matin, & s'en retourne à Rome ; où ayant prins une maiſon à loüage, près le logis du pere à ſa maiſtreſſe, ſe fit mignon, brave & gaillard, changeant tous les jours d'accouſtremens nouveaux & de toutes façons : de mode qu'on l'euſt pluſtoſt prins pour un Prince ou grand Seigneur, que pour un Moyne. Cependant & petit à petit, ayant prins accointance avec le pere de celle qu'il aymoit plus que ſoy-meſme, l'appelloit ſouvent à boire & manger avec luy, & luy faiſoit preſent tantoſt d'une choſe & maintenant d'une autre. Ainſi ayant continué quelques mois en ſes amitiez, un jour après diſner, comme ils deviſoient enſemble, frere Bigoce voyant que l'occaſion luy preſentoit ſon front, & le temps l'op-

portunité, dit qu'il ſe vouloit marier, & pour ce qu'il avoit ſceu, diſoit-il à ce pere qu'il avoit une fille belle & accomplie en beaucoup de vertueuſes perfections, il ſeroit bien ayſe l'eſpouſer, afin qu'ils fuſſent joincts & eſtraints enſemble d'un double lien, affermant eſtre incliné à ce faire, pour beaucoup de bons recits qu'on luy avoit faits d'icelle. Le pere qui eſtoit de baſſe condition, reſpondit que ce n'eſtoit bille pareille, & que ſa fille n'eſtoit ſa ſemblable, d'autant qu'elle eſtoit pauvre, luy riche, elle roturiere, luy noble, toutesfois où elle luy ſeroit agreable, il la luy donneroit volontiers, non pour femme & eſpouſe, mais pour le ſervir & tenir lieu d'une ſimple chambriere. Dit le jeune homme: Je ne voudrois pour tout le bien du monde commettre ſi lourde faute, que me faire ſervir par la beauté des beautez, qui pour ſes perfections & bonnes graces, meriteroit l'alliance d'un Prince, & non eſpouſer un petit compagnon tel que je ſuis: toutesfois s'il vous plaiſt me la donner, non comme ſervante, mais pour ma bien aymée femme & eſpouſe, je la recevray volontiers, & traicteray comme elle le merite. Et ſceut le galant ſi bien cauſer, qu'enfin d'un commun conſentement, le mariage fut accordé & conclu: & eut frere Bigoce la fille vierge pour ſa femme. Le ſoir venu & les nouveaux mariez eſtans au lict, & ſe careſſans amoureuſement, frere Bi-

goce s'apperceut que Glicere (ainſi ſe nommoit l'eſpouſe) avoit des gands en ſes mains, ou ſes mains en des gands; parquoy luy dit: M'amie, que voulez-vous faire de ces gands? oſtez-les, car cela n'eſt pas bien ſeant porter des gands dans le lict. Reſpond Glicere: Mon amy, je ne toucheray jamais cela avec les mains nuës; Vierge Marie! il me fait trop peur. Quoy entendant frere Bigoce, ne dit mot, ains entendit ſeulement à ſe donner du plaiſir avec elle. Le ſoir du lendemain venu, & qu'il ſe falloit aller coucher, frere Bigoce cacha ſecrettement des gets ou lanieres d'eſprevier, environnées des ſonnettes, & les lia autour de ſon membre viril, puis ſans qu'elle s'en apperceuſt ſe coucha doucement auprès d'elle, qu'il careſſa, baiſa & embraſſa. Glicere qui avoit ſes mains en ſes gands, & avoit la nuict de devant gouſté des douceurs du ſucre des reins, mit la main au membre à ſon mary; lequel trouvant enveloppé de ces brayes & ſonnettes, luy dit: Mon amy, qu'eſt-ce que je tiens? hier vous n'aviez pas cela. Reſpond frere Bigoce: C'eſt pour aller à la vollerie: & montant ſur l'arbre, vouloit mettre ſa gaule entre les branches pour ſecoüer les noix; mais pour ce que ces brayes, ou lanieres & ſonnettes l'empeſchoient, il ne peut entrer. Lors Glicere: Ho! mon Dieu, vous me faites mal, je ne veux point de ſonnettes. Dit frere Bigoce: Je ne veux

ſuſſi point de gands : ainſi d'un commun accord, ils jetterent ſonnettes & gands au milieu de la place, prenant jour & nuict plaiſir l'un avec l'autre d'une telle ardeur, que la Dame devint groſſe. Le terme venu que les femmes ſont faites meres, frere Bigoce prenant ſecrettement tout le plus beau & le meilleur qui fuſt en la maiſon, s'enfuit, laiſſant la vache & le veau ; & ayant reprins ſon premier habit de Moyne, retourne en ſon Couvent. La bonne Dame relevée de ſes couches, ignorant ce qu'eſtoit devenu ſon mary, en continuant ſes premieres devotions, alloit tous les Dimanches ouyr la Meſſe au Couvent où ſon mary eſtoit Religieux. Advint une fois que de fortune, ains pluſtoſt par volonté divine, ainſi que Glicere entroit en l'Egliſe de ce Couvent, frere Bigoce ſe reveſtoit pour dire la Meſſe, au moyen dequoy elle s'alla mettre à genoux derriere luy ; mais comme il ſe retournoit pour dire *Dominus vobiſcum*, elle leva la teſte & cogneut que c'eſtoit ſon mary qui chantoit. A raiſon dequoy, eſmeuë de colere, ſe leva ſoudain, & au pluſtoſt qu'elle peut alla trouver l'Abbé ; auquel en peu de paroles elle fit l'entier diſcours de toute l'hiſtoire. L'Abbé entendant ces choſes, fit prendre mon Moyne, auquel il fit le procez, qu'il envoya clos & ſcellé au Superieur ; lequel l'ayant diligemment veu, ordonna telle & ſi dure penitence au pau-

vre diable, qu'il s'en ſouvint tout le temps de ſa vie : puis des deniers de l'Abbaye, fiſt marier la jeune femme, après avoir prins l'enfant qui fut nourry au deſpens du Couvent.

Icy la gracieuſe Vincende mit fin à ſa nouvelle, laquelle fut loüée de tous, qui rioient de la ſimpleſſe de ceſte pauvre femme, qui ſans gands n'oſoit manier le membre de ſon mary, & laquelle fut bien eſtonnée quand elle le trouva enveloppé de brayes, lanieres & ſonnettes. Mais pour ce qu'il eſtoit desja tard, Madame commanda à la Damoiſelle ſuivre l'ordre par le recit de ſon Enigme ; laquelle à ce premier commandement, dit ainſi :

Vous qui me regardez, dites-moy qui je ſuis ;
Car vous me cognoiſſez ou me devez cognoiſtre,
Puiſque quaſi tousjours, ainſi comme à mon maiſtre,
Je rends compte & raiſon de cela que je puis.

Jamais, ou peu ſouvent, je me monſtre les nuicts,
Encore que ſerviteur d'un chacun je vueille eſtre ;
Si quelqu'un eſt joyeux, joyeux je veux paroiſtre,
S'il eſt triſte, je ſuis chagrin & plein d'ennuis.

J'ayme la verité, & ne veux faire accroire
Que cela qui eſt blanc ſoit une choſe noire ;
Auſſi je n'ay jamais appris d'eſtre flateur.

Neantmoins à tous coups, mainte vielle ridée,
Chaſſieuſe, édentée & aſſez mal fardée,
Va publiant par tout que je ſuis un menteur.

Il n'y eut perſonne en toute la troupe, qui peuſt dire que vouloit ſignifier l'Enigme recité par Vincende, d'autant que le vray ſens eſtoit caché ſous l'eſcorce. Au moyen dequoy, la prudente Damoiſelle pour ne le laiſſer irreſoult, l'expoſa en ceſte maniere: Mon Enigme ne ſignifie autre choſe que le miroir, qui rend compte de ce qu'il peut à un chacun qui le regarde; il ne peut flater, & ne ſçauroit monſtrer le blanc pour le noir; neantmoins ces vieilles laides, qu'il ne ſçauroit faire trouver belles, diſent tousjours qu'il n'eſt qu'un menteur. L'Enigme fut ingenieux, & ingenieuſe l'interpretation. Mais pour ce que l'aube du jour commençoit desja à rayer, Madame les licentia, commandant qu'ils s'allaſſent repoſer, aux conditions toutesfois que le ſoir enſuivant ils retourneroient tous, bien munis d'armes neceſſaires, pour ce qu'elle vouloit que chacun diſt une courte Fable, accompagnée d'un plaiſant & gentil Enigme. Ce qu'ils promirent faire,

LA DOUZIESME NUICT

DES FABLES ET ENIGMES du Seigneur Jean-François Straparole.

LES oyſeaux vagabonds & clair-voyans avoient desja cedé à l'obſcurité de la nuict, & les chauve-ſouris ennemies du jour, & conſacrées à Proſerpine, eſtoient desja ſorties de leurs grottes & lieux ombrageux, s'eſgayans joyeuſement par la noire eſpaiſſeur de l'air: quand l'honorable & plaiſante compagnie s'aſſembla au lieu accouſtumé, où chacun s'eſtant aſſis ſelon ſon rang & degré, Madame entra, les ſaluant amoureuſement. Après, & avoir quelque peu danſé & deviſé, elle commanda que le vaiſſeau d'or luy fuſt apporté; auquel ayant mis la main en tira les noms des cinq Damoiſelles; dont le premier fut celuy de Leonor; le ſecond de Loyſe; le troiſiéme de Fleur-

diane; le quatriéme de Vincende & le cinquiéme d'Iſabelle; auſquelles, comme à toutes les autres, elle donna plein pouvoir, licence & permiſſion, dire librement tout ce qui plus leur viendroit à gré: à la charge que leurs diſcours ſeroient plus ſuccints, que ceux des nuicts precedentes: à quoy toutes s'accorderent très-volontiers. Ce choix & eſlite de ces Damoiſelles, qui ceſte douziéme ſerée devoient diſcourir, eſtant ainſi fait, Madame fit ſigne au Treviſan & à du Moulin chanter une chanſon; leſquels obeyſſans à ſes commandemens, prindrent leurs inſtrumens, & iceux accordez, chanterent en ceſte maniere:

Si ce faucheur outrageux,
Courageux,
Ravit d'une main felonne,
Tout ce que nature a fait
De parfait,
Meſme aux beautez ne pardonne:

Pourquoy ores que l'amour,
Fait ſejour
En noſtre poictrine tiede,
Ne ſoulagez-vous l'ardeur
De mon cœur,
Par quelque amoureux remede?

Volages, legers & cours
Sont nos jours,
Incertaine eſt noſtre vie;

Qui d'un monde de malheurs,
Soings & pleurs,
Eſt inceſſamment ſuivie.

Caduques ſont nos deſirs,
Nos plaiſirs
Balancent ſans aſſeurance,
L'heure de noſtre treſpas,
Pas à pas,
Devers noſtre fin s'avance.

Et noſtre eſpoir incertain
Freſle & vain,
Nous deçoit par une attente,
Qui nous ronge juſqu'aux os,
Sans repos,
Importune nous tourmente.

C'eſt pourquoy tousjours je ſens,
Et mes ſens,
Et ma pauvre ame abbatuë,
Se conſumer peu à peu
Dans le feu,
Qui cruellement me tuë.

Un jour, helas! mais trop tard,
Seule à part,
Attainte de repentance,
Vous plorerez, & ma mort,
Et l'effort,
De voſtre fiere arrogance.

Donc, tandis que voſtre ſein,
D'amour plein,
Une jeune ardeur ſouſpire:
Et que vif je ſuis encor,

Donnez or'
Quelque treve à mon martyre.

Et d'un baiſer amoureux,
Savoureux
Effacez ceſte triſteſſe,
Et ceſt ennuyeux ſoucy,
Qui ainſi
Triomphe de ma jeuneſſe.

Ceſte plaiſante & harmonieuſe chanſon chantée par le Treviſan & du Moulin, pleut merveilleuſement à tous, qui la loüerent & recommanderent beaucoup. Après Madame voyant que perſonne ne diſoit plus mot, impoſa à Leonor, à qui par ſort eſtoit eſcheu reciter la premiere Fable de ceſte ſerée, qu'elle y donnaſt commencement, ce qu'elle fit, diſant en ceſte ſorte :

FABLE I.

Florio, jaloux de ſa femme, eſt par elle finement trompé, & ſi bien guary de ceſte maladie, que depuis ils ont veſcu heureuſement enſemble.

J'AY ſouventefois ouy dire (mes Dames) qu'il n'y a aucun art, ou induſtrie qui puiſſe valoir contre l'aſtuce des femmes; & cela advient, parce qu'elles n'ont eſté produites d'une terre ſeiche & aride, mais de la coſte de noſtre premier pere Adam; ainſi ſont de chair & non de terre, jaçoit que finalement leur corps retourne en terre. A ceſte cauſe, voulant donner commencement aux joyeux diſcours de ceſte nuictée, je me ſuis adviſée vous reciter ce qui advint à un jaloux; lequel encore qu'il fuſt en eſtime d'homme ſage & bien adviſé, fut neantmoins deceu par ſa femme, & par ce moyen guary de ſa jalouſe maladie.

En Ravenne, ancienne ville de Romaigne, peuplée d'hommes illuſtres & fameux, meſmement en medecine, demeuroit jadis un très-excellent Medecin, nom-

mé Florio, homme de fort noble, riche & ancienne maiſon; lequel eſtant jeune & bien voulu de tous, tant pour eſtre gracieux que ſçavant en ſon art, eſpouſa une gentille & fort belle femme, nommée Dorothée, pour les beautez & autres perfections de laquelle il fut aſſailly d'une telle peur & jaloux ſoupçon que quelque autre ne ſoüillaſt ſon lict matrimonial, qu'il ne voyoit trou, fente, ou petit pertuis en toute ſa maiſon, qu'il ne fiſt, tant il eſtoit ombrageux, ſongneuſement boucher & eſtouper, faiſant clorre toutes ſes feneſtres de gros treillis de fer, & ſes portes de forts cadenas, dont luy ſeul portoit les clefs. D'avantage ne vouloit permettre qu'aucun pour parent, amy & allié qu'il luy fuſt, entraſt en ſa maiſon, de laquelle, s'il euſt peu, il euſt chaſſé les mouches, deſquelles il ne ſe defioit ſeulement, mais de ſa propre ombre, voire meſme des tableaux pendus en ſa chambre; leſquels il faiſoit retourner ce que deſſus deſſous. Et employoit le pauvret toute ſa puiſſance, force, eſprit & induſtrie à rechercher les cauſes qui euſſent peu ſoüiller la pudique chaſteté de ſa femme, & la faire decliner de la foy qu'elle luy avoit jurée: & combien que, ſelon les loix civiles & municipales, ceux qui ſont priſonniers pour debtes ſoient eſlargis en baillant par eux caution, & qu'en certain temps, les criminels meſme ſoient relaſchez: neantmoins il n'eſtoit ja-

mais poſſible à ceſte pauvre captive, de laquelle la condition eſtoit pire qu'à ces deux premiers, ſortir ſeulement le ſueil de ſa porte, ny ſe delivrer de ceſte trop rude ſervitude; d'autant que ce jaloux avoit gens qui ne faiſoient autre choſe que prendre garde à ce qu'elle faiſoit, où elle alloit; luy-meſme avoit l'œil plus vigilant que pas un: & s'il advenoit de fortune qu'il allaſt à ſes pratiques ou autres affaires, ne ſortoit jamais que premierement il n'euſt cherché par tous les coings du logis, fermé toutes les feneſtres, & ſongneuſement cadenaſſé les portes. Ceſte ſage & prudente femme, qui eſtoit le miroir de toute vertu & pudicité, & pouvoit eſtre égale à une Lucreſſe Romaine, prenant pitié de la ſotte beſtiſe de ſon mary, delibera le guerir de ceſte jalouſe maladie: ce qu'elle penſa ne luy pouvoir autrement ſucceder, ſi ſon bon eſprit ne luy monſtroit que peuvent & ſçavent faire les femmes. Advint que ſon mary & elle avoient fait un complot aller le lendemain matin enſemble, deſguiſez en Moynes, ſe confeſſer en un certain Monaſtere qui eſtoit hors la ville. A raiſon dequoy, ayant trouvé le moyen d'ouvrir une feneſtre, & regardant au travers les treillis d'icelle, vit de fortune en la ruë paſſer un jeune homme, qui eſtoit bien ſerviteur de ſes bonnes graces; lequel finement elle appella, & luy dit: Monſieur, parce que demain de grand matin je dois aller, ve-

ſtuë d'un habit de Moyne, au Monaſtere qui eſt hors la ville, vous me ferez plaiſir, & je vous en prie, vous y trouver en pareil accouſtrement; & là m'attendre juſques à ce que me voyez arriver avec mon mary, qui ſera deſguiſé comme moy; & lors ne faillez à me venir au devant, & comme ravy de grande joye & allegreſſe, me careſſer, embraſſer, baiſer & me prier d'aller diſner en voſtre chambre, vous resjoüiſſant le plus du monde de ma venuë, & de me voir en bonne diſpoſition; mais je vous recommande ſur tout, que ſoyez bien adviſé, hardy, vigilant, & ne vous eſgarer en vos diſcours. Ce dit, ſe retira. Et le jeune homme ayant fait proviſion de vivres, partit & s'en alla en ce Convent, où il s'accommoda avec un des Religieux de leans, qui le lendemain au matin l'habilla de ſes accouſtremens. Ce jouvenceau ainſi accouſtré, & ayant donné ordre que le diſner fuſt preſt, tenant un Breviaire en ſon poing, ſortit, faiſant contenance de dire ſes heures, & commença à ſe promener par devant la porte du Monaſtere; mais il n'y fut longuement, qu'il vit venir ſa Dorothée, maſquée ſous un pareil habit que celuy dont il eſtoit veſtu; au devant de laquelle, avec un viſage riant & chere joyeuſe, & comme tranſporté de trop grande & inopinée allegreſſe, ayant oublié toute crainte, courut les bras ouverts, diſant: Helas! frere Felice, mon très-

aymé, je te laiſſe à penſer combien ores ta venuë m'eſt plaiſante & agreable, attendu le long-temps que ne nous ſommes veus. O jour heureux pour moy, auquel je puis jouir de la choſe que plus je ſouhaitte en ce monde! Et proferant ces paroles, s'embraſſerent eſtroittement l'un l'autre, baignans leurs viſages de larmes feintes, & ſe baiſans fort amoureuſement. Après, & l'ayant prié & ſon compagnon de s'aller repoſer & diſner en ſa chambre, la print par la main, & les emmena tous deux; puis après quelques legers devis, les fit laver & ſeoir à table l'un devant l'autre, & bec à bec, comme fourbiſſeurs, & ſervir de ſi friants mets & delicates viandes, que l'on n'euſt ſçeu deſirer mieux; & luy s'eſtant aſſis auprès de ſa Dame, la ſervoit & baiſoit quaſi à chaque morceau qu'elle mettoit en ſa bouche: à raiſon dequoy le pauvre jaloux, qui pour la nouveauté du fait, reſtoit plus eſtonné qu'un fondeur de cloches, & qui avoit l'eſtomach plus chargé de colere que de viande, ne ſçavoit quelle contenance tenir, oubliant le boire & le manger, tant il eſtoit ſaiſi d'un deſpit & crevecœur, de voir ainſi la rare & delicate beauté de ſa femme, qu'il avoit tant cherement tenuë, eſtre prophanée par les polluz embraſſemens & baiſers illicites d'un Moyne enfroqué. Ainſi ſe paſſa tout le reſte de ceſte journée, & juſques au ſoir aſſez tard, que ce pauvre jaloux ne pou-

vant plus ſouffrir ces choſes, & voyant que le tard approchoit, fut contraint ouvrir la bouche à ces paroles : Frere, il ne nous ennuyeroit jamais d'eſtre en voſtre compagnie, comme je croy, que la noſtre ne vous eſt deſplaiſante, ainſi que j'apprens par les careſſes que faites à mon compagnon. Mais parce que la nuict s'approche, & qu'il y a ja fort long-temps que ſommes abſens de noſtre Convent ; auquel comme ſçavez, nous devons pour le moins nous rendre au giſte : nous vous prions bien fort nous licentier. A quoy l'autre ne vouloit entendre ; quand la Dame qui voyoit ſon mary luy faire ſigne, le pria leur donner congé ; lequel ils obtinrent, non ſans grande difficulté, & après une infinité d'eſtroits embraſſemens & ſavoureux baiſers. Ces deux novices eſtans de retour en leur maiſon, le mary ſe jetta ſur un lict, & conſiderant qu'il avoit eſté cauſe & auteur de tout ce mal, & que c'eſtoit choſe vaine, ſuperfluë & fruſtratoire, vouloir reſiſter aux ſubtiles inventions & tromperies des femmes, ſe jugeant ſoy-meſme en ſa conſcience, paſſa condamnation, & ſe confeſſa vaincu : à raiſon dequoy, fit ouvrir toutes ſes feneſtres, ſerrures & cadenats ; de maniere qu'en toute la ville n'y avoit maiſon plus percée de feneſtrages ny mieux eſclairée que la ſienne : & oubliant toute jalouſe crainte, laiſſa ſa femme en pleine liberté ; laquelle par ceſte ſubtile invention

le guarit ſi bien de ceſte furieuſe maladie, que depuis il a tousjours paiſiblement veſcu avec elle.

Desja la gracieuſe Leonor avoit mis fin à ſa plaiſante Fable, qui fut à ſuffire loüée & recommandée de tous; quand Madame luy commanda qu'elle ſuiviſt, recitant ſon Enigme; laquelle n'attendant autre choſe, dit ainſi:

Je vis ces jours paſſez une fort belle garce,
Negligemment coiffée, aſſiſe ſur du foing,
Ayant les deux genoux l'un de l'autre ſi loing,
Qu'ils occupoient quaſi deux ou trois pieds d'eſpace.

Ses cuiſſes elle ouvroit d'une tant bonne grace,
Qu'entre deux on voyoit vers le haut en un coing,
Un trou large & ouvert à y mettre le poing;
Mais qui faiſoit, ce ſemble, aſſez laide grimaſſe.

Joyeuſe elle tenoit à belles plaines mains,
Un choſe gros & long, d'un quartier pour le moins,
Qu'elle mettoit dedans d'une mine aſſeurée.

Et remuant tousjours, tant elle le preſſoit,
Que jamais en repos elle ne le laiſſoit,
Qu'une douce liqueur elle n'en euſt tirée.

Ceſt Enigme qui toutesfois n'eſtoit entendu d'aucun, appreſta tellement à rire aux hommes, que les Dames en devindrent

drent tant honteuſes, qu'elles cacherent leurs viſages en leur giron: à raiſon dequoy, la gentille Leonor l'expoſa en ceſte ſorte: C'eſtoit une belle fille de village, aſſez mal attiffée; laquelle eſtoit aſſiſe ſur l'herbe, les genoux ouverts, tenant entre ſes jambes, qu'elle eſcarquilloit, un mortier, & entre ſes mains un pilon, qu'elle remuoit tousjours broyant certaines herbes, dont elle tiroit le jus pour faire de la ſauſſe. La declaration de ceſt obſcur Enigme, fut bien priſe de tous, qui la loüerent grandement; & après avoir mis fin à la riſée Madame commanda à Loyſe commencer ſa Fable; laquelle pour ne ſe monſtrer retive, dit en ceſte façon:

FABLE II.

Un fol, après avoir joüy des embraſſemens d'une gaillarde & belle Dame, fut finalement recompenſé par le mary d'elle.

IE n'avois deliberé vous raconter la preſente Fable; mais la nouvelle recitée par ceſte mienne ſœur m'a fait changer d'advis, & entreprendre vous monſtrer, que quelque fois la folie eſt pro-

ſitable, jaçoit qu'aucun ne doive communiquer ſes ſecrets aux fols.

En Piſe, noble cité de Toſcane, demeuroit de noſtre temps une fort belle femme, le nom de laquelle par honneur je paſſeray ſous ſilence, qui combien qu'elle fuſt mariée avec un beau jeune homme, riche, gaillard & de bonne maiſon : ne laiſſoit d'avoir encore un amy, qui ne luy devoit gueres en beauté & gentilleſſe ; lequel tous les jours l'alloit voir environ l'heure de midy, & lors entroient aux prinſes, eſcrimans fort & roide des baſtons amoureux, dont nature les avoit armez ; dequoy ils recevoient tel contentement que chacun peut penſer. Advint un jour qu'un fol, criant tant qu'il pouvoit, pourſuivoit un chien, qui fuyant emportoit une piece de chair qu'il luy avoit deſrobée. Ce chien ententif à ſe ſauver, & ſoigneux de ſa vie, trouvant l'huis de la maiſon à ceſte Dame entr'ouvert, entra dedans & s'y cacha. Quoy voyant le fol, qui eſtoit ſuivy d'un monde de perſonnes, s'arreſta devant le logis ; & frappant contre la porte, crioit à haute voix, diſant : Ouvrez, meſchans, ouvrez, mettez dehors le larron que vous recelez leans, & ne cachez point les voleurs & ceux qui ont merité la mort, autrement je m'en plaindray. La Dame, qui lors deviſoit avec ſon amy, mit la teſte à la feneſtre, & voyant tant de peuple aſſemblé à l'entour de ce fol, eut peur

qu'il ne fuſt là venu pour ſurprendre le mignon, & par ſa prinſe deſcouvrir ſon forfait : tellement que craignant eſtre à ceſte occaſion punie ſelon la loy, deſcendit ouvrir la porte, & fit doucement entrer ce fol ; devant lequel, aprés avoir refermé l'huis, elle ſe jetta à deux genoux, & en forme de ſuppliante le requiſt luy faire ceſte faveur ne ſonner mot, & ne deceler ſon jeune adultere : & où luy il feroit tant de bien, qu'en recompenſe, outre qu'elle luy en ſeroit à jamais tenuë, elle feroit tout ce qu'il voudroit. Le fol (mais ſage en ceſt endroit) la voyant belle & freſche, oublia ſa premiere fureur, & s'approchant d'elle, commença à l'embraſſer, baiſer, & tellement s'eſchauffer en ſon harnois, qu'en bref il fallut entrer en lice ; mais ne furent pas pluſtoſt deſcouplez, que le mary d'elle arriva ; lequel frappant contre la porte, appella qu'on luy ouvriſt. Adonc ceſte excellente & brave femme, touchée d'un tant ſoudain & inopiné mal, ne ſçachant en ceſte ruine quel conſeil prendre, cacha fidellement ſous le lict ſon amoureux, tout trancy & demy mort de frayeur, & fiſt monter le fol dans le tuyau de la cheminée, puis ouvrit à ſon mary ; lequel entré, elle baiſa & careſſa, l'invitant par ces blandiſſantes mignardiſes à ſe jouer avec elle ; mais parce que c'eſtoit en hyver, & faiſoit grand froid, il n'y voulut entendre, ains commandant que l'on fiſt bon

feu, dit qu'il ſe vouloit chauffer. Adonc la bonne Dame ſe mit en devoir de le contenter, ou en fit le ſemblant; & parce qu'on ne vouloit pas que le feu s'allumaſt ſi-toſt, on apporta du bois tant vert, qu'au lieu de flambe ne rendoit que fumée, ſi aigre & eſpaiſſe, qu'elle emplit tellement la bouche, le nez & les yeux à ce pauvre diable de fol, qu'il penſa eſtouffer; de ſorte que n'en pouvant plus, fut contrainct eſternuer par pluſieurs fois: au moyen dequoy, le mary regardant en la cheminée, y vit ce maiſtre fol, & penſant que ce fuſt quelque larron, commença fortement à le reprendre & aſprement le menacer. Auquel le fol: Tu me vois bien, dit-il, mais tu ne vois pas celuy qui eſt caché ſous le lict. J'ay couché une ſeule fois avecques ta femme, & il y a couché plus de cent mille fois. Le mary entendant ces faſcheuſes paroles, entra en telle furie, que trouvant l'adultere ſous le lict, luy paſſa l'eſpée à travers le corps. Adonc le fol eſtant deſcendu, print un gros baſton, & s'eſcriant à haute voix, dit: Tu as donc occis mon debteur; mais par Dieu ſi tu ne me payes ce qu'il me devoit, je t'en feray repentir, car je t'accuſeray en juſtice, & te feray pendre & eſtrangler. Le pauvre homme oyant ces menaces, & voyant qu'il ne pouvoit faire taire ce fol eſtourdy, luy ferma la bouche par le moyen d'une bonne ſomme de deniers qu'il luy donna. Ainſi ſa folie gai-

gna ce que la ſageſſe euſt perdu.

Loyſe ayant mis fin à ſa courte Fable pourſuivit, recitant ſon Enigme en ceſte maniere :

Je ne le veux celer, quand je me trouve à point,
Je vais voir mon amy, je le prens, je l'embraſſe,
Et ſi ſouvent ſon nerf entre mes doigts je paſſe,
Que je le fais roidir, ne le vouluſt-il point.

Après le voyant preſt, gaillard & bien en point,
Mes deux cuiſſes ouvrant d'un aſſez large eſpace,
Je le loge entre deux, & ſi bien je le place,
Qu'on ne nous diroit qu'un, tant de près il me joint.

Alors d'un maniment fretillard & adextre,
Remuant haut & bas, ore à gauche, ore à dextre,
Entre mille douceurs j'accomplis mon deſir.

Et ſi par fois ſon nerf devient laſche & s'abbaiſſe,
Avecques les deux doigts ſi bien je le redreſſe,
Que plus qu'auparavant j'en tire du plaiſir.

Ce docte Enigme propoſé, les Dames s'abſtindrent de rire le mieux qu'il leur fut poſſible ; mais pour la douceur d'iceluy, ne peurent ſi bien maſquer leur aiſe, qu'elles ne ſouriſſent un petit. Aucuns furent qui reprindrent la Damoiſelle, & avec paroles injurieuſes blaſmoient ſon honneſteté ;

quand elle ſe ſentant picquer, & toucher de trop près ſon honneur, dit : Il ne peut ſortir que choſes triſtes & mauvaiſes d'un eſtomach peu ſain & mal diſpoſé : c'eſt pourquoy vous qui avez l'eſtomach debile & tout biſcaſié, expoſez mon Enigme tout autrement que je ne l'entens ; & qu'il ne ſoit ainſi, je veux bien que ſçachiez que par iceluy je ne veux entendre autre choſe que la violle, laquelle la Dame pour ſe recréer prend & accorde, après la met entre ſes cuiſſes, & avec l'archet qu'elle remuë haut & bas & de tous coſtez, s'en donne du plaiſir. Ils demeurerent tous ſatisfaits de l'ingenieuſe interpretation de ce ſubtil Enigme, qu'ils loüerent par ſur tous les autres. Mais afin de ne perdre temps, Madame commanda à Fleurdiane commencer ſa Fable, laquelle ouvrant les levres à ſa parole, dit en ceſte maniere :

FABLE III.

Federic du Petit Puis, lequel entendoit le langage de tous animaux, bat eſtrangement ſa femme, qui le vouloit forcer luy declarer un ſecret.

LES hommes ſages & bien adviſez, doivent tenir leurs femmes en crainte, & ne ſouffrir qu'elles les coiffent de leurs brayes, autrement s'en trouveront mauvais marchans & s'en repentiront.

Federic du Petit Puis, jeune homme bien accord & diſcret, chevauchant un jour vers Naples ſur une jument, qui de fortune eſtoit pleine, menoit ſa femme en crouppe, laquelle eſtoit fort groſſe; quand il entendit hannir un jeune poulain, qui de loing les ſuivoit, diſant en ſon langage de cheval: Ma mere, allez plus bellement, pour ce qu'eſtant trop jeune & ſeulement d'un an, je ne vous puis ſuivre. Auquel la jument, ſecoüant la teſte, dreſſant les oreilles & ronflant des nazeaux, commença à hannir bien fort, & luy reſpondant, diſoit: Je porte le maiſtre & la maiſtreſſe qui eſt groſſe & ay le ventre plein

de ton frere, & toy qui es jeune, diſpos, & ne portes rien, refuſes de cheminer; or viens ſi tu veux, ſinon fais ce que tu voudras. Quoy entendant Federic, qui ſçavoit interpreter le langage des oyſeaux & des beſtes, ſe print à ſourire : à raiſon dequoy, ſa femme qui en eſtoit aſſez eſmerveillée, luy demanda pourquoy il rioit ainſi. Je ne l'oſerois dire, reſpond-il, pour ce que ſi je vous declarois la cauſe, les Parques trancheroient incontinent le fil de ma vie, & ainſi je mourrois ſur le champ. Adonc l'importune femme luy dit, qu'elle vouloit ſçavoir l'occaſion de ſon rire, autrement qu'elle s'iroit pendre & eſtrangler par le col. Quand nous ſerons de retour au Petit Puis je le vous diray, dit le mary, mais faudra premier que j'ordonne de mes affaires & diſpoſe de mon ame. Par ceſte promeſſe ceſte meſchante & malheureuſe femme s'appaiſa; laquelle de retour, ſe ſouvenant de ce que ſon mary luy avoit promis, le ſomma de ceſte promeſſe. Puiſqu'il faut, dit-il, qu'à ceſte occaſion & pour vous complaire je meure, allez donc querir le Preſtre, car je me veux confeſſer & recommander mon ame à Dieu avant que je paſſe de ceſte vie en l'autre; puis je vous diray le tout. A quoy elle obeït, aymant pluſtoſt la mort de ſon mary, que deſiſter de ſa malheureuſe volonté. Elle partie, ce pauvre homme reduict en ceſte miſere, penſant en ſa conſcience, enten-

dit le chien, qui tenſant le coq (lequel battant des aiſles ne ceſſoit de chanter) luy diſoit : Et quoy ! malheureux, à quoy penſes-tu ? n'as-tu point de honte chanter ainſi, & à ceſte heure que tu devrois t'attriſter & fondre en larmes pour la perte que nous faiſons de noſtre bon maiſtre qui n'attend que la mort ? Reſpond le coq : Et qu'il meure, qu'en ay-je affaire ? ſuis-je cauſe de ſa mort ? ſi de gayeté de cœur il veut mourir, qui l'empeſchera ? Ne ſçay-tu pas qu'il eſt eſcrit au premier des Politiques, que la femme & le ſerviteur ſont en pareil degré ? le mary eſtant donc chef de la femme, ne doit-elle pas reputer les cõuſtumes d'iceluy eſtre la loy de ſa vie ? J'ay cent femmes, & toutesfois je les ſçay rendre tant craintives, que je les fais obeyr à mes commandemens, chaſtiant tantoſt les unes & maintenant les autres, ſelon qu'elles m'offenſent ; & luy qui n'en a qu'une, eſt tant niais, qu'il ne luy peut apprendre à l'obeyr. Laiſſe-le donc, qu'il meure puiſqu'il veut mourir : qu'autant en puiſſe-t'il prendre à tous ceux deſquels la teſte eſt ſi mal faicte, qu'ils ne penſent rien faire de bien, ſinon lorſqu'ils ſe rendent obeyſſans aux ſottes & effrenées volontez de leurs femmes. Ces paroles bien entenduës & conſiderées par le jeune homme, cogneut que le coq diſoit vray & avoit raiſon : parquoy revoquant ſa ſentence, delibera ſuivre ce conſeil. A quelque temps

de là ceſte femme retourna; laquelle n'ayant la patience que le Preſtre, qu'elle venoit de querir fuſt venu, ne ceſſoit d'importuner ſon mary, voulant à toute force ſçavoir pourquoy il avoit ry. Quoy voyant ceſt homme, voulut pratiquer ce que le coq luy avoit enſeigné : parquoy la prenant par les cheveux, la battit tant, qu'il la laiſſa quaſi pour morte, ſi que depuis il ne luy print envie vouloir ſçavoir les ſecrets de ſon mary.

Ceſte Fable ne pleut beaucoup aux Dames qui l'eſcoutoient, meſmement quand elles entendirent que le mary avoit tant cruellement battu ſa femme, qu'il l'avoit preſque laiſſée pour morte : neantmoins blaſmoient fort la curioſité d'elle, qui pour peu de choſe conſentoit à la mort de ſon mary, pourveu qu'elle ſceuſt ce qu'elle deſiroit. Et afin que le temps ne s'eſcoulaſt en tels diſcours, Madame dit à Fleurdiane qu'elle pourſuiviſt ; laquelle avec une face joyeuſe, commença à dire ainſi :

M'allant esbattre aux champs, je paſſay avant hier,
Par un certain endroit, où je vis une fille,
Gaillarde, belle, accorte, amiable & gentille;
Qui adonc exerçoit un fort plaiſant meſtier.

Un trou large & fendu, or' elle ouvroit entier;
Et ores à demy, puis dextrement habile
Le refermoit ſi joinct (tant elle eſtoit ſubtile)

Que l'on n'y cognoiſſoit ne trace ne ſentier.

Après elle prenoit en ſa main remuante,
Je ne ſçay quoy de long, qu'en ceſte meſme fente
Souvent elle mettoit & retiroit ſouvent.

Puis les pieds & les mains remuant de vitеſſe
Tiroit touſjours à ſoy ou pouſſoit en avant,
Tant elle ſe plaiſoit en ce jeu d'allegreſſe.

Ceſt Enigme preſta aſſez à rire, d'autant qu'aucuns l'interpretoient en mauvaiſe part. A raiſon dequoy, Fleurdiane, qui desja s'en eſtoit apperceuë, ſe leva debout, & d'une fort bonne grace, leur dit: Meſſieurs & Dames, je cognois manifeſtement à vos contenances, que non ſeulement vous eſtimez mon Enigme ſale, mais très-deshonneſte; neantmoins ſi voulez bien ouvrir vos oreilles, je me perſuade que le trouverez tout autre que ne penſez, pour ce qu'il ne ſignifie autre choſe, ſinon la belle tiſſerande; laquelle ouvre & referme le large trou, qui eſt la trame de ſa toile; après y met ſouvent je ne ſçay quoy de long, qui eſt la navette; puis remuant les pieds & les mains, prend plaiſir à travailler. Adonc chacun loüa beaucoup le bon eſprit de Fleurdiane, ſe resjoüiſſant avec elle, de ſa ſubtile interpretation: mais pour gaigner temps, Madame fit ſigne à Vincende qu'elle ſuiviſt l'ordre; laquelle obeiſſante, dit ainſi:

FABLE IV.

D'aucuns enfans qui ne voulurent executer le teſtament de leur pere.

LA plus grande folie que puiſſe faire l'homme ou la femme eſt ceſte cy : à ſçavoir ſe reſerver à faire du bien après ſa mort, d'autant que peu ou point la foy eſt aujourd'huy gardée aux treſpaſſez : ce que nous avons eſprouvé, pour ce que de tout ce qu'on nous a autresfois legué, n'en avons peu jamais avoir un denier : & cecy eſt advenu par la faute des executeurs des teſtamens, qui voulant enrichir les riches, ont appauvry les pauvres, comme entendrez par le diſcours de ma Fable.

Je vous dis doncques qu'en Peſare, ville de la Romanie, eſtoit un honorable citoyen fort pecunieux, mais chiche & trop bon meſnager ; lequel parvenu au dernier terme de ſa vie, fit ſon teſtament, par lequel il inſtitua ſes enfans, qui eſtoient en grand nombre, ſes heritiers univerſels, leur enjoignant payer ſes debtes & accomplir les legs portez par iceluy. Ainſi eſtant mort, enſevely & pleuré ſelon la couſtume du pays, les enfans heritiers s'aſſemblerent pour adviſer à executer le teſta-

ment de leur pere; lequel eſtoit tant exceſſif en ſes legs, que ſi de point en point on l'euſt voulu ſuivre, c'eſt choſe toute aſſeurée qu'il euſt excedé l'heredité; laquelle à ceſte occaſion leur euſt eſté plus dommageable que de profit, ſi qu'ils euſſent eſté contraincts en faire ceſſion. A raiſon dequoy, le plus jeune d'entr'eux ſe leva debout, diſant: Mes freres, ſçachez qu'il eſt plus vray que la meſme verité, s'il faut ainſi parler, que ſi l'ame de noſtre pere eſt enſevelie au profond d'enfer, qu'en vain à ſa deſcharge nous executerons ſon teſtament, d'autant qu'en enfer n'y a aucune redemption, ains eſt toute eſperance oſtée à ceux qui y entrent d'en pouvoir jamais reſortir. S'il eſt en Paradis, où les bienheureux joüiſſent d'un éternel repos, ſon ame n'a que faire ſi ſon teſtament eſt accomply ou non. Et s'il eſt en Pugatoire, où les pechez ſont purgez, il eſt manifeſte qu'après que ſes fautes luy ſeront remiſes, il en ſortira entierement libre & tout net, & qu'ainſi n'aura plus beſoing de l'excution de ſes volontez. A raiſon dequoy, laiſſant l'ame de noſtre pere ſous la divine puiſſance, je ſuis d'advis que diviſions la ſucceſſion; & que comme noſtre pere en a joüy durant ſa vie, qu'ainſi en joüiſſions durant la noſtre, afin que la condition des morts ne ſoit meilleure que celle des vivans. Je conclus donc par ceſte mien-

ne brefve nouvelle, que nous devons faire du bien durant noſtre vie, & n'attendre après noſtre mort, d'autant que (comme nous avons dit au commencement) l'on ne garde point la foy aux treſpaſſez.

L'ingenieux conſeil de ce jeune frere, pleut à toute la compagnie, fors à Vincende à qui touchoit de trop prés; laquelle pour en oublier la memoire, propoſa ce plaiſant Enigme, diſant en ceſte ſorte:

En joüant & riant, folaſtrant & chantant,
Je m'accoſte de toy, que doucement j'approuche,
Puis devenu hardy, à demy je me couche,
Deſſus ton ferme corps ſur lequel je m'eſtant.

Après entre mes mains mon long choſe mettant,
Il entre tout à coup dedans la large bouche
De ton ventre, fecond qui jamais ne ſe bouche,
Et en y entraſt-il vingt & cinq fois autant.

Adoncques ſi très-fort ſur toy je me remuë,
Que de peine & d'aban le plus ſouvent j'en ſuë,
Tant je prens de plaiſir à ce maniement dous.

Je l'y mets dur & ſec, chantant d'aiſe & de joye;
Mais quand je le retire en larmes il ſe noye,
Tant il y a eſté eſtrangement ſecous.

Ceſt Enigme ne ſignifie autre choſe que

la chambriere, laquelle riant & chantant va à l'eau, s'approche du puis, & ſe panche à demy deſſus, puis prenant la corde deſcend ſon ſeau, & en le puiſant ſe remuë ſi fort que le plus ſouvent elle en ſuë : elle l'y met ſec & dur, mais elle l'en tire tout mouillé. La compagnie ſe pleut merveilleuſement en l'expoſition de ceſt Enigme, qui leur appreſta aſſez à rire. Après Iſabelle ſe leva, & donnant commencement à ſa Fable, dit en ceſte maniere ;

FABLE V.

Un Baſteleur oſtant les chauſſes à un pendu, luy couppe les pieds : leſquels il laiſſe après en ſon hoſtellerie & s'en va. L'hoſte trouvant ces pieds, & ignorant le départ de ceſt homme, penſe que ſon veau l'ait devoré : parquoy doutant la fureur de ceſte beſte, s'enfuit, & laiſſe ſa maiſon à la mercy du peuple, qui met le feu dedans.

LES Fables recitées par ces miennes ſœurs, ont eſté ſi belles & ingenieuſement pourſuivies, que je crains pour la petiteſſe de mon eſprit, que ſi j'entreprens les ſuivre, je ne demeure en chemin : mais encore que ce malheur m'advint, ſi veux-je pourtant tenter la fortune, & monſtrer que j'ay la volonté ſi bonne, que la peur ne me peut faire manquer à mon devoir. Et jaçoit que la Fable qu'ores je vous veux reciter, ne merite empeſcher vos oreilles, ſi ay-je telle

telle foy en voſtre humanité, que ja m'aſſeure qu'elle ſera par vous receuë au rang des autres, & comptée pour cinquiéme & derniere de ceſte ſoirée.

Je dis doncques (mes Dames) qu'au pays de Saxe, eſtoit jadis un certain baſteleur, qui allant de village en village, cherchant comme il pourroit decevoir quelqu'un à la façon de tels faineans que luy, paſſa de fortune par deſſous un gibet, auquel puis n'agueres eſtoit pendu un beau jeune homme que le bourreau n'avoit deſpoüillé, ains luy avoit voulu faire ceſt honneur le laiſſer enſevely en ſes accouſtremens. Quoy voyant ce baſteleur, & conſiderant que les chauſſes à ce pendu valoient mieux que les ſiennes, & eſtoient quaſi toutes neuves, delibera les avoir, quoy qu'il en advint: parquoy s'approchant près, fit tant qu'il les deſtacha d'avec le pourpoint; puis les prenant par le haut & les renverſant ce que deſſus deſſous, tira ſi fort contre bas, & à tant de ſecouſſes qu'il ſembloit qu'il eſcorchaſt les jambes à ce pendu, tant il s'y prenoit aſprement: toutesfois ne peut ſi bien faire, que ces chauſſes ne demeuraſſent arreſtées environ les chevilles des pieds, ſoit pour ce qu'ils eſtoient roides & ſans mouvement, ou à cauſe de l'humidité de la roſée & de la nuict, doit il eſtoit aſſez faſché: parquoy craignans eſtre ſurprins ſur le faict, & puny de pareille peine, que celuy qu'il deſ-

pouilloit, tira ſa dague & luy couppa les pieds joignant l'endroit qu'il ne pouvoit deſchauſſer ; puis enveloppant chauſſes & pieds en un petit paquet, le ſerra ſoubs ſes aiſſelles, & pourſuivit ſon chemin ; lequel ayant quelque temps continué, arriva finalement en un village, où il ſe logea en la maiſon d'un bon laboureur, qui luy fiſt preparer un lict dans une petite chambre baſſe & fort chaude ; en laquelle de peur du froid, il avoit fait mettre en un coing un petit veau que ſa vache luy avoit fait la nuict precedente. Le lendemain ce maiſtre joüer de paſſe paſſe s'eſtant levé de grand matin, arracha violentement & à toute peine les pieds qui eſtoient demeurez dedans ces chauſſes, & les jetta en la place & aſſez près de ce veau ; puis trouſſant ſes quilles, ſans rien oublier, ſinon dire adieu & remercier ſon hoſte, partit & s'en alla devant que les chats fuſſent chauſſez. Le villageois qui s'eſtoit levé un peu plus tard, voulut devant qu'aller au labourage, voir comme s'eſtoit porté ſon veau : parquoy entrant dans ceſte chambre, le veit au meſme endroit où il l'avoit fait mettre, & les pieds d'un homme auprés de luy : à raiſon dequoy cherchant par tout, & ne trouvant point ſon hoſte, qu'il ignoroit eſtre ſorty, eut peur, luy tombant incontinent en la fantaſie que ce veau l'avoit devoré : parquoy tout tranſporté de frayeur, & ne pouvant (ce luy

ſembloit) aſſez à temps trouver la porte, craignant qu'il ne luy en fiſt autant, s'en fuit à ſes voiſins, auſquels il conta l'inconvenient qui luy eſtoit advenu. Ces bonnes gens eſtonnez de ces merveilles aſſemblerent leurs teſtes au conſeil; & ayans aſſez longuement conſulté ſur ce fait, furent d'advis qu'il falloit bruſler vif ce maiſtre veau, qui avoit fait ce dommage: Car, diſoient-ils, ſi jeune comme il eſt, n'ayant encore que trois jours paſſez, & ſortant quaſi du ventre de ſa mere, il a peu exercer ceſte tant grande cruauté, il eſt croyable que ſi l'on le laiſſe croiſtre il devorera à la parfin tout le monde, beſtes & gens. Autres diſent qu'à ceſte occaſion tous ceux du village, grands & petits, furent ſaiſis d'un tel eſpouventement, que s'eſtans aſſemblez & mis en armes, ils vindrent environner ceſte maiſon (laquelle le bon homme & toute ſa famille avoient desja abandonnée) afin d'aſſaillir, prendre & tuer ce veau; mais parce qu'en toute leur troupe il n'y avoit aucun ſi hardy qui oſaſt entrer dedans, d'un commun conſentement ils y mirent le feu, jugeans eſtre plus expedient perdre une maiſon, que hazarder tout un peuple à la mercy d'une tant cruelle, furieuſe & inhumaine beſte.

Iſabelle avoit mis fin à ſa Fable, quand du Moulin ſe leva, diſant: Il n'eſtoit beſoing, Madamoiſelle, vous excuſer ainſi qu'avez fait dès le commencement, pour

ce que voſtre nouvelle a emporté le prix ſur toutes celles qui ce ſoir ont eſté recitées. Auquel la Damoiſelle reſpondit : Seigneur Antoine, ſi je penſois que parlaſſiez à bon eſcient, je m'en tiendrois toute glorieuſe, d'autant que je ſerois loüée par celuy qui eſt recommandé & eſtimé de tous ; mais pour ce que je vois que dictes ces choſes par mocquerie, je demeureray en mon ignorance, laiſſant le prix de la gloire à ces miennes ſœurs, qui ſçavent mieux dire que moy. Mais afin qu'on n'entraſt plus avant aux paroles, Madame luy fit ſigne qu'elle continuaſt, recitant ſon Enigme ; laquelle joyeuſe de ce que du Moulin avoit dit d'elle, parla en ceſte ſorte :

Toute choſe a ſon temps, & ce qui eſt paſſé
Ne ſe peut recouvrer, quoy que l'on puiſſe faire ;
Comme ce qui n'eſt point ne ſe peut pas refaire ;
Et ce qui ne fuſt onc ne peut eſtre effacé.

Lorſque je ne l'ay eu, je ne vous ay chaſſé,
Ainçois vous l'ay donné, tant j'aymois vous complaire ;
Mais ores que je, l'ay je ne puis ſatisfaire
A voſtre volonté comme par le paſſé.

Vous reſverez long-temps avant que de cognoiſtre,
Celà que j'ay eſté & ce que je puis eſtre,
Ce qu'autrefois j'ay eu, & ce que je n'ay or :

C'eſt pourquoy librement je vous prie & ſup-
plie,
Chercher que celle-là qui ne l'a point encore,
En vous la preſentant contente voſtre envie.

Icy Iſabelle mit fin à ſon ingenieux Enigme, & pour ce qu'il eſtoit remply de grand myſtere, fut diverſement interpreté, ſans toutesfois qu'il y euſt aucun qui le peuſt entendre. Quoy voyant Iſabelle, avec un plaiſant geſte & chere joyeuſe, dit en ſouſriant : Meſſieurs, mon Enigme ne demonſtre autre choſe qu'une jeune Dame non mariée, laquelle a un amy qu'elle ne recognoiſt plus après qu'elle s'eſt mariée ; à raiſon dequoy, elle le perſuade qu'il aille chercher l'amour de celle qui n'a point encore de mary. Ceſte docte expoſition pleut univerſellement à tous, qui la loüerent grandement. Or desja les coqs creſtez avoient par leur chants annoncé la venuë du jour, quand ces magnifiques Seigneurs prindrent congé de Madame ; laquelle d'une fort bonne grace, les pria retourner au meſme lieu le ſoir enſuivant. Ce qu'ils promirent faire.

LA TREIZIESME NUICT DES FABLES ET ENIGMES du Seigneur Jean-François Straparole.

DESJA Phœbus avoit abandonné ces parties baſſes & terreſtres, & la claire ſplendeur du jour s'eſtoit retirée de nous, ſi que manifeſtement aucune choſe ne pouvoit eſtre cognuë; quand Madame ſortit de ſa chambre en la compagnie de ſes dix Damoiſelles, & alla juſques à l'eſcalier joyeuſement recevoir la noble compagnie, qui desja avoit mis pied à terre, & eſtoit deſcenduë de leur barque : & entrez en la ſalle, & s'eſtans tous aſſis ſelon leur rang & degré, Madame dit : Je ſerois d'advis (ſi ceſte honorable troupe le trouvoit bon) qu'après quelques tours de danſſe & avoir chanté une chanſon, chacun de nous tant hommes que femmes, diſt une Fable, pour ce

qu'il ne me ſemble beaucoup honneſte que les Dames portent ſeules le faix d'une ſi lourde & peſante charge; ainſi chacun dira la ſienne, aux conditions toutesfois de les couper courtes, afin qu'à ce dernier ſoir des jours gras, chacun puiſſe dire ſa ratelée. Le Seigneur Ambaſſadeur, comme principale perſonne entre nous, ſera le premier qui commencera, après chacun ſuivra de main en main & ſelon ſon ordre. Ce conſeil & ſage advis pleut generalement à tous; leſquels ayans quelque peu danſſé, Madame commanda au Treviſan & du Moulin accorder leurs inſtrumens & dire une chanſon; leſquels vrays enfans d'obedience, empoignans leurs lutz, chanterent en ceſte maniere:

Les Dieux benins & la nature amie,
Lorſque du ciel ça bas fuſtes ravie,
Verſerent dedans vous
Tout le plus beau des beautez les plus belles;
Et le parfaict des vives eſtincelles,
D'un feu honneſte & doux.

Si je contemple ou voſtre belle face,
Dont les attraits, les douceurs & la grace
Enchantent mon deſir,
Ou les beau lis de voſtre gorge pleine,
Ou voſtre ſein où amour ſe promeine,
Avecques le plaiſir.

Adonc ravy, je dis en mon courage,
Que le portraict de voſtre belle image,

A eſté faict aux cieux,
Et envoyé en la terre où nous ſommes,
Pour honorer & radreſſer les hommes,
Qui vivent vicieux.

Et pour monſtrer après cent mille peines,
Mille tourmens & langueurs inhumaines,
Qu'endurer il nous faut,
Qui eſt le bien & la gloire infinie,
Dont des heureux la ſaincte compagnie,
Joüit au ciel là haut.

La chanſon du Treviſan & du Moulin finie, Madame pria le Seigneur Ambaſſadeur vouloir donner commencement aux diſcours de ceſte ſoirée; lequel à ceſte premiere ſemonce, ſans ſe faire tirer l'oreille, parla en ceſte ſorte :

FABLE I.

Un Loup, un Renard & un Aſne ſe confeſſent l'un l'autre ; les deux premiers s'entrepardonnent, puis d'un commun accord devorent le pauvre Aſne, ſoubs couleur d'une legere faute qu'il dit avoir faicte.

LA charge qu'il a pleu à Madame me donner, eſt fort grande & onereuſe, d'autant que reciter Fables eſt pluſtoſt l'office des femmes que des hommes : toutesfois puiſque telle eſt ſa volonté, & de ceſte honneſte & honnorable compagnie, je m'efforceray, ſinon en tout, au moins en quelque choſe, ſatisfaire à vos deſirs.

Au temps paſſé que les beſtes parloient, le Loup, le Renard & l'Aſne delibererent un jour aller à Rome gaigner les pardons. Advint que comme ils cheminoient de compagnie, deviſans de pluſieurs choſes, le Loup, à qui les pieds commençoient à faire mal, dit aux autres : Mais, mes freres, à quoy nous travaillons-nous ainſi en

l'accompliſſement d'un tant long & faſcheux voyage, veu que nous ſommes aſſeurez y trouver ce que nous y allons chercher : & quoy penſez-vous point par voſtre foy que le Pape ne ſoit aſſez empeſché ailleurs, & n'ait autres affaires à demeſler qu'à eſcouter parler des pauvres beſtes telles que nous ſommes ? certes je croy bien que ouy : c'eſt pourquoy je ſerois d'advis (ſi le trouvez bon) que ſans d'avantage nous tuer le cœur & le corps, & nous hazarder aux dangereux inconveniens qui journellement adviennent aux voyageurs, nous demeuraſſions icy, & ſans paſſer plus outre nous confeſſaſſions l'un l'autre, & que chacun de nous, ſelon la gravité de ſes pechez, receuſt la penitence & abſolution par ſon compagnon : ce que les autres accorderent. Au moyen dequoy ce maiſtre Loup commença, & ſe jettant à genoux au pieds du Renard, en s'accuſant, dit ainſi : Je vis ces jours paſſez une truye qui avoit douze petits cochons ; laquelle graſſe, refaite & embonpoint, s'alloit tous les jours promener aux champs & prendre du bon temps, ſans ſe ſoucier de ſes petits, qu'elle laiſſoit mourir de faim en la maiſon : à raiſon dequoy, & ne pouvant ſouffrir une telle impieté & mauvais naturel de mere, je la devoray. Après me ſouvenant que ces petits cochonnets n'avoient plus qui leur baillaſt à tetter, meu à compaſſion, je les mangeay tous les uns après les

autres, afin de les oſter de ceſte miſere. J'ay commis ces choſes, mais à bonne intention : toutesfois où j'auray offenſé, j'en demande pardon & abſolution. Et diſoit ceſte bonne beſte tout cecy en pleurant, faiſant la meilleure mine du monde. Adonc le Renard luy dit : Frere, ton peché n'eſt pas grand, pour ce que tu as eu commiſeration des peuples : pour ta penitence, j'ordonne & t'enjoincts que tu n'aſſailles jamais que par le derriere tous animaux cornus, ſi tu ne veux eſtre bleſſé de la corne. Ce fait, & le Loup s'eſtant levé, le Renard ſe proſterna devant luy, diſant : Un bon villageois avoit un coq ſi meſchant & querelleux, qu'il battoit tous ceux des voiſins, & ſe voyant victorieux, chantoit ſi haut & ſouvent, qu'il eſtourdiſſoit tout le monde, & ne moleſtoit ſeulement ceux qui eſtoient malades, mais jour & nuict rompoit la teſte aux plus ſains : à raiſon dequoy, ne pouvant plus ſupporter ſon audacieuſe gloire, un jour comme il ſe promenoit avec ſes femmes, je luy mis la main ſur le collet, l'eſtranglay à belles dents & le devoray. Depuis ſes femmes faſchées de ſe voir vefves, & par moy privées de leurs amours, m'en ont tellement voulu, qu'elles n'ont jamais ceſſé me pourſuivre à belles injures, tant que n'en pouvant plus, je fus contraint leur monſtrer que cela me deſplaiſoit ; de ſorte qu'en ayant attrapé la plus grande partie, je les ay mangées. J'ay

peché, je le confeſſe, je m'en repens, & vous en demande l'abſolution. A quoy le Loup : Tu as bien fait, d'avoir ainſi chaſtié & l'orgueil du coq, & l'injurieuſe inſolence des poules : & encore qu'en cela tu n'ayes beaucoup offenſé, ſi ne me veux-je monſtrer envers toy tant indulgent comme tu m'as eſté, ains t'enjoincts pour ta penitence, que par trois Vendredis conſecutifs, ſi tu n'as de la chair, tu t'abſtiennes d'en manger : va en paix. Puis ſe tournant vers l'Aſne, luy dit : Et toy, frere, qu'attens-tu que ne viens à confeſſe ? qu'as-tu fait ? Reſpond le pauvre Aſne : Que voulez-vous que je confeſſe ? vous ſçavez les longs travaux & grands tourmens que ſans ceſſe & à toute heure je ſuis contraint endurer, portant inceſſamment bleds, farines, bois, fumier, bref tout ce que l'on peut dire, avec un nombre infiny de lourds, peſans & meurtriers coups de baſton : toutesfois puiſqu'il faut confeſſer verité, je penſe avoir offenſé en une ſeule choſe, c'eſt qu'en me joüant dernierement je fis ſortir trois ou quatre brins de paille des ſouliers au ſerviteur qui m'avoit en ſa charge ; leſquels j'ay mangé, & croy qu'à ceſte occaſion il a enduré quelque froid aux pieds. J'ay failly en cela, je le confeſſe, je m'en repens, vous ſuppliant humblement avoir pitié & miſericorde de moy, & m'ordonner penitence digne de mon forfaict. O ! larron, dirent les autres, qu'as-tu fait ?

malheur ſur toy à jamais, tu ès damné: car par ta confeſſion meſme, tu ès ſeul cauſe que ce pauvre ſerviteur a enduré beaucoup de mal & de froidures aux pieds, dont peut eſtre il eſt mort, qui fait que ton ame eſtant damnée, ton corps ne peut eſtre ſauvé. Ce diſant, ſe ruerent impetueuſement ſur luy, & le prenant à belles dents le devorerent.

Ceſte Fable recitée par le Seigneur Ambaſſadeur pleut à tous, qui ne l'eſtimerent Fable, mais une pure verité, cachée ſous ce maſque allegoric; car par le Loup & le Renard, s'entendent les grands, qui ſe pardonnans l'un l'autre, tourmentent l'Aſne, qui eſt le pauvre peuple, lequel porte le faix de leurs meſchancetez; ce que Juvenal en ſa ſeconde Satyre a fort bien noté, diſant:

Le Magiſtrat pardonne aux corbeaux offençans,
Et multe par tourmens les pigeons innocens.

Or afin que le Seigneur Ambaſſadeur ne fuſt ou ſe monſtraſt inferieur aux autres, il propoſa ſon Enigme en ceſte maniere:

J'eſtois en ma maiſon vivant paiſiblement,
Loin des mutins debats d'une guerre inteſtine,
Quand je fus aſſailly d'une trouppe mutine,
Qui me tint aſſiegé aſſez eſtroittement.

Hardy, je reſiſtay dès le commencement;
A ſes plus durs aſſauts: & d'une ruſe fine,

Me penſant garantir d'une proche ruine,
Or deçà, or delà m'eſchappay finement.

Toutefois à la fin, je ne peus ſi bien faire;
Que ne tombaſſe és mains de ce fier adverſaire,
Qui ſi-toſt qu'il m'eut prins, cruel, me mit à mort.

Et ce malheur m'advint par ma maiſon, qui traiſtre,
Les ſentant approcher, ſauta par la feneſtre,
Et s'enfuit, me laiſſant ſans ayde & ſans ſupport.

L'Enigme recité par le Seigneur Ambaſſadeur, ne fut moins plaiſant que la Fable recreative, & jaçoit que chacun l'entendit, ſi n'en voulurent-ils faire ſemblant, attendant ſagement que luy-meſme l'interpretaſt; lequel ſouſriant un petit, dit, que c'eſtoit le poiſſon qui vivoit paiſiblement en ſa maiſon, à ſçavoir l'eau, quand il fut aſſailly par ſes ennemis les peſcheurs; leſquels ſi-toſt qu'ils l'eurent prins le mirent à mort: & ce malheur luy advint par ſa maiſon qui ſauta par la feneſtre des retz & filets. Ce fait, Madame qui eſtoit aſſiſe auprès de l'Ambaſſadeur, par ces paroles donna tel commencement à ſa Fable:

FABLE II.

Un beliſtre deçoit un bon homme de village, & luy emporte vingt eſcus au ſoleil.

LA Fable recitée par le Seigneur Ambaſſadeur a eſté ſi belle & plaiſante, que je crains n'en approcher de la milliesme partie : toutesfois pour ne contrevenir à ce que j'ay propoſé au commencement de ceſte nuictée, & devant que le Seigneur Ambaſſadeur recitaſt ſa Fable, j'en diray une, par laquelle je vous monſtreray que la malice de ces faineans qui vont beliſtrant d'huys en huys, eſt ſi grande, qu'elle s'eſtend juſques aux bonnes gens des champs.

Aux montagnes & Alpes de Sueve, non fort loing du village Juſtingence, demeuroit un bon laboureur, nommé Held (qui en commun François vaut autant dire que Gean) homme riche & plus doüé des biens de fortune que de l'eſprit, pour lequel decevoir & frauduleuſement circonvenir, deux beliſtres (que le commun peuple de ce pays là appelle eſcoliers errans) uſerent de ceſte ruſe. L'un d'iceux bien tard ſur la brune, ayant à ſon coſté

une petite bouteille pleine de fort bon vin, accoſta ceſt homme, le ſuppliant en l'honneur de Dieu & des ſept arts libereaux, luy faire tant de bien que le loger pour ceſte nuict; & faiſant ceſte ſupplication, ſceut tant bien faire le marmiteux, qu'il impetra ce qu'il demandoit; & eſtant entré dans le poiſle, qui eſtoit ſi bas que l'on pouvoit de la main toucher aux feneſtres, mit ſa bouteille ſur l'une d'icelles. Après & la table eſtant couverte pour ſoupper, & chacun aſſis, ceſt eſcolier ſe mit après ſa bouteille, & la monſtrant invitoit tous ceux de la maiſon à faire caroux & boire d'autant, pour ce (diſoit-il) que ſi la nuict duroit cent ans, ils n'auroient faute de vin, & en deuſſent-ils boire cinq cens muids. Or ce galand, dont je vous parle, avoit laiſſé ſon compagnon en la rue; lequel à ceſt effect ayant fait bonne proviſion de vin, rempliſſoit la bouteille à meſure qu'elle eſtoit vuide, & y beſongna tant dextrement, qu'il ne fut onc veu de perſonne. L'hoſte & ceux de ſa maiſon eſtans faits plus gaillards & yvres à force de trinquer & de boire d'autant, voyans leurs verres demeurer pleins ſur la table, & la bouteille encore toute pleine, s'enquierent de la nature & vertu d'icelle, & comme cela ſe pouvoit faire qu'elle ne ſe vuidoit point. Je le vous diray, dit l'eſcolier, c'eſt le vaiſſeau du glorieux amy de Dieu Monſieur Sainct Othmar, lequel ne tarit ja-

mais non plus que voyez, ains eſt tousjours plein de fort bon vin, & ce par les merites de ce glorieux Sainct. Mais pour ce qu'il me faſche de tant boire, & qu'il faut quaſi tousjours que je l'aye en la bouche, je delibere le vendre, & voudrois avoir trouvé marchand qui y vouluſt employer ſon denier. Quoy entendant ces bonnes gens propoſerent l'acheter, attendu la commodité & grand profit qui leur en pourroit revenir : parquoy luy demanderent combien il le vouloit vendre. Je ne veux point aller par quatre chemins, dit-il, j'en auray cent eſcus d'or au ſoleil au dernier mot ; encore les veux-je avoir & un & deux, car argent comptant porte medecine. Enfin s'eſtans accordez de prix, l'hoſte luy compta vingt beaux eſcus d'or, & de poids, & promit luy bailler le reſte en certain temps. Le lendemain, & ce fin marchand party, l'acheteur joyeux à merveilles d'avoir tant bien employé ſes deniers, ce luy ſembloit, print ſa bouteille ; mais ayant mis deux fois le nez dedans, fut tout eſtonné qu'elle ne reſpondoit point à ſon intention. A raiſon dequoy alla trouver ſes voiſins, auſquels ſe penſant plaindre, ſe fit la fable du commun ; de ſorte qu'aujourd'huy en ce pays-là, ce proverbe eſt demeuré, *la bouteille ou vaiſſeau du Gean*, quand on veut parler de quelque choſe vaine & frivole, ou de quelqu'un qui a eſté deceu.

Le Seigneur Ambaſſadeur, qui ententivement avoit preſté l'oreille, & eſcouté la Fable tant gayement recitée par Madame la loüa grandement, affermant eſtre beaucoup plus belle que la ſienne : dequoy elle fut fort joyeuſe ; & tournant ſon beau viſage vers luy, dit ainſi :

De ma mere jadis mon pere print naiſſance,
Lequel elle meurtrit au bout de quelque temps :
Lors mes freres & moy, qui ſommes ſes enfans ;
Par ſon cruel treſpas priſmes vie & croiſſance.

Ainſi enſemble nais, & conjoints d'alliance ;
Avons tousjours veſcu comme Roys par les champs,
Juſques adonc que faicts & plus forts, & plus grands,
Nous fuſmes maſſacrez par les pieds plats de France,

Il eſtoit bien en nous de venger ceſt effort ;
Et d'appaiſer un jour noſtre mort par leur mort ;
Domptant de leur fureur la malice ennemie.

Mais nous n'avons voulu, comme ne voulons pas ;
Ains rendant bien pour mal en leur donnant la vie,
Nous les garantiſſons d'un plus cruel treſpas.

Encore que ſur ceſt Enigme on fit aſſez de commentaires, ſi ne fut-il d'aucun entendu, qui fut cauſe que Madame voyant que perſonne ne pouvoit donner au blanc,

l'interpreta, disant : Mes Gentilshommes, mon Enigme ne signifie autre chose que le froment qui naist du froment son pere, & de la terre sa mere ; laquelle par après tuë ce pere, lors par sa mort les espics croissent, & devenus hauts & puissans, demeurent ainsi jusques à ce que les laboureurs les couppent, les mettent en la grange, les battent, & finalement en font du pain. Il est au bled se germer au greniers & se gaster, & par ainsi causer beaucoup de maladies : toutesfois il est tant bon, qu'il nourrit ceux qui le destruisent. Ceste exposition finie, & louée à suffisance, le Seigneur Pierre Bembe se levant, donna tel commencement à sa Fable.

FABLE III.

Une jeune mariée par le conſeil de ſa mere contrefait le chat, afin d'eſtre careſſée par ſon mary; qui ne la pouvant ſouler de chair, eſt contraint luy bailler encore le potage.

MES Dames, nous ſommes aujourd'huy ſi avant aux jours gras, qu'il me ſemble qu'il n'y aura pas beaucoup de mal, ſi je vous recite une petite Fable qui ſent le moins du monde ſon Careſme prenant: toutefois s'il advenoit qu'elle ne fuſt agreable à toutes, dès maintenant je ſupplie ces delicates, me traiter autant doucement que le Loup s'eſt monſtré indulgent envers le Renard, en la Fable recitée par le Seigneur Ambaſſadeur.

En la ville de Baſle en Allemagne, demeuroit jadis une bonne Dame; laquelle depuis quelques jours avoit marié ſa fille, belle, jeune & fort deliberée, avecques un jeune homme qui n'eſtoit moins qu'elle accomply en ces perfections. Advint, comme eſt la couſtume des nouvelles mariées, que ceſte jeune femme alla voir ſa mere,

ſoit pour luy faire paroiſtre par ſa preſence qu'elle n'eſtoit morte le lendemain de ſes nopces, ſoit pour luy raconter comme elle ſe portoit en ſon nouveau meſnage. Ceſte bonne mere, joyeuſe de la voir tant gaillarde & deliberée, voulut ſçavoir ſes ſecrets : parquoy après les careſſes accouſtumées, & mille menus & plaiſans propos, elle luy demanda comme la trattoit ſon mary, & ſi la nuict il faiſoit bien les beſoignes de la maiſon. Il ne me traite que trop doucement, dit-elle, car quand je ſuis couchée auprès de luy, jamais il ne me berce ; & que je dorme ſi je veux, ains ſeulement en me taſtant, traiſne ſes mains par ſus mon ventre, & puis c'eſt tout, encore peut-eſtre n'en feroit-il rien, ſi je ne me tournois vers luy. Vierge Marie! ne te fait-il autre choſe (dit la mere) or, m'amie, s'il te traicte encore en ceſte façon, voicy je te veux apprendre un ſecret qui peut-eſtre luy fera changer ſa mauvaiſe nature. Quand tu ſentiras qu'il eſtendra ſes mains ſur toy pour te manier le ventre, il faudra que tu contrefaſſes la voix du chat, & cries ſans ceſſe : Myaou, myaou : lors s'il te demande : Que voulez-vous, minette, que voulez-vous, mignonne ? tu reſpondras : Je veux de la chair en mon charnier, adonc il entendra bien ce que tu voudras dire ; de façon, que s'il n'eſt inſenſible ou plus froid que la meſme glace, il ne faillira te careſſer & rendre joüiſſante des

amoureux plaiſirs que les femmes reçoivent de leurs maris. Ce conſeil pleut merveilleuſement à la nouvelle mariée ; laquelle ayant prins congé de ſa mere, s'en retourna en ſa maiſon. Le ſoir venu, elle ſe coucha près ſon mary, qui, ſelon ſa couſtume, coulant ſa main par ſur ſon ventre, commençoit à la taſter ; quand elle memorative des ſecrets enſeignemens que ſa mere luy avoit donnez, ſe print par quatre ou cinq fois à crier : Myaou, myaou. Le mary entendant ceſte voix, & par icelle cognoiſſant le deſir de ſa femme, ſe mit en devoir de payer ſes debtes : en quoy il ſe monſtra ſi bon creancier, & s'y employa d'une telle gaillarde façon, qu'il ne demeura gueres en arrerages. Neantmoins à la fin, rompu & caſſé des chaudes & ſottes volontez de ſa femme, commença à alentir ſes coups, & n'eſtre plus ſi aſpre en ſes eſcarmouches : à raiſon dequoy ceſte eſpouſée crioit ſans ceſſe, myaou. Quoy voyant le mary, faſché de ces importunes crieries, qu'il ne pouvoit appaiſer, print le pot à piſſer, & le preſentant à ſa femme, luy dit : Or, m'amie, puiſque l'on ne vous peut ſaouler de chair, tenez, voilà le pot, ſaoulez-vous au moins du potage. La jeune femme entendant ces paroles demeura plus muette qu'un poiſſon ; du ſorte que depuis elle n'eut plus la hardieſſe crier myaou, ſe contentant de là en avant de l'ordinaire que ſon mary luy pouvoit donner.

Ce dit, & ſans autrement prendre haleine, il propoſa ſon Enigme, diſant :

Le lieu de ma demeure, & où tousjours j'habite,
Ainſi qu'en un palais eſt ſi haut & ſi grand,
Que l'aiſle des oyſeaux, meſme celle du vent
N'y ſçauroit aborder, tant ſoit legere & viſte.

Le ſeul eſprit humain ſeulement me viſite,
Et de tous mes ſecrets le plus ſecret comprend,
La nature des cieux par moy ſeule il apprend,
Et par moy les dangers à venir il évite.

Je favoriſe, avance & pouſſe aux grands eſtats
Ceux qui me ſont amis, & qui de moy font cas,
Et laiſſe l'ignorant croupir dedans ſa fange.

C'eſt pourquoy bien ſouvent, l'erreur de ces niais
Deſguiſe ma grandeur, d'un maſque tant eſtrange,
Que je paroiſts cela que je ne fus jamais.

L'Enigme ne ſignifie autre choſe que l'aſtrologie, laquelle eſt miſe en lieu éminent, où avec aiſles on ne peut atteindre. Cet Enigme ainſi interpreté, Veronique ſe leva debout, & en ceſte ſorte donna commencement à ſa Fable.

FABLE IV.

Fortunio voulant tuer une mouſche, tua ſon maiſtre; dequoy par une plaiſanterie il fut abſoult.

J'AY ſouventesfois ouy dire, excellens Seigneurs, que les pechez qui ſe commettent inſciemment, ne ſont tant graves comme les volontaires: de la provient que l'on pardonne pluſtoſt à la ruſticité, aux enfans & autres ſemblables, qu'à ceux qui ſçavent bien qu'ils font mal. A raiſon dequoy, m'eſtant eſcheu raconter une Fable, m'eſt ſouvenu de ce qui advint au ſerviteur d'un eſpicier qui tua ſon maiſtre, en penſant tuer une mouſche qui le faſchoit.

En la ville de Ferrare demeuroit jadis un eſpicier, aſſez riche & de bonne maiſon, lequel avoit un ſerviteur nommé Fortunio, jeune garçon, tout ſimple, niais & de peu d'entendement. Or ceſt homme, à cauſe de la grande & exceſſive chaleur qu'il faiſoit alors, ne failloit jamais à dormir toutes les après-dinées; & tandis qu'il prenoit ſon repos, Fortunio ne faiſoit autre choſe que chaſſer les mouches qui le tourmentoient, afin qu'il repoſaſt mieux à ſon aiſe.

Advint

Advint qu'entre ces mouſches eſtoit une groſſe fort importune ; laquelle ſe ſouciant peu de Fortunio, s'attaquoit tousjours aux temples de l'Eſpicier, & l'eſguillonnant fort aſprement ne ceſſoit le tourmenter & picquer juſques au ſang : & jaçoit que Fortunio miſt tous ſes efforts à la faire quitter ſa prinſe, il n'en peut jamais venir à bout; car plus il la chaſſoit, plus elle retournoit, ſe mettant tousjours en la meſme place, qu'elle ſuçoit inceſſamment ; dequoy finalement Fortunio ſe faſchant, & voyant la temeraire preſomption de ceſte beſte, delibera la tuer : ainſi ceſte faſcheuſe mouſche, eſtant comme collée contre la temple de ceſt Eſpicier, le pauvre ſimple & mal adviſé Fortunio, print un gros & lourd pilon de bronze, & d'iceluy deſchargeant un peſant coup ſur la teſte de ſon maiſtre, le tua, penſant tuer la mouſche ; dequoy s'appercevant après, & ſe jugeant à ceſte occaſion digne de mort, penſa ſe ſauver, & practiquer le proverbe, qui dit, qu'une bonne fuite vaut mieux qu'une mauvaiſe attente. Toutesfois, appellant de ſa propre ſentence, delibera ſecrettement l'enſevelir; & de fait l'ayant mis en un ſac, le porta en un jardin joignant la boutique, où ayant à toute peine fait une petite foſſe, il l'enterra; puis print un grand bouc barbu, & le jetta dedans le puits. L'Eſpicier ne retournant le ſoir en ſon logis, ſelon ſa couſtume, & ſa femme n'en enten-

dant aucunes nouvelles, eut peur de ce qui luy eſtoit advenu: parquoy commençant d'avoir quelque ſoupçon ſur ſon ſerviteur, luy demanda où eſtoit ſon maiſtre; à quoy il fit reſponſe, qu'il n'en ſçavoit rien. Au moyen dequoy, elle triſte & dolente à merveilles, ſe print à douloir, plaindre, tourmenter & faire le plus deploré dueil du monde; & cherchant de tous coſtez, couroit deçà & delà, appellant ſans ceſſe, avec une voix caſſée, enroüée & lamentable, ſon mary; mais c'eſtoit en vain. Les parens & amis d'elle advertis de tant triſtes & faſcheuſes nouvelles, allerent au Juge de la ville, pardevant lequel ils formerent complainte contre le pauvre Fortunio, concluans à ce qu'il fuſt prins & apprehendé au corps, & mis à la queſtion, afin de luy confeſſer qu'eſtoit devenu ſon maiſtte, pour ce qu'ils avoient opinion qu'il en ſçavoit quelque choſe, d'autant que toute la journée il avoit eſté avecques luy, & neantmoins nioit l'avoir veu. Le Juge ayant fait mettre la main ſur le collet à ce pauvre diable, & iceluy lier à la torture, l'interrogeoit de ſon maiſtre, & où il eſtoit. Quand (ne pouvant plus endurer la rigueur des tourmens qu'on luy faiſoit ſouffrir) il reſpondit que s'il plaiſoit à la juſtice le faire detacher, il declareroit le tout: ce qui fut fait. Adonc eſtant mené devant le Juge s'aydant d'une ſubtile menterie, dit en ceſte façon: Monſieur, hier en m'endormant,

j'entendis un grand bruit, comme qui jetteroit une groſſe pierre dans l'eau, à raiſon dequoy, me levant en ſurſaut, je courus vers le puis, dans lequel je regarday; mais y voyant l'eau belle & claire, je ne m'y arreſtay pas d'avantage: & ainſi que je m'en retournois, j'entendis derechef un pareil bruit, parquoy je m'arreſtay, n'oſant paſſer plus outre. Or je penſe veritablement que c'eſtoit mon maiſtre, qui voulant puiſer de l'eau, ſe laiſſa choir dedans le puits: & afin que la verité ne demeure douteuſe, ains que du ſoupçon intervienne un vray & juſte jugement, il faut aller ſur les lieux, là je deſcendray au puits, & verray ce qui y ſera. Le Juge voulant executer ce que Fortunio avoit dit (pour ce que l'experience eſt maiſtreſſe des choſes, & que la preuve oculaire eſt tousjours plus certaine que toute autre) ſe tranſporta vers le puits, en la compagnie des officiers de la juſtice & de pluſieurs gentilshommes, ſuivis d'un monde infiny de peuple, aſſez curieux de voir l'évenement de tout cecy. Ce ſerviteur eſtant donc par le commandement du Juge deſcendu en ce puits, & cherchant ſon maiſtre dedans l'eau, y trouva le bouc qu'il avoit jetté: parquoy, finement & d'une façon aſſez niaiſe, en criant, appella à haute voix ſa maiſtreſſe, diſant: Madame, dites-moy, je vous ſupplie, voſtre mary avoit-il des cornes, je le demande; pour ce que j'en ay icy trouvé un qui

en a de fort grandes & longues; ſeroit-ce bien voſtre mary? A ces paroles, la bonne Dame toute honteuſe ſe teut, ne ſonnant depuis un ſeul mot. Les aſſiſtans eſtendans leur col ſur la bouche du puits, afin de contempler ce mort cornu; & voyans que c'eſtoit un bouc, frappant les mains l'une contre l'autre, piſſoient quaſi en leurs chauſſes à force de rire. Quoy voyant le Prevoſt, & jugeant ce ſerviteur de bonne foy, l'abſoult des fins, demandes & concluſions de ſes parties, comme innocent des cas à luy impoſez. Et depuis jamais on n'a peu ouyr ny vent, ny voix de l'Eſpicier, la femme duquel demeura avec un pied & demy de nez.

Les hommes & femmes rirent aſſez de ce maiſtre bouc, & encore plus de la Dame, à laquelle on demanda ſi ſon mary eſtoit cornu. Mais pour ce que l'heure ſe paſſoit, & y en avoit encore beaucoup à diſcourir, Veronique propoſa ſon Enigme en ceſte maniere:

J'ay eſté engendré de toute pourriture;
Et de mon pere mort, vie & force j'ay pris:
A peine fus-je né, que j'eus les cheveux gris,
Ains plus blancs que coton, voire que neige pure.

Je ſuis pourtant ſi gay & joyeux de nature;
Qu'au nombre des mauvais touſjours je ſuis compris,
Les Roys & grands Seigneurs me tiennent à meſpris:

Mais des Roys & Seigneurs je n'ay ny ſoing ny cure.

Je n'ayme que les champs, & la ruſticité
Me plaiſt ſur toute choſe en ſa ſimplicité,
Comme je luy agrée en ma ſimple ſimpleſſe.

Et combien que mon chef chenu & tout griſon
Ne ſemble rien chercher que la terre, ſi eſt-ce
Que ma queuë eſt tousjours & verte & en ſaiſon.

L'Enigme raconté par Veronique pleuſt à la compagnie, partie de laquelle entendit ce qu'il vouloit ſignifier, toutesfois aucun ne ſe voulut attribuer l'honneur de l'expliquer, ains attendit qu'elle-meſme l'interpretaſt ; laquelle voyant que chacun avoit la bouche fermée, dit: Encore que je ſois la moindre de la troupe, ſi ne laiſſeray-je vous declarer mon Enigme, me ſubmettant neantmoins au jugement des plus ſages. Il ne ſignifie donc autre choſe que le poreau ; lequel n'eſt pluſtoſt né, qu'il a la teſte & les cheveux blancs. Il eſt de mauvais ſuc, eſt hay des grands & aymé des bonnes gens des champs. Il ne demande que la terre, & a tousjours la queuë verte. Ceſt Enigme ainſi interpreté, Madame enjoignit au Seigneur Bernard Capel les faire participantes de quelqu'une de ſes Fables, uſant toutesfois de la breveté requiſe à ceſte nuictée ; lequel mettant ſoubs le pied tout autre penſer, commença à dire ainſi ;

FABLE V.

Vilio tuë un larron, qui s'eſtoit mis en embuſche pour le tuer.

LE très-fameux & renommé Poëte, dit : Qui prend plaiſir à tromper, ne ſe doit douloir ſi un autre le trompe : j'ay ſouventesfois & quaſi tousjours veu, que ceux qui veulent decevoir demeure finablement deceus, comme il advint à un larron, qui voulant occire un artizan, fut par luy occis.

En Piſtoye, ville de Toſcane, aſſiſe entre Florence & Lucques, demeuroit un artizan fort riche & pecunieux, lequel ſe nommoit Vilio. Ceſtuy de peur des larrons, feignoit eſtre le plus pauvre du pays: & pour paroiſtre tel, demeuroit ſolitaire ſans femme ny ſerviteur en une meſchante petite maiſonnette, toutesfois bien garnie de toutes choſes neceſſaires à l'entretien de la vie humaine. Ses chauſſes eſtoient tousjours rompuës aux talons, ſes ſouliers eſcullez & rapetaſſez de tous coſtez, & portoit un vieil ſaye tant ord, ſale & gras, que du collet ſeulement on euſt bien tiré de la graiſſe pour fournir un baudroyeur l'eſpace d'un mois. Il eſtoit vigilant, labo-

rieux & aſſidu au travail, mais tant chiche & avare en ſa deſpenſe, qu'il ſe laiſſoit mourir de faim auprès ſon argent; lequel il gardoit ſongneuſement le laiſſant moiſir en ſon coffre, ſi qu'au meilleur & plus friant de ſes repas, ſe contentoit d'un morceau de pain & de formage, d'un peu de vin & quelque rave ou ſalade. Quelques larrons & meſchans garnemens, eſtimans à bon droit ceſt homme avoir beaucoup d'eſcus, allerent en une nuict à heure qui leur ſembloit commode en ſa maiſon, en intention de le deſrober; mais ne pouvans avec leurs ferremens & autres engins ouvrir ny rompre la porte; & doubtans qu'à raiſon du bruict qu'ils faiſoient, ils n'eſveillaſſent à leur dommage les voiſins, s'imaginerent l'avoir d'une autre façon; & voicy comment. Ils avoient en leur compagnie un jeune homme, qui eſtoit tant familier de Vilio, que le plus ſouvent ils beuvoient & mangoient enſemble. Ces galans luy ayans fait la bouche, prindrent un grand ſac, & mirent dedans le plus meſchant de leur troupe, comme s'il euſt eſté mort; puis le firent porter par ce jeune homme en la maiſon de Vilio; lequel il pria fort affectueuſement luy faire ceſte amitié luy garder ce ſac, juſques à ce qu'il le viendroit reprendre, & qu'il n'arreſteroit beaucoup. Vilio qui n'y penſoit aucun mal, voulant complaire à ceſt amy ſimulé, ſouffrit qu'il miſt ce ſac en ſon logis. Or

ces ruſtres avoient conclu entr'eux, que quand Vilio ſeroit endormy, celuy du ſac ſortiroit, luy couperoit la gorge, & ſe ſaiſiroit du plus beau & meilleur qui fuſt en la maiſon. Vilio travaillant bien tard à la chandelle & (comme eſt la couſtume des paoureux & mal aſſeurez) jettant tousjours la veuë çà & là, & tournant de fortune ſes yeux vers ce ſac, luy fut advis que ce qui eſtoit dedans ſe mouvoit. Au moyen dequoy, ſe levant de deſſus ſa ſelle, print un baſton gros & noüailleux, & en deſchargea ſi peſant coup ſur la teſte de ce larron, qu'il l'aſſomma; tellement que d'un mort feinct & ſimulé, il fit un vray mort. Les compagnons à ce larron ayans attendu juſques au matin, & voyans qu'il ne retournoit, en donnerent la coulpe au ſommeil, jugeans qu'il s'eſtoit endormy. Enfin doubtans, non à cauſe de leur compagnon, mais du jour qui approchoit, retournerent à Vilio redemander leur ſac qu'ils luy avoient baillé en garde; lequel leur ayant rendu, rentra en ſon logis, où s'eſtant bien enfermé, il leur dit à haute voix: Vous m'avez baillé un corps vif au lieu d'un mort pour me faire peur; mais maintenant pour vous faire peur, je vous rends un corps mort au lieu d'un vif. Quoy entendans les larrons, demeurerent fort eſtonnez, & ouvrant leur ſac, trouverent que veritablement leur compagnon eſtoit mort; pour honnorer la valeur duquel, après

après l'avoir pleuré & plainct, le jetterent en la mer : ainſi celuy qui vouloit tuer, fut tué luy-meſme.

Le Seigneur Bertrand avoit mis fin à ſa Fable, au contentement de tous ; quand Madame le pria pourſuivre & reciter ſon Enigme ; lequel commença à dire ainſi :

Je n'eux jamais de mere, & de germe ou ſemence
Je ne fus onc conceu ny enfanté ça bas ;
Mais comme ſi j'eſtois quelque neuve Pallas,
Du cerveau de mon pere au monde ay prins naiſſance.

A grande peine entrois-je en ma premiere enfance,
Que fecond j'engendray mille noiſeux debats :
Et toutesfois de moy on a faict tant de cas,
Que chacun a depuis cherché mon accointance.

Je cru en peu de jours, & grandy tellement
En force & en credit, que generalement,
Des grands & des petits je me ſuis fait cognoiſtre.

Et combien qu'à beaucoup ſouvent je faſſe tort,
Si eſt-ce qu'avec moy tousjours ils veulent eſtre ;
Et pluſtoſt que me perdre ils choiſiroient la mort.

Pluſieurs penſerent interpreter ceſt Enigme, mais ils furent deceus, d'autant qu'ils

le prenoient à contrepoil. Quoy voyant le Seigneur Capel, & que la choſe tiroit en longueur, dit : Seigneurs, afin de ne perdre temps, je vous apprens que mon Enigme ne ſignifie autre choſe que le jeu, qui eſtant né du cerveau de l'homme, à grande peine commençoit à venir & ſe monſtrer, qu'il engendre mille debats ; & neantmoins chacun le ſuit, & s'eſt tellement fait cognoiſtre, qu'encore que l'on perde, ſi eſt-ce que l'on ne peut le laiſſer. Ceſte expoſition pleut à tous, meſmement au Seigneur Antoine Bembe, qui aymoit aſſez à joüer. Et pour ce que la nuict s'enfuyoit, ains s'envoloit, Madame commanda à Madame Claire commencer ſa Fable ; laquelle levée de ſon ſiege, ſe mit en lieu plus éminent, d'autant qu'elle eſtoit petite, & dit en ceſte maniere ;

FABLE VI.

Lucette envoye ſon fils chercher le bon-jour ; lequel l'ayant trouvé, retourna vers elle avec la quatrieſme partie d'un threſor.

MES Dames, j'ay apprins des ſages, que la fortune ayde touſjours aux ſoigneux & vigilans, & rejette les craintifs & pareſſeux ; & qu'il ne ſoit ainſi, je le vous monſtreray par le diſcours d'une Fable, qui comme je penſe, vous ſera de plaiſir & contentement.

En Ceſenne, ville de la Romaigne, aſſiſe près la riviere de Savie, demeuroit une pauvre vefve, mais fort femme de bien ; nommée Lucette, laquelle avoit un fils, le plus grand faineant & laſche paillard que jamais nature créa : lequel puis qu'il s'eſtoit une fois couché pour dormir, ne ſe levoit jamais qu'il ne fuſt midy, encore falloit-il que devant qu'il ſortiſt du lict, il fuſt une heure à frotter les yeux, eſtendre les bras, & les pieds, & faire tous les actes du plus pareſſeux homme de la terre, dont la pauvre mere ſe tourmentoit le plus du monde ; d'autant qu'elle eſperoit ce jeune homme

devoir eſtre un jour le baſton de ſa vieilleſſe. Au moyen dequoy, pour le rendre ſoigneux & vigilant, elle ne ceſſoit l'admoneſter, diſant : Mon enfant, l'homme diligent & adviſé, & qui deſire avoir le bon jour, ſe doit lever de grand matin, pource que la fortune ayde aux ſoigneux & eſveillez, non pas aux pareſſeux & endormis : par quoy mon fils, ſi tu veux croire mon conſeil, je m'aſſeure que tu trouveras le bon jour, ſi que tu en ſeras content. Lucilio (ainſi ſe nommoit ce bon gallant) qui eſtoit plus ignorant que la meſme ignorance, n'entendoit ce que vouloit dire ſa mere, mais regardoit ſeulement à l'eſcorce & non au ſens des paroles ; & comme s'éveillant d'un lourd & profond ſommeil, ſe leva & s'en alla hors d'une des portes de la ville, où s'eſtant couché au travers le grand chemin, ſe mit à dormir, empeſchant ceux qui alloient ou retournoient de leurs affaires. Advint de fortune que ceſte meſme nuict trois compagnons Ceſennois eſtoient ſortis de la ville pour aller foüiller un threſor qu'ils avoient trouvé, afin d'emporter iceluy en leurs maiſons ; leſquels l'ayant deſcouvert & le voulant tranſporter en la ville ſe heurterent à Lucilio, qui eſtoit couché ſur le chemin, non toutefois qu'il dormiſt lors, mais bien eſveillé pour trouver le bon-jour, comme ſa mere luy avoit enſeigné. Auquel le premier des compagnons dit en paſſant : Mon

amy, Dieu vous doint le bon-jour. Dieu ſoit loüé, reſpond Lucilio, en voilà desja un, entendant des bons-jours. Le jeune homme coulpable du threſor interpretant autrement les paroles que ceſtuy-cy luy avoit dites, penſa qu'il parlaſt de luy, ce qui n'eſt de merveilles: car il eſt eſcrit que les coulpables penſent tousjours qu'en toutes choſes l'on parle d'eux. Le ſecond paſſa pareillement donnant le bon-jour à Lucilio; lequel s'eſcriant aſſez haut, dit: Et ça de par Dieu ça, j'en ay deux: entendant deux bons-jours. Et le dernier paſſant après, le ſalua comme les autres, priant Dieu luy donner le bon-jour. Adonc Lucilio ſe levant tout joyeux: Me voilà bien (dit-il) je les ay tous trois, & m'eſt heureuſement ſuccedé ſelon mon intention: voulant dire qu'il avoit trois bons-jours. Les compagnons penſans qu'il parlaſt d'eux, & craignans qu'il ne les allaſt accuſer en juſtice, l'appellerent, & luy ayant recité tout le fait, l'aſſocierent avec eux, luy donnant la quatrieſme partie du threſor. Lucilio ayant gentiment prins ſa part, alla trouver ſa mere, à laquelle il la donna, diſant: Ma mere, la grace de Dieu m'a aſſiſté, parce qu'executant vos commandemens, j'ay trouvé le bon-jour: tenez ceſt argent & le ſerrez pour vous ayder à vivre. La mere joyeuſe de ceſte bonne adventure, exhorta ſon fils à eſtre vigilant, afin qu'il lui advint tousjours des bons-jours pareils à ceſtuy-cy.

Madame voyant la Fable racontée par Madame Claire eſtre achevée, la pria de propoſer ſon Enigme, afin qu'elle ne troublaſt l'ordre commencé. Adonc elle, qui ne fut jamais mal appriſe, avec un viſage riant, commença à dire ainſi :

Un vif auprès d'un mort je voy en un tombeau,
Du mort le vif prend vie, où peu de temps il dure,
Ce mort eſt profitable à l'humaine nature,
On ne ſe peut paſſer du vif non plus que d'eau.

Le mort eſt ſale & vil : le vif eſt net & beau,
La Dame ayme le mort, dont elle a ſoin & cure ;
D'autant qu'il purge tout, ne laiſſant une ordure,
Meſme au plus ſale endroit du plus ſale drapeau.

Le vif aucunefois maintes choſes devore,
Il nettoye & corrompt maintes autres encore,
Et bien qu'il ſoit ſans bouche il ſe plaint à tous coups.

Quand il ſe met à mal, à rien il ne regarde,
Auſſi s'il n'a quelqu'un qui (curieux) le regarde,
Il perd, gaſte & met tout ce que deſſus deſſous.

Mon Enigme ne ſignifie autre choſe que le feu & la cendre que je voy au tombeau, c'eſt-à-dire au foyer, où ſouvent ils ſont enſevelis l'un dans l'autre. Par le vif j'entends le feu, par le mort la cendre : au reſte il me ſemble de ſoy ſi ayſé, qui ne

merite plus ample expoſition. Quoy entendant le Seigneur Bertrame, qui eſtoit aſſis aupès d'elle, & que c'eſtoit à luy à dire ſa Fable, ne voulut attendre commandement, ains d'une façon fort gaye, dit en ceſte façon:

FABLE VII.

George capitule avec ſon maiſtre, touchant ſon ſervice: enfin George fait convenir ſon maiſtre en jugement.

JUSQUES icy, ces magnifiques Seigneurs & amoureuſes Dames ont tant dit, qu'il ne reſte quaſi plus rien à dire: toutesfois, afin que je ne rompe ce bel ordre commencé, je m'efforceray à mon pouvoir vous reciter une Fable; laquelle combien qu'elle ne ſoit ingenieuſe, ſera peut-eſtre plaiſante, comme vous entendrez.

Pandolphe Zabarel gentilhomme de Padouë, qui en ſon temps fut fort vaillant homme, magnanime & bien adviſé, ayant un jour affaire d'un ſerviteur, & n'en pouvant trouver un à ſon gré, finalement luy tomba entre les mains un meſchant garne-

ment, fin & cauteleux ; lequel toutesfois ſçavoit tant bien deſguiſer ſa malice par un doux ſemblant, que l'on l'euſt jugé le plus ſimple homme de la terre ; auquel Pandolphe demanda s'il le vouloit ſervir. J'en ſuis content dit George (ainſi ſe nommoit ce bon fripon) mais ce ſera à la charge que je ne m'employeray ſinon à panſer vos chevaux & vous accompagner, car je ne me veux meſler d'autre choſe : à quoy s'accorda Pandolphe ; & allans chez les Notaires, en paſſerent contract ſelon les clauſes & hypoteques par eux convenuës & accordées. A quelque temps de là, Pandolphe allant aux champs, & paſſant de fortune par un lieu fort fangeux & malaiſé, fit entrer ſon cheval en un grand foſſé, duquel il ne ſe peut jamais retirer, à cauſe des fanges & bouës dont il eſtoit plein : parquoy craignant demeurer en ce bourbier, appelle ſon George pour l'ayder ; mais ce mauvais ſerviteur qui le regardoit, n'en voulut jamais rien faire ; d'autant (diſoit-il) que cela n'eſtoit porté par ſon obligation ; & icelle tirant de ſa gibeciere, commença la lire depuis un bout juſques à l'autre pour voir ſi ceſt article y eſtoit comprins. Mais, luy diſoit ſon maiſtre, encore que cela ne ſoit expreſſément & par mots exprès porté par ton obligation, n'es-tu pas tenu me ſecourir ? aydemoy donc, je te prie. Je n'en feray rien, dit ce ſerviteur, pour ce que je ne le ſçau-

rois faire ſans contrevenir à mon contract. Adonc Pandolphe: Tu ne me veux donc pas ayder, mais de par Dieu poltron, ſi tu ne me retires de ce bourbier, je ne payeray jamais ce que je te dois. Vous me payerez, & ſi je ne vous aideray pas, dit le ſerviteur: & quoy, me penſeriez-vous bien tant ſot que de faire ce que je ne dois, & ne puis ſans encourir aux peines portées par noſtre tranſaction? Ma foy, Monſieur, je m'en garderay bien, & deuſſiez-vous demeurer en la place. Tellement que ſi de fortune Pandolphe n'euſt eſté ſecouru par les paſſans, c'eſt choſe toute aſſeurée que jamais il n'en fuſt eſchappé. Pandolphe eſtant donc ſorty de ce bourbier, tranſigea de nouveau avec ſon ſerviteur, qu'il fit obliger ſous certaines peines de l'ayder en toutes choſes qu'il luy commanderoit, & ne l'abandonner jamais. Advint une autre fois que Pandolphe ſe promenant en une Egliſe avec quelques gentilshommes Venitiens, ſon ſerviteur marchant tousjours à ſes coſtez, ſe promenoit quant & luy, ne le voulant abandonner. Dequoy les gentilshommes & ceux d'alentour rioient, prenant grand plaiſir en ceſte nouveauté, qui fut cauſe que Pandolphe retourné en ſon logis, reprint aigrement ſon ſerviteur, luy diſant qu'il avoit mal & ſottement fait, de s'eſtre ainſi promené coſte à coſte de luy, ſans avoir reſpect, ny reverence à luy qui eſtoit ſon maiſtre, ny aux gentilshommes

de ſa compagnie. Le ſerviteur ſerrant les eſpaules diſoit avoir obey à ſes commandemens, alleguant ſon contract : au moyen dequoy ils en refirent un autre, par lequel le maiſtre voulut que ſon ſerviteur marchaſt loing derriere luy. Alors George le ſuivoit loing de cent pas ; & combien que ſon maiſtre l'appellaſt, & fiſt ſigne qu'il vint parler à luy : toutesfois George ne vouloit approcher d'avantage, craignant encourir la peine portée par leur contract : pourquoy Pandolphe ſe faſchant de la laſcheté & ſimpleſſe de ſon ſerviteur, luy interprete ce mot (loing) & que par iceluy il entendoit, loing de trois pieds. Le ſerviteur qui lors avoit bien entendu la conception de ſon maiſtre, print un baſton long de trois pieds, & mettant un bout d'iceluy contre ſon eſtomach, & l'autre contre les eſpaules de ſon maiſtre, le ſuivoit ainſi par la ville. Le peuple voyant ces choſes & penſant que ce fuſt gageure, ou que ce ſerviteur fuſt fol, s'aſſemboit autour d'eux, riant à gorge deſployée. Pandolphe qui ne s'eſtoit encore apperceu du baſton que tenoit ſon ſerviteur, s'esbahiſſoit grandement pourquoy tout ce peuple le regardoit, & rioit ainſi ; mais ayant cogneu la cauſe, ſe colera de façon qu'il le vouloit battre. Parquoy le galant ſe plaignant, s'excuſoit, diſant : Monſieurs, vous avez tort me vouloir outrager, parce que je ne penſe avoir failly : & quoy ? y a-t'il

pas contract entre nous ? ay-je pas obey à vos commandemens ? quand ay-je manqué à ma promeſſe ? liſez noſtre contract, & ſi trouvez que j'aye failly, puniſſez-moy. Ainſi George demeuroit tousjours vainqueur. Une autre fois Pandolphe l'envoya à la boucherie acheter de la chair, & parlant ironiquement à la façon des maiſtres, luy dit : Va & demeure un an à retourner. Le ſerviteur trop obeyſſant, alla en ſon pays, où il demeura juſques au bout de l'an. Après, retournant le premier jour de l'an ſuivant, alla trouver ſon maiſtre, luy portant de la chair : dequoy Pandolphe fort esbahy, parce qu'il ne ſe ſouvenoit plus de ce qu'il avoit commandé à ſon ſerviteur, le reprint beaucoup de s'en eſtre fuy, diſant : Tu es venu un peu bien tard, larron de mille fourches ; mais de par Dieu je te feray payer la peine comme tu le merites : va poltron, va, & ne penſe pas que je te donne jamais un liard. Le ſerviteur reſpond avoir entretenu ſon contract, & ſelon le contenu d'icelluy obey à ſes commandemens. Souvenez-vous, Monſieur (diſoit-il) que quand m'avez commandé que je demeuraſſe un an ſans retourner, je vous ay obey, pourquoy donc ne me payerez-vous ? j'avoüe Dieu que ſi ferez. Ainſi ce ſerviteur fit convenir ſon maiſtre en juſtice ; lequel après une longue procedure, il fiſt finalement condamner luy payer les gages qu'il luy avoit promis.

La Fable du Seigneur Bertrame ne depleut aux auditeurs, ains fut par eux loüée, le priant propoſer ſon Enigme ; lequel ne les voulant eſconduire, dit ainſi :

Ce guerrier indompté, hardy, victorieux,
Et qui tousjours vainqueur, triomphe en toute guerre,
Sera d'un coutelas mort renverſé par terre ;
Et ſon regne deſtruit, jadis tant glorieux.

Après pour un vieillard (ô cruauté des cieux)
L'homicide priſon ſecrettement l'enſerre
Dans une couppe d'or, ou d'argent ou de verre,
Dont enfin il mourra dolent & ſoucieux.

Mais le ciel pour cela n'appaiſera ſon ire,
Car avec un baſton, au premier de l'empire,
Peu après on verra rompre & briſer le chef.

Ce fait, pour peu d'argent la fortune ennemie
Le monde accablera, puis tous reprendront vie,
Tant grands comme petits pour mourir derechef.

Non ſans grande admiration fut eſcouté ceſt Enigme, qui pour reſſentir plus de ſa Prophetie, qu'autrement, ne fut entendu d'aucun. Parquoy le Gentilhomme dit qu'il ne ſignifioit autre choſe que le jeu du Tarot. Ce dit, Laurette qui eſtoit aſſiſe auprès de luy, donna tel commencement à ſa Fable :

FABLE VIII.

Un Couſturier eſt condamné à vingt eſcus d'amende, pour au meſpris de S. Nicolas, avoir invoqué un Juif à ſon ayde.

AVorme demeuroit jadis deux Couſturiers; l'un deſquels encore qu'il fuſt fort riche, & n'euſt point d'enfans, eſtoit le plus chiche vilain de la terre; l'autre qui ne vivoit qu'au jour la journée, nourriſſant de ſon labeur ordinaire ſa femme & enfans qui eſtoient en nombre, faiſoit toutefois bonne chere ſelon ſa petite puiſſance. Ceſtuy-cy portoit une telle reverence à S. Nicolas, qu'il ne commençoit jamais ſa beſongne, ny choſe quelconque, qu'il ne l'invoquaſt à ſon ſecours. A raiſon dequoy, ceſt autre riche s'en faſcha tellement, que ſoit par deſdain, ſoit par envie, à toutes les autres fois que ce pauvre Couſturier diſoit: Monſieur S. Nicolas me ſoit aydant: l'autre s'eſcrioit: Et David me ſoit en ayde. Or ce David eſtoit un fort riche Juif, qui à tous preſtoit argent à uſure. Ce Juif donc paſſant ſouvent pardevant la boutique de ce Couſturier, &

entendant qu'il l'avoit en plus grande reverence que S. Nicolas, patron de l'autre, penſa l'entretenir en ceſte bonne opinion : & pour y parvenir & ſe monſtrer envers luy plus liberal que ſainct Nicolas envers ce pauvre homme, luy bailla un jour comme il l'invoquoit à ſon ayde une graſſe oye, au ventre de laquelle il avoit mis dix eſcus. Ce riche, joyeux d'avoir receu ce preſent, alla trouver ſon voiſoin, auquel monſtrant ſon oye exaltoit ſon Juif, loüant ſa liberalité ; quand l'autre luy dit : Tu te glorifies bien pour un oyſon ; mais j'ay telle eſperance en S. Nicolas, qu'au lieu d'une oye il me donnera aujourd'uy un bœuf. Et pour ce tu n'oſerois faire un bon morceau de bonne chere, & as l'argent plus en recommandation que ton oye ; je l'acheteray ſi tu veux. A quoy s'accordant, le riche la luy bailla pour peu de deniers. Ce pauvre homme ayant invoqué ſainct Nicolas à ſon ayde, ſelon ſa bonne couſtume, print ſon oye, & la porta en ſon logis, laquelle il pluma & accouſtra ; comme il luy ouvrit le ventre pour en tirer les entrailles, fut eſtonné qu'il trouva entre les boyaux les dix eſcus qui eſtoient cachez : au moyen dequoy s'en ſaiſiſſant, après les avoir bien nettoyez, alla au marché, où il acheta un fort beau & gras bœuf, & iceluy conduiſant en ſa maiſon, trouva de fortune ſon riche voiſin ; lequel esbahy de ceſte rencontre, luy demanda qui luy avoit donné

ce bœuf. Monſieur ſainct Nicolas qui s'eſt voulu monſtrer plus liberal que ton parjure Juif, me l'a donné, reſpond ce pauvre homme. Ce dit, piquant ſon bœuf, continua ſon chemin. A quelque temps de là, le Juif paſſant pardevant la porte de ce riche Couſturier, luy demanda ſi ſon oye eſtoit bonne. Je ne ſçay, reſpond-il, pour ce que je l'ay vendüe à mon voiſin. Adonc le Juif luy declara le tout, & qu'il avoit mis dix eſcus dedans le ventre à ceſte oye. A raiſon dequoy, ce riche entra en telle colere, qu'il enyoya incontinent adjourner ce pauvre homme, le faiſant convenir en juſtice, & concluant à l'encontre de luy, à ce qu'il luy fiſt reſtitution de ſes dix eſcus; d'autant, diſoit, qu'il ne les luy avoit vendus, ains ſeulement ſon oye. Mais le Juge ayant cogneu la verité du fait, abſoult le pauvre Couſturier, & condamna le riche en tous ſes deſpens, & en vingt eſcus d'amende, pour avoir eſté tant temeraire que preferer un ſale marane & infidelle Juif, au glorieux amy de Dieu S. Nicolas.

La gentille Damoiſelle avoit mis fin à ſa courte nouvelle, quand Madame luy fit ſigne qu'elle pourſuiviſt, recitant ſon Enigme; laquelle obeyſſante, dit en ceſte maniere:

D'un pere blanc & net, une plus blanche fille,
Parmy les durs cailloux ſans mere prend naiſſance,

Et en bien peu de temps croiſt en telle puiſſance,
Qu'elle ſeule nourrit toute grande famille.

Sa maiſon eſt obſcure & noire, mais gentille,
Nette de toute ordure, & choſe qui offenſe,
Sa blanche pureté, qui onc ne ſe diſpenſe,
(Ainſi que beaucoup font) de courir par la ville.

Elle ne mange pain, ny chair, ny autre choſe.
Jamais dedans le lict ſon beau corps ne repoſe,
Et d'un manteau de lin tousjours elle eſt veſtuë.

Elle croiſt dedans l'eau, & les poiſſons deteſte,
Sans ſon ayde & ſecours toute choſe eſt moleſte,
C'eſt pourquoy en tous lieux elle eſt la bien venuë.

Chacun print grand plaiſir au recit de ceſt Enigme ; mais pour ce qu'il fut entendu par la pluſpart des auditeurs, qui dirent qu'il ne ſignifioit autre choſe que la farine, Madame commanda au Seigneur Antoine du Moulin ſuivre ſon rang, recitant ſa Fable ; lequel dit ainſi :

FABLE IX.

Philomene eſtant miſe en Religion devient malade ; & viſitée par les Medecins & Chirurgiens, eſt trouvée eſtre hermaphrodite.

MES gracieuſes Dames, les ſecrets de nature ſont tant grands & innumerables, qu'il n'y a homme au monde qui les peuſt imaginer. Et à ce propos j'ay deliberé vous raconter un cas depuis n'agueres advenu en ce pays.

En Salerne, ville honorable & peuplée en belles femmes, eſtoit un bon pere de famille, lequel avoit une fille en la fleur de ſa beauté, & qui n'avoit encore atteint l'aage de dix-ſept ans ; laquelle à raiſon de ſes belles perfections, eſtoit ſollicitée d'un monde de jeunes hommes qui la demandoient en mariage, qui fut cauſe que le pere craignant qu'il ne luy advint ce qu'il ne deſiroit, delibera la mettre au Monaſtere Sainct Jory, aſſis en ladite ville, non afin de la rendre Religieuſe profeſſe, mais pour y eſtre nourrie avec les Religieuſes juſques à ce qu'il la vouluſt marier. Ceſte fille, qui Philomene eſtoit nommée, eſtant

donc enfermée en ce Convent, fut ſoudain ſaiſie d'une fievre fort violente, dequoy le pere adverty, y envoya du commencement quelques herboriſtes; leſquels avec longs juremens promirent faire en ſorte qu'en bref elle recouvriroit ſa ſanté; mais ils s'y travaillerent en vain. Au moyen dequoy, le bon homme y envoya depuis pluſieurs fameux & excellens Medecins, qui n'y firent non plus que les premiers, dont il eſtoit tant faſché, qu'il perdoit toute contenance. Auſſi ceſte belle & gracieuſe fille eſtoit tellement tourmentée, tant à cauſe de ceſte fievre, que d'une enflure groſſe comme le poing, qui luy eſtoit venuë au deſſous du petit ventre, & droictement en l'aine, qu'elle deſeſperoit, ne faiſant autre choſe que ſe douloir, crier & lamenter; de façon qu'il ſembloit qu'elle deuſt rendre l'eſprit. Ce bon homme de pere prenant compaſſion de ſa fille, & craignant qu'elle n'en mouruſt, y envoya d'abondant des Chirurgiens fort bien experimentez; leſquels ayans bien veu, manié & diligemment conſideré ceſte enfleure, aucuns furent d'avis y appliquer d'une certaine racine, & meſlée avec de la graiſſe de porc, afin d'oſter la douleur & l'inflammation; autres eſtoient d'opinion contraire, & qu'il y falloit mettre autres choſes; & les autres qu'il n'y falloit rien mettre du tout. Finalement s'eſtans après longues diſputes accordez, trouve-

rent bon inciſer la partie enflée, afin d'en faire évacuer la matiere, cauſe de la douleur. Quoy conclu, un des Chirurgiens, & le plus habile de la trouppe, en la preſence de pluſieurs Religieuſes, Dames & Damoiſelles parentes de la patiente, ayant prins ſon raſoüer en main, inciſa doucecement & en moins d'un clin d'œil ceſte partie enflée; mais il n'euſt pas ſi-toſt crevé la peau, qu'au lieu de ſang, ou matiere corrompuë & pourrie, on en vit ſortir un gros membre viril, garny de ſes deux compagnons; lequel les Dames deſiroient & n'oſoient regarder qu'au travers la fente de leurs doigts, qu'elles tenoient entr'ouverts devant leurs yeux. Je ne me puis abſtenir de rire vous eſcrivant la verité pour une fable. Toutes ces Religieuſes eſtonnées de ceſte nouveauté, ploroient de douleur, non à cauſe du mal qu'avoit enduré ceſte pauvre fille, mais pour leur intereſt particulier; d'autant qu'elles euſſent bien voulu que ce qui publiquement leur eſtoit apparu, fuſt advenu en ſecret, pour ce qu'à leur grand regret, mais pour leur honneur, & éviter à tout ſcandale, la fille fut incontinent retirée de Religion, où pour leur contentement elles l'euſſent volontiers retenuë. Ainſi la playe s'eſtant en moins de rien refermée, ceſte fillette devint garçon-fillette.

Madame voyant du Moulin avoir mis fin à ſa plaiſante & ridicule Fable, & que le-

gerement le temps s'eſcouloit, dit que par le recit de ſon Enigme, il devoit ſuivre l'ordre. Alors le Gentilhomme ſans plus les tenir en aboy, dit ainſi :

Pour ce que celle là qui eſt ma propre mere,
Ne me veut donner eſtre, ains tousjours me deffait,
Je hay tant celuy qui m'a formé & faict,
Que je ne le veux ſuivre, encore qu'il ſoit mon pere.

Et s'il advient qu'aucuns me contraignent ce faire,
Je crie, je tempeſte, & fais tant que de faict
Je m'eſchappe de luy : adoncques par effect,
Je fais à ces faſcheux cognoiſtre ma colere,

On ne ſçauroit manger un œuf que je n'y ſois,
Je ſuis aveugle & ſourd, & neantmoins les Roys
Ne prennent leurs repas que ne ſois à leur table.

A tous grands & petis eſgalement je plais,
Auſſi de tous en tous je me rends accoſtable,
Fort des pourris infects, corrompus & punais.

Aucun ne pouvoit imaginer la ſignification de ceſt Enigme, recité par du Moulin ; quand Catharuze dit, qu'il ne ſignifioit autre choſe que le ſel, auquel la mere, qui eſt l'eau, ne veut donner eſtre, ains le deffait : il hait le feu qui eſt ſon pere. Et s'il advient que quelqu'un le mette dedans, il petille & luy ſaute quelquefois aux yeux.

Ceſte interpretation ainſi faite, la Damoiſelle ſe teut quelque temps; mais voyant que perſonne ne diſoit mot, & attendoit qu'elle racontaſt ſa Fable, ouvrant ſa belle bouche, dit ainſi :

FABLE X.

Ceſar Neapolitain, eſt long-temps aux Univerſitez de Bologne, prend le degré de Docteur; & retourné en ſa maiſon, enfile les ſentences, afin de mieux & plus à l'aiſe donner ſes jugemens.

TROIS choſes deſtruiſent le monde, & renverſent tout ce que deſſus deſſous ; à ſçavoir l'argent, la hayne & la faveur, comme ayſément pourrez entendre, s'il vous plaiſt m'eſcouter.

Louys Mota (comme je penſe qu'avez autrefois ouy dire) fut un homme ſage, bien adviſé, & des premiers de Naples ; lequel eſpouſa la fille d'Alexandre, citoyen Neapolitain, de laquelle il eut un ſeul fils, qu'il fit nommer Ceſar. Ceſt enfant devenu grandelet, fut mis ſous la puiſſance d'un Precepteur, qui luy enſeigna les premieres lettres, & de là envoyé à Bologne

pour eſtudier en Droit Civil & Canon, où il demeura aſſez long-temps ſans beaucoup profiter. Le pere deſireux que ce jeune homme ſe fiſt ſçavant, luy fit acheter tous les livres des Juriſconſultes & Docteurs qui ont eſcrit en l'une & l'autre Faculté, penſant qu'il deuſt ſi bien profiter, qu'à ſon retour il feroit leçon aux plus fameux & renommez Advocats du pays : ſe perſuadant qu'à ceſte occaſion il auroit beaucoup de parties & procez d'importance ; mais le bon homme contoit ſans ſon hoſte, car ſon fils, qui ne faiſoit que jouer & hanter compagnies, ne voyoit jamais gueres que la couverture de ſes livres. Auſſi eſtoit-il tant ignare & deſpourveu de bonnes lettres, qu'ignorant les premiers rudimens legaux, n'entendoit ce qu'il liſoit : recitant neantmoins avec une audacieuſe gravité ce qu'il avoit appris par cœur, mais ſans ordre & prepoſterément, mettan la charruë devant les bœufs, & prenant le vray pour le faux, & le faux pour le vray, amenoit toutes choſes en doute, faiſant les plus ſots & cornus argumens du monde. Et pour ce que les ignorans ont tousjours ce mot en la bouche, que *les riches n'ont beſoin de ſcience*, ceſtuy-cy qui eſtoit riche n'en fit pas grande proviſion : toutesfois voulut eſgaler ſa ſottiſe & ignorance à la doctrine & bon ſçavoir de ceux qui comme luy n'avoient perdu l'huile, ny le temps. Si que tenté d'une

vaine préſomption ſe voulut faire paſſer Docteur; & de fait ſe preſenta au Senat, devant lequel il fit publique preuve de ſa ſcience monſtrant le noir pour le blanc, & le verd pour le jaune, penſant que comme il eſtoit aveugle, les autres fuſſent ſans yeux. Toutesfois de bonne fortune, ſoit par argent, faveur ou amitié, il receut le bonnet doctoral: à raiſon dequoy, accompagné d'une grande ſuite de perſonnes de qualité, fut conduit en la maiſon de ſon pere, au ſon de pluſieurs inſtrumens, & veſtu tant magnifiquement, qu'il reſſembloit pluſtoſt un Ambaſſadeur qu'un Advocat. Un jour, ce venerable Docteur ſe trouvant de loiſir, fit pluſieurs petits billets de papier qu'il enfiloit les uns avec les autres, comme s'il euſt voulu faire une liaſſe de Notaires, & les mettoit en un certain vaiſſeau; quand en ces entrefaites ſon pere vint, qui le trouvant ainſi empeſché, luy demanda qu'il vouloit faire de ces papiers. Auquel il fit ceſte reſponſe: Mon pere, il eſt eſcrit ès livres de Droict Civil, que les ſentences doivent eſtre nombrées entre les choſes fortuites & accidentales: or ayant bien conſideré ces mots, & ne m'eſtant arreſté à l'eſcorce d'iceux, mais au vray ſens de la loy, j'ay fortuitement & par hazard fait ceſte liaſſe, où j'ay écrit & notté aucunes belles ſentences; leſquelles aydant Dieu, quand vous m'aurez fait Preſident, ſans beaucoup de peine je prononceray aux

parties. Et bien, mon pere, que vous en ſemble ? ay-je pas ſubtilement trouvé ce ſecret ? Quoy entendant le bon homme, penſa mourir de douleur, & tournant ſes eſpaules, laiſſa ſon fils en ſon ignorance.

Ceſte Fable ainſi recitée par Catharuze, au contentement de tous, qui y prindrent fort grand plaiſir, Madame après que chacun eut aſſez longuement diſcouru ſur icelle, commanda à la Damoiſelle propoſer ſon Enigme ; laquelle ſans attendre d'avantage, dit ainſi :

Chacun en penſera ce qu'il voudra penſer,
Je ſuis vieille, ridée, inconſtante & legere ;
Mais toutefois tant belle, aymable & familiere,
Qu'aucunement de moy on ne ſe peut paſſer.

Si quelque curieux, deſirant m'embraſſer,
Monte deſſus mon corps, je m'en tiens toute fiere,
Et le vas ſecoüant d'une telle maniere,
Que plus il eſt ſur moy, plus me veut careſſer.

Je ne me fais prier, à tous je m'abandonne,
Auſſi grands & petits, & bref toute perſonne
A leur contentement peuvent jouyr de moy.

Toutesfois s'il advient que mon ventre groſſiſſe,
J'entre en telle fureur, qu'il n'y a roc, ny Roy,
Qui après ma bonté n'eſpreuve ma malice.

Ils ſe regardoient tous l'un l'autre, ne ſçachans que dire ; quand Catharuze s'appercevant

percevant qu'aucun ne pouvoit interpreter ſon Enigme, dit : Meſſieurs, pour ne vous ennuyer, & afin de faire place aux autres, je vous declare que mon Enigme ne ſignifie autre choſe que l'eau, comme cognoiſtrez, s'il vous plaiſt y prendre garde. Adonc Madame tournant ſes beaux yeux vers le Treviſan, luy fit ſigne pourſuivre ; lequel commença à dire ainſi :

FABLE XI.

Un pauvre Novice part de Cologne pour aller à Ferrare : & ſurprins de la nuict, ſe cache en une maiſon, où luy advint ce qu'entendrez.

MES Dames, la peur naiſt aucunefois de trop grande hardieſſe, & aucunefois d'un courage laſche, coüart & puſillanime ; lequel devroit ſeulement craindre les choſes qui peuvent offenſer autruy, & non celles qui ne ſont à redouter. A ce propos je vous veux raconter un cas non fabuleux, ains veritable, advenu de noſtre temps à un pauvre Novice ; lequel eſtant party de Cologne pour aller à Ferrare, paſſa l'Abbaye, le Poleſin de

Ruigue ; & entré au territoire du Duché de Ferrare, pourſuivit tant & ſi longuement ſon chemin, qu'il fut ſurprins de la nuict : jaçoit que la Lune fuſt belle & claire, neantmoins ce pauvre Moyne, pour eſtre jeune, ſeul, & en pays incogneu, eut peur d'eſtre volé & tué par quelques brigands, ou devoré des beſtes ſauvages. Au moyen dequoy, ne ſçachant où aller, & ſe trouvant ſans argent, regardant à l'entour de ſoy, veit une maiſon aſſez eſloignée des autres, en la cour de laquelle il entra doucement, ſans eſtre veu de perſonne. Et montant au pallier (lieu à mettre le fourage des beſtes) par une eſchelle qui eſtoit appuyée contre la muraille d'iceluy, s'y accommoda le mieux qu'il luy fut poſſible pour y repoſer ceſte nuict. Or à peine eſtoit-il couché, quand voicy arriver un jeune homme portant en la dextre une eſpée, & en l'autre une rondache ; lequel après avoir fait quelques promenades ès environs, ſe print à ſiffler par pluſieurs fois. Ce pauvre Moyne entendant ce ſifflet, penſoit avoir eſté deſcouvert, dont il entra en telle frayeur, que tous les cheveux luy dreſſerent en la teſte ; & ne voyant moyen de ſe ſauver, ſe cacha plus avant dedans la paille. Ce pauvre Moyne eſtant donc en ces peines, fut eſtonné qu'il vit ſortir de ce logis une belle jeune femme & freſche, laquelle n'eſtoit couverte que de ſa chemiſe, & venir droit vers le pallier ; où elle ne fut

pluſtoſt arrivée, que ce jeune gend'arme, qui eſtoit le Curé du village, lequel luy faiſoit l'amour & l'entretenoit, quittant eſpée & rondache, la courut baiſer & accoler, & elle luy; & s'eſtans finalement culbutez l'un ſur l'autre, ce Curé tira ce que les hommes cachent, & hauſſant la chemiſe à ceſte Dame, le mit en un trou qui eſtoit fait exprès pour le recevoir. Le Frere qui eſtoit caché au deſſus d'eux, & voyoit toutes ces choſes, s'aſſeura, penſant que ceſt homme n'eſtoit là venu pour luy faire tort, mais bien pour ſe donner du plaiſir & bon temps avec ceſte jeune Dame: au moyen dequoy, s'eſtant fait un peu plus hardy, eſtendit doucement la teſte hors le pallier pour les regarder faire, & ouyr ce qu'ils diſoient; mais il s'avança tant que la teſte emporta le cul, ſi que ne ſe pouvant retenir à la paille, il tomba tant lourdement ſur eux, qu'il ſe rompit preſque une jambe. Ces deux amans qui eſtoient au plus fort de leur calcul, & n'avoient encore jetté que la miſe, eſtant ſur l'article de recepte, ſentans auſſi la peſante cheute de ce Moyne, qui les avoit quaſi arnez, & le voyant encapuchonné & noir comme un beau diable, penſerent que ce fuſt quelque fantoſme nocturne: de maniere que ſaiſis d'extreme frayeur, à peine ſe peurent-ils deſcoupler aſſez à temps pour ſe ſauver à la fuite, courans l'un deçà & l'autre delà. Finalement le pauvre

Curé ſe voyant ſans ſes armes, & craigna par icelles eſtre deſcouvert, ſi une fois elles eſtoient recogneuës, s'eſtant aucunement aſſeuré, les retourna querir, puis ſe retira plus viſte que le pas. Le lendemain, voulant de grand matin chanter la Meſſe, pour quelques occaſions que je ne vous puis reciter, ſe mit ſur le pas de la porte de l'Egliſe, attendant quelqu'un pour l'ayder à chanter: quand voicy arriver le pauvre Novice; lequel de peur d'eſtre trouvé en ceſte maiſon, & traicté aſſez rudement, s'eſtoit levé devant le jour: & voulant entrer en l'Egliſe, le Preſtre luy dit s'il avoit haſte. Auquel il reſpondit que non, & que ce luy ſeroit aſſez s'il pouvoit aller au giſte à Ferrare. Et luy demandant s'il vouloit l'ayder à dire la Meſſe, dit qu'il en eſtoit content. Le Curé voyant ce jeune homme eſtre veſtu de noir, & ſa robbe & capuchon gaſtez de paille, s'imagina qu'il eſtoit le fantoſme qu'il avoit veu; parquoy luy dit: Frere, où avez-vous couché ceſte nuict paſſée? J'ay couché, dit le Moyne, le plus mal du monde ſur un pallier icy près; où je me ſuis quaſi rompu une jambe. Quoy entendant le Curé, s'aſſeura de ce qu'il doutoit dès le commencement, & que c'étoit lui qui avoit donné ces frayeurs. La Meſſe dite, mena ce Novice desjeuner en ſa maiſon; auquel après quelques legers propos, il fit un entier diſcours de ſes amours: & pour ce qu'il deſiroit que ce

jeune Moyne recitaſt, en la preſence de ceſte bonne Dame, ce qu'il avoit fait & veu; le pria à ſon retour luy faire tant d'honneur que prendre ſon logis chez luy : mais le Moyne eſtant adverty par ſonge, ſe retira par un autre chemin en ſa Religion.

Le Treviſan ayant mis fin à ſa Fable, pourſuivit; & recitant ſon Enigme, dit ainſi :

Laſſe du long repos d'un trop oyſeux loiſir,
Je vas trouver celuy qui ſoulaſſe ma vie :
Adoncques je le prens, & ſi bien le manie,
Qu'il ſemble qu'il ſe plaiſe à me donner plaiſir.

Après pour accomplir l'effect de mon deſir,
Je me mets ſur mon lict, où de joye ravie,
Doucement je l'eſtrains, & ſon ventre j'appuye
Sur le mien, ſans de luy me vouloir deſſaiſir.

Puis remuant bien fort, & branſlant par ſecouſſes,
Entre mille plaiſirs, & allegreſſes douces,
Je ſavoure le fuict d'un doux contentement :

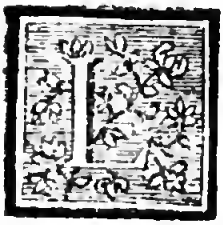
Et jouy des douceurs de ceſte douceur grande;
Tant qu'à mon bien aymé le nerf roidement bande,
Et que je me recrée en ceſt esbattement.

Je ne voudrois, mes Dames, pour tous les biens du monde avoir dit choſe qui vous deſpleuſt. Et jaçoit que mon Enigme ſem-

ble offenſer vos chaſtes oreilles, ſi n'e
il deshonneſte, ains tant gaillard, qu
vous donne ſouvent tout plaiſir & conte
tement. Et pour le vous monſtrer, je d
qu'il ne ſignifie autre choſe que le *lutl*
qui a tous ces effets, & lequel je penſe n
donner ennuy à aucun de ceſte belle &
honneſte compagnie. Chacun loüa gran
dement la ſubtile interpretation de cel
Enigme recité par le Treviſan, meſm
Madame qui l'eſcouta volontiers; laquel-
le, après que chacun ſe fut teu, com-
manda à Iſabelle ſuivre l'ordre, racontant
ſa Fable; laquelle ny ſourde ny muette,
dit en ceſte maniere:

FABLE XII.

Guillaume Roy de Bretagne, agravé de maladie, fait appeller tous les Medecins de la ville. Maiſtre Godefroy, ſçavant homme, mais pauvre, luy baille trois enſeignemens; par leſquels il guerit & s'entretint tousjours depuis en bonne ſanté.



ES hommes qui ſe gardent des choſes contraires & embraſſent ce qui leur eſt ſalubre & de profit, ſont ſi bien nez, qu'ils doivent quaſi eſtre appellez divins. Auſſi par le paſſé en a-t'on gueres veu, & peu ou point ſe trouvent aujourd'huy qui veulent ſe reſtraindre à l'obſervation de ce qui eſt neceſſaire à l'entretien de leur vie, comme fit un Roy; lequel uſant de trois remedes que luy enſeigna un Medecin, guerit d'une forte maladie, & depuis s'entretint tousjours en bonne ſanté.

Je penſe, ains je m'aſſeure, mes Dames, que n'aurez encore ouy parler de Guillaume, Roy de Bretagne; lequel de

ſon temps n'eut ſon pareil, ſoit en proüe
où courtoiſie ; auſſi tandis qu'il a veſcu ;
fortune luy a tousjours eſté amie & fav
rable. Je vous dis donc qu'une fois ce ve
tueux Prince tomba malade; toutefois pc
ce qu'ileſtoit jeune, fort & robuſte, ne t
noit conte ſe faire panſer ; de maniere qu
vec le temps la maladie ſe fit tant grande
creut en telle force & extremité, qu'
deſeſperoit de ſa vie : au moyen dequo
par l'advis de ſes plus familiers, il man
querir les Medecins de la ville ; leſqu
obeyſſans à ſon commandement, l'allere
tous, tant grands comme petits, trouv
en ſon Palais. Et entre autres, maiſt
Godefroy, homme de bonne vie & d
ctrine, mais pauvre, mal veſtu, & enco
plus mal chauſſé ; lequel honteux de
preſenter devant ſon Prince en ceſt équ
page, & ſe trouver entre tant de brave
riches & magnifiques hommes, ſe mit
un petit coin derriere la porte de la chan
bre, & s'y tapit tant coyement, qu'à peir
le pouvoit-on voir, eſcoutant neantmoi
fort ententivement ce que diſoient les au
tres, que le Roy arraiſonna en ceſte ſorte
Je vous ay fait icy aſſembler, Meſſieurs
pour avoir voſtre advis, comment je m
dois gouverner pour recouvrer ma ſanté
& me delivrer de ceſte maladie, qui
fait tant maiſtreſſe ſur mes forces, que
prevoy qu'avec le temps, elle me menei
au tombeau, ſi par vous n'y eſt remedié e

telle diligence que le cas le requiert. Regardez donc à ſecourir voſtre Prince, qui ne meſcognoiſtra les ſervices que luy ferez en ceſt endroit. Reſpondent les Medecins: Sire, voſtre ſanté n'eſt en noſtre puiſſance, mais en la main de celuy qui d'un ſeul clin d'œil, gouverne & modere toutes choſes; bien nous efforcerons-nous en ce que dependra de noſtre eſtat & vacation, vous donner tous les remedes que penſerons eſtre neceſſaires pour le recouvrement & entretien d'icelle. Ce dit, s'aſſemblans, commencerent à diſputer de l'origine de ceſte maladie, & des remedes qui eſtoient propres, chacun (comme eſt leur couſtume) donnant particulierement ſon advis, alleguans Galien, Hipocrate, Avicenne, Eſculape & autres leurs Docteurs. Le Roy ayant entendu leurs opinions, & les regardant, tourna de fortune les yeux vers la porte, derriere laquelle il vit je ne ſçay quoy d'ombre; parquoy demanda s'il y avoit encore quelqu'un à opiner & donner ſon advis. Auquel fut reſpondu que non. Si me ſemble (dit le Roy) ſi je n'ay perdu la veuë, que je voy quelqu'un derriere ceſte porte: qui eſt-il? *Eſt homo quidam*, reſpondit un de ces Medecins, comme par mocquerie, ne conſiderant le proverbe, qui dit: Que l'art eſt mocqué de l'art. Toutesfois cela n'empeſcha que le Roy ne le fiſt appeller; lequel, honteux & poureux, s'approcha, faiſant une grande re-

verence au Roy, qui l'ayant fait seoir, l
demanda comme il avoit nom. A quoy
respondit, que l'on l'appelloit Godefr
Alors le Roy : Maistre Godefroy, vous
vez avoir entendu, par les disputes de
Docteurs, l'occasion qui m'a faict v
assembler tous, c'est pourquoy me sem
n'estre besoin resumer tout ce qui a ja e
dit. Que vous semble de ma maladie ? R
pond maistre Godefroy : Sire, jaçoit q
bon droit je me puisse dire le plus infirm
indocte & moins éloquent de ceste ho
neste compagnie, pour estre pauvre, p
cogneu & estimé : neantmoins pour obe
à vos commandemens, je m'efforceray
ce qui me sera possible, vous declarer l'o
gine de vostre mal, puis vous donner
une reigle & forme, par le moyen de l
quelle pourrez à l'advenir vivre sain & di
post. Sçache donc vostre Majesté, Sire
que vostre maladie n'est mortelle, d'a
tant qu'elle n'est advenuë par accident
mais par force ; & comme tost elle est v
nuë, nous trouverons le moyen, avecqu
l'ayde de Dieu, la faire perdre aussi-t
& voicy comment. Vous ferez huict jou
diete, prenant seulement un peu de fleu
de casse pour rafraischir le sang, &
m'asseure que devant que huictaine so
passée, vous serez tout sain & bien guar
Après, si desirez longuement vous mai
tenir en ceste santé, il faudra qu'obse
viez ces trois preceptes. Le premier, q

teniez tousjours voſtre teſte ſeiche de toute humeur. Le ſecond, qu'ayez les pieds chauds. Et le dernier, que viviez comme les beſtes : quoy faiſant, j'oſe promettre que vivrez longuement ſain & gaillard. Ces choſes entenduës par les autres Medecins, ils ſe prindrent ſi fort à rire, qu'ils ſe penſerent deſnoüer les machoires ; & ſe retournans vers le Roy, dirent : Voilà les canons : voilà les reigles de maiſtre Godefroy : voilà ſon eſtude : ô les beaux remedes ! ô les belles receptes pour eſtre baillées à un tel Roy ! Ainſi ſe gabboient de luy, quand le Roy leur impoſa ſilence, commandant que chacun ſe teuſt, & maiſtre Godefroy rendiſt raiſon de ce qu'il avoit propoſé. Lors maiſtre Godefroy : Sire, ces Seigneurs fort experimentez en la medecine, s'eſmerveillent de ce que je viens de dire touchant voſtre vivre ; mais ſi avec un meur & bon jugement, ils conſideroient comme les maladies ſont cauſées aux hommes, ne riroient peut-eſtre comme ils font : ains attentifs, ſeroient ayſes eſcouter celuy, qui par adventure (ſauf leur reverence & ſans me vanter) en ſçait plus qu'eux. Ne vous eſmerveillez donc, Sire, de ce que j'ay dit ; mais ſoyez aſſeuré que toutes les maladies & infirmitez qui adviennent aux hommes, naiſſent ou de trop grande chaleur, ou de trop grand froid, ou des ſuperfluitez d'humeurs peccantes. A raiſon de quoy, quand l'homme, ou

par laſſeté, ou par trop grande chalé
ſuë & eſt tout en eau, il ſe doit ſoud
eſſuyer, afin que ceſt humeur qui eſt ſ
tie ne rentre dans le corps, & n'engen
une maladie. Après, l'homme doit to
jours tenir ſes pieds chaudement, afin
l'humidité & froidure que rend la ter
ne monte à l'eſtomach, & de là au ch
&n engendre douleur de teſte, indiſpoſit
d'eſtomach & autres maux innumerab
Vivre comme les beſtes, c'eſt-à-dire c
l'homme doit manger viandes propres
complexion, comme font les beſtes irr
ſonnables, leſquelles ſe nourriſſent
choſes convenables à leur nature. Et pc
exemple, regardez le bœuf & le cheva
ſi vous leur preſentez un chappon, un f
ſan, une perdrix ou telle autre viande, c'
choſe toute aſſeurée qu'ils n'en mangero
pas, pour ce que ce n'eſt leur naturel; m
ſi on leur baille du foin, de l'avoine
de l'orge, qui eſt leur viande, ils les ma
geront incontinent: auſſi ſi vous donn
un chappon, un faiſan ou quelque aut
chair à un chat ou un chien, ils les ma
geront, pour ce que ceſte viande leur
propre; & au contraire laiſſeront le foi
bled & avoine, d'autant qu'ils leur ſo
contraires. Ainſi, Sire, vous uſerez d
viandes convenables à voſtre naturel,
propres à voſtre complexion, quoy faiſa
vivrez ſain & longuement. Ce conſeil ple
grandement au Roy, qui croyant maiſ

Godefroy, s'y arreſta; & donnant congé à tous les autres, le retint près ſa perſonne, l'ayant en grande reverence pour ſes vertus & bonne doctrine. Et de pauvre le fit riche comme il meritoit.

Iſabelle ayant mis fin à ſa Fable, au contentement de toute l'aſſiſtance, tira de ſa pochette un petit papier, dans lequel eſtoit eſcrit ceſt Enigme, qu'elle leut d'une fort bonne grace, diſant ainſi:

Ne vous eſmerveillez, Dames, je vous ſupplie;
Si ores je vous dis ce que j'ay ſur le cœur:
Et ce que mon deſir ſur ma raiſon vainqueur,
Me force, me contraint & veut que je publie.

Et bien que mes propos, ſubject de ma folie,
D'un ſtil' bas & demis ſe trainent ſans vigueur,
Si ne veux-je pourtant, par un parler menteur,
Donner luſtre à cela que dire j'ay envie.

Or doncques je vous dis, en pure verité,
Que je tombay n'agueres en telle adverſité,
Que moy-meſme de moy je pariois la perte,

Si lors pour me preſter & faveur & confort;
Ma maiſtreſſe n'euſt mis dedans la fente ouverte,
Un choſe gros & grand, roide, puiſſant & fort.

Les Dames trouverent ceſt Enigme aſſez ſale, encore qu'à la verité il ne fuſt qu'honneſte, comme la Damoiſelle leur monſtra par ceſte expoſition, un jeune

homme qu'on menoit priſonnier, s'eſcha
pa des ſergens, & trouvant l'huis d'u
maiſon ouvert, ſe ſauva dedans : après
maiſtreſſe du logis vint, & mettant le v
roüil de ſa ſerrure dedans le trou, fer
la porte, ainſi le ſauva. A peine avoit-e
mis fin à ceſte derniere parole, quand Vi
cende ſe leva, & pourſuivant, dit ainſi :

FABLE XIII.

Pierre, homme prodigue, devien pauvre; & ayant trouvé un thre ſor, devient avaricieux.

LA prodigalité eſt un vice q
conduict l'homme à pire fi
que l'avarice, d'autant que l
prodigue conſomme, non ſeu
lement le ſien, mais celu
d'autruy : & devenu pauvre, eſt fuy d'u
chacun, comme un fol inſenſé & ſans en
tendement ; ou ſi quelqu'un le hante, c'eſ
pour ſe mocquer de luy ; comme il advint
un nommé Pierre, lequel par ſa prodiga
lité tomba en grande miſere ; & depui
ayant trouvé un threſor, devint fort rich
& avaricieux.

En la renommée cité de Padouë, de
meuroit jadis un nommé Pierre, homm
affable, gaillard, accomply en toute beau

té, & autant riche qu'autre de ſa condition; mais ſi prodigue, qu'il donnoit à ſes amis tout ce qu'il penſoit convenir à leur qualité; à raiſon dequoy il eſtoit tousjours ſuivy d'un monde de perſonnes, n'eſtant jamais ſa table deſgarny d'hoſtes. Ceſtuy entre ſes autres folies en fiſt en ſa vie deux remarquables, dont ceſte-cy en fut l'une. C'eſt qu'un jour eſtant, pour aller à Veniſe, monté en une gondole ſur le riviere de Brente, en la compagnie de quelques Gentilshommes de Padouë, vit que chacun d'eux s'exerçoit, l'un à chanter, l'autre à joüer du luth; ceſtuy d'une façon & ceſt autre d'un autre. Ceſt homme ne ſe voulant monſtrer oiſif entr'eux, commença à ouvrir ſon eſcarcelle, & tirant ſon argent, faire des paſſarins, comme l'on dit, & jetter ſes eſcus en l'eau, les uns après les autres. L'autre folie, qui eſt de plus grande importance, fut qu'eſtant en un village, & voyant beaucoup de jeunes hommes luy faire de loing la reverence, afin de les mieux honorer, fiſt mettre le feu en toutes les maiſons de ſes laboureurs & metayers. Ce Pierre donc voulant en toutes choſes à luy poſſibles, contenter ſes deſirs, vivant diſſoluëment, ſans reigle ny compas, ſes richeſſes luy faillirent, comme auſſi ſes amis de table, & autres qui le courtiſoient pour le lucre: tellement que ce pauvre homme, qui jadis, quand il eſtoit au comble de ſa plus haute felicité,

nourriſſoit les gueulles freſches de pluſieu
flatteurs affamez, ores qu'il meurt de fai
& de ſoif, ne trouve aucun qui luy tende u
morceau de pain, ny un verre d'eau. Il ve
ſtoit les nuds; perſonne ne couvre ſa pau
vreté: il avoit ſoin des malades; maintenan
aucun ne ſe ſoucie de ſa miſere & langueur
il careſſoit & honoroit un chacun; & ore
il eſt mal-voulu & fuy de tous comme l
peſte; de façon que le pauvret eſtant parve
nu à l'extremité de toute miſere, nud
malade & vexé d'un tant cruel flux de ven
tre, qu'il rendoit le ſang & preſque ſe
boyaux, ne ſçavoit que faire, ny à quc
Sainct ſe voüer: toutesfois ne deſeſperoit
ains portant patiemment toutes ces lan
gueurs & miſeres, remercioit Dieu qu
luy avoit donné la grace de ſe recognoiſtre
Advint un jour que ce pauvre chetif, afi
de deſcharger ſon ventre, entra en un
vieille maſure toute ruinée: & regardan
de fortune contre une muraille qui tomboi
de vieilleſſe, vit reluire je ne ſçay quoy e
un trou qui y eſtoit: au moyen dequoy
s'eſtant levé, s'approcha plus près; &
ayant oſté quelques pierres qui ſouſte
noient le reſte de ce mur, y trouva u
grand pot de terre tout plein de ducats
dont il ſe ſaiſit: & l'ayant porté en ſa mai
ſon, qu'il commença peu à peu à remeu
bler, vivoit honneſtement & de meſnage
Ses premiers amis & compagnons de ſo
bonheur qui le courtiſoient pendant qu'i
eſtoi

eſtoit riche, s'appercevans qu'il s'eſtoit remplumé, penſerent le trouver prodigue comme au commencement; de maniere que l'allans voir, commencerent à l'embraſſer, flatter & careſſer, en eſperance de le manger encore & vivre à ſes deſpens; mais il leur advint autrement qu'ils ne penſoient, d'autant qu'ils le trouverent tout changé, ne deſpendant plus follement le ſien en banquets, feſtins & preſens, ains vivant eſcharcement & de meſnage: qui fut cauſe qu'il luy demanderent comme il eſtoit devenu ſi riche en peu de temps. A quoy il fit reſponſe, que s'ils vouloient s'enrichir comme luy, il falloit que premierement ils vuidaſſent le ſang de leur ventre, ainſi qu'il avoit fait: voulant dire qu'il avoit reſpandu ſon ſang devant qu'il euſt trouvé le thréſor. Quoy entendans ſes amis de table, & qu'il n'y avoit plus d'aqueſt avecques luy, le laiſſerent là & s'en allerent.

La Fable pleut à tous, pour ce qu'apertement elle ſignifioit que les amis ne ſe doivent ſeulement eſprouver en choſes proſperes, mais adverſes, & que toute extremité eſt vicieuſe. Ces choſes ainſi paſſées, & chacun faiſant ſilence, Madame commanda à la Damoiſelle raconter ſon Enigme; laquelle d'une fort joyeuſe grace, dit ainſi:

J'ay tantoſt veu quelqu'un maniant doucement

Je ne ſçay quoy de creux, couvert d'un poil r
lage,
Et mettre au beau milieu qu'il ouvroit aſſez lar
Un choſe gros, nerveux & tendu roidement.

La Dame s'eſcrioit, faicles tout bellement,
Mon Dieu il n'eſt pas bien, vous gaſtez tout l'
vrage:
Quand pour luy obeyr & plaire d'avantage,
L'oſtoit, mais remettoit auſſi ſoudainement.

Ils ont eſté long-temps enſemble en ceſt affai
Toutesfois peu à peu ils ont ſi bien ſceu faire,
Qu'enfin ilsſont venus au bout de leurs deſſeins.

Je ne ſçay qu'ils faiſoient, neantmoins je
doubte,
Que l'homme enduroit fort & travailloit des re
Auſſi quand ce fut fait il ſuoit goute à goute.

Ceſt Enigme fut jugé aſſez malaiſé; moyen dequoy la Damoiſelle l'expoſa ceſte maniere: Un homme manioit un de chauſſes, qui eſt creux & velu d'un tit poil ou cotton, & l'ouvrant aſſez lar mettoit ſon pied dedans; lequel eſtoit gr nerveux & tendu. Sa femme qui voy qu'il ne ſe chauſſoit pas bien, s'eſcri qu'il fiſt tout bellement, pour ce qu'il ſtoit tout, au moyen dequoy il retiroi chauſſe, puis la remettoit d'une autre çon. Finalement après avoir long-ter demeuré en ces peines, il s'eſt chauſſé. L'

poſition de ce difficile Enigme fut trouvée belle, & n'y eut perſonne qui ne le loüaſt grandement. Mais pour ce que la rouſoyante aurore commençoit à paroiſtre, & amenoit quand & elle le premier jour du Careſme, Madame ſe tournant vers l'honorable compagnie, avec un viſage ouvert & face riante, dit ainſi : Sçachez, magnifiques Seigneurs & amoureuſes Dames, que nous voicy entrez bien avant en Careſme, auſſi n'oit-on maintenant de toutes parts que le ſon des cloches, nous invitant aux ſainctes Prédications, & faire penitence de nos pechez. C'eſt pourquoy me ſemble honneſte & raiſonnable oublier en ces ſaincts jours tout autre plaiſir, pour penſer au ſalut de nos ames. Les hommes & femmes, qui ne deſiroient autre choſe, furent fort contens, approuvans grandement le bon advis de Madame ; laquelle ſans faire allumer aucuns flambeaux (parce qu'il eſtoit desja jour) commanda que chacun s'allaſt repoſer, & qu'aucun de la troupe n'euſt à retourner au lieu accouſtumé, ſi premierement elle ne les mandoit. Lors les Gentilhommes ayant prins congé d'elle, & des Damoiſelles, les laiſſant en la paix & garde de Dieu, s'en allerent chacun en ſon logis.

Fin du ſecond & dernier volume.

960481

TABLE

Du ſecond Volume.

SIXIESME NUICT.

DEUX Comperes s'aymans infiniment, ſ deçoivent l'un l'autre ; & enfin font leu femmes communes entr'eux, pag.

Caſtor ſe fait chaſtrer par Sandrin, afin de de venir gras, dont il penſa mourir ; toutesfo avec une plaiſante tromperie, il eſt finable ment appaiſé par la femme dudit Sandrin. 2.

Polixene, jeune vefve, ayme pluſieurs amou reux ; Pamphile ſon fils la reprend : elle lu promet ſe retirer de cet amour, moyennan qu'il ne ſe gratte plus, ce qu'il luy accorde Sa mere le trompe : enfin chacun retourne ſon meſtier. 3

Grande contention ſe meut entre trois Religieu- ſes, à ſçavoir laquelle doit eſtre Abbeſſe. L grand Vicaire de l'Eveſque ordonne, que c ſera celle qui fera la plus digne preuve de ſ vertu. 45

Maiſtre Zephire Preſtre, conjure un jeune hom me qui mangeoit les figues de ſon jardin. 5

SEPTIESME NUICT.

Orthodoſe Symeon, marchand Florentin, s'a

chemine en Flandres, où devenu amoureux d'Argentine Courtisane, oublie sa propre femme; laquelle par enchantement le va trouver: puis estant engrossie par luy, retourne à Florence. 63

Marguerite Spolatine, devenuë amoureuse de Thedore Hermite, le va trouver à nage; ses freres s'en apperçoivent: enfin trompée par une fausse clarté, miserablement se noye en la mer. 78

Cimarosle bouffon, va à Rome, où ayant declaré un sien secret au Pape, fait donner les estrivieres à deux archers de ses gardes. 90

Deux freres s'ayment uniquement: l'un d'eux demande partage, l'autre l'accorde, pourveu qu'on luy baille sa part de la femme, & des enfans de celuy qui veut la division. 103

Trois pauvres freres vont par le monde cherchans leur vie; enfin retournent en leur maison riches & opulens en biens. 114

HUICTIESME NUICT.

Trois faineans vont de compagnie à Rome, trouvent en chemin une bague, à raison de laquelle ils entrent en grand' contention: un Gentilhomme survient qui ordonne qu'elle sera au plus poltron: enfin se trouvent tous trois si poltrons, que la cause demeure indecise. 124

Deux soldats freres, espousent les deux sœurs; l'un flatte & caresse sa femme, laquelle ne luy veut obeyr; l'autre menasse la sienne, qui

fait tout ce qu'il luy commande. 13

Anaſtaſie aymant une Damoiſelle, qui ne l'ayn point, il la ſcandaliſe : elle le dit à ſon mary lequel ayant eſgard à la vieilleſſe de l'amoureux, luy ſauve la vie. 14

Bernard, Marchand Genevois, vend du vi broüillé, & demy d'eau ; lequel, par la volonté divine, perd la moitié de l'argent qu'en avoit receu. 16

Denys, apprenty de maiſtre Lactance tailleur ne tient compte d'apprendre ſon meſtier tailleur, mais bien la ſcience de ſon maiſtre. Grande haine naiſt entr'eux à ceſte occaſion enfin Denys devore ſon maiſtre, puis eſpou Violante fille du Roy. 16

NEUFVIESME NUICT.

Galafre Roy d'Eſpagne, qui avoit eſté adver par un diſeur de bonne adventure, que ſa fem me luy planteroit des cornes, fait faire u tour où il l'enferme ; neantmoins elle eſt dece par Galeot, fils du Roy de Caſtille. 18

Rolin fils de Loys de Hongrie, eſt amoureux Violante, fille à Domitian couſturier : Ro meurt ; elle de douleur treſpaſſe ſur le co mort. 1

François Sforce, fils de Loys More, Duc de M lan, s'eſtant eſgaré à la pourſuite d'un Cer arrive en la maiſon de quelques villageo qui conjurent ſa mort : une petite fille deſc vre la conſpiration ; il ſe ſauve, & fait ex cuter les conjurateurs. 2

Un Preſtre va voir la femme d'un tailleur d'Images ; laquelle par le conſeil de ſon mary, le fait monter nud ſur un buffet, les bras en croix. Deux Religieuſes viennent demander à l'Imager le Crucifix qu'il faiſoit pour leur Convent ; lequel leur monſtre le Preſtre. Elles murmurent qu'on luy fait monſtrer ſes parties honteuſes. L'Imager pour les contenter, les veut couper ; mais le Preſtre ſaiſi de frayeur, ſaute par ſur leurs teſtes, & s'enfuit. 218

Les Florentins & les Begamaſques aſſemblent leurs Docteurs pour diſputer les uns contre les autres : les Bergamaſques par une ruſe confondent les Florentins. 234

DIXIESME NUICT.

Finette deſrobe une chaine de perles & autres joyaux à Madame Veronique, femme du Seigneur Brocard de Verone ; laquelle recouvra le tout par le moyen d'un ſien amy, ſans que jamais ſon mary s'en apperceuſt. 245

Un Aſne eſtant eſchappé à un Meuſnier, arrive ſur une montagne, où il trouve un Lyon. Ils s'interrogent l'un l'autre ; le Lyon ſe dit eſtre Lyon, & l'Aſne Brancalyon : & s'eſtans deffiez, l'Aſne demeure finalement victorieux. 256

Ceſarin de Berny, accompagné d'un Lyon, un Ours & un Loup, part au deſceu de ſa mere & ſes ſœurs, & s'en va ; & arrivé en Sicile, trouve la fille du Roy expoſée pour eſtre devorée d'un Dragon : lequel à l'ayde de ces trois

animaux, il occit, delivrant la Princeſ qu'il eſpouſa. 27

Andriget eſtant à l'article de la mort, fait ſ teſtament, par lequel il laiſſe ſon ame, ce les de ſon Confeſſeur & de ſon Notaire à to les Diables. 28

Roſolin de Pavie, homicide & larron, eſta prins & mis à la torture ne confeſſe rien; m voyant tourmenter ſon fils, s'accuſe de ſoy-m ſme ſans autre contrainte: à raiſon dequoy luy ſauve la vie par un banniſſement; puis fait Hermite. 29

ONZIESME NUICT.

Soriane meurt, laiſſe trois enfans; Duſſolin, T ſiſon & Conſtantin le Fortuné. Ce dernier par le moyen d'une chatte, acquiert un pui ſant Royaume. 30

Xenophon, Notaire, fait ſon teſtament, lai à ſon fils Bertuce trois cens ducats; cent de quels il employe en l'achat d'un corps mort, deux cens pour la rançon de Tarquinie, fi à Criſippe Roy de Novarre; laquelle enfin eſpouſe. 31

Dom Pomporio Moyne, eſt accuſé de gourmand par devant ſon Abbé; lequel demeure abſ au moyen d'une Fable par luy recitée. 33

Par une certaine ruze, un bouffon ou plaiſan trompe un Gentilhomme: à raiſon dequoy, eſt mené en priſon, d'où finalement il ſort, eſchappe par le moyen d'une autre tromper

3

Fr

Frere Bigoce, devenu amoureux de Glicere, jette le froc aux ortyes, & l'eſpouſe: puis l'ayant engroſſie, l'abandonne, & retourne à ſon Convent: quoy entendu par l'Abbé, la maria honorablement. 342

DOUZIESME NUICT.

Florio, jaloux de ſa femme, eſt par elle finement trompé, & ſi bien guary de cette maladie, que depuis ils ont vescu heureuſement enſemble. 354

Un fol, après avoir jouy des embraſſemens d'une gaillarde & belle Dame, fut finalement recompenſé par le mary d'elle. 361

Federic du Petit Puys, lequel entendoit le langage de tous animaux, bat eſtrangement ſa femme, qui le vouloit forcer luy declarer un ſecret. 367

D'aucuns enfans qui ne voulurent executer le teſtament de leur pere. 372

Un Baſteleur oſtant les chauſſes à un pendu, luy couppe les pieds; leſquels il laiſſe après en ſon hoſtellerie & s'en va. L'Hoſte trouvant ces pieds, & ignorant le départ de ceſt homme, penſe que ſon veau l'ait devoré: parquoy doutant la fureur de ceſte beſte, s'enfuit, & laiſſe ſa maiſon à la mercy du peuple, qui met le feu dedans. 376

TREIZIESME NUICT.

Un Loup, un Renard & un Asne se confessent l'u l'autre ; les deux premiers s'entrepardonne: puis d'un commun accord devorent le pauv Asne, soubs couleur d'une legere faute qu'il a avoir faicte. 38

Un belistre deçoit un bonhomme de village, e luy emporte vingt escus au soleil. 39

Une jeune mariée, par le conseil de sa mere, co trefait le chat, afin d'estre caressée par s mary ; qui ne la pouvant souler de chair, contraint luy bailler encore le potage. 39

Fortunio voulant tuer une mouche, tua son ma stre ; dequoy par une plaisanterie il fut absou 40

Vilio tuë un larron, qui s'estoit mis en embusc pour le tuer. 40

Lucette envoye son fils chercher le bon-jour ; l quel l'ayant trouvé, retourna vers elle av la quatr:esme partie d'un thrésor. 41

George capitule avec son maistre, touchant s service : enfin George fait convenir son ma stre en jugement. 41

Un Cousturier est condamné à vingt escus d'ame de, pour au mespris de S. Nicolas, avoir i voqué un Juif à son ayde. 42

Philomene estant mise en Religion devient mal de ; & visitee par les Medecins & Chiru giens, est trouvée estre hermaphrodite. 4:

Cesar Neapolitain, est long-temps aux Univer tez de Bologne, prend le degré de Docteu

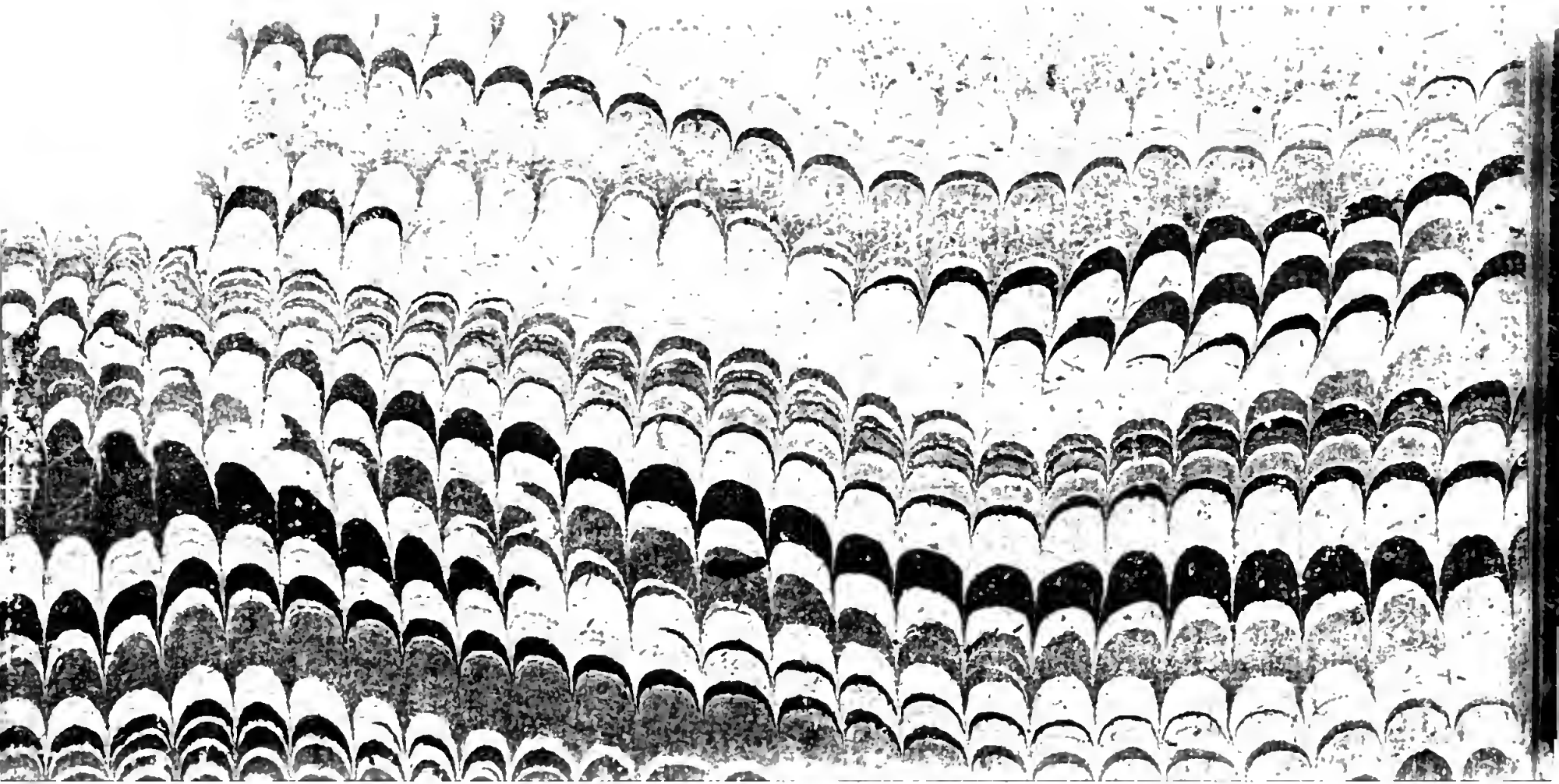
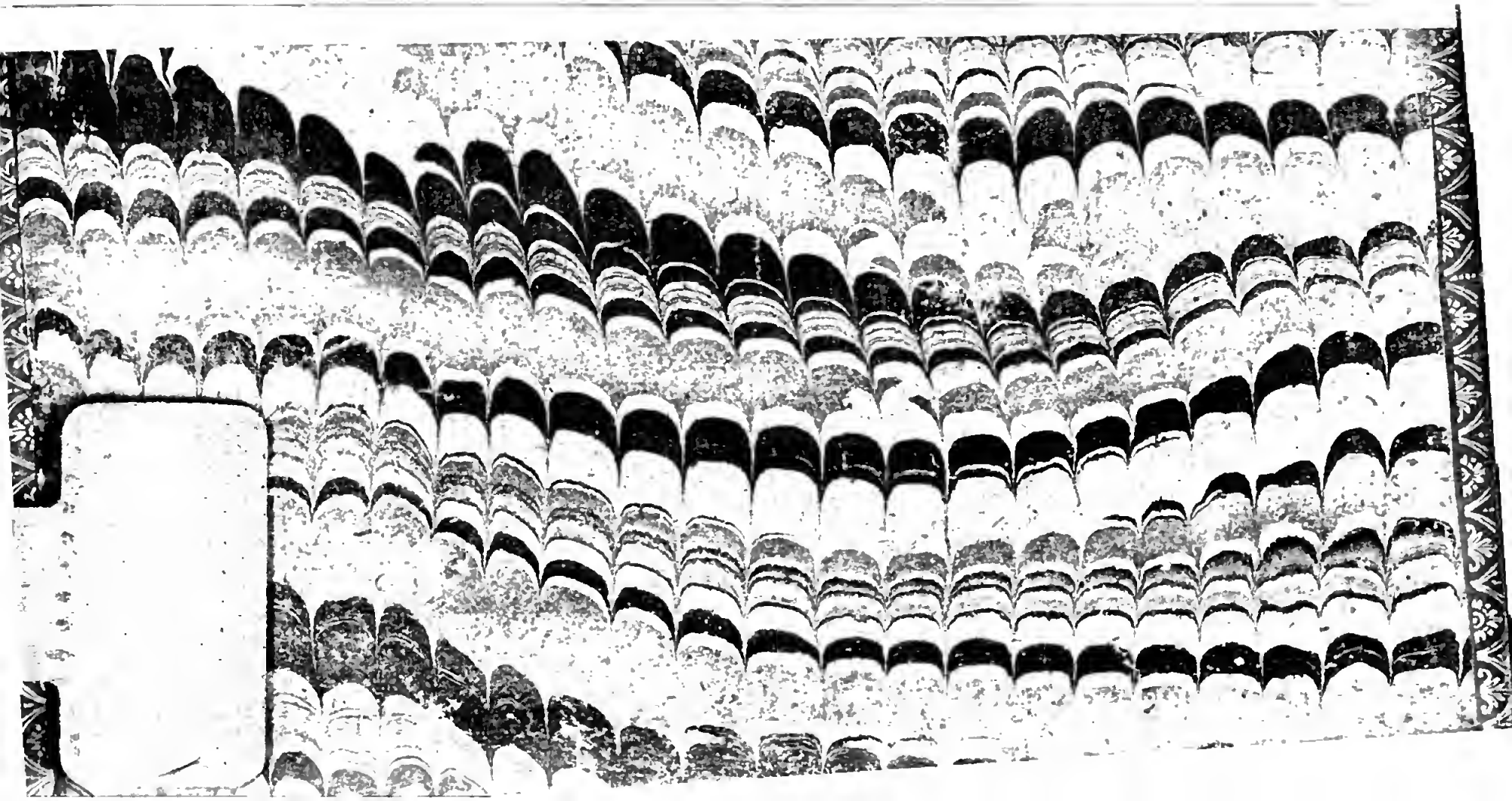
& retourné en ſa maiſon, enfile les ſentences, afin de mieux & plus à l'aiſe donner ſes jugemens. 429

Un pauvre Novice part de Cologne pour aller à Ferrare : & ſurprins de la nuict, ſe cache en une maiſon, où il luy advint ce qu'entendrez. 433

Guillaume Roy de Bretagne, agravé de maladie, fait appeller tous les Medecins de la ville. Maiſtre Godefroy ſçavant homme, mais pauvre, luy baille trois enſeignemens ; par leſquels il guerit & s'entretint tousjours depuis en bonne ſanté. 439

Pierre, homme prodigue, devient pauvre ; & ayant trouvé un threſor, devient avaricieux. 446

Fin de la Table.

LL

165 2 mk